

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

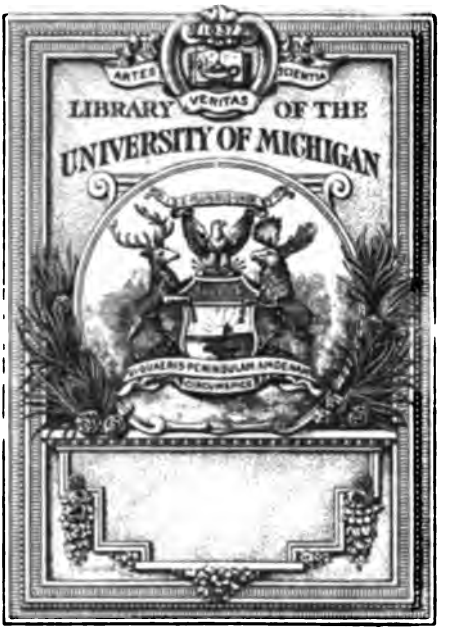
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

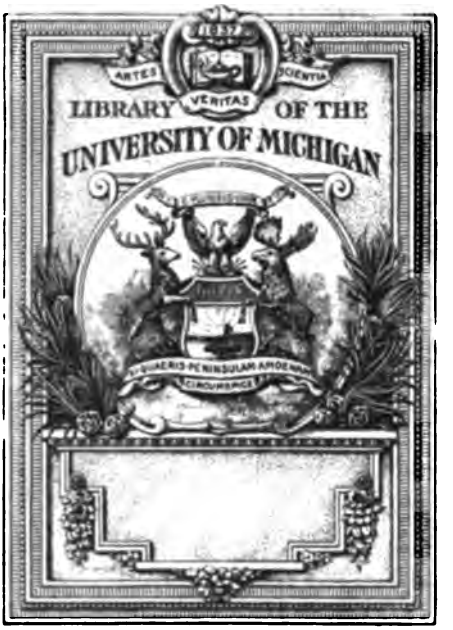
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

X 4 Y
R1140
RHL


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

X 4 8
R1140
R41

REVUE

DES

ÉTUDES RABELAISIENNES

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

REVUE

DES

ÉTUDES RABELAISIENNES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

CONSACRÉE

A RABELAIS ET A SON TEMPS

TOME Ier — 1903



PARIS

HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

9, QUAI VOLTAIRE

1903

AVANT-PROPOS.

« Je vous ay ja dict, et encores rediz, que [Pantagruel] estoit le meilleur petit et grand bonhomet, que oncques ceigneît espée. Toutes choses prenoit en bonne partie, tout acte interpretoit à bien. Jamais ne se tourmentoit, jamais ne se scandalizoit. » (III, 2.)

« Allez, amys, en gayetté d'esprit... » (V, 47.)

Homme de toute étude, de tout art, de toute langue,... qui contient le génie du siècle et le déborde à chaque instant. (Michelet sur Rabelais.)

Un certain nombre de travailleurs, fervents de Rabelais et de son œuvre, se sont groupés, l'année dernière, à l'École pratique des hautes études de la Sorbonne, où le maître de conférences d'*Histoire littéraire de la Renaissance* avait pris comme sujets de cours la biographie de l'auteur du *Pantagruel* et l'explication du IV^e^ livre de son célèbre roman. Les recherches poursuivies en commun pendant une année entière, tout en procurant aux membres de la conférence la satisfaction de découvrir par eux-mêmes beaucoup de choses nouvelles, leur ont révélé en même temps la grandeur et la variété de la tâche qui reste à accomplir dans ce domaine magnifique de l'histoire littéraire du XVI^e^ siècle.

C'est que nul auteur n'exige, plus que Rabelais, pour être compris et interprété sérieusement, un effort collectif.

Pour ne parler d'abord que du côté proprement biographique, les énigmes se dressent à chaque pas. Certaines périodes de la vie du grand Tourangeau, — et non

138883

des moins considérables, — demeurent enveloppées totalement de mystère et d'obscurité.

Nous ne savons ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort. (La date acceptée jusqu'à présent pour cette dernière ne repose sur aucune base solide.)

A peine ses origines familiales commencent-elles à se dessiner, grâce aux patientes investigations d'érudits locaux, dont les travaux restent d'ailleurs presque entièrement ignorés, faute de dépouillements bibliographiques. L'enquête poursuivie en 1901-1902 à l'École des hautes études a permis de constater que la biographie de l'écrivain, aussi bien que l'histoire de ses idées, sont susceptibles d'être en grande partie renouvelées. Des sources abondantes s'offrent pour chaque moment important de sa vie, qui attendent d'être exploitées.

En ce qui concerne le texte, des problèmes essentiels restent à résoudre. Nous connaissons très mal les circonstances au milieu desquelles chacun des livres du *Gargantua* et du *Pantagruel* fut composé et mis au jour. De même, l'explication des variantes, additions et changements apportés à l'œuvre, entre 1532 et 1553, par l'auteur et par ses éditeurs, reste fort obscure. Il n'est pas douteux que la critique historique et littéraire du roman tienne encore en réserve d'étonnantes surprises. Enfin, la question du V^e^ livre subsiste, toujours pendante, jetant dans toutes les études du domaine rabelaisien des éléments de doute et d'incertitude singulièrement embarrassants. Pour ne choisir qu'un seul exemple, les travaux consacrés à la langue de Rabelais ne peuvent logiquement aboutir à des résultats définitifs, tant que cette énigme subsistera[1].

D'autre part, la bibliographie des éditions demande à être refaite; elle exige aujourd'hui un grand nombre de détails et de données supplémentaires qu'on ne considé-

1. Ce qui montre bien l'état de dispersion des recherches rabelaisiennes, c'est l'histoire du faux V^e^ livre découvert récemment par un grand libraire allemand et dont toute la presse s'est occupée. Un des articles du présent fascicule lui est consacré.

rait point comme indispensables, il y a cinquante ans. Pareillement, la bibliographie des ouvrages consacrés à Rabelais depuis le milieu du XVI^e^ siècle est à constituer d'un bout à l'autre. Il est inutile d'ajouter que l'histoire de la réputation et de l'influence de notre écrivain est encore à écrire. C'est que l'action de l'auteur du *Gargantua* n'est pas restée circonscrite à la France. Presque toutes les littératures modernes l'ont ressentie à un moment quelconque de leur évolution. La liste de ses lecteurs, de ses fervents, comprend la plupart des grands noms des littératures des quatre derniers siècles : Gœthe à côté de Shakespeare, Marguerite d'Angoulême, Marot et Joachim du Bellay à côté du Béarnais, de Montaigne, de Brantôme et de François Bacon ; Ménage et Guy Patin à côté de Gassendi ; Molière et La Fontaine à côté de Racine et de M^me^ de Sévigné, sans oublier La Bruyère, malgré sa réserve fameuse ; Bayle et Voltaire vieillissant à côté de Swift, de Diderot, de Beaumarchais et d'André Chénier, et, pour compléter cette énumération par les penseurs et les écrivains du dernier siècle : Chateaubriand, — qui a dit : « Rabelais a créé les lettres françaises, » et qui l'a mis, avec Homère, Dante et Shakespeare, parmi les maîtres suprêmes, parmi les génies-mères qui semblent avoir enfanté et allaité tous les autres, — P.-L. Courier, Sainte-Beuve, Coleridge, Walter Scott, Balzac, Mérimée, George Sand, Th. Gautier, Flaubert, Heine, Schopenhauer, Victor Hugo, Guizot, Littré, Michelet, Ernest Renan et Gambetta[1]. Si Français soit-il,

1. Et je ne cite point ici tant d'autres écrivains de marque, dont plusieurs ont exercé sur leur temps une action souvent très notable, tels que Macrin, Voulté, Jacques-Auguste de Thou, Fischart, Scarron, Huet, Fontenelle, Dufrény, Sterne, A.-W. Schlegel, Tieck, Jacob Grimm, A. de Humboldt, Hallam, Gervinus, le docte Regis, Ch. Nodier, Ed. Schérer, Henri Martin, Prévost-Paradol, Victor Cherbuliez, etc. Nous ne nommerons point les écrivains contemporains. Il en est cependant beaucoup, nous le savons, qui, comme Rudyard Kipling, mettent Rabelais parmi leurs livres de chevet et s'en nourrissent journellement.

États-Unis, en Russie même des sociétés, des périodiques et des collections qui ont pour objet l'étude exclusive d'un grand écrivain. C'est ainsi, pour ne citer que les noms les plus illustres, que Dante, Chaucer, Shakespeare, Gœthe et Shelley groupent leurs fidèles dans des sociétés dont l'action est devenue aussi puissante que féconde. En France même, nous avons vu naître et prospérer une *Revue Bossuet,* une *Revue Bourdaloue*, et précédemment une revue consacrée à Molière (*le Moliériste*). Ce sont là des précédents qui nous donnent le droit de supposer que notre initiative n'est pas tout à fait téméraire.

Au reste, il a existé déjà un *Rabelais-Club* en Angleterre et en France une *Société des amis et admirateurs de Rabelais,* dont les publications sont aujourd'hui aussi rares que précieuses. Nous souhaitons de pouvoir continuer leur tâche. Toutes les provinces de France sont également intéressées à joindre leurs efforts à ceux de l' « alme, inclyte et célèbre Lutèce. » Sans leur aide, le commentaire du *Gargantua* et du *Pantagruel* ne saurait être préparé. Jamais peut-être Rabelais n'a été autant d'actualité. Il y a dans l'air d'actives sympathies à l'égard de son œuvre et de ses idées, non seulement en France, mais aussi en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Suisse, en Italie, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Scandinavie et jusque dans l'Amérique du Sud. La curiosité est partout éveillée. Nous avons la confiance que bien des voix répondront à notre appel dans le monde entier.

Depuis les derniers jours de février, au cours desquels cet appel a été lancé avec la liste du Comité d'organisation, 242 adhésions, venues de toutes les régions de l'Europe et de l'Amérique, sont venues nous prouver que notre foi en l'utilité d'un pareil groupement n'était pas vaine. Le 25 mars, notre Société s'est constituée définitivement et elle a aussitôt commencé ses travaux. Plusieurs séances

des XV^e^ et XVI^e^ siècles, — Anet, Fère-en-Tardenois, la Ferté-Milon, Villers-Cotterets, Dreux, — un Comité d'organisation a été constitué. Très vite, les sympathies et les adhésions les plus encourageantes lui sont parvenues. Ce Comité, après s'être adjoint plusieurs Rabelaisants de marque et des érudits d'expérience, a tenu un certain nombre de séances qui ont abouti récemment à l'élaboration des *Statuts*, dont on trouvera le texte plus loin.

Les membres du Comité pensent que l'heure est venue d'organiser le travail en ce qui concerne l'histoire de Rabelais et l'interprétation de son œuvre. Cette organisation remédiera à tous les inconvénients de l'éparpillement actuel des forces et des bonnes volontés. Ils estiment que la Société doit avant tout préparer les matériaux et peut-être entreprendre un jour, si les circonstances le permettent, une édition nationale des *Œuvres complètes* de Rabelais.

Une *Revue* consacrée à l'étude de Rabelais et de son temps sera publiée quatre fois par an. Cette publication comprendra chaque année : 1° des articles de fond ; 2° des commentaires et explications de l'œuvre de Rabelais ; 3° des mélanges (documents biographiques et autres, — le premier numéro contiendra des documents nouveaux sur les dernières années de Rabelais et sur la date approximative de sa mort) ; 4° une section bibliographique contenant une partie rétrospective sur les éditions de Rabelais et sur les ouvrages le concernant, ainsi qu'une partie actuelle (comptes-rendus de travaux récents) ; 5° une chronique de la Société et de tous les faits susceptibles d'intéresser les Rabelaisants ; 6° des questions et des réponses, ainsi que la correspondance entre les membres de la Société ; 7° avec une pagination spéciale, s'il y a lieu, des rééditions d'opuscules ou de pièces rares relatives à Rabelais. Des reproductions (fac-simile, illustrations, portraits, cartes, etc.) seront jointes au texte chaque fois que les ressources le permettront.

Il existe en Allemagne, en Italie, en Angleterre, aux

États-Unis, en Russie même des sociétés, des périodiques et des collections qui ont pour objet l'étude exclusive d'un grand écrivain. C'est ainsi, pour ne citer que les noms les plus illustres, que Dante, Chaucer, Shakespeare, Gœthe et Shelley groupent leurs fidèles dans des sociétés dont l'action est devenue aussi puissante que féconde. En France même, nous avons vu naître et prospérer une *Revue Bossuet,* une *Revue Bourdaloue*, et précédemment une revue consacrée à Molière (*le Moliériste*). Ce sont là des précédents qui nous donnent le droit de supposer que notre initiative n'est pas tout à fait téméraire.

Au reste, il a existé déjà un *Rabelais-Club* en Angleterre et en France une *Société des amis et admirateurs de Rabelais,* dont les publications sont aujourd'hui aussi rares que précieuses. Nous souhaitons de pouvoir continuer leur tâche. Toutes les provinces de France sont également intéressées à joindre leurs efforts à ceux de l' « alme, inclyte et célèbre Lutèce. » Sans leur aide, le commentaire du *Gargantua* et du *Pantagruel* ne saurait être préparé. Jamais peut-être Rabelais n'a été autant d'actualité. Il y a dans l'air d'actives sympathies à l'égard de son œuvre et de ses idées, non seulement en France, mais aussi en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Suisse, en Italie, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Scandinavie et jusque dans l'Amérique du Sud. La curiosité est partout éveillée. Nous avons la confiance que bien des voix répondront à notre appel dans le monde entier.

Depuis les derniers jours de février, au cours desquels cet appel a été lancé avec la liste du Comité d'organisation, 242 adhésions, venues de toutes les régions de l'Europe et de l'Amérique, sont venues nous prouver que notre foi en l'utilité d'un pareil groupement n'était pas vaine. Le 25 mars, notre Société s'est constituée définitivement et elle a aussitôt commencé ses travaux. Plusieurs séances

ont été déjà tenues et aujourd'hui paraît le premier fascicule de la *Revue des Études rabelaisiennes*.

En inaugurant ses publications, notre Société demande aux amis de l'histoire littéraire de la Renaissance de venir à elle en grand nombre. Avec le concours de toutes les bonnes volontés qu'elle espère grouper, la *Société des Études rabelaisiennes* pourra contribuer d'une manière efficace, — et c'est là une tâche singulièrement tentante, — à mieux « organiser, » à explorer plus méthodiquement, en un mot à faire mieux connaître et aimer ce champ magnifique d'études qui va de Villon à Montaigne et dont Rabelais est le centre.

Juin 1903.

STATUTS.

ARTICLE PREMIER.

La *Société des Études rabelaisiennes* a pour but l'étude de Rabelais et de son temps, ainsi que la publication de documents et de travaux relatifs au même sujet.

Elle pourra former des collections et organiser des excursions offrant un intérêt pour ses études.

Elle s'interdit toute discussion qui aurait trait à des questions actuelles politiques ou religieuses.

ART. 2.

Le siège de la Société est à Paris.

ART. 3.

La Société se compose des personnes dont l'admission aura été prononcée dans les formes suivantes :

Les candidats devront adhérer aux statuts de la Société et être présentés par deux membres. Si le Bureau agrée la demande d'admission, celle-ci sera portée à l'ordre du jour de la plus prochaine séance de la Société et devra réunir la majorité absolue des voix des membres présents.

ART. 4.

La Société se réunit au moins six fois par an.

Outre ces séances, consacrées aux travaux ordinaires, elle tient, au mois de janvier, une assemblée générale annuelle, qui entend les rapports du président et du trésorier, approuve les comptes et nomme les membres du Conseil.

Une assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par le Conseil toutes les fois que des circonstances exceptionnelles l'exigent.

ART. 5.

Le Conseil de la Société, composé de vingt membres, est

renouvelable par quart tous les ans. Les membres sortants sont désignés par le sort.

Le Conseil choisit dans son sein le bureau et les commissions.

Le Bureau est nommé au scrutin secret, à la majorité absolue des membres présents. En cas d'égalité de suffrages, le plus âgé des candidats est élu.

La Commission de publication se compose de trois membres, nommés chaque année et rééligibles, auxquels sont adjoints de droit le président et le secrétaire de la Société. Ses décisions sont souveraines. D'autres commissions pourront être créées ultérieurement.

ART. 6.

Le Bureau comprend un président, deux vice-présidents, un secrétaire, un secrétaire-adjoint, un trésorier.

Les membres du Bureau sont nommés pour un an. Ils ne sont rééligibles dans la même fonction qu'une année après l'expiration de leur mandat, sauf les secrétaires et le trésorier, qui peuvent toujours être réélus.

Le Bureau est investi des pouvoirs les plus étendus pour la gestion de la Société.

ART. 7.

Les ressources de la Société se composent :

1° Des cotisations de ses membres, fixées à dix francs par an, et rachetables moyennant un versement minimum de cent cinquante francs;

2° Du produit de la vente de ses publications;

3° Des dons qui lui seraient faits;

4° Du revenu de ses biens et valeurs de toute nature.

ART. 8.

Toute proposition portant modification aux statuts sera rédigée par écrit, signée par cinq sociétaires au minimum et adressée au Bureau, qui décidera s'il convient d'y donner suite.

En cas d'avis favorable, la proposition sera mise à l'ordre du jour de l'assemblée générale annuelle du mois de janvier, et, pour être adoptée, devra réunir les trois quarts des voix des membres présents.

AVANT-PROPOS.

« Je vous ay ja dict, et encores rediz, que [Pantagruel] estoit le meilleur petit et grand bonhomet, que oncques ceignelt espée. Toutes choses prenoit en bonne partie, tout acte interpretoit à bien. Jamais ne se tourmentoit, jamais ne se scandalizoit. » (III, 2.)

« Allez, amys, en gayetté d'esprit... » (V, 47.)

Homme de toute étude, de tout art, de toute langue,... qui contient le génie du siècle et le déborde à chaque instant. (Michelet sur Rabelais.)

Un certain nombre de travailleurs, fervents de Rabelais et de son œuvre, se sont groupés, l'année dernière, à l'École pratique des hautes études de la Sorbonne, où le maître de conférences d'*Histoire littéraire de la Renaissance* avait pris comme sujets de cours la biographie de l'auteur du *Pantagruel* et l'explication du IVe livre de son célèbre roman. Les recherches poursuivies en commun pendant une année entière, tout en procurant aux membres de la conférence la satisfaction de découvrir par eux-mêmes beaucoup de choses nouvelles, leur ont révélé en même temps la grandeur et la variété de la tâche qui reste à accomplir dans ce domaine magnifique de l'histoire littéraire du XVIe siècle.

C'est que nul auteur n'exige, plus que Rabelais, pour être compris et interprété sérieusement, un effort collectif.

Pour ne parler d'abord que du côté proprement biographique, les énigmes se dressent à chaque pas. Certaines périodes de la vie du grand Tourangeau, — et non

138883

des moins considérables, — demeurent enveloppées totalement de mystère et d'obscurité.

Nous ne savons ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort. (La date acceptée jusqu'à présent pour cette dernière ne repose sur aucune base solide.)

A peine ses origines familiales commencent-elles à se dessiner, grâce aux patientes investigations d'érudits locaux, dont les travaux restent d'ailleurs presque entièrement ignorés, faute de dépouillements bibliographiques. L'enquête poursuivie en 1901-1902 à l'École des hautes études a permis de constater que la biographie de l'écrivain, aussi bien que l'histoire de ses idées, sont susceptibles d'être en grande partie renouvelées. Des sources abondantes s'offrent pour chaque moment important de sa vie, qui attendent d'être exploitées.

En ce qui concerne le texte, des problèmes essentiels restent à résoudre. Nous connaissons très mal les circonstances au milieu desquelles chacun des livres du *Gargantua* et du *Pantagruel*, fut composé et mis au jour. De même, l'explication des variantes, additions et changements apportés à l'œuvre, entre 1532 et 1553, par l'auteur et par ses éditeurs, reste fort obscure. Il n'est pas douteux que la critique historique et littéraire du roman tienne encore en réserve d'étonnantes surprises. Enfin, la question du V^e^ livre subsiste, toujours pendante, jetant dans toutes les études du domaine rabelaisien des éléments de doute et d'incertitude singulièrement embarrassants. Pour ne choisir qu'un seul exemple, les travaux consacrés à la langue de Rabelais ne peuvent logiquement aboutir à des résultats définitifs, tant que cette énigme subsistera[1].

D'autre part, la bibliographie des éditions demande à être refaite; elle exige aujourd'hui un grand nombre de détails et de données supplémentaires qu'on ne considé-

1. Ce qui montre bien l'état de dispersion des recherches rabelaisiennes, c'est l'histoire du faux V^e^ livre découvert récemment par un grand libraire allemand et dont toute la presse s'est occupée. Un des articles du présent fascicule lui est consacré.

rait point comme indispensables, il y a cinquante ans. Pareillement, la bibliographie des ouvrages consacrés à Rabelais depuis le milieu du XVI^e^ siècle est à constituer d'un bout à l'autre. Il est inutile d'ajouter que l'histoire de la réputation et de l'influence de notre écrivain est encore à écrire. C'est que l'action de l'auteur du *Gargantua* n'est pas restée circonscrite à la France. Presque toutes les littératures modernes l'ont ressentie à un moment quelconque de leur évolution. La liste de ses lecteurs, de ses fervents, comprend la plupart des grands noms des littératures des quatre derniers siècles : Gœthe à côté de Shakespeare, Marguerite d'Angoulême, Marot et Joachim du Bellay à côté du Béarnais, de Montaigne, de Brantôme et de François Bacon ; Ménage et Guy Patin à côté de Gassendi ; Molière et La Fontaine à côté de Racine et de M^me^ de Sévigné, sans oublier La Bruyère, malgré sa réserve fameuse ; Bayle et Voltaire vieillissant à côté de Swift, de Diderot, de Beaumarchais et d'André Chénier, et, pour compléter cette énumération par les penseurs et les écrivains du dernier siècle : Chateaubriand, — qui a dit : « Rabelais a créé les lettres françaises, » et qui l'a mis, avec Homère, Dante et Shakespeare, parmi les maîtres suprêmes, parmi les génies-mères qui semblent avoir enfanté et allaité tous les autres, — P.-L. Courier, Sainte-Beuve, Coleridge, Walter Scott, Balzac, Mérimée, George Sand, Th. Gautier, Flaubert, Heine, Schopenhauer, Victor Hugo, Guizot, Littré, Michelet, Ernest Renan et Gambetta[1]. Si Français soit-il,

1. Et je ne cite point ici tant d'autres écrivains de marque, dont plusieurs ont exercé sur leur temps une action souvent très notable, tels que Macrin, Voulté, Jacques-Auguste de Thou, Fischart, Scarron, Huet, Fontenelle, Dufrény, Sterne, A.-W. Schlegel, Tieck, Jacob Grimm, A. de Humboldt, Hallam, Gervinus, le docte Regis, Ch. Nodier, Ed. Schérer, Henri Martin, Prévost-Paradol, Victor Cherbuliez, etc. Nous ne nommerons point les écrivains contemporains. Il en est cependant beaucoup, nous le savons, qui, comme Rudyard Kipling, mettent Rabelais parmi leurs livres de chevet et s'en nourrissent journellement.

Rabelais n'est pas un écrivain purement national, il appartient à la littérature et à la pensée universelles.

Au point de vue du commentaire, il est avéré, — et cette affirmation ne nous empêche pas de rendre hommage aux efforts méritoires de certains éditeurs récents, — qu'il a peu progressé depuis Le Duchat (1741). En particulier, depuis l'édition donnée chez le libraire Louis Janet, en 1823 (tome III), le glossaire n'a pas fait un pas. Pour nous en tenir aux dix premiers chapitres du livre IV, commentés l'an dernier, il a été nécessaire, au cours de l'explication, de faire intervenir des données empruntées aux études suivantes, sans parler de la bibliographie, ni de l'histoire du texte, ni de la philologie, ni de l'histoire de la langue française : technique des arts industriels : damasquinerie, étoffes de luxe, tapisseries, pierres précieuses; botanique : histoire des poissons, histoire du renne, colombophilie, anatomie, description des races humaines; art nautique : histoire de la géographie et des grandes découvertes maritimes de la Renaissance, histoire coloniale; éléments et allusions historiques : usages et souvenirs locaux, patois et vocabulaires provinciaux du XVI^e^ siècle; symbolisme : folk-lore, proverbes, argot, superstitions, histoire de mythes spéciaux; emprunts, sources et allusions relatives aux littératures grecque, latine et italienne; topographie ancienne et moderne; livrets populaires, poèmes, contes et ouvrages savants du temps, origines de la Réforme, usages ecclésiastiques, pèlerinages; monnaies, souvenirs de voyages, etc. Un groupe limité de travailleurs, quel que puisse être son zèle, ne saurait prétendre embrasser avec sûreté des domaines aussi différents.

C'est pour s'être pénétrés de cette vérité que les auditeurs français et étrangers de la conférence ont pris la résolution, sur l'initiative de M. Abel Lefranc, de provoquer la création d'une *Société des Études rabelaisiennes*. A la suite d'excursions historiques et archéologiques à quelques lieux célèbres par leurs souvenirs

des XV^e^ et XVI^e^ siècles, — Anet, Fère-en-Tardenois, la Ferté-Milon, Villers-Cotterets, Dreux, — un Comité d'organisation a été constitué. Très vite, les sympathies et les adhésions les plus encourageantes lui sont parvenues. Ce Comité, après s'être adjoint plusieurs Rabelaisants de marque et des érudits d'expérience, a tenu un certain nombre de séances qui ont abouti récemment à l'élaboration des *Statuts*, dont on trouvera le texte plus loin.

Les membres du Comité pensent que l'heure est venue d'organiser le travail en ce qui concerne l'histoire de Rabelais et l'interprétation de son œuvre. Cette organisation remédiera à tous les inconvénients de l'éparpillement actuel des forces et des bonnes volontés. Ils estiment que la Société doit avant tout préparer les matériaux et peut-être entreprendre un jour, si les circonstances le permettent, une édition nationale des *Œuvres complètes* de Rabelais.

Une *Revue* consacrée à l'étude de Rabelais et de son temps sera publiée quatre fois par an. Cette publication comprendra chaque année : 1° des articles de fond ; 2° des commentaires et explications de l'œuvre de Rabelais ; 3° des mélanges (documents biographiques et autres, — le premier numéro contiendra des documents nouveaux sur les dernières années de Rabelais et sur la date approximative de sa mort) ; 4° une section bibliographique contenant une partie rétrospective sur les éditions de Rabelais et sur les ouvrages le concernant, ainsi qu'une partie actuelle (comptes-rendus de travaux récents) ; 5° une chronique de la Société et de tous les faits susceptibles d'intéresser les Rabelaisants ; 6° des questions et des réponses, ainsi que la correspondance entre les membres de la Société ; 7° avec une pagination spéciale, s'il y a lieu, des rééditions d'opuscules ou de pièces rares relatives à Rabelais. Des reproductions (fac-simile, illustrations, portraits, cartes, etc.) seront jointes au texte chaque fois que les ressources le permettront.

Il existe en Allemagne, en Italie, en Angleterre, aux

États-Unis, en Russie même des sociétés, des périodiques et des collections qui ont pour objet l'étude exclusive d'un grand écrivain. C'est ainsi, pour ne citer que les noms les plus illustres, que Dante, Chaucer, Shakespeare, Gœthe et Shelley groupent leurs fidèles dans des sociétés dont l'action est devenue aussi puissante que féconde. En France même, nous avons vu naître et prospérer une *Revue Bossuet,* une *Revue Bourdaloue*, et précédemment une revue consacrée à Molière (*le Moliériste*). Ce sont là des précédents qui nous donnent le droit de supposer que notre initiative n'est pas tout à fait téméraire.

Au reste, il a existé déjà un *Rabelais-Club* en Angleterre et en France une *Société des amis et admirateurs de Rabelais,* dont les publications sont aujourd'hui aussi rares que précieuses. Nous souhaitons de pouvoir continuer leur tâche. Toutes les provinces de France sont également intéressées à joindre leurs efforts à ceux de l' « alme, inclyte et célèbre Lutèce. » Sans leur aide, le commentaire du *Gargantua* et du *Pantagruel* ne saurait être préparé. Jamais peut-être Rabelais n'a été autant d'actualité. Il y a dans l'air d'actives sympathies à l'égard de son œuvre et de ses idées, non seulement en France, mais aussi en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Suisse, en Italie, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Scandinavie et jusque dans l'Amérique du Sud. La curiosité est partout éveillée. Nous avons la confiance que bien des voix répondront à notre appel dans le monde entier.

Depuis les derniers jours de février, au cours desquels cet appel a été lancé avec la liste du Comité d'organisation, 242 adhésions, venues de toutes les régions de l'Europe et de l'Amérique, sont venues nous prouver que notre foi en l'utilité d'un pareil groupement n'était pas vaine. Le 25 mars, notre Société s'est constituée définitivement et elle a aussitôt commencé ses travaux. Plusieurs séances

ont été déjà tenues et aujourd'hui paraît le premier fascicule de la *Revue des Études rabelaisiennes*.

En inaugurant ses publications, notre Société demande aux amis de l'histoire littéraire de la Renaissance de venir à elle en grand nombre. Avec le concours de toutes les bonnes volontés qu'elle espère grouper, la *Société des Études rabelaisiennes* pourra contribuer d'une manière efficace, — et c'est là une tâche singulièrement tentante, — à mieux « organiser, » à explorer plus méthodiquement, en un mot à faire mieux connaître et aimer ce champ magnifique d'études qui va de Villon à Montaigne et dont Rabelais est le centre.

Juin 1903.

STATUTS.

ARTICLE PREMIER.

La *Société des Études rabelaisiennes* a pour but l'étude de Rabelais et de son temps, ainsi que la publication de documents et de travaux relatifs au même sujet.

Elle pourra former des collections et organiser des excursions offrant un intérêt pour ses études.

Elle s'interdit toute discussion qui aurait trait à des questions actuelles politiques ou religieuses.

ART. 2.

Le siège de la Société est à Paris.

ART. 3.

La Société se compose des personnes dont l'admission aura été prononcée dans les formes suivantes :

Les candidats devront adhérer aux statuts de la Société et être présentés par deux membres. Si le Bureau agrée la demande d'admission, celle-ci sera portée à l'ordre du jour de la plus prochaine séance de la Société et devra réunir la majorité absolue des voix des membres présents.

ART. 4.

La Société se réunit au moins six fois par an.

Outre ces séances, consacrées aux travaux ordinaires, elle tient, au mois de janvier, une assemblée générale annuelle, qui entend les rapports du président et du trésorier, approuve les comptes et nomme les membres du Conseil.

Une assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par le Conseil toutes les fois que des circonstances exceptionnelles l'exigent.

ART. 5.

Le Conseil de la Société, composé de vingt membres, est

renouvelable par quart tous les ans. Les membres sortants sont désignés par le sort.

Le Conseil choisit dans son sein le bureau et les commissions.

Le Bureau est nommé au scrutin secret, à la majorité absolue des membres présents. En cas d'égalité de suffrages, le plus âgé des candidats est élu.

La Commission de publication se compose de trois membres, nommés chaque année et rééligibles, auxquels sont adjoints de droit le président et le secrétaire de la Société. Ses décisions sont souveraines. D'autres commissions pourront être créées ultérieurement.

ART. 6.

Le Bureau comprend un président, deux vice-présidents, un secrétaire, un secrétaire-adjoint, un trésorier.

Les membres du Bureau sont nommés pour un an. Ils ne sont rééligibles dans la même fonction qu'une année après l'expiration de leur mandat, sauf les secrétaires et le trésorier, qui peuvent toujours être réélus.

Le Bureau est investi des pouvoirs les plus étendus pour la gestion de la Société.

ART. 7.

Les ressources de la Société se composent :

1° Des cotisations de ses membres, fixées à dix francs par an, et rachetables moyennant un versement minimum de cent cinquante francs;

2° Du produit de la vente de ses publications;

3° Des dons qui lui seraient faits;

4° Du revenu de ses biens et valeurs de toute nature.

ART. 8.

Toute proposition portant modification aux statuts sera rédigée par écrit, signée par cinq sociétaires au minimum et adressée au Bureau, qui décidera s'il convient d'y donner suite.

En cas d'avis favorable, la proposition sera mise à l'ordre du jour de l'assemblée générale annuelle du mois de janvier, et, pour être adoptée, devra réunir les trois quarts des voix des membres présents.

ART. 9.

La Société ne peut être dissoute que dans une assemblée générale comprenant au moins les deux tiers des membres ayant acquitté leur cotisation.

Dans le cas où la dissolution serait votée, la même assemblée décidera du sort de l'actif.

ART. 10.

Un règlement d'ordre intérieur pourra être rédigé par le Conseil.

LISTE DES MEMBRES[1].

ANGELLIER (Auguste), ancien doyen de la Faculté des lettres de Lille, maître de conférences à l'École normale supérieure, *C. O.;* rue de la Barouillère, 5.

BACKER (Hector DE), ingénieur; rue de la Révolution, 1, à Bruxelles.

BAIST (G.), professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (Allemagne).

BARAT (Julien), *C. O.;* à Argentan (Orne).

BARROIS (Dr Paul); rue d'Assas, 9.

BARTHELET(Edmond),membre de l'Académie de Marseille; boulevard de la Liberté, 33, à Marseille.

BAUDRIER (Julien), *C. O., C.;* rue Bellecour, 5, à Lyon.

BAUR (Albert), professeur au Gymnase de Zurich, *C. O.;* Seefeldstrasse, 49, à Zurich (Suisse).

BECKETT (Ernest William), membre du Parlement; Stralton street, 17, Piccadilly, London.

BÉDIER (Joseph), maître de conférences à l'École normale supérieure, *C. O.;* rue Soufflot, 11.

BEHREND (Adolf), libraire-éditeur; Unter den Linden, 13, à Berlin.

BEHRENS, professeur à l'Université de Giessen (Allemagne).

BELTRAND (Jacques), graveur; villa Brune, 3.

BENNETT (Arnold), homme de lettres; Halzey House, Red Lion Square, 7, London W. C.

BÉTHUNE (Baron François); rue de la Station, 61, à Louvain (Belgique).

BERGE (Jules), propriétaire; rue de la Victoire, 60.

BERNÈS (Henri), professeur au lycée Lakanal, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique; boulevard Saint-Michel, 127.

1. Les initiales *C. O.* signifient : ***membre du Comité d'organisation,*** et *C. : membre du Conseil.* — Les adresses non suivies d'un nom de ville sont celles des membres habitant Paris. — Nous prions instamment ceux des sociétaires dont l'adresse ou les titres appelleraient quelque changement de vouloir bien en aviser le secrétaire de la Société.

Bibliothèque des ARCHIVES NATIONALES.

Bibliothèque du COLLÈGE DE FRANCE.

Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE GAND (Belgique).

Bibliothèque publique de la ville de GENÈVE (Suisse).

Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Bibliothèque de STRASBOURG (Kais. Universitäts-und Landesbibliothek) (Allemagne).

BILIBINE (Mlle Véra); quai Saint-Michel, 9.

BINET-VALMER (G.), homme de lettres; rue Margueritte, 6.

BLANCHARD (Dr R.), professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; boulevard Saint-Germain, 226.

BLUM (Léon), homme de lettres; rue du Luxembourg, 38.

BOGENG (G.-A.-Erich), Stud. jur. et carm., membre de la « Gesellschaft der Bibliophilen »; Neue Bayreutherstrasse, 4, à Berlin W. S. O.

BOUCHOT (Henri), conservateur du département des estampes de la Bibliothèque nationale; rue Madame, 60.

BOULAY DE LA MEURTHE (Comte Alfred), ancien président de la Société archéologique de Touraine; rue de l'Université, 23.

BOULENGER (Hippolyte); avenue de l'Alma, 8.

BOULENGER (Jacques), archiviste-paléographe, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, *C. O., secrétaire-trésorier;* rue Cambacérès, 26.

BOULENGER (Marcel), homme de lettres; rue Cambacérès, 26.

BOURNON (Fernand), archiviste-paléographe; rue Antoine-Roucher, 12.

BOUTET DE MONVEL (Roger), secrétaire à l'Imprimerie nationale; rue de Condé, 20.

BOUVIER (Mlle Adèle); Bourg-de-Four, 10, à Genève.

BOUVIER (Bernard), professeur à l'Université de Genève, *C. O.*

BOVET (E.), professeur à l'Université de Zurich; Pestalozzistrasse, 29, à Zurich.

BOYLESVE (René), homme de lettres; chaussée de la Muette, 11.

BREDAN (Mlle Berthie), institutrice; Colmanstrasse, 20, à Bonn (Allemagne).

BRÉMOND (Dr), président du Syndicat de la Presse scientifique, *C. O., C.;* rue Michel-Chasles, 5.

BRISSAUD (Dr), professeur à la Faculté de médecine; rue Bonaparte, 5.

BRUNOT (F.), professeur à l'Université de Paris; avenue d'Orléans, 4.

CABANÈS (Dr), directeur-rédac-

teur en chef de la *Chronique médicale;* rue d'Alençon, 6.

Callet, chef de bureau à la mairie du IVe arrondissement; place Baudoyer, 2.

Cavasse (Dr Alfred); rue de Prony, 55.

Chambard-Hénon (Dr E.); cours Morand, 43, à Lyon.

Chambon (Félix), bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université de Paris.

Champion (Honoré), libraire-éditeur; *25 souscriptions;* quai Voltaire, 9.

Chantepie du Dézert (De), conservateur de la bibliothèque de l'Université de Paris, *C. O., vice-président.*

Christian (Arthur), directeur de l'Imprimerie nationale; rue Vieille-du-Temple, 87.

Chuquet (Arthur), membre de l'Institut, professeur au Collège de France; à Villemomble (Seine).

Claretie (Jules), de l'Académie française, administrateur général de la Comédie-Française; boulevard Haussmann, 155.

Clément (Louis), professeur au lycée Saint-Louis; rue du Faubourg-Saint-Honoré, 52.

Clouzot (Henri), *C. O., C.;* rue Victor-Hugo, 22, à Niort (Deux-Sèvres).

Cohn (Adolphe), professeur de langues et littératures romanes, président de la division des langues et littératures modernes à l'Université de Columbia; Columbia University (New-York, États-Unis).

Colonna (Le général); quai Conti, 15.

Couderc (Camille), archiviste-paléographe, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; rue de Harlay, 20.

Couet (Jules), bibliophile; rue Leconte-de-Lisle, 14.

Courbet (Ernest), receveur municipal-trésorier de la ville de Paris; rue de Lille, 1.

Coutaud (Albert), docteur en droit, ancien sous-préfet; boulevard Saint-Michel, 87.

Dastre, professeur à l'Université de Paris, *C. O.;* à Ermont (Seine-et-Oise).

Dauze (Pierre), rédacteur en chef de la *Revue biblio-iconographique;* boulevard Malesherbes, 10.

Delacour (Th.), trésorier de la Société botanique de France; rue de la Faisanderie, 94.

Deluns-Montaud, ministre plénipotentiaire, directeur des archives du ministère des Affaires étrangères, *C. O.;* rue des Beaux-Arts, 3.

Der Cruyssen (Van); rue de

la Motte-du-Pin, 16, à Niort (Deux-Sèvres).

Deschamps (Gaston), rédacteur au *Temps;* rue Cassette, 15.

Dincombe (The hon. H. V.), lieutenant - colonel ; The Carlton Club, Pall Mall, London S. W.

Dorveaux (Paul), bibliothécaire de l'École supérieure de pharmacie ; avenue de l'Observatoire, 4.

Drogoul (Fernand), avocat, docteur en droit ; allée de Meilhan, 68, à Marseille.

Drujon, chef de division honoraire à la Préfecture de police ; à Saint-Médard-en-Jalles, près Bordeaux (Gironde).

Dufour (Théophile), directeur honoraire des archives et de la bibliothèque de Genève, *C. O., C.;* à Vernay, par Annemasse (Haute-Savoie).

Dumoulin (Maurice), rédacteur au *Temps;* Les Mureaux (Seine-et-Oise).

Dupuy (Ernest), inspecteur général de l'Instruction publique, *C. O.;* avenue du Parc-de-Montsouris, 2.

Dureau (Dr A.), conservateur de la bibliothèque de l'Académie de médecine, *C. O., C.;* rue Bonaparte, 16.

Dureau (André) ; même adresse.

Duval (Jacques), publiciste ; rue Pierre-le-Grand, 9.

Eggimann (Charles), éditeur ; rue Calvin, 9, à Genève.

Erlande (Albert), homme de lettres ; avenue de France, 17, à Tunis.

Fanet (Maurice) ; rue de Rivoli, 132.

Faucillon (Dr E.) ; quai Charles-VII, à Chinon (Indre-et-Loire).

Ferlov (Knud) ; rue Madame, 64.

Flaction (Dr F.) ; rue du Four, 15, à Yverdon (Vaud, Suisse).

Fletcher (Jefferson B.), assistant prof. Comparative Literature Harvard University ; Channing place, à Cambridge (Massachusets, États-Unis).

France (Anatole), de l'Académie française, *C. O.;* villa Saïd, 5.

Francke (Arnold), hon. Foreign Secretary, Royal Society of Literature ; Lewisham Park, 19, London S. E.

Franklin (Alfred), administrateur de la bibliothèque Mazarine, *C. O.;* quai Conti, 23.

Gaidoz (Henri), directeur des études de langue et littérature celtiques à l'École pratique des hautes études, *C. O.;* rue Servandoni, 23.

Gallas (K.-R.), professeur de français à l'École militaire ; à Alkmaar (Hollande).

GALLE (Léon); quai de la Pêcherie, 1, à Lyon.

GILBERT DE VOISINS (Comte A.), homme de lettres; rue Boissière, 4.

GIRAUD-MANGIN (Marcel), conservateur-adjoint de la bibliothèque de la ville de Nantes.

GOETZ (Ernst), fabricant; Ferdinand Roderstrasse, 10, à Leipzig (Allemagne).

GRIMAUD (Henri), membre de la Société archéologique de Touraine, *C. O., C.;* à Chinon (Indre-et-Loire).

HALLAYS (André), rédacteur au *Journal des Débats, C. O., C.;* rue du Bac, 110.

HAMEL (A.-G. VAN), professeur à l'Université de Groningue (Hollande), *C. O., C.*

HANOTAUX (Gabriel), de l'Académie française; boulevard Saint-Germain, 258.

HAUSER (Henri), professeur à l'Université de Dijon, *C. O.*

HAUVETTE (H.), professeur à l'Université de Grenoble; square des Postes, 4, à Grenoble.

HAYEM (Fernand); boulevard de Paris, à Fontainebleau (Seine-et-Marne).

HENLEY (William Ernest), homme de lettres; Heather Brae, Maybury Hill, Woking (Angleterre).

HÉRELLE (Georges), professeur au lycée de Bayonne, *C. O.;* rue Vieille-Boucherie, 23, à Bayonne (Basses-Pyrénées).

HERMANN (G.), sous-préfet honoraire; à Excideuil (Dordogne).

HEULHARD (Arthur), rédacteur au *Figaro, C. O., vice-président;* à Bordeaux, par Claye-Souilly (Seine-et-Marne).

HUDIG (Jean), échevin de la ville de Rotterdam (Hollande).

HUGUET (Edmond), professeur à l'Université de Caen, *C. O.;* rue Basse, 17, à Caen.

JACQUEMONT (André), avocat; rue Washington, 15.

JANSON (Paul), ancien bâtonnier, député de Bruxelles; rue Defacqs, 73, à Bruxelles.

KEMPEN (H. VAN); Heerengracht, 132, à Amsterdam (Hollande).

KER (William Paton), M. A.; All Souls College, à Oxford (Angleterre).

KERR (W.-A.-R.), *C. O.;* Murray street, 42, à Toronto (Canada).

KŒNIGS (Franz); rue d'Hauteville, 4.

LANGLOIS (E.), doyen de la Faculté des lettres de Lille; parvis Saint-Michel, 26, à Lille.

LA PERRIÈRE (J. DE), licencié en droit, membre associé de

l'Académie de Mâcon; à Saint-Lager (Rhône).

LAUMONIER (Paul), maître de conférences à l'Université de Poitiers, *C. O.;* rue Aliénor-d'Aquitaine, 17, à Poitiers.

LAZARD (Michel); rue Boutarel, 2.

LEBEY (André), homme de lettres; rue Lesueur, 14.

LECLERC (Henri), libraire; rue Saint-Honoré, 219.

LÉCUYER (Dr H.), maire de Beaurieux (Aisne).

LE DOUBLE (Dr A.), membre correspondant de l'Académie de médecine, professeur à l'École de médecine de Tours, *C. O.*

LEFRANC (Abel), maître de conférences d'histoire littéraire de la Renaissance à l'École pratique des hautes études, secrétaire du Collège de France, *C. O., président.*

LEMOIGNE (Jean), ancien négociant; route des Flamands, à Tourlaville (Manche).

LEMOISNE (P.-A.), archiviste-paléographe, *C. O.*

LEMONNIER (Henry), professeur à l'Université de Paris, *C. O.;* boulevard Saint-Germain, 15.

LEPÈRE (Auguste), graveur; rue de Vaugirard, 203.

LE SOËF (Auguste); boulevard Beaumarchais, 109.

LOUIS (Mme G.); rue Antoine-Roucher, 2.

MAHONY (Mlle Segerson); St Dunstan's Road, West Kensington, 8, London.

MARCHEIX, conservateur de la bibliothèque et des collections à l'École des beaux-arts; rue de Vaugirard, 17.

MAREY (E.-J.), de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, professeur au Collège de France, *C. O.;* boulevard Delessert, 11.

MARIGNAN (Albert), rue des Beaux-Arts, 5.

MARTIN (Henry), conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal; rue de Sully, 1.

MAUGERET (A.), ancien vice-président de la Société botanique de France, *C. O., C.;* rue du Cherche-Midi, 102.

METTROP (J.-A.-H.), *C. O.;* Grand-Marché, à Bois-le-Duc (Hollande).

MEUNIER (Charles), relieur d'art; rue de la Bienfaisance, 5.

MILHAUD (Albert), professeur au lycée d'Orléans.

MILLET (René), ambassadeur de France; boulevard Flandrin, 14.

MONOD (Gabriel), membre de l'Institut, président de l'École des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure; rue du Parc-de-Clagny, 18 *bis,* à Versailles (Seine-et-Oise).

MOREL-FATIO (Alfred), secrétaire de l'École des chartes,

directeur-adjoint à l'École des hautes études, professeur suppléant au Collège de France, *C. O.;* rue de Poissy, 14.

Morf (Heinrich), professeur à l'Académie de Francfort; Klettenbergstrasse, 8, à Frankfurt-a.-M. (Allemagne).

Mouillard (Stanislas); rue Jasmin, 5, à Auteuil.

Münthe-Brun (J.), docteur en droit; Ny Vestergade, 15, à Copenhague.

Mutiaux (Eugène); rue de la Pompe, 66.

Muyden (B. van), président de la Société d'histoire de la Suisse romande; à Lausanne (Suisse).

Naquet (Félix); rue de Bondy, 58.

Nigond, ingénieur en chef des ponts et chaussées; à Ablon (Seine-et-Oise).

Novati (Francesco), professeur à l'Université de Milan; Borgonuovo, 18, à Milan (Italie).

Nyrop (Kristoffer), professeur à l'Université de Copenhague, *C. O.;* villa Ibstrup, à Gentofte, près Copenhague (Danemark).

† Paris (Gaston), de l'Académie française, administrateur du Collège de France, *C. O.*

Parker (Sir Gilbert), M. P., D. C. L.; Carlton House Terrace, 20, London.

Patry (H.), archiviste-paléographe, pensionnaire de la Fondation Thiers, *C. O., secrétaire-adjoint;* rond-point Bugeaud, à l'institut Thiers.

Pélissier (L.-G.), professeur à l'Université de Montpellier, *C. O., C.;* villa Leyris, à Montpellier.

Pelletan (Édouard), éditeur; boulevard Saint-Germain, 125.

Perdrieux (Pierre), *C. O.;* rue de Rome, 27.

Pètre (Augustin), sous-chef des travaux historiques à la bibliothèque de la ville de Paris; rue Faidherbe, 32, à Saint-Mandé (Seine).

Pfeffer (Georg), Dr. Phil.; Bettinastrasse, 22, à Frankfurt-a.-M.

Picot (Émile), membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, *C. O., C.;* avenue de Wagram, 135.

Pierné (Gabriel), compositeur; rue de Tournon, 8.

Pigeon (Amédée), homme de lettres, *C. O., C.;* rue Saint-Jacques, 271.

Pirenne (Henri), professeur à l'Université de Gand; rue Neuve-Saint-Pierre, 132, à Gand (Belgique).

Plattard (Jean), professeur

au collège de Liancourt (Oise). *C. O.*

Poirier (Dr), professeur à l'École de médecine; rue Saint-Florentin, 6.

Polain (M.-Louis), *C. O., C.;* rue Madame, 60.

Pollock (Sir Frederic), bart, membre correspondant de l'Institut; Great Cumberland Place, 48, London W.

Portal (Charles), archiviste du Tarn, correspondant du ministère de l'Instruction publique; à Albi.

Potez (Henri), docteur ès lettres, *C. O.;* à Douai.

Pottecher (Maurice), homme de lettres; rue du Départ, 2, à Meudon (Seine-et-Oise).

Protat, imprimeur; à Mâcon.

Prou (Maurice), professeur à l'École des chartes; rue des Martyrs, 51.

Raisin (F.), avocat; rue du Rhône, 30, à Genève.

Rameil (Pierre), secrétaire général du théâtre « les Poètes; » rue de Châteaudun, 39.

Raynaud (Gaston), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale; avenue de Villiers, 130.

Raynaud (Marc); avenue des Champs-Élysées, 120.

Renouard (Philippe), *C. O.;* rue Madame, 1.

Ribbergh; à Rolduc (Hollande).

Richepin (Jean), homme de lettres; rue Notre-Dame-des-Champs, 66.

Rigal (E.), professeur à l'Université de Montpellier.

Ritter (Eugène), professeur à l'Université de Genève; rue du Mont-de-Sion, 4, à Genève.

Robida (A.), dessinateur et homme de lettres; route de la Plaine, 15, au Vésinet (Seine-et-Oise).

Rousselle (Gaston), professeur au collège d'Épernay (Marne).

Rousselot (L'abbé), docteur ès lettres, sous-directeur du laboratoire de phonétique expérimentale; rue des Fossés-Saint-Jacques, 23.

Roy (Jules), professeur à l'École des chartes et à l'École pratique des hautes études; rue Hautefeuille, 19.

Ruelle (Ch.-Émile), administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève; place du Panthéon, 6.

Sainéan (Lazare), professeur libre à l'École pratique des hautes études; rue des Feuillantines, 3.

Saintsbury (George), professeur à l'Université d'Édimbourg; Eton Terrace, 2, Edimburgh (Angleterre).

Salvert (Marquis Étienne de), ingénieur en chef de la marine; à l'arsenal de Toulon (Var).

SANTI (Dr DE), médecin-chef de l'hôpital de Bayonne.

SCHNEEGANS (F.-Ed.), professeur à l'Université de Heidelberg; Sophienstrasse, 25, à Heidelberg (Bavière, Allemagne).

SCHNEEGANS (Heinrich), professeur à l'Université de Würtzbourg, *C. O., C.;* Franz-Ludwigstrasse, 16, Würzburg (Allemagne).

SCHWOB (Marcel), homme de lettres, *C. O., C.;* rue Saint-Louis-en-l'Ile, 11.

SMITH (William Francis), agrégé du collège de Saint-Jean; St-Johns College, à Cambridge (Angleterre).

SÖLTOFT-JENSEN, licencié ès lettres; Oster Sögade, 100, à Copenhague (Danemark).

SOURIAU (Maurice), professeur à l'Université; rue Grusse, 1, à Caen.

STAPFER (Paul), ancien doyen de la Faculté des lettres, professeur à l'Université de Bordeaux, *C. O.;* rue Turenne, 44, à Bordeaux.

STEWART (H. F.), chapelain de Trinity College; à Cambridge (Angleterre).

STICKNEY (Trumbull), docteur ès lettres, *C. O.;* rue d'Assas, 78.

STILLING (Dr H.), professeur à la Faculté de médecine de Lausanne (Suisse).

TALANT (Louis), *C. O.;* rue Dupuch, 35, à Alger.

TAUPENOT DE CHOMEL (Mlle J.); chemin de la Station, 24, à Meudon (Seine-et-Oise).

TAUSSERAT-RADEL (Alex.), sous-chef du bureau historique au ministère des Affaires étrangères; rue Friant, 36.

TEISSEIRE (Jean), docteur en droit; boulevard des Dames, 70, à Marseille.

THÉRY (José), avocat à la Cour d'appel; rue de Beaujolais, 5.

THOMAS (Antoine), professeur à l'Université de Paris; rue Léopold-Robert, 10.

TILLEY (Arthur); Seluyn Garden, 2, à Cambridge (Angleterre).

TOLDO (Pietro), professeur à l'Université de Turin, *C. O., C.;* via S. Quintino, 20, Torino (Italie).

TOURNEUX (Maurice), homme de lettres; quai de Béthune, 34.

VAGANAY (Hugues), bibliothécaire à l'Université catholique de Lyon; rue Saint-Joseph, 3, à Lyon.

VANDÉREM (Fernand), homme de lettres; avenue Montaigne, 33.

VIZERIE (Dr); rue du Cherche-Midi, 13.

VOLLMÖLLER (Karl), professeur à l'Université de Dresde; Wienerstrasse, 9, à Dresden A3 (Allemagne).

WALSER (Ernest), Stud. Phil.;

Plattenstrasse, 48, à Zurich (Suisse).

WATHELET (Alfred); quai Orban, 12, à Liège (Belgique).

WEDDERKOP (VON), Regierungsrath, Justitiar im Verwaltungsrath der Kgl. Museen; à Berlin.

WELTER (H.), libraire-éditeur; villa Gutenberg, à Bellevue (Seine-et-Oise).

WHIBLEY (Charles), homme de lettres, *C. O.*; Wavendon Manor, Woburn Sands, R. S. O. (Angleterre).

WIESE (Berthold), professeur à l'Université de Halle; Ludwig-Wuchererstrasse, 72, à Halle (Saxe, Allemagne).

WILMOTTE (M.), professeur à l'Université de Liège, *C. O.*; rue Raikem, 22, à Liège (Belgique).

WRIGHT (C. H. C.), professeur-adjoint à l'Université de Harvard; Buckingham street, 7, à Cambridge (Massachusets, États-Unis).

RABELAIS EN ANGLETERRE.

Il y a une double difficulté à déterminer avec certitude l'influence de Rabelais sur les écrivains de la grande époque d'Élizabeth. D'abord, la véritable renaissance en Angleterre ne se manifesta que dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle. Ce furent, en réalité, les contemporains de Shakespeare qui accomplirent pour l'Angleterre ce que Rabelais avait déjà fait pour la France, qui la libérèrent des entraves de la coutume et de la convention et qui enseignèrent à ses fils la leçon de la liberté : agir et penser à son gré. Tandis que Hawkins, Cavendish et les autres héros célébrés par Hakluyt allaient découvrir de nouvelles terres au delà des mers, les poètes et les prosateurs se mettaient à la recherche des régions inexplorées de la pensée et du style. Il n'est donc pas surprenant, qu'animés de la même ardeur qui avait inspiré Rabelais, ils se soient servis, chacun à sa guise, des mêmes armes pour combattre le pédantisme; et nous ne saurions admettre une prédilection pour les mots étranges et colorés comme une preuve certaine d'influence rabelaisienne. Ceux qui s'efforcent d'atteindre le même but suivent souvent la même route.

La seconde difficulté qui se présente au critique lorsqu'il veut retrouver la trace de Rabelais dans notre ancienne littérature est la suivante : le nom de Gargantua, qui aurait semblé présenter un élément décisif, n'est pas seulement le nom du père de Pantagruel, mais encore celui du géant d'un livret populaire qui pourrait même être antérieur à l'œuvre de Rabelais. Quand Francis Meres, dans sa *Pal-*

ladis Tamia (1598), condamne *Gargantua*[1] avec les *Quatre fils Aymon* et les *Sept Champions* comme des livres pernicieux à la jeunesse, il est bien probable qu'il ne songe pas à Rabelais. De même, lorsque, dans la pièce de Beaumont et Fletcher *The Knight of the Burning Pestle,* le barbier, au cri de son apprenti : *St. George for me!* répond : *Gargantua for me!* il est clair que le barbier se souvient d'un de ces petits livrets qu'on imprimait à bon marché et qu'on colportait par les rues, tels que *Bevis of Hampton* et *Guy of Warwick.* Le passage même de Shakespeare dans *As You like it* : « *You must borrow me Gargantua's mouth first : 'tis a word too great for any mouth of this age's size,* » n'implique pas nécessairement la connaissance de Rabelais. C'est un géant dont veut parler Shakespeare, un géant qui peut n'avoir rien de commun avec le héros des véritables chroniques de Gargantua.

Mais, d'autre part, il y a de fortes raisons pour croire que Shakespeare avait lu et apprécié Rabelais dans l'original français. Il a été longtemps de mode parmi les érudits de représenter Shakespeare comme un illettré, peut-être afin d'exalter encore la splendeur de sa maîtrise. La fameuse phrase de Ben Jonson : « *Small Latin and less Greek,* » a servi de prétexte à de fréquentes illusions. Cette phrase n'a, sans doute, d'autre portée que d'insinuer que Shakespeare n'avait point passé, ainsi que tant de ses contemporains, par l'éducation d'une université. Il est certain que ce n'était point un érudit au même titre que Ben Jonson, lequel était, à proprement dire, un érudit; il est vrai que Shakespeare se servit des nombreuses et admi-

1. Il faut remarquer que Charles de Bourdigné, dans la *Légende de Pierre Faifeu* (1521), met ses lecteurs en garde contre les mêmes héros. « Laissez ester, » dit-il,

« Les quatre filz Aymon vestuz de bleu,
« Gargantua qui a cheveux de plastre. »

Mais c'est là une rencontre purement fortuite.

rables traductions des ouvrages classiques qui furent publiées de son temps ; mais il est impossible de concevoir qu'un poète aussi réceptif à tout ce qu'il y avait de savoureux et de curieux dans la vie et la littérature n'ait pas dépassé des connaissances rudimentaires, non pas seulement en grec et en latin, mais encore dans les langues modernes. Sa connaissance du français, en fait, est attestée par les scènes de *Henri V*, qui sont écrites dans ce langage, et dont il n'y a pas de raison sérieuse pour lui ôter l'attribution. De plus, un passage d'*Othello* prouve manifestement la familiarité de Shakespeare avec le texte original de Rabelais. « *Your daughter and the Moor,* » dit Iago (*Othello,* acte I, sc. 1), « *are now making the beast with two backs.* » Ceci est, évidemment, traduit de Rabelais : « Et faisoient tous deux souvent ensemble la beste à deux dos joyeusement. » Et c'est là un fait qui ne doit nullement nous surprendre, puisqu'il eût été fort étrange que Shakespeare n'eût pas eu la moindre connaissance d'un auteur dont l'intelligence et « l'humour » étaient si étroitement apparentés aux siens. Quant à Ben Jonson, pour ne citer qu'un autre poète dramatique, c'était visiblement un lecteur de maître Alcofribas. Lui aussi, il cite Gargantua : « *I'll go near to fill that huge tumbril slop of yours with somewhat,* » dit Downright à Bobadil dans *Every Man in his Humour,* « *an I have good luck : your Gargantua breech cannot carry it away.* » Mais nous n'aurions pas besoin de ce témoignage précis pour nous convaincre. Il est évident que l'auteur de *Bartholomew Fair*, ce chef-d'œuvre d'humour rabelaisien, avait suivi un bon exemple et s'était soumis à une influence dont le génie lui semblait allié au sien.

Il ne serait pas difficile d'ajouter encore d'autres citations de la littérature du XVI^e^ siècle qui attesteraient la connaissance de Rabelais[1]. Mais il y a un écrivain qui,

1. La première allusion faite en Angleterre à Rabelais se trouve dans le pamphlet *An Almond for a Parrot,* faussement attribué à

par-dessus tous les autres, a prouvé par le style et la substance de ses œuvres qu'il a largement emprunté à l'Abstracteur de Quintessence. Cet écrivain est Thomas Nashe, un des auteurs les plus caractéristiques et les moins lus de son époque. De sa vie, nous savons peu, à l'exception de quelques traits d'autobiographie que çà et là on trouve dans ses livres. Né en 1567, il entra à St. John's College, Cambridge, à l'âge de quinze ans et y demeura sept années. Après avoir quitté l'université, il parcourut la France et l'Italie, où il apprit à connaître les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère. Il était à peine majeur lorsqu'il débuta dans le métier d'écrire, à Londres, ayant pris la résolution de gagner son pain par le travail de sa plume et de trouver un protecteur. Étant bien de son temps, il était tout prêt à chanter les louanges de quiconque voudrait le payer. « Si un Mécène m'attache par sa générosité, dit-il, je lui ferai honneur autant qu'autre poète d'années aussi imberbes en toute l'Angleterre[1]. » Mais, en revanche, il était prêt à faire chanter si l'on s'avisait de le « renvoyer la puce à l'oreille. » « J'ai des épithètes, si on m'irrite, dit-il par menace, toutes confites dans l'eau-forte et dans la poudre d'arquebuse, qui sonneront par le ciel et feront trembler la terre aux oreilles d'un vilain[2]. » Mais il ne put trouver de patron et il vécut de la vie de son temps, comme tant d'autres qui passèrent leurs années entre la taverne et la geôle. Sa plus grande souffrance fut

Nashe. « Le joyeux Rablays, dit l'auteur, lequel dédia plus grand partie de ses œuvres à l'âme de feu l'ancienne Reine de Navarre, longtemps après sa mort, pour ce qu'avoit moult bien joyeuseté maintenu pendant sa vie. » (*That merry man Rablays who dedicated most of his workes to the soule of the old Queene of Navarre many years after her death for that she was a maintainer of mirth in her life.*)

1. If any Maecenas bind me to him by his bounty, I will do him as much honour as any poet of my beardless years shall in England.

2. I have terms, if I be vexed, laid in steep in aquafortis and gunpowder, that shall rattle through the skies, and make an earthquake in a peasant's ears.

la pauvreté. C'est avec amertume qu'il se plaint de cette « faulte d'argent » qui inquiétait tant Panurge. Il se souvient, avec une espèce de désespoir, « d'un savetier qui valait ses 500 livres, d'un valet d'écurie qui s'était fait bâtir une très belle hôtellerie, » et il demande, non sans quelque raison : « N'ai-je pas plus d'esprit qu'eux? Ne suis-je pas mieux né? Et mieux élevé? Voire, et de meilleure chère? Et pourtant je suis gueux[1]. » Heureusement qu'en dépit de sa pauvreté il reste fidèle aux belles-lettres. En 1589, il prit part à ce qu'on appelle la *Martin Marprelate Controversy*, qu'il serait lassant d'exposer en détail, aujourd'hui que les années l'ont rendue obscure. Il se jeta dans le débat avec une extraordinaire énergie, d'abord parce qu'il éprouvait contre un puritain une haine non moins âpre que l'horreur que Rabelais pouvait éprouver contre un moine, mais surtout parce qu'il fut l'un des plus grands maîtres de l'invective qui aient jamais existé et qu'il avait la fière conscience de ses facultés. Son principal adversaire fut Gabriel Harvey, fils d'un cordier, *fellow* de Pembroke Hall, à Cambridge, et ferme champion des puritains. C'est contre lui que se déploie la plus belle rage de Nashe et sa plus exquise fureur. C'est lui qui est le « traître » dans les pièces de Nashe, et bien que certainement nous eussions ignoré l'existence même de Harvey s'il n'eût pas excité la bile du pamphlétaire, sa vie n'a pas été vaine pour la littérature. Le meilleur d'entre les premiers pamphlets de Nashe : *Pierce Penilesse. His supplication to the Devill*, eut un succès immédiat. Il fut réimprimé six fois à Londres, et, s'il faut en croire Nashe, traduit en français[2]. Le même sort était réservé aux autres pamphlets de Nashe. On les lut avec avidité; on les dis-

1. Have I not more wit than these? Am I not better born? And better brought up? Yea, and better favoured? And yet am I a beggar.

2. Jusqu'ici, cette traduction française a échappé aux plus patientes recherches. Il serait curieux de savoir si quelque bibliographe en a trouvé trace en France.

cuta passionnément, et ses invectives trouvèrent leur expression la plus parfaite dans un chef-d'œuvre d'insulte magistrale, *Have with you to Saffron Walden*. Mais ce n'est pas seulement dans l'invective que Nashe excella. Le pamphlet *Christ's Tears over Jerusalem* renferme un tableau réaliste de Londres à la fin du XVI^e^ siècle, tracé avec un talent qu'il serait difficile d'égaler. *The Unfortunate Traveller* représente le premier roman d'aventures qui ait été composé en anglais. En même temps, dans *Lenten Stuffe*, Nashe chantait l'éloge du hareng saur dans une veine burlesque et extravagante. Il reste à ajouter que la plus fameuse de ses comédies, *The Isle of Dogs*, est perdue, et qu'il mourut en 1601.

Telle est la maigre biographie que nous parvenons à établir. Mais Nashe, en tout ce qu'il aborda, fit preuve d'un véritable talent d'homme de lettres, qui a conscience d'un style qu'il s'est façonné lui-même sur des modèles étrangers. Il écrivait avec cette exaltation d'énergie qui n'est pas seulement le propre de la jeunesse, mais qui est la marque des époques jeunes. Et pourtant, malgré cette énergie, il demeure toujours parfaitement maître de son sujet. La *Marprelate Controversy* fut surtout pour lui une excitation à sa méthode d'écrire en anglais, et nous pouvons être certains qu'il s'y engagea plutôt en artiste qu'en partisan. Au plus fort de sa rage contre Harvey, il donne l'impression que le pédant de Cambridge ne sert que de prétexte à un jeu d'esprit vif et animé, à une explosion de style pompeux et sonore. Il aimait les mots dont il se servait pour leur seul éclat, et on ne saurait retourner avec justice contre lui l'accusation qu'il porte contre le diable : « Il a, dit-il, abandonné la forme, et il est tout au fond[1]. »

Lodge écrit de lui : « L'Arétin anglais. » Il eût été plus juste de dire « le Rabelais anglais. » Harvey, son adversaire, reconnut en lui sa qualité dominante avec un juge-

1. He hath left form and is all for matter.

ment surprenant. « Pauvre que je suis, dit-il, d'être entré en lice contre un Gargantuiste qui va m'avaler tout cru dans une salade[1]. » Un Gargantuiste! Voilà bien ce qu'était Nashe, et tel il demeura jusqu'à la fin. A dire vrai, si on fait la part de l'époque et des circonstances, le but que se proposait Nashe ne manque pas d'analogie avec le but que visait Rabelais. Lui aussi, il lutte contre les forces alliées du pédantisme et du puritanisme. « Pourquoi les nommez-vous puritains? » demande Marforius dans *Pasquil's Return to England,* et Pasquil répond, avec un mépris qui n'est pas indigne du Maître : « *A pruritu.* » Ils ont à la main la marque d'infamie, ces puritains; « ils cuident être purs; » ils ont une marque à l'œil, et, souvent, ils rappellent « le grand tas de sarrobonites, cagots, escargots, hypocrites, etc., » de maître Alcofribas. La ressemblance est frappante sous bien d'autres rapports entre Nashe et Rabelais. Nashe, lui aussi, comme Rabelais, est un érudit. Il possède au bout des doigts la science de son temps. Il montre un profond mépris pour les « pauvres auteurs sans latin. » Mais jamais il n'eut que des louanges pour les grands écrivains de son temps, et il adore la poésie comme une idole. « Poésie, écrit-il, est le miel de toutes fleurs, la quintessence de toutes sciences, la moëlle de la fantaisie et la phrase même des anges[2]. » De même son éducation fut assez semblable à celle de Rabelais et on retrouve dans ses œuvres les mêmes lieux communs, tirés de Pline et des autres, qui illustrent Gargantua et Pantagruel. Messaline, Cassius l'Agélaste, Zeuxis et les oiseaux, il les cite tous, avec bien d'autres encore. Comme Rabelais, il se dégage du style de son époque. Vainement on chercherait dans ses livres les antithèses de cour de cet Euphuisme, alors si fort à la mode. Sa prose est en partie

1. Cf. Rabelais, liv. I, ch. xxxviii. Poor I that am matched with such a Gargantuist as can devour me quick in a salad.

2. Poetry is the honey of all flowers, the quintessence of all sciences, the marrow of wit and the very phrase of angels.

nourrie de son érudition et faite en partie de la langue populaire la plus savoureuse et la plus pittoresque, en quoi il suit encore le Maître. Pour se composer un vocabulaire, non seulement il pille la technique des arts et des sciences, mais encore il recueille les mots du coin de la rue et collige soigneusement les dictons du peuple. On trouverait encore un point d'analogie avec Rabelais dans l'affection de Nashe pour les synonymes. Jamais il ne perd l'occasion d'enfler sa phrase par l'agglomération d'épithètes sonores, et il n'y a pas de page dans ses livres qui ne rappelle, par cette seule raison, l'éloquence de son modèle.

Tout en évoquant le langage de Rabelais par l'apparence générale de son style, de temps à autre Nashe lui rend l'hommage d'une imitation directe et consciente. Sa « merveilleuse, étrange et miraculeuse Prognostication astrologique, en laquelle, s'il se peut découvrir un mensonge, l'auteur veut perdre son crédit à jamais[1], » n'est qu'une adaptation de la Prognostication pantagruéline, amplifiée et accommodée au but qu'il se propose. On ne saurait lire le réeit de la naissance de Gabriel Harvey, les rêves de sa mère et la lettre où est narrée sa prime éducation en la politesse du savoir sans se souvenir de la manière propre des récits de Rabelais. Il adresse la dédicace de *Have with you to Saffron Walden* à un barbier dans des termes qui sont l'écho des prologues de Rabelais. Voici cette dédicace :

« Au très orthodoxal et révérend Correcteur de Cheveux Horripilés, sincère et finigraphique Raréfacteur de Prolixités rudes et barbares, égrégissime et méritorissime Animadvertisseur de Moustaches errantes, Grand Décrotteur de Mentons et Capitale Personne de la Paroisse en laquelle il demeure, Surintendant spécial de toutes Super-

1. *A wonderfull strange, and miraculous Astrologicall Prognostication for (1591) wherein if there be found one lye, the Author will loose his credit forever.* (Nashe, *Works,* vol. II, p. 141.)

fluités Excrémentitielles au Collège de la Trinité, en la cité de Cambridge, et (pour conclure) Notable et Singulier Bienfaiteur de toutes Barbes en général, Don Richardo Barbarossa de Caesario, Tho : Nashe offre le plus Haut de ses Biens, contentement et félicité, avec le Raccourcissement de tous ses ennemis[1]. »

Quelques exemples de style tirés des livres de polémique de Nashe montreront plus clairement encore ce qu'il doit à son maître. Voici comment il décrit la dernière « épistolerie » (*epistling*) de Gabriel Harvey : « Mais quand je vins à découdre et déboudiner cette gargantuesque bedaine farcie, et chose autre n'y trouvai que boyaux de chien, foies de cochons, fiel de bœuf et tripes de mouton, je tombai en deuil plus amer que cuisinier à un long prêche quand le rôti brûle. » (*But when I came to unrip and unbumbast this Gargantuan bagpudding, and found nothing in it but dogs tripes, swines livers, oxegalls, and sheepes gutts, I was in a bitterer chafe than anie Cooke at a longe Sermon when his meat burns.* Nashe, *Works*, vol. III, p. 49.) Cette phrase, on le voit, est manifestement tournée à l'imitation du style de Rabelais, et quelques pages plus loin, dans le même pamphlet, on lit un passage analogue. Nashe vante un portrait de Gabriel Harvey, tracé par lui-même, et dit : « Je l'ai fait en façon si belle, si alerte et tant dextrement limé, raboté, matagrabolisé, incornifistibulé, que je défie mon Hans Holbein, Hans Bol ou Hans Muller, avec tous leurs pareils,

1. To the most Orthodoxall and reverent Corrector of staring haires, the sincere and finigraphicall rarifier of prolixious rough barbarisme, the thrice egregious and censoriall animadvertiser of vagrant moustachios, chiefe scavinger of chins and principall Headman of the parish wherein he dwells, speciall supervisor of all excrementall superfluities for Trinitie Colledge in Cambridge and (to conclude) a notable and singular benefactor to all beards in generall Don Richardo Barbarossa de Caesario Tho : Nashe wisheth the Highest Toppe of his contentment and felicitie and the Shortening of all his enemies. (Nashe, *Works*, vol. III, p. 5.)

de l'amender ni d'en approcher de quarante pieds. » (*I have handled it so neatly and so sprightly and withall ouzled, gidumbled, muddled and drizled it so finely, that I forbid ever a Hanns Bol, Hanns Holbine, or Hanns Mullier of them all to amend it or come within fortie foote of it.* Nashe, *Works,* vol. III, p. 56.)

Écoutez le récit de l'arrestation de Harvey par les bedeaux et vous reconnaîtrez le style et la cadence du Maître : « Entrant donc en la chambre bien hardiment, comme deux grasses panses trop mieux bouffies et fanfaronnes, à trognes larges comme un dos de cheminée et grosses comme le pot à tripes de la ville, ensemble frappant sur l'épaule du docteur un bon coup, dont les genoux lui plièrent et le bedon lui cria couac : « Çà, dirent-ils, « sans méprendre (tonnant de la voix en la façon d'un « vilain d'huissier), au nom de Dieu et de la Reine nous « vous arrêtons. » (*Stept into the roome boldly (as they were two well bumbasted swaggering fat bellies, having faces as broad as the backe of a chimney, and as big as a towne bagpudding) and clapping the Doctor with a lusty blow in the shoulder, that made his legs bow under him and his guts cry quag againe, by your leave, they said unto him (in a thundering yeoman ushers diapason) in God's name and the Queene's we doo arrest you.* Nashe, *Works,* vol. III, p. 145.)

Mais jamais Nashe ne ressemble de plus près à Rabelais que dans son amour de la monstruosité. Voici comment il décrit maître Dives, un glouton de Londres : « *Miserere mei,* le gras rustre que c'est ! Il a, par ma foi, la bedaine grosse comme l'église ronde de Cambridge, la figure énorme autant que tout le corps d'une contrebasse, et ses jambes, si curieux étiez de les creuser, vous pourriez loger dans chacune un moulin à vent. » (*Miserere mei, what a fat churl it is! Why he hath a belly as big as the Round Church in Cambridge, a face as huge as the whole body of a bass viol, and legs that if they were hol-*

low, a man might keep a mill in either of them.) Ces jambes ont le gigantesque de la vraie fantaisie : on aurait pu les trouver dans Rabelais autant qu'elles auraient pu suggérer une image à Jonathan Swift.

Pour l'*ars bibendi*, Nashe en disserte avec autant de science que Rabelais, mais sans la même sympathie. Même « boire » lui paraît comme une invention coupable « nouvellement venue de France, » et il la condamne avec une férocité qui serait mieux appropriée à ses ennemis les puritains qu'à un disciple de Pantagruel. Mais, d'autre part, sur les femmes, il écrit avec une candeur et une variété qui ne sont pas très indignes de son modèle. Il a la même opinion d'elles que Rabelais. « Tenez, dit-il, allez où vous voudrez dans le faubourg, et m'amenez deux pucelles de chasteté notoire, et je cours bâtir un couvent. » (*Nay, go where you will in the suburbs and bring me two virgins of avowed chastity, and I'll build a nunnery.*)

J'en ai cité assez pour montrer combien Thomas Nashe doit à Rabelais et dans la formation de son vocabulaire et dans la structure de ses phrases. Comparer les deux hommes, ce serait, évidemment, comparer le petit à l'infiniment grand. Nashe ne posséda ni la calme vision que Rabelais eut de l'univers ni l'amplitude de son humour. On ne saurait dire de lui, comme on pourrait le dire de Rabelais, qu'il « voyait la vie sans cesse et la voyait tout entière. » Mais, sur ce coin de Londres qui s'est trouvé à sa portée, Nashe a jeté un regard qui ressemble un peu au regard de Rabelais, et son exemple prouve que maître Alcofribas fut rapidement apprécié de notre côté du détroit. Bien qu'un Anglais prude fasse allusion de bonne heure à la « bouche ordurière » de Rabelais, les écrivains du temps d'Élizabeth ne furent nullement choqués, en général, par le créateur de Gargantua et de Pantagruel. Les Anglais, en ces jours généreux, n'avaient pas encore commencé à regarder le monde « par un pertuis. »

C'est un prurit qui nous attaqua plus tard, mais non pas jusqu'à ce que Robert Burton, dans son *Anatomie de la mélancolie*, eût adapté à son dessein la méthode et l'érudition de Rabelais. Tous ceux qui, après Burton, se réclamèrent de Rabelais sont de faux Rabelaisiens. La phrase lumineuse de Coleridge : *anima Rabelaesii habitans in sicco*, condamne à jamais les prétentions de Swift, et je ne voudrais pas assurer que ce n'est pas en Thomas Nashe que Rabelais trouva son plus fidèle ainsi que son plus ancien disciple.

Charles WHIBLEY.

(Traduit par Marcel Schwob.)

LA FUMÉE DU ROTI

ET

LA DIVINATION DES SIGNES.

Le *Novellino* italien[1] a été composé, d'après les recherches d'un critique éminent, M. Alessandro d'Ancona[2], entre 1280 et 1290, c'est-à-dire avant le *Décaméron* de Boccace, de sorte que son antiquité, s'unissant au mérite intrinsèque de l'ouvrage, le rend, de plus en plus, respectable. Quant à l'originalité des contes dont il se compose, il va sans dire qu'elle se réduit à bien peu de chose; on a, désormais, prouvé qu'il n'y a aucun genre littéraire où l'originalité soit plus bornée que dans la nouvelle, qui devrait justement représenter l'effort le plus puissant de la fantaisie inventive. Les recueils des contes rappellent, sous ce rapport, ce que frère Galdino, des *Fiancés* de Manzoni, disait des couvents de son époque : « Nous autres moines, nous sommes comme la mer, qui reçoit l'eau de toutes parts et la distribue de la même manière. » L'une des historiettes du *Novellino*, la neuvième de l'édition Biagi, intéresse, d'une manière particulière, les studieux du grand Tourangeau. Je résume brièvement ce morceau, qu'on peut lire in extenso en note[3]. Il y avait, dans le temps, à Alexandrie, entre les

1. *Le Novelle antiche*, etc., édit. de M. Guido Biagi. Florence, 1880. Pour le conte qui nous intéresse, voyez p. 20, nouv. IX^e^.

2. Cf. *Romania*, vol. II, 8 f., p. 385-422; d'Ancona, *le Fonti del Novellino;* voy. aussi les *Studi di critica e storia letteraria* du même auteur. Bologne, 1880, p. 304.

3. « In Allexandra la quale ha inelle parti di Romania, acciò che

Sarrasins, un certain Fabratto, cuisinier, au nom peu turc, il est vrai, mais qui, en revanche, était mahométan jusqu'au fond de son âme lorsqu'il était question de jeter à la porte les malheureux. Un jour (l'auteur a soin de remarquer que c'était un lundi), un pauvre homme entre dans la cuisine de Fabratto, et, comme il n'avait pas le sou pour se payer quelqu'une des gourmandises qui l'entouraient, il se contenta d'assaisonner son pain à la fumée de certain rôti. Ce pain restait comme « enivré, »

sono XII Allexandrie, le quali Allexandro fece fare lo mazo dinanzi che rimise; in quella Allexandria sono le rughe là ove stanno li saraceni, li quali fanno lo mangiare da vendere. Et cercando gli omini la ruga per lli piue netti mangiari et per li piue dilicati, si come l'uomo cierca tra noi delli drappi, uno giorno di lundì uno saracino chuoco che avea nome Fabratto [et] stando alla chucina sua, uno povero saraceno venne alla cucina sua con uno pane in mano, et danaio non avea da comperare da costui : tenne lo pane sopra lo vagello et ricevea lo fumo che n'uscia. Innebriato lo pane dello odore che n'uscia dello mangiare, et quelli lo mordea et cosi lo manicò tutto. Questo Fabratto non vendea bene la mattina. Regoselo a mala agura et a noia; prese questo povero saracino et disegli : Pagami di ciò che tu ài avuto del mio. Lo povero li dicea : Io nonn o preso del tuo mangiare altro che funmo. Di cio ch'ài preso mi paga. Tanto fue la contenzione che, per la nuova questione et soza non mai più avenuta, andarne le novelle dinanzi allo Soldano. Per la molta novissima cosa raghunò savi saracini et comandò che costoro venissero inanzi. Formoe la quistione. Chi riputava lo funmo che non era del chuocho dicendone molte ragione. Lo funmo non si puo ritenere che torna d'aulimento et non à sustanzia nè propietade che sia utile : non de' pagare. Altri diciano lo funmo era ancora congiunto collo mangiare et era in costui singnioria : escia et ingeneravasi della sua propietade, et l'uomo sta per vendere lo suo mistieri, et chi imprende, usanza ha che paga. Se lla sustanzia he sottile, et a pogho pogho paghi. Molte sentenzie n'ebbe; finalmente un savio mandò consiglio et disse : Poi che quelli sta per vendere di suo mistieri et altri per conperare, tu giusto singnore fà che llo facci giustamente pagare secondo la sua volontà. Se lla sua cucina, che vende dando le hutile propietade di quella, suole prendere utile moneta, et ora ch'à venduto funmo, fa' segnore sonare una moneta, che giudica che llo pagamento s'intenda fatto et dello suono ch'escie di quella moneta. Et cosi giudicò lo Soldano che fosse osservato. »

dit l'auteur, du parfum délicieux s'exhalant de la viande, de sorte que notre sire s'en régalait à cœur joie. Fabratto, à un certain moment, ennuyé de ce pain, « cheminant dans l'air, » comme aurait dit La Fontaine, s'approche du bonhomme et exige le paiement de la fumée. Le malheureux s'écrie : « Je n'ai eu de ton rôti que la fumée. — C'est justement celle-là qu'il faut que tu paies. » Ils sont sur le point d'en venir aux mains, mais, comme à Alexandrie il y a une justice, quelque turque qu'elle soit, on emmène les deux querelleurs devant le sultan et sa cour. Les conseillers n'étaient pas d'accord. L'un démontrait que la fumée était une sorte de propriété ayant, par conséquent, une certaine valeur; l'autre s'efforçait à rendre évident que la fumée est dépourvue de tout prix; un troisième subtilisait sur les rapports entre la propriété considérée en elle-même et en relation avec ce qu'elle produit. Bref, le sultan se trouvait dans la condition de certains jurés de nos jours qui, après avoir entendu l'accusation et la défense, le procureur et les avocats, voient la juste raison dans une sorte de brouillard confus et flottant et finissent par n'y rien comprendre. Heureusement, un savant se lève et donne le jugement suivant : « Le cuisinier fait payer ses rôtis en argent comptant; il est juste que la fumée qui sort d'eux reçoive un prix correspondant; tel est, à mon sens, *il sonare d'una moneta*, le son d'une monnaie et pas autre chose. » Tout le monde applaudit à cette sentence et cria *haro* sur le pauvre Fabratto.

L'origine de ce conte a donné du fil à retordre à plusieurs savants. Oesterley, pour le *Schimpf und Ernst* de Pauli[1], M. d'Ancona, dans ses notes comparatives au *Novellino*, et M. Lévêque[2], dans *les Mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse, dans Aristophane, Platon...*,

1. Pauli, *Schimpf und Ernst*, éd. Oesterley. Stuttgart, 1866, n° 48. Cf. les notes à la p. 478.

2. Lévêque, *les Mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse dans Aristophane*, etc. Paris, 1880, p. 546.

Rabelais, etc., ont étudié la question avec beaucoup de soin.

M. d'Ancona, pour nous en tenir aux résultats jusqu'ici définitifs de cette enquête, indique un apologue des *Avadânas* et une historiette de Plutarque. L'apologue des *Avadânas* est très court et très simple et je le cite d'après la traduction de M. Lévêque[1] : « *La Promesse vaine et le vain son.* N'estimez que ce qui est vrai et réel. » Un musicien faisait un jour de la musique devant un roi, qui lui promit mille pièces d'or. Il demanda ensuite cette somme au roi, mais le roi la lui refusa : « Tout à l'heure, lui dit-il, tu as fait de la musique et tu as réjoui mon oreille, par de vains sons. Si je t'accordais la somme promise, je te donnerais quelque chose de solide pour du bruit. »

La ressemblance est, on le voit, quelque peu douteuse. On parle de vains sons, mais il n'y a pas le tintement d'une pièce d'argent. C'est, en d'autres termes, la réponse d'un prince chiche et injuste, laquelle, prise au sérieux, causerait la ruine des manifestations les plus élevées de l'art. Les sons du musicien ont donné un plaisir réel; tandis que la fumée du rôti n'est qu'une simple illusion. Les deux choses ne sauraient donc être jugées de la même manière.

Plutarque, au contraire, nous présente un rapprochement plus évident et plus intime[2] : Un jeune homme s'éprend d'amour pour la courtisane Thonis, et il lui arrive que, dans le sommeil, la belle femme se présente à sa fantaisie et le rend heureux. Thonis, sachant que le jeune homme a joui d'elle dans ses rêves, se croit volée et le fait assigner devant le magistrat : « Ob id mercedem ab illo institit Thonis judicii exigere. Cognita causa, jussit Bocchoris illi quantum postulaverat Thonis, argenti, in vase nume-

1. Voy. aussi la traduction des *Avadânas*, par Saint-Julien, *Contes et apologues indiens.* Paris, 1859, I. 108.
2. Éd. Reiske, V, 49; VI, 150; VII, 318.

ratum huc atque illuc manu jactare, ac meretricem umbra frui : quod veritatis opinio umbra sit. Hanc sententiam censuit Lamia iniquam esse. Neque enim, inquit illa, ademit meretrici umbra pecuniae cupiditatem, somnium vero amore adolescente expedivit. »

Le jugement rendu contre la courtisane Thonis se lit aussi dans un recueil d'origine orientale, que nous aurons occasion de citer plus loin, le « Peregrinaggio di tre gio-« vanni figliuoli del re di Serendippo (Ceylan). » (Édition de Venise, 1562, p. 26 et suiv.) Ici, la courtisane, d'après la sentence du perroquet, doit se contenter seulement de l'argent qu'on lui fait voir dans un miroir. Ce perroquet intelligent aurait mérité de trouver une place dans l'étude que M. Savj Lopez a consacrée à la nouvelle provençale d'Arnaut de Carcasse. (Voy. *Atti della R. Accademia di Archeologia, Lettere, etc., Napoli*, 1901, p. 129.)

S'il y a plus de ressemblance entre les deux anecdotes, la grecque et l'italienne, il faut reconnaître, néanmoins, que nous n'avons ici ni le rôtisseur, ni le malheureux, ni le rôti, ni la fumée. Entre les parfums de la viande grillée et les charmes d'une courtisane; entre le caprice d'un jeune homme et l'appétit formidable du sarrasin, il y a juste ce qu'il faut pour reconnaître un air de famille et pour nous conseiller de rechercher ailleurs une inspiration plus directe.

Nos lecteurs ont déjà compris que la nouvelle du recueil italien n'est autre chose que l'aventure arrivée à Paris, à la rôtisserie du petit Châtelet, « au devant de l'ouvroir d'un rôtisseur, » et dont nous parle Rabelais dans son *Pantagruel*[1]. Le jugement de maître Jean est parfaitement ressemblant à celui du conseiller du sultan, et il est trop connu pour le rapporter ici. Mais cette histoire d'Alexandre et des Sarrasins ne paraît-elle nous indiquer la véritable route à suivre pour retrouver la patrie d'ori-

1. Chap. XXXVI.

gine de ce récit? Laissons donc de côté Thonis et son galant pour nous transporter en Asie.

Les *contes Tamouls*, indiqués sous le titre *les Huit aventures du Gourou Parâmartta*[1], nous donneront tout de suite une trouvaille intéressante, contenant, dans ses moindres détails, l'aventure du *Novellino* et du *Pantagruel*. Il est question d'un gourou, — un prêtre à l'esprit on ne pourrait plus borné, — qui voyage dans le désert, chevauchant sur une vache, que ses disciples ont louée pour lui :

« C'était l'époque de l'année la plus chaude; le soleil ardent lançait une chaleur excessive sur la troupe (*du Gourou et de ses disciples*), qui eut à traverser une plaine nue, sans arbre et sans arbuste qui pût donner un peu d'ombrage. Le gourou, qui était âgé, ne put supporter plus longtemps la violence de la chaleur du soleil; il faillit se trouver mal et il était sur le point de glisser à terre de dessus sa monture, lorsque les disciples, s'apercevant de sa faiblesse, le soulevèrent par dessous les bras et le firent descendre. Comme l'endroit n'offrait pas le moindre abri, ils placèrent le gourou couché tout de son long sous le ventre de la vache, qui ainsi lui servait d'ombrage, et, pendant longtemps, ils l'éventèrent avec les pans de leurs vêtements. Le gourou finit par éprouver un grand soulagement, et, comme un petit vent, plein de fraîcheur, se mit bientôt à souffler, il remonta sur la vache et continua sa route au petit pas.

« Avant le coucher du soleil, on parvint à un village, où l'on s'arrêta. Ils se rendirent à une petite auberge, et, quand ils s'y furent installés, ils offrirent trois fanons d'or au propriétaire de la vache : « Ce salaire est insuffisant, » dit celui-ci. « Eh quoi! » repartirent les disciples, « n'est-ce « pas le salaire journalier dont nous sommes convenus « avant le départ? » Notre homme refuse et réplique :

1. Traduction Devèze, *Muséon*, 1889-1890. III. *Aventure*.

« Trois fanons sont le salaire convenu de ma vache, ser-
« vant de monture; c'est juste. Mais, au milieu du che-
« min, ne vous êtes-vous pas servis de ma vache comme
« d'un parasol contre la chaleur, et pour cela n'êtes-vous
« point forcés de me donner un autre salaire? — C'est une
« injustice! » s'écrièrent-ils, et, furieux, ils s'opposèrent fortement à sa réclamation. Aussi, les habitants du village eurent bientôt connaissance de ce qui se passait, et, pour jouir du spectacle de toutes ces querelles, ils accoururent en foule, hommes et femmes, et firent cercle autour de la troupe.

« Survint alors un padéatchi, qui se présenta pour servir d'arbitre entre les disputeurs. Il fit taire la foule, et, après avoir entendu le sujet de la contestation, qui lui fut rapporté par les deux parties : « Voulez-vous, leur dit-il,
« regarder comme juste la décision que je vais rendre? »
Chacun convint de se soumettre à son jugement, et le juge parla en ces termes : « Dans un de mes voyages,
« j'arrivai un soir dans une grande auberge, où je voulus
« passer la nuit. Cette auberge offrait non seulement aux
« voyageurs un lieu de repos, mais on y trouvait aussi,
« moyennant une certaine somme, tout ce que pouvait
« désirer un voyageur pour apaiser sa faim et sa soif. —
« Pour moi, dis-je au gardien, je ne demande rien, car
« je n'ai pas les moyens de solder la dépense. »

« Or, à ce moment, on faisait rôtir, pour des voyageurs, une grosse cuisse de mouton, enfilée dans une broche de fer, que l'on faisait tourner sur de la braise. Ce rôti répandait dans l'auberge beaucoup de fumée, et il s'en exhalait un parfum alléchant. En partant, j'avais pris avec moi (dans un linge) une bonne provision de riz cuit et je demandai au gardien la permission de l'exposer pendant quelques minutes au-dessus du rôti. Il me répondit que j'avais bien le droit de manger mon riz en l'imprégnant de cette odeur. Alors, je pris mon paquet et, le tenant suspendu d'une main au-dessus du mouton, je le tournai

dans tous les sens. Enfin, je mangeai mon riz tranquillement, et il me procura une véritable jouissance par l'excellente odeur dont il s'était pénétré. Le lendemain, au moment du départ, le gardien me demanda un salaire pour avoir respiré cette odeur. « C'est injuste ! » lui dis-je; et, en nous disputant, nous allâmes trouver le chef du village. Cet homme, fort instruit et dont l'esprit était d'un grand sens, rendait ses jugements avec une extrême justice et toujours en vue d'une prompte conciliation. Après avoir appris quel était l'objet de notre contestation, voici les termes exacts de la sentence qu'il prononça : « Ceux qui ont mangé le cary doivent payer en « bon argent; ceux qui n'ont fait que flairer la bonne « odeur du cary doivent payer avec l'odeur de l'argent. » Puis il saisit par le bras le gardien de l'auberge, et, l'ayant tiré à lui, il lui frotta rudement le nez avec une bourse gonflée de fanons. « Oh ! oh ! » dit en reculant mon adversaire, « ce salaire me suffit parfaitement. — « Avez-vous compris, » continua le padéatchi, « avez-« vous compris le jugement que porta le chef du village ? « Son arrêt vous paraît-il équitable ou non ? Eh bien ! je « vais juger votre différend de la même manière : Pour « être monté sur la vache, il faut payer avec de bon argent; « pour avoir été à l'ombre de la vache, il faut payer avec « l'ombre de l'argent : c'est le salaire convenable. Mais, « comme le soleil est couché, c'est le son de l'argent qui « en remplacera l'ombre et qui sera le prix de l'ombre « d'une vache ! Écoute. » Et l'arbitre, ayant saisi avec force le conducteur de la vache, lui frotta fortement, à plusieurs reprises, l'oreille avec une bourse pleine de fanons, en lui disant : « As-tu entendu ce son ? — Seigneur ! « C'est assez. J'ai entendu; j'ai fort bien entendu, vous « me faites mal à l'oreille. Hélas ! c'est suffisant pour le « salaire, c'est suffisant. »

Le conte Tamul est évidemment plus complexe, mais il renferme tous les éléments constituant la nouvelle ita-

lienne et la française. Pour ceux qui, dans l'examen des sources, ne se bornent pas seulement à une simple constatation des faits, mais étudient aussi l'art personnel des écrivains et la vie nouvelle qu'ils ont su donner aux traditions reçues de toutes parts, il est sans doute intéressant de remarquer comment Rabelais a su tirer un bon parti de la vieille historiette. Le souvenir oriental, encore présent à l'esprit de l'auteur du *Novellino*, disparaît tout à fait dans les pages du *Pantagruel*. Ici, nous nous trouvons en plein XVI^e^ siècle, devant la prison célèbre et à la présence « de tout le badaud peuple de Paris, » qui s'égaye à cette scène d'injures et de horions. Le grave juge musulman est remplacé, fort à propos, par un de ces bouffons à gages qui divertissaient le roi et la cour. Une question pareille n'exigeait pas d'autre magistrat que le fou célèbre. La plaisanterie devient encore plus réjouissante lorsque maître Jean prend la monnaie, un *tournois philippus*, la met sur son épaule gauche, pour constater si elle est de poids, puis la fait sonner sur la paume de sa main, pour entendre si elle est de bon aloi, et enfin la pose sur la prunelle de son œil droit, comme pour déterminer si elle est bien marquée. Cette scène muette retarde le jugement et augmente la curiosité des spectateurs. Le portefaix, qui a dû donner la pièce, craint déjà avoir fait un marché de dupe et le rôtisseur se réjouit d'avance du jugement de ce fou qui va lui donner gain de cause. C'est un petit tableau de genre, et la parodie des formes judiciaires, — ordonne ladite cour que chacun se retire en sa chacunière, sans dépens et pour cause, — augmente la gaîté de la scène.

L'aventure du gourou Parâmartta n'est pas le seul spécimen oriental de cette historiette. Nous retrouvons de nouveau le jugement du prix de la fumée dans un des *Anciens Satrâs*, publiés par M. Aymonier[1], et il est éton-

1. *Textes Khmèrs, publiés avec une traduction sommaire,* par

nant que personne n'ait encore remarqué toutes ces ressemblances d'ailleurs si frappantes.

« Un homme pauvre, habitant près d'un sesthey, déplaçait toujours sa cabane pour la mettre sous le vent de la maison de ce dernier, qui lui fit demander, par un esclave, la cause de ces déplacements. « C'est pour respirer l'odeur « des aliments de ce seigneur, » répond cet homme. « Puis- « qu'il se nourrit de l'odeur de mes aliments, je le pren- « drai pour esclave, » se dit le sesthey. Il le traîne devant les juges, qui condamnent cet homme à être esclave du sesthey. « Eh bien! que l'on me conduise au Roi, pour « lui demander de payer le prix de mon rachat, » dit le condamné. Au Roi il expose le motif de sa demande. La véracité de son récit est confirmée par le sesthey. Le Roi fait suspendre et tendre une étoffe au dehors, verser de l'argent sur cette tenture et dit : « Sesthey, prends là le « prix du rachat de cet homme. » Le sesthey étend la main, mais le Roi l'arrête en disant : « Si cet homme « avait mangé tes aliments, tu pourrais prendre l'argent. « Il a seulement respiré leur odeur. A ton tour donc, « contente-toi de la vue, prix suffisant. »

Cette *tenture* complique trop le jugement rendu par le sage roi, et nous pouvons supposer que maître Jean aurait su se tirer d'affaire, même en cette occasion, avec plus d'esprit.

De ce que nous venons de dire, il ne faut pas conclure que Rabelais ait eu sous les yeux une rédaction écrite de ces contes.

Les aventures du gourou Parâmartta appartiennent à une époque assez reculée, et l'on peut supposer que M. Aymonier a eu ses bonnes raisons pour nous indiquer comme *anciens* ces *satras Khmérs*, si intéressants à plusieurs points de vue. Ce n'est donc pas la préexistence du conte oriental qui nous paraît douteuse. Mais l'histoire de la

E. Aymonier. Saïgon, 1878. II[e] partie : *Anciens Satras Khmérs*, p. 50.

propagation de ces traditions populaires n'est pas moins incertaine que leur origine. La tradition orale marche, le plus souvent, indépendamment des rédactions écrites, qui ne servent qu'à constater qu'à une certaine époque et dans un pays déterminé on racontait déjà ces anecdotes et ces aventures, que nous retrouvons dans des œuvres postérieures ou sur la bouche naïve des gens du peuple. Ni l'auteur du *Novellino* ni Rabelais n'ont inventé le fameux jugement; la forme la plus complète nous en est donnée par un recueil oriental; que tout cela nous suffise, au moins pour le moment, car le reste est aussi insaisissable et incalculable que la fumée du rôti de tous ces cuisiniers orientaux et français.

* * *

Puisque l'œuvre du Tourangeau a fait tourner nos regards vers l'Orient, arrêtons-nous un moment dans ce beau pays ensoleillé, où la fantaisie humaine n'est pas moins féconde que le sol, et voyons si l'on avait déjà raconté, à l'ombre des palmiers de l'Arabie ou de la Perse, quelqu'autre historiette rabelaisienne. En effet, en voilà une qui mérite d'attirer notre attention. Rappelons, en peu de mots, l'aventure de Panurge avec Nazdecabre[1]. Panurge, qui veut se marier, demande l'avis de tout le monde : des philosophes, des médecins, des gens de lois, des fous et des sages. Entre autres choses, il pense à tirer profit de l'*art devinatoire* des muets, et il consulte un certain Nazdecabre, muet depuis sa naissance. Nazdecabre se rend dans le palais de Pantagruel et reçoit, pour cadeaux, un veau, du vin, etc., ce qui excite sa veine de prophète. Le muet « leva la main gausche en l'air et retint clos en poing tous les doigts d'icelle, excepté le poulce et le doigt indice, desquels il accoubla mollement les deux ongles ensemble. » J'entends (dit Pantagruel) ce « qu'il prétend par cestui signe. Il dénote mariage. »

1. *Pantagruel*, l. III, chap. xx.

Panurge, — et en cela le grand humoriste indique sa connaissance du cœur humain, — interprète tout ce qu'il voit selon ses désirs, mais, à un certain moment, les signes de Nazdecabre deviennent si expressifs, ses deux doigts s'élèvent d'une manière si dangereuse que le futur mari n'est pas sans concevoir quelques soupçons sur le bonheur qui l'attend. Les éditeurs Burgaud des Marets et Rathery ont fait suivre ce morceau d'une note pour rappeler qu'on en doit probablement reconnaître la source dans un passage d'un juriste célèbre : « Une discussion semblable, disent-ils, suivant Accurse (gl. s. la. 1, 2. Dig., *de Orig. jur.*), aurait eu lieu à Rome entre un philosophe grec et un fou, que les Romains lui avaient donné comme antagoniste. Les signes bizarres de ce fou furent pris, par son adversaire, pour de savantes réponses à ses arguments. » Un autre jurisconsulte, Étienne Forcadel, a raconté la chose un peu différemment. Quelquefois, c'est un borgne et un métaphysicien qu'on représente discutant ensemble et dont les gestes donnent lieu à des méprises analogues. Enfin, on trouve aussi dans *le Moyen de parvenir*, une scène du même genre, qui se serait passée à Genève, entre un savant et un personnage nommé Jysquel.

Nous retrouvons aussi quelque chose qui rappelle les signes de Nazdecabre dans le *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo,* un livre qui paraît avoir des origines orientales bien déterminées et que l'on traduisit en français en 1719[1].

Mais une ressemblance bien plus frappante est celle que nous offre l'*Histoire des quarante Vizirs*, quoique son traducteur soit quelque peu sujet à caution[2]. Le héros de ce conte est une sorte de bouffon, qui se moque de ceux qui l'interrogent, et, comme l'on verra, les signes de sa

1. Il s'agit d'une main qui menace et qu'un jeune prince, imitant, jusqu'à un certain point, les exploits d'Œdipe, fait disparaître en répondant à ses signes.

2. Voy. *le Panthéon littéraire.* Paris, 1838, p. 327; l'*Histoire de la Sultane de Perse et des vizirs*, trad. par Petis de la Croix.

main rappellent de près ceux du conseiller de Panurge. « *Histoire du roi Togrul-Bey et de ses enfants.* Un prélat chrétien se présente à la cour d'un roi musulman et, pour ne pas payer le tribut que lui et les siens devaient au roi musulman, il dit : « Sire, nous consentons de payer « le caraje à Votre Majesté, à condition qu'elle, ses vizirs « ou ses docteurs répondront à une question que je ferai ; « mais, si personne n'y répond, vous ne trouverez pas « mauvais que je m'en retourne sans rien payer. — Je le « veux, » dit le roi. Le roi appela tous ses vizirs et ses docteurs et dit au moine : « Chrétien, quelle est la ques« tion ? » Alors le prélat, ouvrant les cinq doigts de sa main droite, leur présenta la paume en face, puis baissant ces mêmes doigts vers la terre : « Devinez, leur dit-il, ce « que cela signifie... » Tout le monde paraît embarrassé, mais un d'entre eux, indigné de voir tant de grands personnages jetés dans la confusion par un infidèle, s'avança et dit au roi : « Sire, il n'était pas besoin d'assembler ici « tant de monde, pour si peu de chose. Que le moine me « fasse sa question à moi et je lui répondrai. » En même temps, le prélat présenta sa main ouverte, les doigts en haut, au docteur mahométan, qui, de son côté, lui montra sa main droite fermée. Le moine, ensuite, ayant baissé ses doigts vers la terre, le docteur ouvrit sa main et leva les doigts en haut. Le prélat, satisfait des gestes du docteur musulman, tira de dessous sa robe la bourse où était le tribut, la donna au roi et se retira.

« Le monarque eut la curiosité de demander à son docteur ce que signifiaient toutes ces actions de main. « O Roi, » lui répondit le docteur, « quand le moine m'a « présenté la main ouverte, cela voulait dire : Je vais t'ap« pliquer un soufflet sur la joue. J'ai fermé aussitôt la « main pour lui faire entendre que, s'il me donnait un « soufflet, il recevrait de moi un coup de poing. Puis, « quand il a baissé la main et tourné le bout de ses doigts « contre terre, cela signifiait, mot pour mot : Oh bien ! « si tu me donnes un coup de poing, je te mettrai à mes

« pieds et t'écraserai comme un vermisseau. Aussitôt, j'ai « relevé mes doigts, pour lui répondre que s'il en usait « ainsi, je le jetterais si haut que les oiseaux le mange- « raient avant qu'il pût arriver à terre. »

« Mais la reine, qui en sa qualité de femme est plus rusée que tout son entourage, ne se laisse pas imposer par ces traits de finesse. Elle tire à l'écart le chrétien et lui demande ce qu'il a voulu dire par ses signes : « O Reine! dit celui-ci, quand j'ai montré mes cinq « doigts ouverts, cela signifiait : Ces cinq prières que « vous faites, vous autres musulmans, sont-elles de « l'ordre de Dieu? Alors votre docteur m'a présenté le « poing, en voulant dire : Oui elles le sont, je suis prêt à « le soutenir. Lorsque j'ai ensuite baissé mes doigts, je lui « ai demandé : D'où vient que la pluie tombe du ciel en « terre? Il m'a répondu fort spirituellement, en levant ses « doigts en haut, qu'il pleuvait pour faire pousser l'herbe « et faire profiter tous les biens de la terre. »

L'accord entre les questions et les réponses est, on le voit, admirable, et la reine part d'un éclat de rire, en voyant comment tout le monde, le roi y compris, a été la dupe de l'interprétation des signes. Pantagruel n'avait pas tort de conseiller à Panurge de ne pas se fier aux présages menteurs.

Un autre interprète, non moins intelligent, de ce langage des muets est un certain Thménl Chéy, dont on lit les exploits dans les *Aventures* citées et traduites par M. Aymonier[1].

« Au jour fixé, les Chinois descendent et rencontrent Thménl Chéy, venu au-devant d'eux. Ils s'arrêtent à distance, et, du doigt, indiquent le ciel. Thménl Chéy dirige son index sur le soleil. Les Chinois montrent l'horizon, Thménl Chéy redresse ses cinq doigts. Les Chinois indiquent au-dessous. Thménl Chéy tourne son doigt vers sa propre personne. Puis, on s'explique. Thménl Chéy a

1. *Op. cit.*, P. I, p. 27.

compris que les Chinois lui demandaient successivement : « Qu'y a-t-il au ciel, à l'horizon, sur cette terre ? » De même les Chinois ont compris les réponses du sage Khmêr : « Il y a le soleil, il y a la mer, et, au delà des « monts Chacreval, il y a l'homme. »

« Les Chinois rentrent à bord, et, le lendemain, ils reviennent poser de nouvelles énigmes. Ils arrondissent leurs bras, embrassant l'espace. Thménl Chéy replie le sien et leur présente son coude. Ils ouvrent leurs cinq doigts, Thménl Chéy n'en tire qu'un seul. Les Chinois rentrent à bord, sans mot dire. A l'évêque des bonzes, qui lui demande des explications, Thménl Chéy répond : « En arrondissant les bras, les Chinois ont fait le geste « de pêche (avec la nasse que l'on manœuvre à la main). « J'ai répondu : Pêchant ainsi, on prend des poissons de « la grosseur du bras. Montrant leurs cinq doigts, ils ont « indiqué que tel poisson fournirait cinq tranches à saler. « Mon doigt a répondu que, à une tranche par jour, il y « en aurait pour cinq jours. »

« Au premier ministre qui l'interroge, Thménl Chéy répond : « Arrondissant leurs bras, les Chinois disent « qu'ils saisiront le royaume. Je réponds que je le défen- « drai de mon bras. Ils sont nombreux, ajoutent-ils. Moi, « je suis seul et sans crainte. Tel est le dialogue muet « échangé entre nous. »

« A son tour, le roi l'interroge. Il répond : « Qu'y a-t-il « dans les quatre continents ? Au milieu, le mont Merou. « A l'époque actuelle appartiennent cinq Bouddhas, dont « un est encore à paraître ; voilà ce que signifient nos « gestes. » Ces trois versions deviennent publiques. On ignore si même Thménl Chéy n'a pas caché le véritable sens des énigmes. »

La citation a été longue et nous avons pénétré, encore une fois, avec les contes Tamouls, au cœur de l'Asie, pour y retrouver, à peu près, les mêmes plaisanteries qui devaient égayer « l'homme de toute étude, de tout art, de toute langue. » Et Panurge, qui, de même que

Rabelais, parle tous les langages et qui, bien plus que lui, a vécu un peu sous tous les ciels et chez tous les peuples, pourrait seul nous dire au juste où il a puisé, avec tant d'autres, cette gaie historiette, amusant les bons buveurs du XVI^e^ siècle et qui nous fait sourire encore nous autres, vivant au milieu de l'agitation fiévreuse et des débats sérieux et positifs de l'aube du XX^e^ siècle. Le jugement de maître Jean et l'interprétation des signes n'ont pas, à vrai dire, un sens très profond et cette *substantifique moelle* que l'on peut retrouver en d'autres pages de notre écrivain.

Mais il y a là, malgré l'histoire de leur origine, une gaîté bien française et tant soit peu malicieuse, formant, au moins à un certain point de vue, la meilleure de toutes les philosophies.

Pietro TOLDO.

(Turin.)

ΑΠΑΝΤΑ ΤΑ ΤΟΥ ΠΛΑΤΩΝΟΣ.

OMNIA PLATONIS OPERA.



PROBLÈMES RABELAISIENS.

UN PRÉTENDU Ve LIVRE DE RABELAIS.

Il y a deux ans et demi, en décembre 1900, une annonce sensationnelle, lancée par le *Times* et reproduite par plusieurs journaux de Paris et de l'étranger, mit en émoi le monde des amis de notre ancienne littérature et spécialement celui des rabelaisants : un grand libraire de Munich, M. Ludwig Rosenthal, avait acquis un exemplaire de l'édition originale, inconnue jusqu'à ce jour et datée de 1549, du Ve livre de Rabelais. Ce qui donnait un prix inestimable à cette découverte, c'est que l'édition retrouvée était tout à fait différente, au point de vue du texte, de l'édition posthume du Ve livre, dont un fragment (*L'Isle sonnante*) parut en 1562, et qui fut publiée en 1564 sous le titre suivant : *Le Cinquiesme et dernier livre des faicts et dicts heroïques du bon Pantagruel,... composé par M. François Rabelais, docteur en medecine.* Entre les deux textes, il y avait, disait-on, des différences très notables. Quels éléments précieux, décisifs même, une pareille trouvaille n'allait-elle pas apporter à la question si controversée et toujours pendante de l'authenticité du dernier livre du *Pantagruel!* On devine le retentissement obtenu par cette révélation. Plusieurs revues savantes se firent, en France[1], l'écho de cette grande nouvelle, communiquée au public lettré, sous la forme suivante : « M. Rosenthal, le libraire bien connu de Munich[2], écrit au *Times* qu'il vient d'ac-

1. La *Revue d'histoire littéraire en France,* la *Correspondance historique et archéologique,* etc.

2. Nous tenons à adresser nos plus sincères remercîments à

quérir un exemplaire de la première édition, jusqu'ici inconnue, du Ve livre de Rabelais. M. Delisle a fait savoir à M. Rosenthal qu'elle n'avait jamais été signalée. Cette édition, qui porte la date de 1549, a été très probablement imprimée à Lyon. Ce qui fait l'intérêt de cette découverte, c'est que le texte de cette édition diffère notablement de celui de l'édition de 1564, la plus ancienne que l'on connût jusqu'ici. On sait que l'attribution à Rabelais du Ve livre du *Pantagruel* avait soulevé de grandes objections. Plusieurs passages de ce livre n'étaient que la reproduction de passages des livres précédents; d'autres faisaient allusion à des événements certainement postérieurs à la mort de Rabelais. La découverte de M. Rosenthal établit que l'édition de 1564 n'était qu'un remaniement de l'œuvre originale de Rabelais, dû peut-être à « l'écolier de Valence » auquel Du Verdier attribuait la rédaction du Ve livre. Elle poursuit donc la solution d'un très intéressant problème d'histoire littéraire. »

I.

Critiques et bibliographes attendirent avec une vive impatience la confirmation de cette aubaine et des détails précis sur ses conséquences au point de vue de l'authenticité, de la composition et de la publication du Ve livre, problèmes devenus presque irritants à force d'avoir été vainement agités depuis trois siècles. Pendant plusieurs mois, rien ne vint éclairer les esprits dont la curiosité avait été ainsi éveillée. En mars 1901, M. Jacques Brice inséra dans la *Revue biblio-iconographique*[1] une notice : *le Ve livre de Rabelais,* qui reposait sur des renseignements personnels fournis par M. Rosenthal. Mais l'auteur

M. Rosenthal pour l'aimable obligeance avec laquelle il nous a communiqué les clichés du présent article.

1. Tirage à part de 17 p. Paris, bureaux de la *Revue biblio-iconographique.*

de l'article n'ayant pas eu le volume entre les mains crut sage de ne pas apporter de conclusions, et il se borna, avec raison, à une description bibliographique sommaire. Cependant, le précieux volume ne tarda pas à faire le voyage de Munich à Paris, où un bibliographe émérite, M. Henri Stein, des Archives nationales, put l'étudier à loisir. Pendant le séjour dans notre capitale du mystérieux livret, M. Stein le communiqua à MM. Gaston Paris, Émile Picot, Léopold Delisle et à moi-même[1]. Il donna en juin 1901, dans la revue qu'il dirige, *le Bibliographe moderne,* le premier article critique qui ait paru sur la découverte de M. Rosenthal. Son étude, judicieuse et bien informée, et dont le seul titre : *Un Rabelais apocryphe de 1549*[2], annonçait déjà une solution précise du problème de l'authenticité, n'eut pas peut-être, en raison de sa publication dans une revue spéciale, toute la diffusion qu'elle méritait. On continua, dans certains milieux littéraires, de croire à la possibilité de l'apparition d'une œuvre inconnue de maître François. Et, cependant, la conclusion du docte archiviste ne laissait rien à désirer au point de vue de la solidité ni de la clarté : « Le livret de 1549 dont s'est rendu acquéreur M. L. Rosenthal est un exemplaire unique et non cité d'une production sans valeur littéraire, que l'audacieux auteur a tenté de faire passer pour une suite de ce que Rabelais avait publié sous le nom de *Pantagruel* avant 1549; à ce titre, il a un prix incontestable par sa rareté et sa curiosité, et, dans sa reliure contemporaine, si fraîche encore malgré les années écoulées, il constitue un joyau précieux. Mais que l'on n'essaie pas de le présenter comme un Rabelais, comme un Ve livre de *Pantagruel* avant la lettre : le style y contredit absolument, il y manque tout ce qui est l'essence même de l'originalité et du talent de Rabelais, et Rabelais n'a pu qu'accumuler malédiction sur malédiction, épithète sur épithète, contre l'homme

1. D'après le témoignage fourni par lui-même dans son article.
2. Tirage à part de 18 p. Paris, A. Picard et fils.

quérir un exemplaire de la première édition, jusqu'ici inconnue, du Ve livre de Rabelais. M. Delisle a fait savoir à M. Rosenthal qu'elle n'avait jamais été signalée. Cette édition, qui porte la date de 1549, a été très probablement imprimée à Lyon. Ce qui fait l'intérêt de cette découverte, c'est que le texte de cette édition diffère notablement de celui de l'édition de 1564, la plus ancienne que l'on connût jusqu'ici. On sait que l'attribution à Rabelais du Ve livre du *Pantagruel* avait soulevé de grandes objections. Plusieurs passages de ce livre n'étaient que la reproduction de passages des livres précédents; d'autres faisaient allusion à des événements certainement postérieurs à la mort de Rabelais. La découverte de M. Rosenthal établit que l'édition de 1564 n'était qu'un remaniement de l'œuvre originale de Rabelais, dû peut-être à « l'écolier de Valence » auquel Du Verdier attribuait la rédaction du Ve livre. Elle poursuit donc la solution d'un très intéressant problème d'histoire littéraire. »

I.

Critiques et bibliographes attendirent avec une vive impatience la confirmation de cette aubaine et des détails précis sur ses conséquences au point de vue de l'authenticité, de la composition et de la publication du Ve livre, problèmes devenus presque irritants à force d'avoir été vainement agités depuis trois siècles. Pendant plusieurs mois, rien ne vint éclairer les esprits dont la curiosité avait été ainsi éveillée. En mars 1901, M. Jacques Brice inséra dans la *Revue biblio-iconographique*[1] une notice : *le Ve livre de Rabelais,* qui reposait sur des renseignements personnels fournis par M. Rosenthal. Mais l'auteur

M. Rosenthal pour l'aimable obligeance avec laquelle il nous a communiqué les clichés du présent article.

1. Tirage à part de 17 p. Paris, bureaux de la *Revue biblio-iconographique.*

de l'article n'ayant pas eu le volume entre les mains crut sage de ne pas apporter de conclusions, et il se borna, avec raison, à une description bibliographique sommaire. Cependant, le précieux volume ne tarda pas à faire le voyage de Munich à Paris, où un bibliographe émérite, M. Henri Stein, des Archives nationales, put l'étudier à loisir. Pendant le séjour dans notre capitale du mystérieux livret, M. Stein le communiqua à MM. Gaston Paris, Émile Picot, Léopold Delisle et à moi-même[1]. Il donna en juin 1901, dans la revue qu'il dirige, *le Bibliographe moderne,* le premier article critique qui ait paru sur la découverte de M. Rosenthal. Son étude, judicieuse et bien informée, et dont le seul titre : *Un Rabelais apocryphe de 1549*[2], annonçait déjà une solution précise du problème de l'authenticité, n'eut pas peut-être, en raison de sa publication dans une revue spéciale, toute la diffusion qu'elle méritait. On continua, dans certains milieux littéraires, de croire à la possibilité de l'apparition d'une œuvre inconnue de maître François. Et, cependant, la conclusion du docte archiviste ne laissait rien à désirer au point de vue de la solidité ni de la clarté : « Le livret de 1549 dont s'est rendu acquéreur M. L. Rosenthal est un exemplaire unique et non cité d'une production sans valeur littéraire, que l'audacieux auteur a tenté de faire passer pour une suite de ce que Rabelais avait publié sous le nom de *Pantagruel* avant 1549; à ce titre, il a un prix incontestable par sa rareté et sa curiosité, et, dans sa reliure contemporaine, si fraîche encore malgré les années écoulées, il constitue un joyau précieux. Mais que l'on n'essaie pas de le présenter comme un Rabelais, comme un Ve livre de *Pantagruel* avant la lettre : le style y contredit absolument, il y manque tout ce qui est l'essence même de l'originalité et du talent de Rabelais, et Rabelais n'a pu qu'accumuler malédiction sur malédiction, épithète sur épithète, contre l'homme

1. D'après le témoignage fourni par lui-même dans son article.
2. Tirage à part de 18 p. Paris, A. Picard et fils.

assez effronté pour présenter un semblable produit en s'affublant de son nom. »

Un peu plus tard, Buchner étudia dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* (Bd. CVII, der neuen serie 7 Bd. fasc. 1 à 2, 1901, p. 18 et suiv.), sous le titre : *Ein bisher unbekannter Druck des 5 Buches von Rabelais aus dem Jahre 1549*, le livre devenu célèbre. A l'exemple de M. Stein, M. Buchner décrit l'ouvrage au point de vue bibliographique, mais ses conclusions sont différentes. J'avoue qu'elles ne sont pas sans causer quelque étonnement. En raison de l'authenticité contestée du Ve livre de Rabelais et de la difficulté qu'il y aurait à admettre que quelqu'un ait osé, du temps même de Rabelais, donner une continuation de son livre sous son nom, M. Buchner est d'avis « qu'il est, à un haut degré, vraisemblable que l'édition de 1549 donne seule le texte authentique du Ve livre de Rabelais[1]. »

Vers le même moment, une courte notice, dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* (26 septembre 1901), s'exprime dans le même sens.

Ces jugements, assez inattendus, piquèrent l'émulation d'un érudit allemand bien connu par ses travaux sur l'histoire de la satire grotesque et sur Rabelais lui-même, M. Heinrich Schneegans, professeur à l'Université de Würzbourg, l'un des membres les plus zélés de notre Société. Il publia dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, éditée par Behrens (Band XXIV, Heft 5 à 7, p. 262-274. Berlin, 1902), une nouvelle étude intitulée : *Der Münchener « Rabelais » aus dem Jahre 1549*, dont la traduction a paru dans les numéros de juillet-octobre et de novembre 1902 de la *Revue biblio-iconographique*. M. Schneegans avait eu entre les mains le volume de Munich, que le libraire L. Rosenthal avait mis à sa disposition avec beaucoup d'empressement.

1. « In hohem Grade wahrscheinlich, dass der Druck vom Jahre 1549 allein den echten Texte des 5. Buches von Rabelais biete. »

Il le décrivit et donna le résumé de chacun des quinze chapitres. Après diverses considérations solidement et finement déduites, il conclut en ces termes : « Cela saute aux yeux que Rabelais ne peut absolument pas être l'auteur de ce pamphlet. Néanmoins, ce livre est un monument très intéressant et très précieux de l'époque orageuse de la Réforme. L'auteur semble être un homme cultivé et même savant. Plusieurs passages nous prouvent qu'il connaissait la littérature classique... Nous ne nous lancerons pas dans des hypothèses à propos de la personne de l'auteur. Il n'y a qu'une chose qui soit parfaitement sûre : Rabelais n'a jamais écrit ce livre[1]. »

L'apparition du Ve livre de Munich pose un problème rabelaisien qui reste par excellence d'actualité. Notre Société ne saurait manquer de s'en occuper dès le début de ses travaux. Puisque mon amitié avec l'érudit qui fut, il y a deux ans, à Paris, le détenteur momentané de l'ouvrage, m'a valu l'avantage de figurer parmi les rares personnes qui ont pu l'examiner *de visu*, je crois utile, après avoir résumé l'état exact de la question et la bibliographie du sujet, de présenter aux lecteurs de la *Revue des Études rabelaisiennes* une description aussi complète que possible de l'exemplaire de 1549, en y ajoutant toutes les citations du texte qui ont pu être recueillies et qui se trouveront ici groupées pour la première fois. Je continuerai cette étude par un certain nombre d'observations sur le caractère et le contenu de l'œuvre et la terminerai en donnant la solution complète et définitive du problème posé depuis deux ans et demi par la découverte de ce prétendu Ve livre.

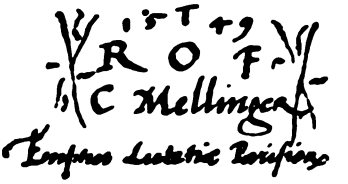
II.

L'ouvrage est de format in-16; il se compose de soixante-quatre feuillets numérotés à vingt-cinq lignes par page. Nous donnons plus bas le fac-similé du titre.

1. Nur das eine steht fest, aus Rabelais Feder ist das Büchlein sicher nicht geflossen.


LE CINQVIESME.
LIVRE
DES FAICTZ ET
dictz du noble Pan
tagruel,
Auquelz sont comprins,
les grans Abus, & d'esordonnée
vie de, Plusieurs Es-
tatz, de ce mõ
de.
Composez par M. Francoys
Rabelays D'cteur en Medeci-
ne & Abstracteur de quinte Essen-
ce.
Imprimé en Lan Mil cinq
cens Quarante neuf.

Il a gardé sa reliure originale du milieu du XVI^e siècle, et vraisemblablement d'origine lyonnaise, en veau fauve rehaussé de gaufrures et de fleurs de lis dorées aux quatre coins (109 sur 74 millimètres). On relève à l'intérieur de la reliure une inscription d'une authenticité incontestable qui atteste que l'ouvrage fut acheté à Paris, dès l'année de son apparition, par un certain C. Mellinger[1].


1549
R O F
C Mellinger
Empt. Lutetiæ Parisiorum

1. Ce témoignage est utile en ce qu'il confirme la date de la mise

L'opuscule comprend seize chapitres, inexactement numérotés. Il n'y a pas de chapitre IV; en revanche, il y a deux chapitres XII et deux chapitres XIII. De toute manière, ce qui ne semble pas avoir été remarqué suffisamment, l'impression est assez peu correcte. On y constate, notamment, un abus singulier de l'apostrophe, des accords de genre et de nombre omis, des lettres mises pour d'autres, etc. On éprouve par endroit, à la lecture, l'impression que donne un livre dont l'auteur n'a pas revu les épreuves. Le caractère possible de clandestinité de cette publication pourrait justifier ces gaucheries apparentes.

Chacun des chapitres commence par une lettre initiale ornée. On en trouvera plusieurs spécimens au cours de notre article.

Le livret ne porte aucun nom de lieu d'impression. M. A. Stein tend à supposer qu'il a été exécuté à Lyon, mais M. J. Baudrier, notre docte confrère, si compétent en la matière, n'a pas cru devoir se prononcer dans le sens de l'affirmative. L'encadrement du volume, composé de pièces et de morceaux très dissemblables et se raccordant aussi mal que possible, nous offre à droite et à gauche des spécimens de filets où la fleur de lis alterne avec l'hermine. Y aurait-il là une indication à suivre? On sait qu'Antoine du Rhône, fondeur de lettres et imprimeur à Lyon, dont la première impression connue est de 1549, s'est souvent servi de grossiers bandeaux dans le genre de ceux qui forment l'encadrement du Ve livre de 1549, mais il n'a pas encore été possible d'identifier ces derniers. Il subsiste, sur cette question du lieu de l'impression, une incertitude qui sera sans doute levée, quelque jour, à l'aide d'une comparaison probante.

Il est encore un détail assez topique qu'il y a lieu de signaler, c'est la disposition exceptionnelle d'une page dont le texte imprimé figure la forme d'un flacon ou d'une bou-

en vente et qu'il prouve que cette dernière n'est pas supposée. On pense que le volume a été trouvé à Prague.

teille (voir au chapitre v). Cette particularité, — que le contenu de la page ne justifie en rien, — évoque naturellement l'idée d'une représentation typographique analogue qui se rencontre à la fin du véritable Ve livre du *Pantagruel,* à la suite de la description de la « sacrée Bouteille, toute revestue de pur et beau cristallin, en forme ovale » :

O Bouteille
Pleine toute
De mysteres, etc.

L'auteur de cette page fameuse aurait-il, par hasard, emprunté l'emblème typographique qui la distingue, — en y ajoutant assez naturellement le dessin de la bouteille elle-même, — à l'opuscule de 1549 ? Assurément non. Je puis signaler, en effet, la même figure imprimée dans la première édition partielle du IVe livre, celle qui ne comprend que onze chapitres et qui, parue en 1548 (Lyon), donna précisément à notre contrefacteur l'idée de lancer son soi-disant Ve livre. Ce dernier connut évidemment cette édition, et il put savoir qu'à la fin des chapitres VIII et IX, les lignes sont disposées en forme de flacon. Au reste, cette disposition n'est pas exceptionnelle à l'époque qui nous occupe. J'ajoute que le titre et la vignette de l'opuscule (si souvent réimprimé du vivant de Rabelais, et dont je compte traiter dans un prochain article), les *Navigations du Compagnon à la bouteille,* où figure un personnage tenant à la main une bouteille tout à fait semblable à celle qui devait figurer plus tard sur les premières éditions du Ve livre, — avaient pu donner également à notre auteur l'idée de ce symbole. Quoi qu'il en soit, il n'a eu à aucun degré le mérite de l'invention, puisqu'une édition antérieure et authentique de Rabelais portait déjà sur deux de ses pages cette justification parlante. Observons, d'autre part, qu'une telle disposition du texte a pu être commandée, dans certains cas, par des nécessités typographiques, notamment par des suppressions.

PROLOGUE DU CINQUIES- | ME LIURE DE PAN- | GRUEL (*sic*).

CONSIDERANT les grans abus qu'on faict communement au monde, et desordonnée vie que font les administrateur d'iceluy, I'ay trouvé par investigation songneuse la dissolue vie de plusieurs estatz d'iceluy. Et le d'essorde qui auiourd'huy regne, I'ay mys par chapitre ung chascun estatz, par quoy ung chascun pourra veoir. Et, apres avoir veu la revolution de plusieurs L'yvres approuvez, d'esquelz je m'e suys ayde, voulant plus au l'ong ramener a m'emoyre l'estatz de nostre infelicite, I'ay soubz la correction des Sages, entreprins d'eclarer les c'hapitre couché par ordre, ainsi qu'e i'e le ay autentiquement veuz.

[CHAP. I.] COMMENT PANTAGRUEL ALEGUE DONT NO | BLESSE, EST PREMIEREMENT PROCEDÉE, & DE LA PRUDENCE & VERTU QU'ELLE DOIT VSER | ENUERS VNG CHASCUNS CHA | PITRE PREMIER.

[Init.] JAY aduisay de vous informer dont est | venue noblesse. Vous savez que...

Notre auteur part de l'idée qu'au commencement tous les hommes étaient égaux[1]. *Ceux qui se donnent le nom de grands seigneurs ne sont pas d'un sang plus noble que les hommes ordinaires; après leur mort, leur corps ne se change pas en une matière plus noble. Après le déluge, on a d'abord élevé les vertueux au rang d'aristocrates, puis, après leur mort, leurs enfants, qui ont aussi mené une vie vertueuse. Dans le cours des temps, la noblesse s'est augmentée. Plusieurs ont usurpé le nom de noblesse et en ont abusé, de sorte qu'aujourd'hui on regarde comme gentilshommes tous ceux qui offensent le plus le nom de Dieu et mènent une vie impie et déshonorante. La noblesse parle*

1. Ce résumé est emprunté, comme celui du chapitre II, à la notice précitée de M. H. Schneegans.

mal du monde entier; elle prétend que le clergé profane sa position, elle méprise les études et considère comme déshonorant de comprendre et de parler latin. Il n'y a plus de véritable noblesse. La parole de Job s'est réalisée, qui disait que les véritables nobles étaient morts et que leurs enfants étaient devenus des roturiers. Autrefois tout était bien mieux sous ce rapport; le courage était de nécessité pour la noblesse; maintenant, il suffit de ceindre une épée et de revêtir une armure pour être un fameux chevalier. — Le résumé qui vient d'être donné a pour résultat d'améliorer notablement l'allure du texte et de lui donner plus de mouvement. Voici le début du chapitre II, tel qu'il se présente dans le volume :

[CHAP. II.] COMMENT PANTAGRUEL PARLE | DE LA DISSOLUTION DES | GENS DE L'ÉGLI | SE. | CHAP. II.



N ce preſent Chapitre parle de quatre regnars en habitzde Paſtoureaulx, l'eſquelz auecques Bergieres faiſoient vng champeſtre banquet. Et ce pẽdant venoit le Loup deuorer leurs ouailles, ſur l'eſquelz eſtoit eſcript. ¶ Ve Paſtoribus qui ſe ipſos paſcebant qua ſi ſua propria commoda querẽtes. Leſquel les parolles auoient eſte extraictes du liure du ꝓphete. Ezechiel au. xxxiiij. cha. qui moult facilement donne a congnoiſtre le ſens moral du Chapitre qui parle des Paſteurs de la ſpiritualite. Mais par ce que cy apres parlerõs de la temporalite en la ſimilitude d'vng qui preſide en chaire nous arreſterons pour le preſent aux paſteurs de l'Egliſe.

¶ Sortez Prebſtres ſortez hors voz chambres parees & iardins de delices: mettez voz voluptez arriere & eſcoutez la parolle de Dieu qui vous baille ſa m'aledict̃ion par la bouche de Ezechiel ſon prophetie Tournez les fueilletz de la bible & gouſtez vng peu ce q̃ dict Malachias de l'iniquite des peruers hom

mes de l'Egliſe en vous diſant que la bouche des prebſtres eſt une espargne de ſcience & doctrine qui doit rendre compte de la bonne obſervance de la loy. Et vous, m'niſtres de l'Egliſe, qui journellement fouuorez et ſcandaliſez le peuple par le mauluais exemple que vous leur donnez au moyen des grans abuz & vices que, ſans crainɛte & honte, commettez... Humilité qui eſt voſtre fondement eſt de vous a preſent chassée et ambition vous gouverne. Vous ne querez que la proye des revenuz et les fruiɛtz des benefices & les faiɛtes desservir par gens au tant ou plus reprochables que vous. Voulentiers, retenez ce qui d'euſt eſtre employé au ſalut des ames...

Et l'auteur poursuit son réquisitoire avec une âpreté non dissimulée. Les âmes de ceux qui, par la faute des hommes d'église, sont descendus au purgatoire, crient vengeance contre eux; ils s'amusent, par contre, à la cour et laissent dévorer les brebis qui leur étaient confiées, par les loups ennemis des chrétiens. Alors, il s'adresse aux cardinaux et aux évêques et leur demande s'ils marchent pieds nus comme les apôtres et s'ils souffrent le martyre pour leur foi comme eux. Loin de là, ils ne donnent rien de leurs biens pour défendre la chrétienté contre les Turcs et autres ennemis. Ils seraient même heureux si les princes et si le peuple donnaient tout ce qu'ils possèdent, tandis qu'ils dorment tranquillement chez eux. Mais cela est très ingrat de leur part d'abuser des biens qu'on leur a livrés.

« Vous faictes, *poursuit l'écrivain,* du ſainctuaire de Dieu et de son Église une fosse à larrons, une banque de trichirie, ung attrait de peché, ung recellement de dyables, un concu-[bi]nage publicque et une coustume de mal faire. »

L'auteur s'appesantit ensuite sur la manière dont les biens de l'Église sont administrés. Les uns les gardent tout simplement sans les distribuer; les autres s'en servent pour nourrir leurs chiens, leurs oiseaux et leurs chevaux, d'autres pour leurs maîtresses et leurs festins, pour leurs jeux, pour la construction de forteresses, de châteaux et de villes, d'autres pour leurs parents et l'entretien de leurs concubines ou le mariage de leurs bâtards. Cet abominable état de choses entraînera finalement la damnation à perpétuité de tous les princes de l'Église pour crime d'avarice et d'ambition.

[CHAP. III.] COMMENT PANTAGRUEL : PARLE | DE C'EULX QUI ONT BELLE LY | BRAIRIE : & NE ESTUDIET | POINCT. CHAP. III.

 OUR lintroduction de la matie | re...

Et après la
mort pren-
dra les loy-
ers et salay-
res de son
faict. Car
certayne-
ment qui ne garde
ẽtre les mortelz ce qui
est honeste et la voye de
justice tãt comme il est vif
aps la mort il trouvera ung
complaignant contre luy deuãt
le souverain juge la ou adoncqs
la sapience du monde et les forces
du couraige ne peuuent avertir et des
tourner la cesure et droicte iudi
cation. Et pourtãt est a noter
selon lescripture : q̃ c'eulx
sont biẽ folz qui par v-
ne vanité desirẽt pre
sider au senat.

[CHAP. V.] COMMENT PANTAGRUEL PARLE DE | JUSTICE & COMMENT ELLE | DOIT ESTRE NOURRICE | DE DROIT. | CHAP. V.

 ADAME Justice qui vous nom | mez nourrice de droit...

De verité, je la laisse à messeigneurs les procureurs de parlement, les plus grans menteurs du monde. Tousjours promettent de faire uuyder les procès pour avoir argent, puis sen oublient et riens ne tiennent de ce qu'ilz ont promis. Je vous demande se de la transgression de ses trois choses dessus touchées est pas offense mortelles (*sic*) et dampnable et s'il y gist restitution. Je vous dys : et est vray que se aucun procès est perdu par faulte de diligence, de loyaulté ou pour n'avoir tenu verité; ne fait ce qui est de vostre office, vous estes tenus, sur peine de damnation, de dendommaiger le perdant jusques au dernier denier.... Je n'en dy plus pour mon honneur et par autant que je suys du mestier, mais je y ay tant veu faire d'abus et tromperies que je ne puis ma parolle retenir...

[CHAP. VI.] ÇOMMENT PANTAGRUEL RACONTE DE CEULX | QUI BLASME LESCRIPTURE & DE CEULX | Q̄ PECHET SOUBZ OMBRE DE LA | MISERICORDE DE | DIEU. | CHAP. VI.

ICY apres est, vne Satyre | contre les folz qui contem | nent les escriptures...

O folz qui te abuses aux dictz des vieilles et vaines oppinions. Penses tu que les escriptures tant belles et raisonnables ayent esté faictes pour nyent? Tu regardes devant tes piedz les monumens de la sacrée foy, c'est assavoir les livres dignes de memoire ou ainsi que ung corps en son monument furent jadis mis et escriptz les sainctz commandemens de la Loy. Tu regardes les anciennes loix, les triomphes de JESUS CHRIST. Et toutesfoys tu ne attens et ne consideres point qu'elle chose digne l'Escripture dict, dont que le salut de lame et le salut perpetuel procede...

[CHAP. VII.] COMMENT PANTAGRUEL RACOMPTE | DE CEULX QUI VEULLENT SERUIR A | DIEU & AU DYABLE : ET DES | FAULX GARULATEURS. CHAP. VII.

 U present Chapitre parle des folz...

Au present chapitre sont reprins les folz garrulateurs qui ne scavent tenir leurs langues, et parlent sans consideration, dont souvent mal leur advient. Par quoy ilz sont comparez à la Pye qui a des Pyars et quand elle voyt passer aulcun près d'elle tant caquette que elle enseigne le nid de ses petitz qui luy sont ostez, dont cest une grande erreur a l'homme qui a jugement que pour faulte de garde[r] sa langue aye du mal et soyt comparé à ung oiseau des champs garrulateurs que rien ne entend...

[CHAP. VIII.] COMMENT PANTAGRUEL RACOMP | TE DE CEULX QUI VEULLENT CORRI | GER LES AULTRES, & EUX MES | MES PECHENT. | CHAP. VIII.

[Init.] En ce present Chapitre parle | Pantagruel principalement cō | tre les folz maistres Docteurs | et predicateurs...

[CHAP. IX.] COMMENT PANTAGRUEL RACOM- | TE DE CEULX' QUI PNNENT A CREDIT | & N'ONT VOULOIR DE PAYER. | ET AUSSI DES VSURIERS | QUI VENDENT LE TEMPS. | CHAP. IX.

[Init.] De prendre a credict. | SENSVYT vng cha | pitre auquelz sont appellez | ...

[CHAP. X.] COMMENT PANTAGRUEL RACOMP- | TE DE CEULX QUI PARLENT CŌTRE DIEU FOLLEMĒT. ET DE CEULX | QUI SE CHARGENT DE PLU | SIEURS BENEFICES. | CHAP. X.

[Init.] LA Satyre ensuyvante est faic | te...

De nostre Dieu si grande est la sapience, la vertu, la justice,

lengin, la renommée, l'honneur, le conseil si grant, la majesté, la puissance si grande qu'il estant comme empereur pourtant sceptre...

[CHAP. XI.] COMMENT PANTAGRUEL RACOM- | TE DE CEULX QUI VEULLENT GARDER | FEMES MAULUAISES DE MAL | FAIRE. CHAP. XI.



AULTRES chap. des folz qui mettent leur estude et fantaisie à garder les femmes mauuaises de mal faire. Et se adresse principallement aux hommes mariez qui sont jaloux de leurs femmes, et dit que cest follye à eulx de l'estre. Car se la femme est bonne de soy et le mary est jaloux d'elle, il luy peult donner occasion d'estre maulvaise. Et, se maulvaise est, il pert sa peine de la cuyder garder. Et pourtant compare Pantagruel à iceulx folz jaloux à celuy qui veult garder les puces au soleil quelles ne volent. Et a celluy qui a force d'eau veult laver vnes latrines et vieilz retraitz qu'ilz ne puent. A celluy aussi qui porte l'eau en un puissant et redundant (*sic*). Dont met le chapitre[1]. Celuy folz garde les puces soubz le soleil chault et ardant. Et d'ung fleuve porte l'eau en un puys redondant qui porte la cure, soucy et garde de sa femme, et crainct de la bonté de elle. Que si garde n'est de soy mesme et ayme son honneur, la custode en est folle et veine et pert le fol garder sa peyne, ainsi que approuve l'escripture prise à cepropos qui dit : Se l'esperit de jalousie a concité l'homme contre la femme, qui n'est en rien polue, ou s'il est appeté vers elle par faulse suspition, laisse à Dieu le jugement de ce faict. Car celluy lave une latrine et vieil retrait qui garde vne femme, et est plus facille garder les puces de voller soubz le soleil ardant que vne femme contre sa voulenté; enferme là, deffens là baille luy forte serruse et garde pour la garder. Mais qui est ce qui gardera iceulx gardes, car la femme est subtile et caute, et se elle

1. Le présent chapitre a été collationné par les soins de M. Rosenthal sur l'original. Cette phrase est particulièrement altérée. Cela n'a peut-être rien de surprenant, quand on songe à toutes les fautes d'impression que contient le pseudo-Rabelais de 1549.

veult faire aulcune finesse, tout son commencement sera de ceulx qui lauront à garder.

[CHAP. XII.] COMMENT PANTAGRUEL RACOMP- | TE DES FOLZ QUI ESPOUSENT FEM | ME POUR SES RICHESSES & | LES ACCOPARENT A CELLUY | QUI QUIERT GRESSES | AU CUL D'VNG | ASNE. CHAP. XII.

[Init.] ENSVYT vne Satyre assez prouuable par exemples diuerses. Laquelle baille Pantagruel contre les jeunes folz qui, par avarice et pour pecune, se maryent et espousent vieilles femmes et non pas pour l'honneur et principalle intention de mariage, mais pour avoir multitude de pecunne. Et les compare a celuy qui va querir gresse au cul d'un asne, et il n'y trouve que trouilles, petz et estrons... Plusieurs querent gresse soubz la queue et au cul d'ung asne, cumulent trouilles, petz, fiens, vains et ordures. Et espousent une vieille quant laydement elle pete, route et est toute infaicte pour tant qu'elle a des deniers et des richesses legieres.

[CHAP. XIII.] COMMENT PANTAGRUEL RACOMP- | TE DES FOLZ DE CE MODE QUI DISET | AUOIR PUISSANCE, & VEULLENT | ESTRE REPUTEZ SAGES. CHAP. XIII.

AR le Chapitre ensuyuant | sont redarguez les folz qui par | la puissance de leur grant a- | uoir & richesse veulent estre | reputez saiges...

Ilz tomberont au gouffre de mort éternelle, leurs chairs seront cuyttes et consumées, mais les ames qui ainsi les os soustiennent la chair dedans le Pot et Chauldieres d'Enfer.

[CHAP. XII (*sic*).] COMMENT PANTAGRUEL PARLE DES | ESPOIR DE COURT & DE LA MISE | RICORDE DES COURTI | SANS. CHAP. XII (*sic*).

[Init.] DE toy confier en la court des Princes |

[CHAP. XIII (*sic*).] DE SOY MESME LA PLAISANCE | CHAP. XIII (*sic*) |

 AR le chapitre ensuyvant sont reprins | les folz : qui confient en leur propre sa | pience...

[CHAP. XIIII (*sic*).] COMMENT PANTAGRUEL PARLE : DES YPO- | CRISIS EN GENERAL DES YPOCRISIES EN PARTICU- | LIER DE C'EULX QUI FONT FONDACIONS ES EGLISES | DU BIE D'AUTRUY DES MOYNES, DES MA | DIANS, DES FEMMES, DES GOUUER | NEURS DES PRINCES : DE DIS | SIMULATIONS & A- | MOUR FAICT- | TE. CHAP. XIIII.

 PRES la grant meditation du | chapitre...

[CHAP. XV (*sic*).] COMMENT PANTAGRUEL PARLE | DE L'YPOCRISIE DES | MOYNES. | CHAP. XV.

[Init.] DEmandez a vng moyne de sainct Benoist oú de sainct Augustin : combien il a de chiens en sa maison et de filles en sa chambre et combien il y a qu'il mengea chair. Et li vous dira s'il veult verité dire que onc il ne tint le quart de sa reigle. Je demanderoye voulentiers si telles gens sont religieux; je dy que non, mais vray apostatz. Car, comme dit le proverbe commun au droict canon, l'habit ne faict pas le moyne. — *Et ailleurs :* Je m'esbahys que Dieu ne leur envoye l'indignation de son gré. Et que sa fureur ne se estend par tout le monde pour le grant ab'homination des pechez qui se font.

Voici les dernières lignes du livre :

O reformation encommencee a faire en la principale ville de Frãce bien toſt tu es ra

paiſee; que n'as tu perſeuere iusques a lamẽ
dement de toutes les religions : qui t'a ſuffo-
quee ou arreſtee que n'as tu viſite tous les,
couuent dont les aucuns ſont tant desordon
nez que l'air en put & le ciel en murmure.
Ie croy puis que tu es ſi toſt precipitee que
ton fondement eſtoit ſur ypocriſie & vaine
gloyre. Sy i'en parle aigrement i'e ſuis
a excuſer, car i'e ſcay veritablemẽt
que nous n'e proffiterons en biẽ
iuſques a ce q̃ tous les eſtatz
ſoyent reformez depuis le
plus petit iusques au
plus grant[1].

Fin du cinquieſme
Liure de Panta-
gruel.

III.

Si l'intuition suffit, dans certaines questions critiques, pour faire entrevoir la solution certaine avant tous les raisonnements, c'est bien dans le cas présent. Rabelais n'a jamais pu écrire cet opuscule, ou alors les quatre premiers livres du *Pantagruel* ne sont pas de lui. L'évidence est telle qu'on a presque à s'excuser d'insister sur quelques considérations plus précises. Et d'abord, dès le titre, nous nous trouvons en présence d'un V^e^ livre, daté de 1549, alors que le IV^e^ livre n'était pas encore achevé et qu'il ne devait paraître, sous sa forme complète, qu'en 1552, chez Michel Fézendat. En 1549, un seul fragment comprenant onze chapitres (vingt-cinq de l'édition complète sur soixante-sept) avait vu le jour. Dès cette première constatation le faussaire se révèle; il croit le IV^e^ livre terminé, alors que Rabelais n'en a pas encore

1. Ce passage offre la ponctuation de l'original.

livré le tiers au public. Ce Ve livre venait trop tôt à la lumière.

Le Maître dut sourire lui-même d'une telle hâte ; celle-ci était, du reste, un hommage indirect rendu à la vogue extraordinaire de son roman. Ainsi, la contrefaçon était, par l'étiquette même, comme par le contenu, tellement naïve qu'elle ne pouvait tromper personne.

A partir de 1552, quand parut la fin du IVe livre, aucun des lecteurs habituels de Rabelais ne dut se laisser prendre à ce titre, qui constituait une erreur de numérotation. Que dire du reste de l'intitulé : ... *Auquelz sont comprins les grans Abus et desordonnée vie de plusieurs estatz de ce monde* ? Où est l'ironie légère et charmante de maître François, déjà si finement marquée dans chacun de ses titres ? Quel sérieux dans cette formule ! A la seule inspection du titre, un vrai rabelaisant n'avait pas à aller plus loin.

Si nous passons maintenant à l'examen du texte, il est aisé de constater, sans grande réflexion, que la prétendue édition originale du Ve livre ne présente aucune espèce de rapport proche ou lointain avec le roman rabelaisien, à part la répétition quasi mécanique du nom de Pantagruel en tête de chaque chapitre. Nous ne sommes pas en présence d'un imitateur, — ce qui pourrait offrir quelque piquant au point de vue de l'impression produite par Rabelais sur ses contemporains, — mais simplement d'un moraliste misanthrope à qui les visées littéraires sont plutôt indifférentes et qui n'a pas même eu la prétention de plagier le grand satirique. Ni Gargantua, ni Pantagruel, ni Panurge, ni frère Jean, ni Épistemon, ni aucun des auteurs de la comédie rabelaisienne ne jouent un rôle dans ces pages. On n'y relève pas davantage le moindre emploi du cadre ni de la fiction imaginés par le Maître. Un Ve livre anticipé aurait dû au moins reprendre l'histoire de Pantagruel à l'endroit où le IVe livre provisoire, publié en 1548, l'avait laissé. Le but du contrefacteur est donc, visiblement, de chercher à bénéficier de l'immense réputation du conteur tourangeau pour atteindre un public

d'acheteurs, — sinon de lecteurs, — qu'il n'aurait eu aucune chance d'attirer sans ce subterfuge. Le pseudo-Rabelais ne garde son masque que dans le titre, — et encore venons-nous de constater qu'un véritable lecteur du *Pantagruel* ne pouvait même y être pris! — Dès la première ligne de son ouvrage, il apparaît comme l'écrivain le plus différent de maître Alcofribas qui se puisse concevoir. Aussi ne serait-il pas tout à fait juste d'attribuer à l'auteur de ce livret l'appellation désobligeante de faussaire, celle-ci pouvant faire supposer qu'il a été, un instant, dans le cas d'être confondu avec l'écrivain admirable dont il empruntait le nom. Voilà donc une première conclusion certaine. Puisque le contenu du volume n'offre pas d'élément littéraire susceptible d'être rapproché du véritable *Pantagruel* et que son auteur n'a point visé, à l'aide d'un cadre ou de détails extérieurs pris au roman, à donner sérieusement le change, il y a tout lieu de croire que son invention ne tendait qu'à répandre le livre à la faveur d'une étiquette supposée. Il espérait faire ainsi connaître une série de réflexions moralisatrices et d'indignations vigoureuses contre les abus du siècle en matière spirituelle et temporelle, à bien des gens qu'un titre exact, mais trop austère, aurait détournés de cette lecture. En cela peut-être, l'auteur montre quelque habileté d'ordre psychologique. Un pareil procédé ne provoquait pas, au XVI^e^ siècle, le jugement sévère qui l'atteindrait aujourd'hui. Il est très probable que le scandale soulevé, s'il y en eut un, fut peu retentissant.

Tout, dans ces seize chapitres : sujet, idées, style, vocabulaire, syntaxe, images, comparaisons, satires, rythme et allure générale de la phrase, voire même orthographe et accentuation, est aussi loin qu'on peut l'imaginer de l'œuvre authentique de Rabelais. Ce n'est pas que notre auteur manque de bonnes intentions : ses visées sont salutaires et louables, il trace des tableaux exacts, parfois même curieux et pénétrants, mais il expose son plan de réformes morales avec trop de mépris des nuances et d'ab-

sence de méthode. Son exposé n'offre ni élégance ni charme vrai. Il argumente avec tant de gravité pédante qu'il ne parvient pas à retenir l'attention. Peu de sel dans la plaisanterie, une incapacité surprenante à concevoir des images, à ramasser l'argument, à rendre ridicules ceux dont il flagelle les vices; bref, tout le contraire de ce qui fait la puissance et la séduction de l'auteur du mythe de Papimanie. Que l'on examine, sous ce rapport, les fragments des chapitres VII, XI et XII cités plus haut, et l'on verra à quel point la rudesse du pseudo-Rabelais se révèle dans toutes les images auxquelles il recourt. Quand il risque une comparaison, toujours symbolique et souvent vulgaire, l'auteur se croit obligé de la suivre et même de la reprendre dans tous les sens, craignant que son lecteur n'en saisisse pas toute la justesse. Le chapitre XI, avec ses comparaisons enfantines ou grossières du puits et des latrines, est singulièrement démonstratif à cet égard.

Ce moraliste désenchanté appelle de tous ses vœux une réforme universelle en religion comme en politique, mais le peu d'ordre et de mouvement qu'il réussit à donner à ses conceptions dut leur interdire d'obtenir un succès durable à une époque qui vit l'aurore et l'épanouissement de la Pléiade. Évidemment, le véritable esprit de la Renaissance française n'a pas effleuré ce livre; ce ton encore fruste et désabusé à la fois n'était plus de saison au milieu du XVIe siècle. Il se ressent manifestement des préoccupations d'une époque plus lointaine. La manière de penser et de sentir du pseudo-Rabelais, sa façon de juger et de critiquer les choses, le choix de ses arguments et de ses comparaisons, ses menaces naïves, ses doléances universelles et découragées présentent des différences trop saisissantes avec les idées et les sentiments des contemporains de Henri II pour appartenir au même temps. La diversité des tempéraments littéraires est impuissante à expliquer de pareils contrastes. Ceux-ci nous incitent à considérer comme possibles, ou mieux encore comme

vraisemblables, des différences d'époque et de civilisation. Mais poursuivons notre enquête.

Cet auteur était-il un protestant? M. Stein, qui a lu le volume d'un bout à l'autre, n'ose se prononcer. M. Schneegans est, toutefois, plus affirmatif. Il dit que l'écrivain de 1549 semble avoir été un partisan convaincu de la Réforme. L'insistance avec laquelle notre anonyme s'élève contre l'hypocrisie et l'avidité des moines, contre les mœurs dissolues des gens d'église et leur ignorance, contre les cumuls de bénéfices et les fondations pieuses faites avec le bien d'autrui, contre les prédicateurs qui prétendent corriger les autres sans songer à s'amender eux-mêmes, ses références continuelles à l'autorité de la Bible, — il cite l'Ancien Testament avec une complaisance constante, notamment le livre de Job, les prophètes : Ézéchiel, Malachias, Jérémie et Isaïe, et plus rarement le Nouveau Testament par exemple, saint Mathieu ; il parle au chapitre VII de « notre sacrée foy » et de « l'Escripture dont le salut de l'âme et le salut perpetuel procede[nt] ; » il critique ailleurs très vivement ceux qui blâment les Saints Livres, etc., — l'emploi des paraboles bibliques, surtout la conclusion de la fin : « *O reformation,* » enfin, d'une manière générale, le ton notoirement agressif sur lequel il formule les accusations dirigées contre les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, sans épargner les plus hauts degrés de la hiérarchie : voilà autant d'éléments caractéristiques qui ne conviennent guère, semble-t-il, qu'à un partisan de la Réforme, mais à un partisan moins préoccupé du dogme que de la discipline et de la morale. Cette dernière impression m'avait laissé un souvenir très net. L'œuvre, quand j'eus l'occasion de l'entrevoir, me parut émaner d'un isolé, d'un méditatif livré à ses seules ressources, à l'intelligence peu souple et dénuée de culture raffinée. En tout cas, un vrai catholique n'aurait sûrement pas critiqué les abus de l'Église, ni les fautes de ses ministres, avec une telle âpreté : « Vous faictes du sainctuaire de Dieu et de son Église une fosse à larrons,

une banque de tricherie, ung attraict de peché, ung recellement de dyables, ung concu[bi]nage publicque et une coustume de mal faire. » Cette phrase et beaucoup d'autres indiquent des tendances qui diffèrent peu de celles des réformés.

Devons-nous rapprocher cet opuscule des petits livres satiriques que les libraires réformés répandaient alors en grande quantité, tel que le *Livre des Marchands*, daté de 1533, et où justement le nom de Pantagruel est évoqué dans le titre? C'est là une question subsidiaire que l'on pourrait soulever, mais que l'explication décisive fournie plus loin supprimera avec nombre d'autres.

La littérature antique est parfois évoquée dans ces pages: Virgile est nommé à propos d'Achille, Tite-Live à propos d'Annibal, Boccace à propos de Sémiramis, Ovide, Plutarque, Orose; en divers passages, des exemples de l'antiquité sont cités. Mais ce n'est là qu'un étalage sans valeur spéciale, qui ne modifie pas sensiblement l'idée que nous pouvons nous faire *a priori* de ce moraliste acerbe et pessimiste.

Nous voyons maintenant par ces diverses considérations que notre contrefacteur, tout en n'ayant évidemment aucune ressemblance littéraire, même lointaine, avec Rabelais, a, par une coïncidence assez digne de remarque, fait porter la plus grande partie de son ouvrage sur les abus sociaux, politiques et ecclésiastiques, sur la critique des femmes, les faussetés de l'astrologie, les abus engendrés par les bénéfices. Précisément, ces derniers allaient tenir une grande place dans la seconde partie du IVe livre du *Pantagruel* et dans le Ve livre de 1564. Cette concordance s'explique sans peine: plus que jamais, ces critiques étaient dans l'air, et depuis quelques années Rabelais lui-même les avait développées en bien des endroits de ses trois premiers livres. Quand on lit, dans la conclusion de l'écrivain de 1549, le passage où il flétrit les couvents, « dont les aucuns sont tant désordonnés que l'air en pue et le ciel en murmure, » on saisit la raison qui justifie accessoirement,

c'est-à-dire après celle qui a déjà été formulée, pourquoi notre pseudo-Rabelais a choisi ce nom de préférence à tout autre parmi les écrivains en vogue. Mais, cela constaté, quel abîme entre les deux satires ! Qu'on relise le discours de Rondibilis contre les femmes, l'épisode de Bridoye touchant les mœurs judiciaires, les déclarations de la *Pantagrueline pronostication* contre les abus de l'astrologie, l'exposition de cabale monastique au chapitre 15e du IIIe livre, etc., et l'on apercevra du même coup le contraste infini qui les sépare, même quand le sujet devrait les rapprocher.

On s'est demandé si l'auteur du *Gargantua* n'aurait pas visé le faux Ve livre de 1549 dans la lettre à Odet, cardinal de Châtillon (28 janvier 1552), où il remarque incidemment que certains livres lui ont été faussement et méchamment attribués : « Le defunct roy François d'eterne memoire, adverty : et curieusement aiant... ouy et entendu lecture distincte d'iceulx livres miens (je le diz, parce que meschantement lon m'en a aulcuns supposé faulx et infames) n'avoit trouvé passage aulcun suspect. » D'autre part, dans le privilège obtenu par Rabelais, le 6 août 1550, pour l'impression de ses œuvres, il est dit que « les imprimeurs... auroient d'avantaige imprimez plusieurs autres livres scandaleux, ou nom dudict suppliant, à son grand desplaisir, prejudice et ignominie, par luy totalement desadvouez comme faulx et supposez : lesquelz il desireroit soubs nostre bon plaisir et volonté supprimer. » En conséquence, le roi accorde au suppliant la prohibition absolue, en dehors des impressions avouées par lui, de toute publication de ses œuvres authentiques ou supposées, pendant une période de dix années, *sous peine de confiscation et d'amende*. Observons que les épithètes dont Rabelais et le privilège se servent ne conviennent guère à la contrefaçon, somme toute bénigne, du Ve livre. Il est probable que ces réclamations indignées visaient plutôt les ouvrages parus sous le titre de *la Louenge des femmes, invention extraite du Commentaire de Pantagruel sur l'Androgyne de Platon,* ou encore

les *Lucianistées* et les *Icadistées* dont parle Martial Roger de Limoges et qui furent attribuées à Rabelais. Le Ve livre prématuré ne pouvait, je le répète, duper personne, et sa mise en vente sous le nom du grand Tourangeau dut être considérée comme un fait sans gravité particulière. Un réformateur si âpre et si convaincu devait paraître plutôt inoffensif, et la gent monacale avait cessé d'être intangible, en admettant qu'elle l'eût été jamais, ce que tant de textes viennent contredire pour le XVIe siècle comme pour le moyen âge. Le père du Pantagruélisme pouvait envisager sans de grandes alarmes les conséquences de cette publication apocryphe, tant au point de vue de sa sécurité qu'à celui de sa réputation.

Qu'il ne subsiste aujourd'hui qu'un seul exemplaire connu de la publication de 1549, c'est ce qui n'est pour surprendre aucun des fervents de la littérature du XVIe siècle. Il est hors de doute qu'un certain nombre d'ouvrages ont complètement sombré et que le temps, les hommes et les événements ont contribué à anéantir des éditions entières. Pour ne parler que de Rabelais, certaines éditions de son *Pantagruel* ne sont plus représentées aujourd'hui que par un exemplaire unique : celle du IIe livre du *Pantagruel* (seconde édition originale parue à Lyon en 1533), par exemple, qui est conservée à la Bibliothèque royale de Dresde. La même remarque s'applique au premier *Gargantua* (*les grandes et inestimables Chroniques*) dont telle édition n'est plus représentée que par un exemplaire incomplet. Il est permis de penser que des tirages entiers de Rabelais ont pu disparaître sans laisser de trace. Le cas des livres du XVIe siècle qu'une épave unique représente à l'heure actuelle est plus fréquent qu'on ne croit.

A ce titre notamment, la découverte faite par M. Rosenthal est digne d'attirer l'attention des amis du siècle de Rabelais. Elle nous a montré une publication revenant au jour, après une éclipse de trois siècles et demi, pendant laquelle aucun indice n'avait révélé son existence, ce qui n'est certes pas un fait banal. En outre, elle a le

mérite de fournir une preuve nouvelle, à ajouter à beaucoup d'autres, de la diffusion et de l'autorité acquises par les ouvrages de Rabelais dès l'époque où ils parurent. Son nom seul valait la meilleure des réclames. Des recherches poussées dans des directions assez diverses m'ont conduit à la conviction que, contrairement à l'opinion naguère émise par un critique considérable[1], les productions de l'auteur du *Pantagruel* ont eu, de son vivant, une vogue et un succès extraordinaires dans des milieux très divers. Le III[e] livre venait à peine de paraître que la reine de Navarre faisait, dans une épître en vers adressée à François I[er], son frère, une allusion précise à un détail de ce livre, qui supposait, pour être compréhensible, le roi et sa sœur déjà très familiers avec la nouvelle œuvre de Rabelais. Les faits abondent à l'appui de cette observation.

Abel LEFRANC.

(La fin au prochain numéro.)

1. M. F. Brunetière, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1[er] août 1900, p. 661-662.

MÉLANGES.

L'HUILE DE MAGUELET[1].

On lit dans Rabelais, II, 34 : « Coquins de village qui fougent et escharbottent la merde des petitz enfans en la saison des cerises et guignes pour trouver les noyaulx et iceulx vendre es drogueurs qui font l'huille de *maguelet.* » Pierre Borel traduit *maguelet* par « senelle, fruit de l'aubépine, » et la plupart des commentateurs de Rabelais se rangent à cet avis. Le Duchat pense que le mot « pourroit bien avoir esté fait de *AMYGDALETUM. » On a rapproché aussi *maguelet* de l'italien *macalepo,* qui est traduit dans Oudin par « sorte de parfum fort doux. » Là est la bonne voie[2]. *Maguelet* n'est qu'un doublet de *mahaleb,* nom spécifique du prunier ou cerisier odorant (*Prunus Mahaleb,* L.; *Cerasus Mahaleb,* Mill.), dont le bois, la fleur et surtout l'amande sont utilisés par les parfumeurs. On sait que *mahaleb* est l'arabe MAHLAB[3]. M. le Dr Dorveaux me communique un extrait de l'ancienne traduction latine de Mésué, qui ne laisse aucun doute sur ce que Rabelais entend par l'*huile de maguelet.* Le voici : « Oleum de *almahaleb* fortius est in omni re quam oleum de cera-

1. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire cet article des *Mélanges d'étymologie française* que notre confrère, M. Antoine Thomas, a publiés l'an dernier à la librairie Alcan et qui forment le fascicule XIV de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris.*

2. Cotgrave a bien vu l'identité, car il renvoie de *maguelet* à *macaleb;* mais, à ce dernier article, il traduit par « Bastard Corall, or Pomander, Privet. » Godefroy copie Cotgrave, sans même citer le passage de Rabelais.

3. Voyez Devic dans le Suppl. de Littré, p. 47.

sis, et ejus operatio sicut illius[1]. » On voit qu'il ne faut pas s'en laisser imposer par la déclaration qui se trouve dans quelques éditions : « Oleum de *almahaleb* non est in usu[2]. » Un commentateur ajoute : « Est *almahaleb* granum cerasi sylvestris. » Un autre, parlant à la fois de l'huile de cerise et de l'huile de *mahaleb* : « Conficienda utraque ex nucleis[3]. »

D'où Rabelais a-t-il tiré la forme *maguelet*? Il est difficile de le dire avec certitude. Remarquons seulement que l'*h* arabe est aussi rendue par un *g* dans le languedocien *malaguet*[4], qui offre, en outre, la métathèse du *g* et de l'*l*. Il est possible que cette métathèse soit postérieure au XVI^e^ siècle, et que, du temps de Rabelais, on ait dit **magalet* à Montpellier, d'où la forme francisée *maguelet*.

Antoine THOMAS.

1. *Mesuæ Opera,* Venise, 1479, fol. 55d. L'édition antérieure (1471, s. l. n. d.) porte « oleum de *almachareb*. »
2. Déjà dans l'édition de Venise, 1497, fol 83b.
3. Édition de 1572, fol. 171b.
4. L'abbé de Sauvages a l'article suivant : « *Malaghet*, le cerisier sauvage; son écorce est un fébrifuge; ses cerises sont amères; on les vend quelquefois aux apothicaires, en marmelade, pour le fruit du nerprun. » Duchesne donne *malague* (sic), comme un des noms vulgaires du mahaleb. Mistral donne *malaguet* comme un terme languedocien et le rapproche du français *mahaleb*, qu'il transforme, par distraction, en *malaheb*.

TROIS MENTIONS DE RABELAIS

A LA FIN DE L'ANNÉE 1552.

En explorant le manuscrit 8647 du fonds latin de la Bibliothèque nationale, j'ai eu la bonne fortune de découvrir les trois dernières mentions qui soient faites de Rabelais comme vivant. Ce manuscrit contient les brouillons de la correspondance de Denys Lambin entre le milieu de 1552 et la fin de 1554. Il était alors attaché à la personne du cardinal de Tournon.

Il parle une première fois de Rabelais dans une lettre adressée de Lyon à son ami Prevôt de Therouanne (*Prevotius Morinensis*), alors régent au collège de Boncour; cette lettre est datée du troisième jour des nones de novembre 1552. Voici le passage :

« (Fol. 13.) Audimus Franc. Rabelæsum (fol. 13 v°) in carcerem esse conjectum vinculisque constrictum. Id ne sit verum an rumor vanus ac falsus facies ut sciam. »

On nous dit que François Rabelais a été jeté en prison et chargé de chaînes. Est-ce vrai? Est-ce une vaine et fausse rumeur? Vous nous le ferez savoir.

Le huitième jour des ides de novembre, il écrit à Henri Estienne :

« (Fol. 14 v°.) De Rabelæso meras fabulas esse puto : nihil enim de ea re Lugduni auditum est; dedi quibusdam negotium ut (si forte, *effacé*) rumores (omnes, *effacé*) excipere (mihi difficile esset, *effacé*), meam in hac re negligentiam supplerent. »

Quant à Rabelais, je crois que ce sont des contes; on n'a nullement ouï parler de cette affaire à Lyon. Il m'est

difficile de recueillir tous les bruits qui courent à ce sujet. J'ai commis à quelques personnes le soin de réparer ma négligence en cette matière.

Enfin, aux nones de décembre, il écrit de nouveau à Henri Estienne :

« (Fol. 16 v°.) De Rabelæso nihil audivi... »

Je n'ai rien appris de Rabelais.

Ainsi donc, il est probable que Rabelais vécut jusqu'à la fin de 1552.

Henri POTEZ.

REMARQUES SUR LA DATE

ET SUR QUELQUES CIRCONSTANCES

DE LA MORT DE RABELAIS.

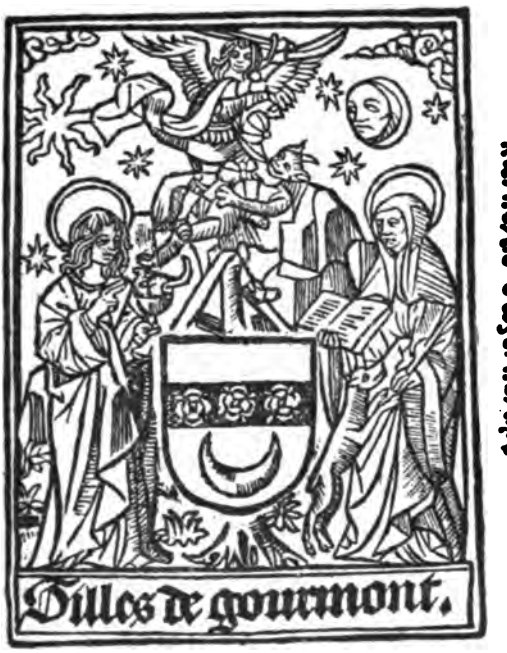
Les textes inconnus qui viennent d'être signalés par M. Potez sont, dans l'ordre chronologique, les derniers qui nous renseignent sur l'existence de Rabelais. C'est ce qui leur donne un intérêt exceptionnel, — en dehors du bruit si curieux qui s'y trouve relaté sur les poursuites probables dirigées contre l'auteur du *Pantagruel*. — Jusqu'à présent, aucun document ne prouvait que Rabelais fût encore vivant dans le courant de 1552, et à plus forte raison à la fin de ladite année. Désormais, le point de repère qui nous manquait existe dans la biographie de l'illustre Tourangeau.

En effet, nulle pièce ou donnée précise ne nous était parvenue à son sujet après le mois de janvier 1552, c'est-à-dire après l'épître dédicatoire du livre IV, adressée au cardinal de Châtillon et datée du 28 janvier 1552[1], car la suspension de la vente du livre IV, décidée par arrêt du Parlement, le 1er mars 1552, ne vise que l'œuvre et le libraire; elle ne nous apprend rien sur la personne même de l'auteur. Le nouveau jalon que nous apporte la correspondance de D. Lambin est donc fort précieux, puisqu'il permet d'ajouter avec certitude près d'une année entière à l'existence *constatée et prouvée* de Rabelais.

1. Peu avant, le 7 janvier 1552, Rabelais avait résigné sa cure de Meudon. C'est la date fournie par la pièce et que tous les biographes ont acceptée sans hésitation. Tous les faits, d'ailleurs, semblent bien en confirmer l'exactitude.

On sait, d'autre part, que la date de la mort du grand écrivain est enveloppée de mystère. La date du 9 avril 1553, que l'on peut qualifier de traditionnelle, ne repose sur aucune donnée précise, authentique et surtout ancienne. Elle n'apparaît, d'après l'un des biographes les mieux informés et les plus récents de Rabelais, M. Rathery, qu'en 1710, dans l'édition des *Lettres écrites pendant son voyage d'Italie*. La référence donnée par cet ouvrage est le *Trésor chronologique* de P. de Saint-Romuald qui, dans ses éditions in-fol. et in-12, s'est borné à indiquer l'année, sans préciser le jour ni le mois. Plus d'une fois déjà, cette question de la date de la mort de Rabelais a été agitée. Pour ne parler que de l'année, quelques auteurs l'ont reculée jusqu'en 1559, — Antoine Leroy, par exemple, — et même 1560, mais le plus grand nombre a considéré la date de 1553 comme offrant plus de probabilité ou de vraisemblance. D'autres, en raison de l'absence de tout élément précis, ont préféré laisser l'événement dans le vague. La date du 9 avril a motivé de nombreuses réserves, les biographes se rendant bien compte qu'elle ne s'appuyait sur rien. Quoi qu'il en soit, un seul fait peut être admis comme avéré, à l'heure actuelle, grâce à la découverte exposée plus haut : Rabelais vivait encore en décembre 1552.

A quel moment constate-t-on, d'une façon sûre, sa disparition de la scène du monde? Sur cet autre aspect de la question, je puis apporter un texte que je ne vois ni commenté ni daté avec exactitude par les biographes et qui mérite cependant d'attirer l'attention. Parlons d'abord du texte qui est le mieux connu. On sait que, dans l'*Epistola Passavantii* de Théodore de Bèze, on rencontre cette phrase : « Pantagruel cum suo libro quem fecit imprimere per favorem cardinalium, qui amant vivere sicut ille loquebatur. » Comme l'a remarqué M. Rathery, ce *loquebatur* semble indiquer que Rabelais n'était plus, et la première édition du *Passavant,*



f. franciſci Rabelaiſi Chymoneſis
Lutetiæ Pariſiorum inædibus Egidi Gour=
monti .M.D.IX. pridie calen. Maij. vir tute
duce & comite fortuna.

quoique sans date, passe généralement pour être de l'année 1553. Mais *loquebatur* n'est pas, à mon sens, absolument décisif; on ne peut logiquement faire reposer une constatation aussi importante sur un temps de verbe qui a pu être commandé par *fecit* ou par une nuance quelconque voulue par l'auteur. Cette donnée est par trop vague et élastique. Le premier texte incontestable qui fasse allusion à la mort de Rabelais est une épitaphe en vers français composée par Jacques Tahureau et qui parut dans un recueil des vers de ce poète publié en 1554 :

Les Premieres Poesies de Jaques Tahureau, dediées à Monseigneur le Reverendissime cardinal de Guise. A Poitiers, par les de Marnefz et Bouchetz frères, 1554, in-8° Eij v°.

De Rabelays, pris du latin de de Bèze :

Puys qu'il surpasse en riaht
Ceux qui a bon esciant
Traictent choses d'importance :
Combien sera il plus grand
(Je te pry dy moy) s'il prend
Un œuvre de consequence?

De luy-mesme trespassé :

Ce docte nez Rabelays, qui picquoyt
Les plus piquans, dort soubz la lame icy,
Et de ceux mesme en mourant se moquoyt
Qui de sa mort prenoyent quelque soucy.

La première pièce est une traduction des deux vers publiés par Th. de Bèze dans ses *Poemata*, éd. de 1548, p. 66.

De Francisco Rabelæso :

Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,
Seria quum faciet, dic, rogo, quantus erit?

Cette pièce a disparu des éditions postérieures des *Poemata* de Bèze. Elle a donc été composée du vivant de Rabelais et a pu être traduite à partir de 1548. Quant à celle qui suit, son texte nous prouve que le père du Pantagruélisme était « sous la lame » lorsqu'elle fut écrite. Sa composition est certainement antérieure au 1er mai 1554, date de la dédicace adressée par Tahureau au cardinal de Guise en tête de son recueil poétique. C'est la plus ancienne des épitaphes consacrées à Rabelais. Elle fournit, dans sa brièveté, divers traits significatifs sur les circonstances qui accompagnèrent les derniers moments jusqu'ici inconnus du grand satirique. Celui-ci se serait donc moqué en mourant de ceux qui pleuraient à l'avance sa perte. Cela prouve qu'il n'a pas disparu subitement et qu'il eut près de lui, à son heure suprême, quelques cœurs dévoués et fidèles qui le regrettèrent sincèrement. On aime à penser, après cela, qu'il dut être soigné avec affection. De toute manière, il reste acquis qu'il fut admirablement maître de lui en face du difficile passage, puisqu'il garda assez de présence d'esprit pour consoler ses amis avec une verve joviale et caustique. C'est là une constatation d'un grand prix. Elle nous autorise à penser que les légendes plaisantes qui coururent de bonne heure sur son trépas (*Beati qui in domino moriuntur,* le texte facétieux de son prétendu testament; *Tirez le rideau, la farce est jouée; Je vais quérir un grand peut-être*[1], etc.) reposaient,

1. « La légende qui s'est attachée à quelques parties de l'œuvre de Rabelais s'est aussi attachée à sa mort. Ainsi l'on a dit qu'il avait voulu mourir dans un froc ou domino de bénédictin, à cause de cette parole du psalmiste : « Beati qui moriuntur in Domino. » Il avait dit au prêtre qui lui présentait l'hostie : « Je crois voir mon « Dieu tel qu'il entra à Jérusalem, triomphant et porté sur un âne. » Il aurait fait ce testament burlesque : « Je n'ai rien, je dois beaucoup, « je donne le reste aux pauvres. » Il aurait répondu à un page du cardinal de Bellay ou du cardinal de Lorraine, qui venait de s'informer de sa santé : « Je vais quérir un grand peut-être. Monsei-

comme cela arrive si fréquemment, sur un fond de réalité et qu'elles ne furent pas inventées de toutes pièces. Les recueils composés au XVIII^e^ siècle sur les écrivains morts en plaisantant, et qui mirent Rabelais parmi ces derniers, sur la foi de ces légendes, ne trompaient donc pas leurs lecteurs. Tahureau, qui appartenait, par toutes ses attaches, à la famille littéraire de maître François, mérite, dans la matière, une créance particulière. On sent très bien, en lisant ses vers, qu'il rapporte un bruit véridique. Il va de soi que, s'il a ainsi signalé le fait, c'est que ce dernier était avéré et que l'allusion avait des chances d'être saisie facilement. Je tiens donc ce détail, donné très peu de temps après l'événement par un poète sincère et charmant, capable entre tous d'avoir compris Rabelais, comme absolument digne de foi. L'histoire peut en user sans crainte. Voilà que, grâce à cette petite poésie, à laquelle une date plus précise ajoute une valeur toute nouvelle[1], un coin du voile

« gneur est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne; pour toi, tu ne « seras jamais qu'un fou. » Puis il aurait expiré en disant : « Tirez « le rideau, la farce est jouée. » Rien dans les contemporains n'autorise ces récits. Plusieurs même nous disent que Rabelais se repentit et fit une fin édifiante (A. Du Verdier, *Prosographie,* 1573, Colletet et Fay d'Épesse). Le testament burlesque se trouve déjà dans Érasme, mort longtemps auparavant. Les derniers mots attribués à Rabelais sont empruntés au récit de la mort d'Auguste, etc. Tout cela fait partie de la légende rabelaisienne. Cette légende commence peu de temps après la mort de l'auteur. Ceux qui ont le plus contribué à faire verser la tradition de ce côté sont les poètes de la Pléiade et surtout Ronsard et Joachim du Bellay » (Jean Fleury, *Rabelais et son œuvre,* 1876, in-8°, t. I, p. 130). On voit que ces considérations appellent plusieurs réserves. La légende rabelaisienne n'a certainement pas été l'œuvre calculée de quelques lettrés. On peut être certain, au contraire, qu'elle a un point de départ. Le témoignage de Tahureau est décisif à ce sujet. Joachim du Bellay s'inspirait sans doute, lui aussi, des rumeurs qui coururent sur la mort de Rabelais, quand il terminait l'épitaphe latine du satirique par ces mots : « Ainsi, ne répands pas de larmes, voyageur, ris, si tu veux être agréable à mes mânes. »

1. Rathery n'en parle pas. MM. Moland et Fleury se contentent de

est soulevé. Le maître n'est pas mort isolé : il a été entouré jusqu'à son dernier souffle de visages amis; il a fait une fin en harmonie avec ce noble Pantagruélisme qui résumait le meilleur de sa doctrine profonde. Prenant toutes choses en bonne part, tout acte interprétant à bien, jamais ne se tourmentant, jamais ne se scandalisant, il a pratiqué réellement le mépris des choses fortuites. Il y a là une concordance bien significative : sa philosophie n'est pas une attitude, un simple placage; elle se confond avec sa vie et avec sa mort. Il a vu venir celle-ci et, tranquillement, il lui a souri. C'est ainsi que nous découvrons chaque jour de nouvelles raisons de l'aimer.

Que tout cela est loin de l'ivresse grossière, des cervelas et des jambons, des écuelles grasses et du vin barbouillant « chantés par Ronsard, » d'ordinaire meilleur juge! L'épitaphe composée par le poète parut également en 1554, fait qui n'a pas davantage été remarqué[1]. Ces deux textes, celui de Tahureau et celui de Ronsard, sont les premiers qui attestent la disparition de Rabelais; ils sont tous deux de 1554. Mais l'un n'est inspiré que par une fantaisie fâcheuse et rancunière, l'autre par un

citer incidemment ce texte en faisant remarquer que Tahureau est mort en 1555, et que, par conséquent, ses poésies ne sont pas postérieures à cette date. Personne n'a usé de l'épitaphe comme d'un document historique.

1. M. Moland date à tort cette pièce de l'année 1560. On s'est, en général, trop peu préoccupé de la chronologie des *Œuvres de Ronsard*. L'*épitaphe* en question parut dans le *Bocage de P. de Ronsard*. A Paris, chez la veuve de Maurice de la Porte, 1554, in-8°. En 1555, vit le jour le dialogue latin *Sylvius ocreatus*, espèce de dialogue des morts publié sous le nom de L. Arrivabene. Mais le témoignage de cette pièce n'a plus l'importance qu'on lui a attribuée, puisque nous avons maintenant, on le voit, deux textes antérieurs, publiés tous deux en 1554. Même observation en ce qui concerne le texte de de Billon dans le *Sort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, publié en 1555. Parlant de Rabelais, cet auteur dit (p. 19) : « Dieu lui face mercy. » Ce qui ne peut s'entendre que d'une personne disparue. Nous reviendrons prochainement sur ce texte.

souvenir tendre et ému. Celui-ci nous a donné la satisfaction de diminuer un peu le mystère des derniers jours de Rabelais et d'apporter un nouvel élément chronologique certain. En résumé, Rabelais vivait encore à la fin de 1552; il était mort en mai 1554. Entre temps, il s'en alla courageusement comme il avait pensé, écrit et vécu.

Abel LEFRANC.

PROJET DE GÉNÉALOGIE

DE LA FAMILLE RABELAIS.

Depuis plusieurs années, nous avons recueilli de nombreux documents dans le but d'établir un tableau généalogique de la famille Rabelais. Une petite partie de nos renseignements a été insérée d'une façon incidente par quelques revues provinciales[1] dans d'autres études relatives au célèbre auteur de *Pantagruel*. Mais, avant de mettre la dernière main à ce travail, et surtout avant de le livrer à la publicité, il importe de résoudre plusieurs questions, qui, bien que secondaires, peuvent, d'après leur solution, modifier telle ou telle partie de cette étude. Nous serons heureux si quelque lecteur de cette revue veut bien nous aider à trouver la solution desdites questions historiques.

I.

Pour dresser l'arbre généalogique au XVI^e^ siècle, le document le plus important est sans contredit un acte notarié du 26 janvier 1534, qui est transcrit en partie dans le registre des titres de la fabrique de la paroisse Saint-Maurice de Chinon[2]. Or, dans cet acte important, comme dans quelques autres, les noms de plusieurs membres de la famille Rabelais sont cités; mais il n'est nullement question de François. Un tel oubli ne pouvait être l'effet du hasard; il doit être attribué, croyons-nous, à la cause

1. *Revue poitevine et saumuroise*, t. I^er^, p. 173; t. V, p. 192. — *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. IV, p. 327; t. VIII, p. 237; t. X, p. 461; t. XII, p. 81; t. XIII, p. 38, 87, 94, 168.

2. Archives d'Indre-et-Loire, G 770, p. 186, 555, 610 et 824.

suivante : Rabelais était religieux; or, cette situation entraînait jadis la mort civile.

A l'appui de notre assertion, nous citerons le passage suivant, extrait du savant ouvrage de M. d'Espinay, ancien conseiller à la Cour d'appel d'Angers, sur la *Coutume de Touraine;* page 69 : « Tout religieux profès, noble ou roturier, était réputé mort civilement et incapable de recueillir aucune succession. Tout héritage échu à un moine ou à une religieuse passait directement à ses propres héritiers, *omisso medio,* ou à ses cohéritiers, si il ou si elle en avait. Ce n'était point la communauté qui prenait sa place, mais la famille. Quant à la propre succession du profès, elle se partageait dès lors comme s'il était mort. »

Ce texte ne répond pas dans l'espèce au point d'interrogation suivant : par suite de la mort civile, le tabellion pouvait-il dresser un acte notarié sans mentionner cette particularité?

II.

Dans son savant travail sur la *Jeunesse de Richelieu*[1], M. Hanotaux raconte une amourette du futur cardinal, qui courtisait les deux filles « d'un nommé Rabelais, qui était de Chinon, » jardinier au collège Saint-Jean de Latran vers 1604. Ce même personnage, qui habitait encore Paris vers 1635, est certainement un parent du célèbre satirique par suite de son origine chinonaise; ville où il n'y a jamais eu qu'une seule famille de ce nom. Le nom des Rabelais, demeurant à Paris, s'est éteint par suite d'une descendance exclusivement féminine. Telle est la conclusion probable de nos documents, qui demanderaient toutefois à être complétés.

Faut-il rattacher, à cette branche parisienne des Rabelais, Louis-Claude d'Aquin, de Château-Lyon, écrivain

1. *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1er juillet 1889.

du XVIII^e^ siècle, qui publia en 1775 des *Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais?* Cet auteur nous apprend, à la page 221 dudit volume, « que sa bisayeule était cousine issue-germaine de Rabelais. » La parole est à messieurs les érudits parisiens, qui font de l'histoire de la capitale et de l'Ile-de-France le sujet préféré de leurs études.

III.

Un autre point obscur de la généalogie de la famille Rabelais est celui se rapportant aux membres de cette famille, qui embrassèrent au XVI^e^ siècle la religion réformée. Comme preuve de parents de Rabelais, appartenant au culte réformé, nous citerons le document inédit ci-après : Plainte des protestants de Tours adressée au connétable de Montmorency en juin 1564; cette pièce est signée par Falaiseau, Jehan Juste, Rabelays et par les notaires Bascher et Froger qui ont dressé l'acte[1].

Pour fuir la persécution, dont on accablait alors les huguenots, ces Rabelais quittèrent la Touraine. Comme la plupart de leurs compatriotes tourangeaux, il est probable qu'ils se rendirent à Genève ou dans une autre ville de la Suisse. Grâce à quelques recherches, on découvrirait peut-être des huguenots du nom de Rabelais dans les listes des religionnaires émigrés en Suisse à la fin du XVI^e^ siècle. Enfin, une autre question se pose : des arrière-petits-neveux de l'auteur de *Pantagruel,* descendants de ces émigrés, existent-ils encore dans la région helvétique?

Henri GRIMAUD.

1. Archives municipales de Tours, liasse EE 5, n° 4. — Note communiquée par M. Dupin de Saint-André, auteur de l'*Histoire du protestantisme en Touraine.*

ARTUS COULTANT.

Une vente de la moitié d'un cabaret à Fontenay-le-Comte, datée du 6 avril 1519, a été donnée en fac-similé dans les *Autographes et documents historiques* de M. Benjamin Fillon. A cette vente sont attachés, entre autres, les noms de François Rabelais, de Pierre Amy et d'Artus Coultant, trois des frères cordeliers de Fontenay.

Dans le livre III, chapitre 18, un conte graveleux est attribué au Frère Artus Culletant, pseudonyme assez transparent du cordelier de Fontenay-le-Comte. Il semble aussi que le même frère est spécialement visé dans la liste des occupations peu édifiantes des moines et des frères à la fin du chapitre 34 de *Pantagruel :* « Articulant, monorticulant, torticulant, culletant, couilletant, diabliculant, c'est-à-dire callumniant. »

Articuler veut dire examiner curieusement et « censorieusement ; » le *monorticulum* est un certain satyrion, mentionné par Caelius Rhodiginus dans ses *Leçons anciennes,* t. XIV, p. 8 (*fin*), qui doit donner son sens au second mot de la liste ; *torticulant* vient de l'épithète *torti-colli,* appliqué souvent aux cordeliers par Rabelais et d'autres écrivains. Il n'est pas nécessaire d'expliquer les autres participes de la liste ; mais on ne peut pas manquer de voir que, dans tous les cas, la terminaison est une forme distinguée de *Coultant,* et que le premier membre est une forme distorquée d'Artus Coultant.

A la fin du Prologue du *Tiers Livre,* on remarque une sentence contenant deux de ces mots de *Pantagruel,* chapitre 34 : « Venez-vous icy, *Culletans, articuler* mon vin ? »

Ainsi, on voit que probablement le Frère Artus était une bête noire de Rabelais, puisque son nom (ou les variantes de son nom) se trouve toujours en rapport avec quelque conte graveleux ou quelque occupation peu édifiante. Or, dans *Pantagruel,* chapitre 23, il y a un conte

très scabreux mis dans la bouche de « *Marotus du lac monachus* ès gestes des rois de Canarre. » Naturellement, on donne l'interprétation de « Clément Marot. » Mais pourquoi *monachus*? Et quel rapport y a-t-il entre Marot et les îles de Canarie?

Le *substratum* du conte vient apparemment de Plutarque, *De fortuna Alexandri*, c. VII, p. 329*e* (traduit en latin par Budé). Nous y lisons que le roi Alexandre avait fait marier cent de ses guerriers macédoniens avec cent filles nubiles perses, et que lui-même avait assisté aux noces et aidé à chanter l'*Epithalamium*. D'autre part, une description de l'expédition de Jean de Béthencourt en l'an 1402 fut écrite par un certain Pierre Boutier, *monachus*, qui y avait pris part. Les envahisseurs s'emparèrent de l'île de *Lanzarote*, où ils bâtirent une forteresse. Il y eut encore d'autres expéditions aux îles des Canariens; mais Rabelais, qui parle des Canariens à plusieurs reprises (*Garg.*, chapitres 13, 31, 50; *Pantagruel*, chapitre 11), n'en fait mention que d'une manière très générale. Il se peut que le nom de *Lanzarote* ait éveillé dans son esprit l'idée de Lancelot *du Lac*, héros du roman de Merlin. De même, l'auteur du récit de la conquête s'appelait « Pierre Boutier, *monachus*. » Enfin, *Marotus du Lac* est l'anagramme d'Artus Couldam, assez près d'Artus Coultant : nous voyons le penchant qu'a Rabelais pour les anagrammes par celles qu'il a placées au chapitre 23 de *Gargantua : Alcofribas Nasier* pour *François Rabelais*, et *Séraphin Calobarsy* pour *Phrançoys Rabelais*.

Le conte qui se trouve dans le chapitre 23 de *Pantagruel* est tout à fait ressemblant à celui d'Artus Culletant (livre III, chapitre 18), de sorte qu'il semble juste d'inférer, de toutes ces coïncidences, que Marotus du Lac, *monachus*, peut bien représenter Artus Coultant, le cordelier de Fontenay.

W. F. Smith.

(Cambridge.)

NE REMINISCARIS.

« Es aultres tant croissoyt le nez qu'il sembloit la fleute d'un alambic... Nason et Ovide en prindrent leur origine. Et tous ceulx desquelz est escrit : *Ne reminiscaris.* » (*Rabelais*, liv. II, chap. 1.)

Rabelais joue ici, ainsi que l'a remarqué Le Duchat (II, 9), sur une antienne qui se chante avant et après les sept psaumes pénitentiaux. Mais c'est une plaisanterie qu'on pourrait classer parmi les plaisanteries ecclésiastiques traditionnelles, assez fréquentes dans le texte de Rabelais.

Telle est la conclusion qu'il faut sans doute tirer de sa comparaison avec une facétie qu'on lit au manuscrit du f. fr. 2206 de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit, bien que datant de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, contient surtout des poésies, des plaisanteries et des dictons à la mode vers la fin du XV^e^ et au premier tiers du XVI^e^ siècle, par exemple, fol. 181 v° : *Rencontré soyt des bestes feu gettans, — qui mal vouldroit au royaulme de France* (attribué à Villon) ; fol. 182 v° : *D'une dague forte et agüe, — qui aultruy blasme sans raison* (cf. Bibl. nat., ms. fr. 1719, fol. 175 v°) ; fol. 183 et suiv., poésies extraites des *Lunettes des Princes*, de Meschinot, etc.

Au fol. 118 se trouve la ballade : *On voit le monde bestourner* (ms. *destourner*) ; — *on voit tout, et ne voit-on goutte ;* fol. 118 v°, la ballade : *Tost est deceu cuyder d'homme oultrageux, — tost est deffaict qui aultruy veut deffaire* (cf. Bibl. nat., ms. fr. 1719, fol. 170 v°) ; au fol. 119, le « dicté joyeux » où on trouve plusieurs allusions familières à Rabelais :

DICTÉ JOYEUX.

Dieu nous gard' d'un tour de Breton,
D'un Messaire et de son boucon,

De la loyaulté d'ung Angloys,
Et du logis d'ung Escossoys,
D'ung gard derriere d'Allemaigne
Et aussy du secours d'Espaigne.
(Nous) n'oublions ces mutins Flamens
Et tout pellaiges de Normans.
Et, affin que je n'en oublye,
Du grand orgueil de Picardye;
Et pour entretenir justice,
D'ung Biernoys et d'ung Souysse;
D'ung sens rassis de Gascongne,
Et d'ung couvers de Cathelongne;
D'ung *affiat* de Lymosin,
Couplé d'ung rouge Poytevin;
De ces chevriers de Bourbonnoys
Farciz d'oysons et de fenoys;
D'une tres maulvaise hargne
D'ung Monseigneur tyngre d'Auvergne;
D'ung desjeuné toute saison
D'ung pauvre noble Beauseron;
Et nous deffende nostre vin
D'ung Manceau et d'ung Angevin,
Nos filles, femmes (et) nostre reigne
De ces grans coilles de Lorrayne[1].

1. On peut rapprocher de cette pièce le *fatras* du manuscrit de la Bibl. nat. fr. 2375, fol. 186, et qui paraît être de Jehan Molinet :

FATRAS.

Qui voldroit le païs conquerre
Du roy de France et d'Engleterre,
Dix huict hommes y trouveroit,
Qui bien querir les sçauroit :
Deux Bretons de conscience,
Deux Bourguignons de sapience,
Sans vanterie deux Picars,
Sans ussuries deux Lombars,
Sans flaterie deux Nourmans,
Avec deux honnestes Flamens,
Sans orgueil deux riches Franchois,
Sans trahison deux noirs Angloiz,
Pour mestre le païs affin,
Deux preudhommes de Limosin.

Suit au fol. 119 v° :

LES NOMS DE TOUS LES NEZ.

Aminadab, qui procrea Naason,
Et *Ne quando*, qui nasquit tost apres.
Ne advertas, à la rouge toyson,
Est asseuré, comme *Ne revoces*,
Menant la guerre aspre jusqu'au deces
De *Ne simul* et *Ne tardaveris*.
En ce conflict vint *Ne tradideris*,
Qui des harnoitz ouït tres fort le son :
Car d'andouilles, par nouvelle façon,
Estoit armé. Lors *Ne memineris*,
Criant en l'ost de *Ne elongeris*

. . . . . .
Et la baniere de *Ne proicias*,
Ne extollas et *Ne exilias*,
A ceste fin que *Ne polluas*,
Ne pugnes et *Ne derelinquas*
De leurs grans nez n'abastissent le luc à bas.

On remarquera que *Ne reminiscaris*, précisément, ne figure pas dans cette énumération, à moins qu'on ne le reconnaisse dans le synonyme de la ligne 10. Il y a d'ailleurs un rapport évident entre cette litanie, qui raille les généalogies de la Bible à la façon des premières lignes de Pantagruel et mentionne l'armure d'andouilles de *Ne tradideris*, avec plusieurs facéties éparses dans le texte de Rabelais.

Marcel SCHWOB.

Dicté joyeux : V. 2. *Messaire*; cf. *Missaire bougrino*, Rabelais, l. II, chap. XIV. — V. 4. Cf. le proverbe populaire sur « l'hospitalité écossaise. » — V. 5. Voy. *le Grand Garde Derrière*, poème publié d'après le ms. 3523 de l'Arsenal, par W. G. C. Byvanck, *Un poète inconnu de la Société de François Villon*. Paris, H. Champion, 1891. — V. 7. Serait-ce une allusion à la fameuse révolte des Gantois contre Charles-Quint en 1539? — V. 13. Vers incomplet. — V. 19. Vers incomplet. — V. 26. Cf. Rabelais, liv. II, chap. I, etc.

Fatras : Vers 4 et 5 incomplets. — V. 13. *Lire* : à fin. — V. 16 : *luc*; cf. « Je ne fais pas, respondit-elle, mes aumosnes si pres du *luc* renversé. » (*Contes d'Eutrapel*, Rennes, 1585, fol. 65 v°.)

COMPTES-RENDUS[1].

Henri Clouzot. *L'Ancien théâtre en Poitou.* Niort, L. Clouzot, 1901, in-8°.

Rabelais a parlé plusieurs fois du théâtre poitevin. M. Henri Clouzot a soigneusement étudié tous ces passages, en sorte que son volume forme par endroits le plus utile commentaire de *Pantagruel.*

Il examine de près, tout d'abord, l'épisode du liv. IV, chap. xiii, relatant la très cruelle vengeance que maistre François Villon tira de frère Étienne Tappecoue, cordelier, coupable de lui avoir refusé une chape et une étole, dont il voulait habiller « un vieil paysant,... qui jouoit Dieu le Pere, » dans une « Passion en gestes et langage poictevin » de sa composition.

Pour M. H. C., l'anecdote est formée de traits véritables et aussi de « traditions recueillies dans le pays, très plausibles chacune dans son particulier, mais groupées arbitrairement. » Très probablement en effet, et selon le procédé habituel des conteurs, Rabelais a recueilli autour de lui des faits « vécus » et des traditions, puis il les a arrangés à son gré. Ce qu'il a vu, c'est la « montre » des personnages de la « diablerie » : c'était l'usage alors que les acteurs défilassent en cavalcade par les rues pour attirer le public, et les cirques forains ont conservé cette coutume de nos jours. Certainement, maître François décrit *de visu* cette mascarade de paysans, puérilement horribles sous leurs peaux de bêtes, leurs cornes de bœufs et leurs sonnettes. — D'autre part, on sait que Villon passa par le Poitou vers 1461 et qu'il parlait le patois du pays; par conséquent, il aurait pu composer une « Passion en gestes et langage poictevins. » Rien ne s'opposerait donc à ce que Rabelais rapportât une histoire réellement arrivée à Villon, si, dès le début, il ne commettait une erreur qui nous fait suspecter

1. La *Revue* signalera tous les ouvrages relatifs à l'histoire littéraire du xvi^e^ siècle qui lui seront adressés.

tout son récit : « Villon sus ses vieux jours, » dit-il; or, Villon mourut jeune.

Dans ces conditions, M. H. C. estime que l'épisode n'est pas vrai. Pour lui, Rabelais avait vu le défilé des clowns de la diablerie et il avait connu, d'autre part, le voyage de Villon en Poitou : sur ces deux événements il a bâti toute l'histoire, assez vraisemblable en somme, étant donnés le caractère et les mœurs de Villon, son héros. Quant à la fin tragique de frère Tappecoue, « bien que l'accident de cheval, qui lui coûta la vie, n'ait besoin d'aucune explication et soit aussi digne de foi que n'importe quel fait divers d'un journal de nos jours, il est possible que cette partie de son récit ait été inspirée à Rabelais par une très ancienne tradition. Il y avait, en effet, tout près de Saint-Maixent, dans la mouvance de l'abbaye, un fief du *Moyne mort*... Rabelais connut peut-être l'endroit; il recueillit sur place une vieille légende ou tout uniment imagina sa catastrophe tragi-comique sur le simple nom du *Moyne mort*. Son œuvre fourmille de semblables rapprochements. » (Par exemple l'étymologie du mot Beauce, l'origine des chaînes du port de la Rochelle, etc.)

Telle est la théorie de M. H. C. A la vérité, son explication ne nous satisfait pas entièrement. Elle est *possible*, mais non *nécessaire*. On voudrait *savoir* si Villon fut réellement l'auteur de cette joyeuse mauvaise farce qu'on nous rapporte. Mais il faudra bien nous résigner à l'ignorer jusqu'à ce qu'on ait découvert un document nouveau. Dans sa discussion, M. H. C., — bien qu'il ne soit pas arrivé à des conclusions certaines, — a serré les faits d'aussi près que possible, et il nous faut lui en savoir gré, d'autant plus que l'épisode de Villon n'est, en somme, qu'une petite partie de son étude. Aussi bien, son volume renferme beaucoup d'aperçus nouveaux et d'ingénieuses conjectures. Il suppose, par exemple, que ce que dit le P. Garasse d'une pièce que maître François aurait fait représenter en Poitou pourrait bien être vrai; il s'agirait de la comédie de « celui qui avait épousé une femme mute, » dont Rabelais nous parle avec complaisance et nous raconte qu'il la joua lui-même (liv. III, chap. XXXIV). Mais, encore une fois, ce n'est là qu'une hypothèse, et, pour séduisante qu'elle soit, elle ne saurait emporter la conviction. M. H. C. est le premier à s'en rendre compte (p. 53), car c'est un des mérites de son livre que sa parfaite sincérité.

Jacques BOULENGER.

Auguste HAMON. *Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet* (1476-1557?). Paris, Oudin, 1901, in-8°.

Jean Bouchet, que l'on devine à travers le gros livre de M. Auguste Hamon, fut un brave homme. Mais il souffrait de la manie d'écrire : encore enfant, il rêvait de devenir « poète de cour, » et son idéal faillit se réaliser, car, dans l'entourage de Louis XII, sa fécondité lui valait déjà un certain succès, lorsqu'une ruine subite le força de prendre un métier plus sûr et de retourner dans sa province pour y être procureur. On se sent un peu ému si l'on songe au courage qu'il fallut au pauvre homme pour exercer cet aride métier : au lieu de décrire en rimes plates les maigres allégories que son plaisir était d'imaginer, il devait tout le jour compulser des chartes et écouter des plaideurs. Mais il prenait sur ses nuits pour versifier et n'entendait pas raillerie sur sa littérature; à ceux qui, pour le taquiner, prétendaient qu'il y passait son temps et négligeait ses procès, il répondait, — en vers, — qu'ayant toujours réservé ses dimanches et une heure de chaque journée à la poésie, il était arrivé, en trente ans, à lui consacrer un total « de dix-neuf fois mil neuf cens cinquante heures, » et que, pouvant remplir une page « en papier de grand marge » à l'heure, il s'était jusqu'alors conduit en paresseux. D'ailleurs, mieux vaut faire des vers que d'aller au café, disait-il :

> ... Jouer à paulme, detz et cartes
> Ou yvroigner entre verres et quartes.

M. A. H. ne paraît pas absolument de cet avis; il nous retrace avec une telle énergie l'ennui que l'on ressent à la lecture de son héros, qu'il n'est sans doute pas exagéré de croire qu'il l'aurait souhaité volontiers plus ivrogne et moins fécond. Nous aimerions mieux, nous aussi, que le volume de M. A. H. fût moins long. A la vérité, lorsqu'on ferme Jean Bouchet pour ouvrir son biographe, on ne gagne pas sensiblement au change, car, ni dans son style, ni dans sa composition, M. A. H. ne se montre de beaucoup supérieur à son héros. C'est ainsi qu'on se demande ce que viennent faire, dans un récit de la vie du procureur poitevin, ces remarques sur sa métrique (p. 19, 44 et suiv.), dont plus loin (p. 313 et suiv.) tout un chapitre traite uniquement ou ces considérations sur la valeur littéraire

de ses ouvrages (p. 20 et suiv.), alors que la « deuxième partie » tout entière est consacrée à l'étude de Jean Bouchet en tant qu'écrivain. La construction des chapitres mêmes n'est pas meilleure que celle du volume; celui où l'on expose les amitiés littéraires du poète (p. 71 et suiv.), notamment, est d'une remarquable confusion.

Mais, si l'on ne peut approuver la composition du livre, il en faut du moins louer l'érudition. M. A. H. a dressé une excellente bibliographie de Bouchet et il s'est documenté avec abondance et soin. A cause de cela, son étude rendra de grands services, et les rabelaisants, par exemple, la consulteront avec fruit. En effet, les rapports de Bouchet avec Rabelais, les d'Estissac, « le noble Ardillon, » abbé de Fontaine-le-Comte, et avec la société de lettrés poitevins qui se groupait autour d'eux, y sont exposés d'une façon très complète, en grande partie d'après Bouchet lui-même, dont les œuvres sont scrupuleusement dépouillées. Ainsi, quand elle n'aurait pas le mérite de présenter beaucoup de faits nouveaux tirés des archives poitevines, l'étude de M. A. H. aurait encore bien des titres à notre reconnaissance, puisqu'elle peut nous éviter la lecture des insupportables vers du « Traverseur des voies périlleuses[1]. »

Jacques BOULENGER.

Théodore SURAN. *Les Esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution.* Paris, Schleicher, 1903.

Ce livre contient tout ce que son titre promet, de très bonnes études sur quelques hommes auxquels l'humanité revient sans cesse et à qui elle demande un enseignement, une direction.

1. Omission dans la table alphabétique : au nom de Louis d'Estissac, on ne trouve pas de renvoi à la page 80 qui contient un détail important sur ce personnage. — Dans l'*Index bibliographique* qui commence l'ouvrage, on peut regretter que M. A. H. n'indique pas le format des volumes et se contente de mentionner les périodiques sous leur titre sans autre renseignement, ce qui ne sert qu'à augmenter sa liste. — Enfin, il me paraît inutile de reproduire les abréviations du texte original dans les citations; cette précaution ne se prend même pas pour les manuscrits.

Rabelais est placé en tête du livre; il le domine. Une assez longue étude lui est consacrée et souvent (dans l'étude sur Diderot, par exemple) son nom revient. M. Suran montre comment Rabelais innove dans son siècle ou plutôt rénove. Toute l'éducation de Rabelais le rattache aux plus vieux enseignements de la science et de la philosophie en Orient. M. Suran rappelle que Rabelais considère Dieu comme la source de la nature et de la science et qu'il faut lui être reconnaissant des progrès de l'humanité. Rien ne nous prouve, dit-il, que la religion ou plus exactement le déisme de Rabelais ne soit pas sincère. L'auteur analyse bien les croyances de l'écrivain qu'il admire. Dans une étude consacrée à Calvin, M. Suran met en lumière toutes les différences qui séparent les deux hommes. « Ces deux penseurs, dit-il, comprirent bien vite, en même temps et avec la même sagacité, que chacun d'eux, quelles que fussent leurs analogies très superficielles, avait au fond un idéal à soi que ruinait la façon employée par l'autre de conduire sa pensée. C'est ce qui explique leur brouille; leurs esprits n'étaient pas constitués de même sorte, ils étaient incompatibles. »

J'aurais ajouté à cette étude sur les *Esprits directeurs* une étude sur Guillaume Budé, mais peut-être M. Suran a-t-il voulu ne pas recommencer ce qu'avait fait si bien autrefois M. Rebitté.

Diderot a emprunté beaucoup à Rabelais, surtout dans Jacques le Fataliste et dans les Salons. Voltaire, quand il écrivit ses contes, ne lui a pas moins emprunté. On ferait une assez longue liste des idées prises par Voltaire dans Rabelais.

M. Suran a donc bien fait de placer en tête de son livre le maître écrivain de qui découle toute une littérature, celui que Gustave Flaubert lisait sans cesse, qu'il nomme le « sacro-saint et extra-beau Rabelais. »

Amédée Pigeon.

PÉRIODIQUES[1].

Société des amis et admirateurs de Rabelais[2] (1886). — *Rabelais à Fontenay-le-Comte,* par F. Audiger (Melle, impr. Lacune, 1886, in-8°, 8 p.) : Rabelais quitte la Basmette en 1508 et entre chez les Cordeliers de Fontenay. Le 5 avril 1519, il signe l'acte d'achat, par les Cordeliers, d'une maison à Fontenay. Remarques sur ses travaux pendant son séjour à Fontenay de 1508 à 1524. Il se réfugie à Maillezais. — *Les héros de Rabelais,* par F. Audiger (Marseille, impr. Doucet, 1886, in-8°, 27 p.) : généralités sur l'identification des héros du roman. Détails sur les héros secondaires, que M. F. A. identifie avec des personnages historiques.

Deuxième congrès (1887). — Compte-rendu de ce congrès, tenu le 9 octobre 1887, sous la présidence de M. Rivière, député d'Indre-et-Loire : Allocution littéraire du président (p. 4-9). — On signale un portrait de Rabelais, signé Massart, venant du château de Maisons-Laffite; puis un autre, trouvé au musée de Châteauroux; on présente une édition du l. III et un fragment du l. IV qui seraient antérieurs à 1548 (p. 9-10). — Banquet (p. 10-13). — *De l'authenticité du Ve livre...,* par M. F. Audiger : l'auteur relève des allusions à des passages des quatre premiers livres et à des usages locaux de la Touraine et du Poitou; il signale des « phrases dont la construction appartient presque exclusivement à Rabelais; » il constate que le l. V est la « conclusion nécessaire des précédents » et du symbole qu'ils expriment et conclut à son entière authenticité (p. 13-25). — *La famille de Rabelais...,* par le même : acte passé le 12 mai 1505 entre Antoine Rabelais, d'une part, et Jean, François, Guillaume, Antoine et Pierre Frapin

1. Nous donnerons sous cette rubrique des dépouillements rétrospectifs de périodiques. La Revue signalera également les articles récents qui pourraient intéresser ses lecteurs.

2. Voir une note sur cette Société dans la Chronique.

et Pierre Delopiteau, d'autre part, réglant la succession de leur mère, feue Andrée Pavin; Antoine Rabelais obtient la maison noble de Chavigny, sur la paroisse de Varennes, avec ses appartenances. Renseignements sur la famille (p. 25-31). — Deux poésies (p. 32).

Troisième congrès (1888), tenu le 3 septembre 1888, présidence de M. Rivière. — M. Martin-Dupont parle des idées de Rabelais sur la politique (p. 3-4); M. Desmoulins de ses idées sur l'éducation (p. 4-5). — Fragment d'un poème sur la Révolution (p. 5-9). — Banquet; deux poésies (p. 9-11). — *Rabelais et l'Église...*, par M. F. Audiger : tableau très vague de l'Église au XVIe siècle; l'auteur raconte l'épisode des papimanes (l. IV) et de l'île sonnante (l. V); il conclut que Rabelais était aussi éloigné des sectaires catholiques que des protestants (p. 11-33). — *Notes sur la famille Rabelais*, par H. Grimaud (p. 33-45) : on les trouvera très augmentées ci-dessus dans les *Mélanges*. — *Le pont de la Nonnain à Chinon*, par H. Grimaud : construit en 1159 par Henri II, roi d'Angleterre (p. 46-47). — *Rabelais à Loudun*, par le même : sa liaison avec Salmon Macrin; il désigne au l. IV, ch. 27, sous le nom de « François Proust, » François le Proust, père de l'historien de Loudun; allusions à Loudun; Picrochole serait un Loudunais, grand-père des frères Sainte-Marthe; passage des *Hippocratis aphorismorum paraphrasis poetica* (1587), de Pierre Boulenger, à la louange de Rabelais (p. 48-51). — *A propos des bottes fauves de Gargantua*, par le même : identification de « Babin, » cordonnier, cité l. I, ch. 16, avec un membre de la famille chinonaise de cordonniers du même nom (p. 51-52). — *Notes sur le portrait en pied de Rabelais d'Eugène Delacroix*, par le même : exposé dans la grande salle de l'hôtel de ville de Chinon (p. 53). — Poésie (p. 54-55.)

Quatrième congrès (1889), tenu le 17 octobre 1889, présidence de M. Gorce. — Poésie (p. 5). — Allocution du président (p. 6). — Banquet; poésie; élection du bureau (p. 6-9). — *Rabelais à Grenoble et en Suisse*, par F. Audiger : Rabelais, ayant quitté Lyon pour Grenoble en février 1535, se serait rendu de Grenoble en Suisse et aurait visité le « Schwarsee ou lac Noir, » dont il parle dans son roman en le désignant (l. III, ch. 28) sous le nom de « lac de Wunderberlich » (p. 10-15). — *Discours de M. Martin Dupont* : sur

Rabelais moraliste, lieux communs (p. 9-22). — ***Le voyage de Pantagruel et de ses compagnons,*** par F. Audiger : Rabelais, racontant le supplice de Panurge chez les Turcs, fait allusion aux persécutions qu'il subit lui-même à Fontenay; de même, chacune des îles où passe Pantagruel est un pur symbole et chacun des événements a un sens symbolique; tout le roman a été ainsi conçu sur un plan symbolique (p. 22-43). — ***Rabelais humanitaire,*** par Auguste Desmoulins : maître François « résuma dans le *Pantagruel* la doctrine de l'humanité; » il avait en grande estime la cabale et la franc-maçonnerie, à preuve l'épisode de Thaumaste (p. 43-48). — ***Notes sur l'hôtellerie de la Lamproie à Chinon,*** par H. Grimaud : la maison de Rabelais fut transformée en auberge; aperçu sur son histoire; documents intéressants (p. 48-57). — ***Date de l'apparition du Gargantua,*** par F. Audiger : il est « universellement reconnu » que le l. II parut en 1532; or, le Saint-Suaire de Chambéry, aujourd'hui à Turin, brûla le 4 décembre 1532, et le l. I fait allusion à cet incendie; le l. I est donc postérieur au l. II (p. 58-61). — ***La Cave-Peinte à Chinon,*** par H. Grimaud : la description du temple de la Dive-Bouteille convient à la Cave-Peinte, telle qu'elle existe encore aujourd'hui; ces caves servent toujours aux Chinonais, qui « s'y disputent les moindres places pour y mettre leur bon vin; » elles étaient autrefois peintes extérieurement, d'où leur nom (p. 61-67). — ***La chapelle Saint-Nicolas à Montsoreau,*** par le même : cette chapelle, citée au l. IV, ch. 19, 20 et 24, n'existe plus aujourd'hui; elle était située sur les confins des paroisses de Candes et de Montsoreau, d'où le dicton : « Entre Quande et Montsoreau — Et n'y paistra vache ne veau; » cité l. II, ch. 19 (p. 67-68).

Cinquième congrès (1890), tenu le 20 juillet 1890, présidence de M. Loireau, adjoint au maire. — Compte-rendu du congrès extrait du ***Républicain d'Indre-et-Loire;*** poésie; allocution littéraire (p. 1-8). — ***Voyage de Pantagruel,*** seconde partie, par F. Audiger : analyse du V^e^ livre et explication de ses îles symboliques (p. 8-23). — ***La femme dans le Pantagruélisme,*** par N. Martin-Dupont : Rabelais s'occupe peu de la femme; analyse de quelques-uns des passages où il en est parlé. — ***Le procès de Pouillac,*** par F. Audiger : (cité au l. IV, ch. 52); renseignements sur les d'Estissac (erronés) et sur le vicomte de Lausun; identification du procès en question avec celui

que soutint Philibert « Bourgoins (Bergouli), » abbé de Souillac, contre plusieurs compétiteurs, de 1497 à 1499; *Pouillac* pour *Souillac* est une faute d'impression ou un travestissement voulu par Rabelais.

Sixième congrès (1891), 24 décembre, présidence de M. de Pradil : Notices nécrologiques d'Auguste Fourès et Armand Rivière (p. 5-8). — *Études sur les anagrammes de Rabelais*, par Ph. Ducrot : au l. I, ch. 23, « l'édition antérieure à 1535 » mentionne « un sçavant médicin de celluy temps nommé Maistre *Sérafin Calobarsy*, » dont le nom est l'anagramme de François Rabelais. Cette anagramme est composée de trois mots grecs et d'un hébreu et signifie « bonne intelligence ardente lourdement secouée. » *Alcofribas Nasier* est formé de grec, de celtique, de latin et de français. *Caloier*, de καλός et ἱερός, signifie « bon père » ou « beau père, » surnom des moines. *Pantagruel* se compose des mots *Panurge* et *tal*, ce qui pourrait s'interpréter, d'après le sens (latin?) du mot *tal*, « Pantagruel et Panurge; c'est tout un. » On y retrouve également les trois mots *granule*, *purge* et *prélat*, ce qui est une allusion aux fonctions de Rabelais près de du Bellay. Enfin, on fait avec les lettres de Pantagruel : « Lena purgat, » ce que M. Ph. D. traduit par : « Une cagoule de moine me donne la foire. » Enfin, de *Sérafin Calobarsy*, et, par conséquent, d'*Alcofribas Nasier*, on tire : « Sic labora in feras, » ce qui signifie (car « *in* est mis là pour *inter?* ») : « Travaille parmi les bêtes féroces » (p. 8-15). — *Étude sur la Quintessence et la Magie*, par Ph. Ducrot : Rabelais, piqué par un passage de Cornelius Agrippa (*Épit.*, l. IV, ch. 3) où sont attaqués « les docteurs qui écrivent de honteuses facéties, » se moque de lui au l. III, ch. 25, et au l. V, ch. 17, et tourne en ridicule son ouvrage sur l'occultisme et la magie. M. Ph. D. relève, surtout dans le l. V, des allusions aux doctrines d'Agrippa, et il les explique (p. 16-35). — *Les signatures et le nom de Rabelais*, par F. Audiger : fac-similés de dix-neuf signatures de Rabelais et de celles de Lamy, Boyssoné, Ronsard, Bouchet, Budé, Garasse, Ramus et Rondelet (p. 36-43). — *Un épisode peu connu de la vie de Rabelais*, par F. Audiger : anecdote suspecte sur son séjour à Rome, tirée de Tabourot (p. 43-44). — *Rabelais à Toulouse, à Castres et à Narbonne*, par Auguste Fourès : renseignements intéressants tirés de Boyssoné, de Pierre Borel (*Antiquités de la ville de Castres*, 1649) et de Salmon Macrin; allusions faites par Rabe-

lais aux trois villes (p. 44-49). — ***Rabelais à Fontenay-le-Comte,*** par F. Audiger : réimpression d'un mémoire ancien, analysé en tête de ce compte-rendu (p. 49-59).

Septième congrès (1892), septembre, présidence de M. Ernest Cesvet : banquet, toast, poésies (p. 1-9). — ***L'écuyer Gymnaste,*** par Dieudonné Belle : Rabelais est l' « étonnant précurseur » de la gymnastique, à laquelle il réserve un rôle important dans l'éducation de Gargantua (p. 9-16). — ***La plaisante harangue de Janoto de Bragmardo, avec commentaires,*** par Ph. Ducrot : identification de Janotus de Bragmardo avec Joannes Antonius Campanus, qui prononça, à la diète de Ratisbonne, un grand discours contre les Turcs que M. Ph. D. n'a pas retrouvé, mais dont il est « fort porté à croire que l'oraison de Janotus lui ressemble comme deux gouttes d'eau » (p. 17-31). — ***Les amis personnels de Rabelais,*** par F. Audiger : courtes notices peu originales sur Guillaume, Jean, Martin, René, Jacques et Joachim du Bellay, Geoffroy d'Estissac, Pierre Lamy, Louis Vinet, Tiraqueau, Jean Brisson, Raoul Colin, Antoine du Saix, Budé, Aymery Bouchard, Jean Bouchet, Bernard de Salignac (M. F. A. ne trouve aucun Salignac qui ait porté le prénom de Bernard, mais il croit néanmoins qu'il a dû en exister un et que ce ne peut être Érasme que Rabelais a voulu désigner), Jean de Boyssoné, Georges d'Armagnac, Charles Hemard, le cardinal Odet de Châtillon, Clément Marot, Étienne Dolet, le président Vachon, Salmon Macrin, Hilaire Bartolphe, Sussanneau, Hugues Salel et Jean Turquet. — ***Rapport de M. de Pradil :*** l'empereur du Brésil, don Pedro, aimait et pratiquait Lucrèce, Montaigne, Amyot, Calvin et surtout Rabelais, dont il avait préparé un commentaire.

CHRONIQUE.

GASTON PARIS. (*Ses articles sur Rabelais.*) — Gaston Paris, le maître de la philologie française, s'est éteint à Cannes, le 5 mars dernier. Sa disparition a eu, dans le monde entier, un immense et douloureux retentissement. Les regrets unanimes des savants et des lettrés ont été déjà exprimés dignement dans un grand nombre de discours et d'articles nécrologiques. Nous ne saurions prétendre, quelque émotion personnelle et inoubliable que cette mort ait causée à plusieurs d'entre nous, y ajouter une note nouvelle. Ce que nous devons dire simplement ici, c'est que Gaston Paris, avec cette clairvoyance, cette générosité d'esprit, cet enthousiasme vibrant qui caractérisaient son admirable nature d'homme et de savant, avait applaudi, dès la première heure, aux projets de fondation de notre Société. Tout de suite, il avait compris combien un tel groupement était désirable et quels résultats utiles pouvaient en sortir pour le développement des études relatives à Rabelais et au XVI^e^ siècle. Ses conseils m'avaient été infiniment précieux, et c'est, en grande partie, grâce à ses affectueux et chauds encouragements que je me suis senti assez de confiance dans l'opportunité de notre œuvre pour lancer l'appel auquel les fervents de Rabelais et de son temps ont répondu depuis trois mois. Aujourd'hui qu'il n'est plus là pour nous réchauffer de sa parole et nous ouvrir ces horizons magnifiques qu'il excellait à révéler en quelques instants de conversation, nous sentons, en inaugurant nos travaux, qu'une grande amitié nous manque. Gaston Paris avait pour Rabelais un véritable culte. Il suffisait d'évoquer devant lui le nom du grand Tourangeau ou quelque passage de son œuvre pour faire apparaître sur son noble visage ce sourire bienveillant et curieux qui s'y épanouissait si volontiers. Il l'étudiait depuis sa jeunesse, conduit vers lui par un père que le XVI^e^ siècle littéraire avait longtemps occupé[1].

1. Gaston Paris avait publié les *Études sur François I^er^* de son

L'époque de la Renaissance l'attirait, et l'on sait que quelques-uns de ses plus importants articles du *Journal des Savants* ont été consacrés à cette période : ceux sur le livre de P. Toldo, *Contributo allo studio della novella francese del XV et XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana* (1895, 2 articles), et sur *les Dernières Poésies de Marguerite de Navarre* (1896, 2 articles). Sur Rabelais lui-même, Gaston Paris avait publié, dans la *Revue critique*, cinq articles très pénétrants sur lesquels j'ai le devoir d'insister à cette place.

Le premier article parut en 1869 (I, p. 148-150); il est relatif aux trois éditions de Jannet, de Marty-Laveaux et de Montaiglon et Louis Lacour. « Trois éditions de Rabelais qui paraissent en même temps! L'année 1868 marquera dans les fastes rabelaisiens. Notre grand satirique est toujours resté assez à la mode en France, mais il semble, depuis quelque temps, qu'il lui arrive un renouveau de gloire et de faveur. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Je vois, au contraire, une excellente note pour notre temps dans cette recrudescence et dans cette concurrence d'éditions... »

Le second parut en 1870 (I, p. 390); il porte sur l'excellente édition des *Œuvres de Rabelais* de Burgaud des Maretz et Rathery (seconde édition, revue et augmentée). Gaston Paris fait remarquer que ces deux savants « ne partagent pas l'opinion aujourd'hui admise, qui regarde le livre II comme antérieur au livre I, et qu'ils regardent (avec raison, suivant moi, observe M. G. Paris) le livre V comme apocryphe. » Il loue beaucoup la *Notice biographique*, tout en la trouvant trop peu *gaie*, manquant d'animation et de vie : « Non seulement M. R. a utilisé tout ce qui a été publié depuis treize ans sur son héros, ... mais il a eu la bonne fortune de faire lui-même ou de pouvoir mettre le premier à profit certaines découvertes dont aucune n'est sans valeur, touchant un tel sujet, mais dont quelques-unes sont capitales. »

Les *Recherches sur Gargantua en Poitou avant Rabelais*, par Desaivre, forment l'objet du troisième article (1870, II, p. 78). « Des publications comme celle-ci montrent combien il y a à faire en France pour constituer une mythologie populaire;

père. Il éprouvait une fierté particulière à entendre dire de ces deux volumes qu'ils avaient contribué, d'une manière notable, à faire connaître davantage l'histoire des mœurs sous François Ier.

la mine est extrêmement riche et à peine effleurée. Les travailleurs qui ont le bonheur d'être à même d'y puiser peuvent rendre les plus grands services et mériter à leur nom une renommée durable; il faut seulement qu'ils comprennent que des faits recueillis sincèrement, bien notés et classés avec méthode, sont, avant tout, ce qu'on attend d'eux et ont mille fois plus de valeur que tous les systèmes aventureux auxquels ils peuvent être tentés de se livrer. »

Le quatrième article (1872, II, p. 293, non signé) est consacré à l'ouvrage de Arnstaedt : *François Rabelais und sein « Traité d'éducation.* » On y relève cette conclusion : « Certes, pour les vues hardies et lumineuses, Rabelais a droit à toute notre admiration, et il est intéressant de retrouver plus d'une de ses idées dans les philosophes postérieurs; mais il ne faut rien exagérer, et l'auteur aurait dû tenir compte des nombreuses impossibilités ou inutilités, au moins au point de vue actuel, contenues dans le plan de Ponocrates. Ce qui me paraît le plus étonnant dans ce plan, c'est de voir un savant, un érudit, comprendre si largement l'éducation et lui donner pour but de faire, non seulement des savants, mais des hommes. »

Le dernier, qui est aussi le plus étendu de tous, parut en 1877 (II, 211-216), à propos du livre de M. Jean Fleury sur *Rabelais et ses œuvres.* Le compte-rendu est conçu, — et avec justice, — dans une note très favorable. L'illustre maître fait une série de remarques originales sur « Rabelais émondé et expurgé. » En ce qui concerne l'explication des énigmes du *Gargantua* et du *Pantagruel,* il déclare qu'il n'a pas été convaincu par M. Fleury, qui a échoué dans son interprétation allégorique, comme tous les autres commentateurs avant lui. Il se prononce une fois de plus contre l'authenticité du livre V et conseille de n'accepter cette morale générale de l'histoire du mariage de Panurge : à savoir que nul ne peut échapper à sa destinée, qu'avec une forte dose d'ironie et de scepticisme, à peu près comme il faut prendre la conclusion analogue que Voltaire veut nous faire tirer des aventures de Zadig. A ses yeux, la biographie écrite par M. Fleury pèche, comme celle de Rathery, par un caractère trop constamment sérieux.

Dans nombre d'autres articles, Gaston Paris n'a pas laissé échapper l'occasion qui s'offrait à lui, à propos d'un mot, d'une expression, d'une aventure, de faire la lumière sur un certain nombre de passages de Rabelais. Sa tendresse pour le grand écrivain éclate en maint endroit de son œuvre scienti-

fique si vaste et si belle. Nous garderons pieusement les conseils et les exemples qu'il nous a donnés en essayant de marcher avec méthode et esprit de suite dans les voies qu'il a ouvertes.

A. L.

Société des Études rabelaisiennes. — La *Société* a tenu sa première assemblée générale le 25 mars 1903, à cinq heures, au Collège de France. Après une courte allocution de M. Abel Lefranc, président provisoire, on a procédé à l'admission des nouveaux adhérents qui ont été reçus à l'unanimité. Puis on a élu membres du Conseil :

MM.

Julien Baudrier (Lyon).

[Le comte *Boulay de la Meurthe*[1]].

Le Dr *A. Dureau*, conservateur de la bibliothèque de l'Académie de médecine.

Jacques Boulenger, archiviste paléographe, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Le Dr *Brémond*, président du Syndicat de la Presse scientifique.

De Chantepie du Dézert, conservateur de la bibliothèque de l'Université.

H. Clouzot, éditeur (Niort).

Th. Dufour, directeur honoraire des archives et de la bibliothèque de Genève.

Henri Grimaud (Chinon), membre de la Société archéologique de Touraine.

André Hallays, rédacteur au *Journal des Débats*.

Arthur Heulhard, rédacteur au *Figaro*.

Abel Lefranc, maître de conférences d'Histoire littéraire de la Renaissance à l'École des hautes études, secrétaire du Collège de France.

A. Maugeret, ancien vice-président de la Société botanique de France.

H. Patry, archiviste paléographe, pensionnaire de la Fondation Thiers.

L.-G. Pélissier, professeur d'histoire à l'Université de Montpellier.

1. M. le comte Boulay de la Meurthe, démissionnaire du Conseil, a été remplacé par M. le docteur A. Dureau, élu à l'assemblée du 11 juin.

Émile Picot, membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes.

Amédée Pigeon, homme de lettres.

M.-Louis Polain.

H. Schneegans, professeur de philologie romane à l'Université de Würtzburg.

Marcel Schwob, homme de lettres.

Pietro Toldo, professeur de littérature française à l'Université de Turin.

— Le Conseil de la Société s'est réuni les 9, 18 et 30 avril 1903. Il a élu le Bureau, ainsi composé :

MM.

Abel Lefranc, *président.*
De Chantepie du Dézert, Arthur Heulhard, *vice-présidents.*
Jacques Boulenger, *secrétaire-trésorier.*
H. Patry, *secrétaire-adjoint.*

Ont été nommés membres de la Commission de publication :

MM.

Émile Picot, de l'Institut.
Marcel Schwob.
Amédée Pigeon.

M. Daupeley-Gouverneur a été choisi comme imprimeur, et M. Honoré Champion comme libraire de la Société.

Il a été décidé que la Revue se vendrait au prix de 5 francs le numéro, et de 20 fr. l'année. (A partir de 1904, les membres de la Société pourront se procurer les années antérieures au prix de 15 francs.)

— La Société a tenu sa deuxième séance le 11 juin 1903, à l'École des hautes études, à cinq heures, sous la présidence de M. Abel Lefranc. Étaient présents : M. Angellier, Mlle Véra Bilibine, MM. le Dr Blanchard, Jacques Boulenger, le Dr Brémond, Cavasse, A. Christian, Louis Clément, Th. Dufour, le Dr Dureau, Van Hamel, Arthur Heulhard, W.-A.-R. Kerr, de la Perrière, M. Lazard, P.-A. Lemoisne, Henry Lemonnier, A. Maugeret, Stanislas Mouillard, H. Patry, A. Pigeon, Jean Plattard, M.-Louis Polain, Lazarre Sainéan, Tausserat-Radel, le Dr Vizerie.

On procède à l'admission des nouveaux membres, qui sont reçus à l'unanimité. M. le Dr Dureau est élu membre du Con-

seil; en remplacement de M. le comte Boulay de la Meurthe, que ses occupations ont contraint à démissionner du Conseil. Le président donne lecture du sommaire du premier numéro de la Revue. Puis il communique à la Société ses recherches sur les conditions dans lesquelles Rabelais composa le Tiers Livre. Cette étude, une fois rédigée, paraîtra dans la Revue. Elle provoque des observations intéressantes de MM. Angellier et Polain. — M. le Dr Blanchard propose de faire passer un article sur la Société dans une grande revue américaine. — Enfin la question de la bibliothèque, dont nos statuts prévoient la fondation, ayant été soulevée, M. Christian en prend texte pour promettre à la Société de lui faire don des ouvrages parus à l'Imprimerie nationale qui pourraient l'intéresser (notamment l'*Histoire de l'imprimerie* de Claudin). Cette généreuse promesse est, comme l'on pense, accueillie avec reconnaissance. — J. B.

Société des Amis et Admirateurs de Rabelais. — En 1886, un Tourangeau, M. François Audiger, prit l'initiative de la fondation de cette Société. Parmi les membres fondateurs, on remarquait : M. Rivière, député d'Indre-et-Loire, et M. Duboz, bibliothécaire municipal de Tours. Le premier congrès de la nouvelle Société eut lieu à Chinon, le 13 juin 1886. Les journaux tourangeaux publièrent les notices lues à ce congrès; mais la Société ne fit faire aucun tirage à part du compte-rendu. Cette année-là, les sociétaires reçurent seulement deux brochures de M. Audiger : 1° *les Héros de Rabelais*, in-8°, 17 p.; 2° *Rabelais à Fontenay-le-Comte*, in-8°, 8 p.

De 1887 à 1892, des congrès annuels ont été tenus à Tours. Le septième et dernier eut lieu à Chinon en 1892; puis, par suite du décès de ses principaux membres fondateurs, la Société disparut.

Ses publications se composent : 1° des deux brochures précitées; 2° des sept brochures in-8° contenant le compte-rendu de chaque congrès annuel de 1887 à 1892[1]. H. G.

« Cuideurs sont en vendanges. » — Ce proverbe figure dans un recueil de proverbes français, collectionnés, rangés par ordre alphabétique et commentés au xve siècle, qui ont été publiés en 1899 dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*

1. On en trouve le dépouillement sous la rubrique *Périodiques*.

(p. 569-601) par notre confrère M. Ernest Langlois, d'après le manuscrit 1429 du fonds de la reine au Vatican. Le commentaire latin qui accompagne ce proverbe (p. 578) est ainsi conçu : « Tempore vendemiarum comeduntur racemi habundanter, idcirco ventres facile solvuntur, ut dum quis putat solum pedere, brachas ipse coinquinat. Et da exemplum de Anastasió, quia volens se anelare, tamen emisit intestina, .xix. di., C. Anastasius. Hoc contra illos qui sue prudentie procacis nitentes a proposito turpiter defraudentur, quia non sic res eveniunt ut opinabantur. » Cette explication peut fournir aux éditeurs de Rabelais, observe M. Langlois, une note curieuse pour le passage suivant : « Notez que c'est viande celeste manger a desjeuner raisins avec fouace fraîche, mesmement des pineaulx, des fiers, des muscadeaulx, de la bicane, et des foyrars pour ceuls qui sont constipez du ventre; car ilz les font aller long comme une vouge, et souvent cuidans peter, ilz se conchient, dont sont nommez les cuideurs de vendanges » (I, *Garg.*, 25). Le même proverbe se trouve aussi dans Gringore, sous cette forme : « Tous les cuideurs ne sont pas en vendanges » (cité par Godefroy au mot *cuideur*).

La « diablerie » de Doué. — M. Clouzot a publié, dans la *Revue d'art dramatique* du 15 juin 1902, un curieux article sur *le Théâtre populaire de Doué en Anjou*. Au XVIIe siècle, il y avait encore, dans cette localité, des représentations populaires. Elles se donnaient au milieu d'un amphithéâtre à la romaine, que, vers le commencement du XVIe siècle, les habitants avaient creusé dans un coteau de pierre calcaire très tendre, et qu'un archéologue de 1584 prit pour une ruine antique. Rabelais nous parle deux fois de la « diablerie » de Doué, au livre III, chap. III, et au livre IV, chap. XIII, mais, à ce que je remarque, il ne nous dit rien de l'amphithéâtre. Ceci laisserait à penser que la prétendue ruine romaine n'existait pas encore de son temps. Comment supposer, en effet, que maître François n'aurait pas saisi l'occasion de décrire un si curieux édifice ou d'y faire quelque allusion, surtout quand on voit que la raison qui lui fait placer les représentations de Poitiers au-dessus de celles de Saumur, *Doué*, Montmorillon, Langès, Saint-Espain et Angers, c'est qu'elles se donnent dans un local qui lui paraît remarquable et qui n'est autre cependant que la grande salle du *Parloir?* Assurément, s'il avait vu le théâtre de Doué, Rabelais nous en aurait parlé. — J. B.

RABELAIS AU SALON. — Maître François figurait en bonne place au Salon, entouré de Descartes, Alfred de Vigny et Balzac, sur une toile destinée à l'hôtel de ville de Tours. Le peintre, M. Anquetin, ne s'est pas assujetti à le représenter avec une scrupuleuse exactitude et d'après les documents iconographiques. Il nous montre un Rabelais selon la tradition plutôt que selon ce qui semble être la vérité. Souhaitons à son excellent tableau tout le succès qu'il mérite.

NOTRE PORTRAIT DE RABELAIS. — Le portrait que la *Revue* publie sur sa couverture est extrait de la suite de *144 pourtraictz d'hommes illustres qui ont flory en France depuis l'an 1500*, collection généralement désignée sous le nom de *Chronologie Collée*, et qui a pour auteur Léonard Gaultier (1561, † après 1628). Notre confrère, le graveur Jacques Beltrand, a bien voulu le reproduire pour la *Société*. Ce portrait a été généralement regardé par les érudits les plus compétents, — parmi lesquels Anatole de Montaiglon, — comme celui qui présente le plus de garanties et qui a servi de prototype à la plupart des portraits postérieurs. Nous en avons fait tirer quinze épreuves d'artiste sur Chine et sur Japon, que nous mettons à la disposition des membres de la Société au prix de 5 francs.

NOS FAC-SIMILE. — Les deux autographes de Rabelais que nous reproduisons ont été publiés par M. Abel Lefranc : le premier dans le *Bulletin du bibliophile* (1901), sous le titre : *le Platon de Rabelais*, et le second dans l'*Amateur d'autographes* (1901), sous le titre : *Deux Plutarque inconnus de la bibliothèque de Rabelais*. Dans le très petit nombre des *ex libris* du Maître, ils figurent parmi les plus précieux.

DON A LA SOCIÉTÉ. — M. Arthur Heulhard vient d'offrir gracieusement à la Société 50 exemplaires de l'étude sur la prétendue lettre de Rabelais à Bernard de Salignac, qu'il a fait paraître à la Librairie de l'Art en 1902. Cette belle publication, qui renferme plusieurs photogravures et un fac-simile, est en vente au prix de 2 fr. 50 chez notre libraire, M. Champion.

QUESTIONS.

1. — Quelle explication peut-on proposer au sujet de la mention de Gargantua contenue dans la *Ballade aux lysans* de la *Legende joyeuse maistre Pierre Faifeu, contenant plusieurs singularitez et veritez... avec une epistre envoyée des champs helysées par ledict Faifeu, laquelle contient plusieurs bonnes choses en rhetorique melliflue,* par Charles Bourdigné. S. d.?

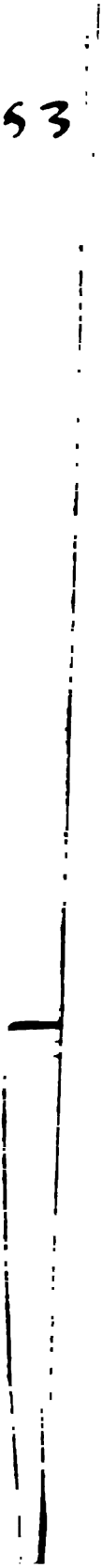
> Laissez ester Caillette le folastre,
> Les quatre Filz Aymon vestuz de bleu,
> Gargantua qui a chepveulx de plastre,
> Voyez les faits maistre Pierre Faifeu.

Cet ouvrage a été réédité en 1723 (édition à laquelle j'emprunte cette citation) et aussi de nos jours (n° 25 du *Cabinet du bibliophile,* chez Jouaust). La date de 1526 qu'on attribue à ce roman en vers dans toutes les bibliographies (notamment dans Brunet) n'est pas exacte. Cette date se trouve seulement dans la bordure historiée qui encadre le titre. Comme cela arrivait fréquemment, le bois de cette bordure est plus ancien que le livre. La légende de maître Pierre Faifeu peut donc être postérieure à l'ouvrage de Rabelais. L'interprétation raisonnée de l'allusion de Bourdigné a, de toute manière, une grande importance pour l'histoire de la légende gargantuine.

2. — Qu'est devenu le *Rabelais* usuel de Sainte-Beuve?

3. — La maison de Frapin, dont parle Rabelais dans un Prologue du livre IV, existe-t-elle encore à Angers? Un Angevin pourrait-il donner sur cette maison quelques renseignements?

4. — Que sait-on du séjour de Rabelais à Castres? La question a-t-elle été traitée récemment?



L'auteur de cette mention fait allusion aux éditions anciennes que je vais citer. J'appellerai ce texte : *B*.

3° La première édition des trois lettres a pour auteurs les frères de Sainte-Marthe. Elle s'intitule : *Epistres de Maistre François Rabelais, docteur en médecine, escrites pendant son voyage d'Italie, nouvellement mises en lumière, avec des observations historiques et l'abrégé de la vie de l'auteur* (Paris, Ch. de Sercy, 1651, in-8°). Les deux tiers environ du volume comprennent des notes sur les personnages et les événements mentionnés par Rabelais. Les frères de Sainte-Marthe ne nous ont donné aucun renseignement sur la nature et l'origine des textes dont ils se sont servis.

4° Enfin, la deuxième édition est une reproduction de la première, augmentée de quelques notes sur les personnages cités, mais aussi d'un certain nombre de fautes d'impression. Elle est intitulée : *Les lettres de François Rabelais, escrites pendant son voyage d'Italie, nouvellement mises en lumière, avec des observations historiques, par Mrs. de Sainte-Marthe, et un abrégé de la vie de l'autheur* (Brusselle, François Foppens, 1710, in-8°).

Avant d'aborder l'examen de l'authenticité des lettres, il nous faut rappeler différentes observations que l'on a faites sur la disposition de leur texte, sur leurs dates et sur la correspondance dont elles ont dû faire partie.

1° Dans le ms. *A*, chacune des lettres débute par le mot « Monsr, » se divise en paragraphes commençant aussi par le mot « Monsr » et se termine par des formules de politesse et une date. Les frères Sainte-Marthe ont considéré chaque paragraphe comme formant une « épître » distincte : leur édition se trouve ainsi comprendre seize « épîtres. » Mais c'est là une division arbitraire, et Rabelais a expédié en trois fois seulement ce qui nous reste de sa correspondance avec l'évêque de Maillezais. En effet, on ne trouve que trois fois des formules de politesse et une date. De plus, le texte *B*, qui correspond aux épîtres VII à IX de l'édition, ne forme qu'une seule

dépêche; or, c'est de lui (comme nous le verrons), que les Sainte-Marthe se sont servis; donc, c'est eux-mêmes qui l'ont morcelé. Ils ont fait de même pour les deux autres lettres, dont le ms. *A* nous donne l'état primitif. C'est là, au reste, un fait connu depuis longtemps. Aucun des éditeurs modernes n'a imité les frères Sainte-Marthe, et tous se sont trouvés d'accord pour respecter la division en trois longues dépêches, qui est celle que nous offrent les manuscrits.

2° La lettre n° 1 se termine par une date ainsi formulée dans *A* (fol. 68 v°) : « A Rome, ce xxx^e^ jour de décembre. » Dans l'édition, ces mots sont suivis, à tort, du millésime 1536; c'est 1535 qu'il aurait fallu mettre. En effet, Rabelais annonce, dans cette même lettre n° 1, l'envoi d'un « almanach pour l'an qui vient 1536. » — Le texte de la bulle, dont il dit qu'il n'a plus qu'à la « lever, » nous a été conservé et porte la date du 17 janvier 1536[1]. — Il rapporte comme des nouvelles récentes des événements que l'on sait avoir eu lieu en 1535, par exemple l'entrée de l'empereur Charles-Quint à Naples (25 novembre)[2] ou la mort du duc de Milan (2 novembre)[3]. — Enfin, il rappelle à l'évêque de Maillezais, au commencement de la lettre n° 2, qu'il lui a écrit pour la dernière fois le 30 décembre précédent. Or, comme la dépêche n° 2 est datée du 28 janvier 1536, il faut que le 30 décembre *précédent* soit le 30 décembre 1535. — Ces remarques prouvent clairement que la première lettre est de 1535.

Pourtant, M. Marty-Laveaux constate que tous les éditeurs avant lui ont adopté la date de 1536[4]. Deux d'entre eux, MM. Burgaud des Marets et Rathery proposent[5], pour justifier leur choix, qu'on lise : « Un almanach pour

1. Éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 348.
2. Lettre de Ch. Hémard au chancelier Du Bourg, 5 décembre 1535 (Bibl. nat., ms. fr. 19751, fol. 58).
3. Même lettre (Ibid., fol. 58 v°).
4. T. IV, p. 390.
5. *Œuvres de Rabelais*, 3^e^ éd. (Paris, F. Didot, 1893, in-12), t. II, p. 585, note 3.

l'an qui vient *1537* » au lieu de « *1536.* » Cela aurait pour conséquence immédiate de rajeunir d'une année les lettres nos 2 et 3, qui sont pourtant datées expressément, dans *A* et dans *B*, de 1536. Ainsi, pour soutenir cette hypothèse gratuite, il faudrait corriger le texte en deux endroits. C'est inadmissible.

3° Les trois lettres qui nous sont restées paraissent n'être qu'un fragment d'une correspondance plus importante. A plusieurs reprises, en effet, Rabelais y fait allusion à d'autres dépêches qu'il aurait envoyées à l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac. Par exemple, au début de la lettre du 30 décembre 1535, qui est la première que nous ayons, il dit : « Mons^r, je vous escrivy du XXIX^e de novembre bien amplement...[1]. » En relevant les mentions de ce genre, M. Heulhard est arrivé à se faire une idée de la correspondance échangée entre Rabelais et l'évêque[2]. Celui-ci dut recevoir : 1° un paquet de lettres de Ferrare; 2° un autre de Rome, « avec un chiffre conventionnel pour correspondre secrètement; » 3° des lettres de Rome, des 18 et 22 octobre 1535, « contenant quatre signatures relatives aux bénéfices du frère[3] dom Philippe, religieux de Maillezais; » 4° une lettre de Rome du 29 novembre 1535, « avec des graines de Naples pour les salades des jardins de L'Ermenaud et Ligugé, hormis la *pimprenelle* que Rabelais n'a pu trouver encore; » 5°, 6° et 7° les trois lettres que nous possédons.

I.

Il y a lieu de se demander si ces trois lettres sont authentiques. Elles sont publiées dans toutes les éditions de Rabelais. Le dernier biographe de Rabelais en Italie,

1. Éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 340.

2. *Rabelais; ses voyages en Italie, son exil à Metz* (Paris, librairie de l'Art, 1891, gr. in-8°), p. 52, 53.

3. On lit dans *A*, fol. 64, non pas « *frère* dom Philippe, » mais « *feu* dom Philippes. »

M. Heulhard, s'en est servi. Deux d'entre elles (nos 1 et 3), pourtant, ne nous sont connues que par une copie du XVIIe siècle (*A*) et par une édition de 1651. Pour la troisième (no 2) seulement, nous possédons un texte qui peut passer pour original : le ms. *B*.

Or, il n'apparaît pas avec évidence que ce ms. soit de la main de Rabelais. Quelques rares spécimens de l'écriture de Maître François nous sont restés, qui ont été publiés en photogravure[1]. Au premier abord, ils paraissent offrir une ressemblance avec *B*. Mais une comparaison plus attentive a permis à d'excellents paléographes d'affirmer que cette dernière pièce n'a pas été écrite par Rabelais[2]. Assurément, une expertise d'écriture ne peut point fournir, à mon avis, d'argument péremptoire contre l'authenticité d'un texte; cependant, on en peut tirer des présomptions morales à cet égard. Aussi, dans le cas présent, nous ne nous croirons pas autorisés par les différences graphiques de *B* avec les spécimens connus de l'écriture rabelaisienne à croire que *B* soit certainement inauthentique, mais nous en déduirons néanmoins qu'il est fort ***possible*** qu'il le soit.

Tout d'abord, nous remarquons que l'écriture de *B* a

1. Les meilleurs fac-similés des mentions autographes apposées sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier ont été publiés par le Dr R. Gordon : *F. Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier* (Montpellier et Paris, Coulet et Lemerre, 1876, in-4°). M. Étienne Charavay, dans son *Inventaire des autographes... réunis par M. Benjamin Fillon,* déjà cité, donne le fac-similé d'une lettre de Rabelais à Budé (t. II, p. 14, n° 866) et de la signature d'une quittance (douteuse) datée de Rome, le 18 juin 1548 (t. I, p. 4-5). La lettre dite « à Bernard de Salignac, » et dont le véritable destinataire n'est autre qu'Érasme, a été reproduite par M. Arthur Heulhard, *Une lettre fameuse...* (Paris, librairie de l'Art, 1902, gr. in-4°), p. 7. Enfin, des annotations manuscrites de Rabelais sur un volume de Platon et sur un volume de Plutarque ont été étudiées par M. Abel Lefranc dans le *Bull. du bibliophile* (1901) et dans l'*Amateur d'autographes* (1901). Ces annotations ont été reproduites, en outre, dans le fasc. 1 de la *Revue des Études rabelaisiennes,* p. 28 et 60.

2. Je puis invoquer le témoignage de M. Abel Lefranc (voy. l'article précédent) et de M. Léon Gauthier, des Archives nationales.

LES LETTRES DE RABELAIS

DANS LES COLLECTIONS FILLON ET MORRISON

ET NOTRE FAC-SIMILÉ.

L'*Inventaire des autographes et documents historiques réunis par M. Benjamin Fillon,* décrits par Étienne Charavay, signale (t. II, nos 866 et 867) deux lettres de l'auteur du *Pantagruel*[1]. La première est une lettre en latin et en grec, datée de Fontenay-le-Comte le 4 mars (vers 1520) et adressée à Guillaume Budé. L'*Inventaire* en fournit un fac-similé très satisfaisant. Grâce à cette reproduction, la question, jusque-là non résolue, de l'authenticité de la pièce put être tranchée. Il ne saurait plus désormais subsister aucun doute : cette lettre est le plus précieux et le plus important des autographes de Rabelais. Avant l'apparition du catalogue Fillon, les érudits étaient à peu près d'accord pour rejeter cette épître à Budé, qui, mal publiée par Scheler, en 1860, dans le *Bibliophile belge,* demeurait quasi-inintelligible en plusieurs endroits. A ce moment, un libraire de Londres venait d'acquérir le document d'un libraire bruxellois, M. Heussner. Ce dernier le tenait « d'un particulier du nord de l'Allemagne, qui l'avait reçu, par héritage, de son beau-père. » A l'époque où il écrivit cette lettre, Rabelais, très jeune moine au couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, puisqu'il se qualifie encore d' « adolescens, » avait déjà adopté l'écriture italienne, et il ne semble pas qu'il en ait jamais changé par la suite. C'était pour les partisans des idées de la Renaissance un moyen de rendre sensible leur

1. Il indique, en outre, dans la série des initiateurs (t. I, n° 6), une quittance datée de Rome, le 18 juin 1548, avec quatre mots autographes de Rabelais (fac-similé joint), mais nous n'avons pas à nous occuper ici de ce document.

attachement aux études nouvelles et une sorte de protestation contre l'écriture « gothique », symbole de l'ancienne culture. En effet, l'une des caractéristiques de la première éducation de Gargantua, sous le grand docteur en théologie maître Thubal Holoferne, c'est qu'il apprit à écrire *gothiquement*, tandis que le programme de seconde éducation, dirigée par Ponocrates et conçue tout à rebours de l'autre, stipule que le fils de Grandgousier apprit aussi à écrire, bien traire et former les *antiques et romaines lettres*. Nous avons, du reste, insisté sur l'intérêt de cette distinction dans de précédentes études[1].

Quoi qu'il en soit, une comparaison attentive avec les fac-similés des mentions autographes de Rabelais contenues dans les registres universitaires de Montpellier démontre, de la façon la plus évidente, l'authenticité de l'original de la lettre adressée à Guillaume Budé. Les érudits peuvent en user sans crainte[2], et Marty-Laveaux a été bien inspiré en insérant ce texte essentiel, — trop longtemps suspecté ou dédaigné, — dans le tome IV de son édition de Rabelais. L'autographe de cette lettre, lors de la vente de la collection B. Fillon, fut réservé ; toutefois, il passa peu après dans les mains de M. Morrison et fut de nouveau décrit dans le catalogue de sa célèbre collection. M. Léopold Delisle a eu l'occasion de faire remarquer que les cotes 224 et 225 qui ont été mises en tête des deux feuillets de ce document par une main du XVI^e^ siècle, ou du commencement du XVII^e^, nous font voir que la lettre a formé les feuillets 224 et 225 d'un volume qui a dû être dépecé depuis plus ou moins longtemps.

La seconde lettre manuscrite de la collection B. Fillon,

1. *Deux Plutarque inconnus de la bibliothèque de Rabelais*, dans l'*Amateur d'autographes*, 1901, p. 118, 120, et même *Revue*, 1903, p. 120.

2. Elle nous a permis de préciser, à notre cours d'histoire littéraire de la Renaissance, plusieurs circonstances importantes du « moniage » de Rabelais. Nous avons démontré, en outre, grâce à ce document, que Rabelais, qualifié d'*adolescens* vers 1520 ou 1522, ne pouvait être né en 1483, comme on l'imprime communément.

décrite sous le nº 867, et dont on ne donnait point le fac-similé, était une des trois lettres écrites par Rabelais, pendant son voyage d'Italie, à l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac, celle qui est datée de Rome, le 28 janvier 1536. L'auteur du catalogue disait d'elle : L. S., c'est-à-dire : lettre signée, s'abstenant ainsi d'en faire un autographe certain de Rabelais. Il terminait sa notice par ces mots : « Le surplus du texte, connu par la publication qui en a été faite, est entièrement relatif aux événements politiques accomplis alors à Rome, dans le reste de l'Italie et en Orient. Il diffère quelque peu de l'imprimé et mériterait d'être édité de nouveau. » Cette pièce, adjugée pour la somme de 1,000 francs, passa également dans la collection Morrison, et le catalogue de cette dernière en donna le texte, mais non le fac-similé (voy. le *Catalogue of the collection of autograph letters and historical documents formed between 1865 and 1882 by Alfred Morrison,* compiled und annotated under the direction of A. W. Thibaudeau. Londres, 6 vol. in-fol., 1883-1892, avec 166 planches, p. 212-214). Cette absence frappa M. Léopold Delisle, qui, dans son second article du *Journal des Savants* (1893, p. 534-535) sur la collection Morrison, après avoir montré que la date fixée par l'auteur du catalogue pour ce document était inexacte, ajouta ceci : « On regrettera qu'un fac-similé photographique n'ait pas été joint au texte de la lettre; nous aurions eu là une pièce très curieuse à étudier pour trancher la question si controversée de l'écriture de Rabelais et de l'authenticité de plusieurs lettres de cet écrivain découvertes en 1839 et en 1846. »

Au moment où j'étudiais, il y a deux ans, les divers ex-libris et annotations marginales de Rabelais, je fus frappé à mon tour de cette lacune. Sur le conseil de M. N. Charavay, je n'hésitai pas à m'adresser au docte conservateur de la collection, M. Edmond Deprez. Avec un empressement et une obligeance dont je ne saurais assez le remercier, M. Deprez obtint pour moi de

Mme Morrison, à qui j'exprime ma profonde gratitude, l'autorisation de faire prendre des reproductions photographiques de l'adresse et des 4 pages 1/2 in-fol. de la mystérieuse épître, pour servir à mes leçons de l'École pratique des hautes études. Et c'est ainsi que j'ai pu mettre à la disposition de la *Société des Études rabelaisiennes* les cinq fac-similés ci-joints. Désormais, la question de l'authenticité de la pièce pourra être discutée en connaissance de cause[1]. Le vœu formulé naguère par l'éminent directeur de notre Bibliothèque nationale est réalisé. J'ajoute que je considère sans hésitation que la lettre n'est pas de la main de Rabelais et que nous avons affaire à une copie ancienne, sans doute contemporaine du Maître. Toutefois, l'intérêt de ce document et du texte qu'il nous fournit demeure incontestable. C'est un nouveau problème rabelaisien qui va être ainsi résolu[2].

A. L.

1. Voy. plus loin l'étude de M. Jacques Boulenger.

2. Puisque j'ai été amené à parler de la collection B. Fillon, je crois utile de faire savoir que la correspondance de ce grand collectionneur et érudit vient d'être déposée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (n. a. fr. 20154-20158). J'ai jadis dépouillé les lettres échangées entre Anatole de Montaiglon et Benjamin Fillon. Je n'y ai trouvé rien d'important sur Rabelais : de nombreuses allusions, mais rien qui ne se retrouve dans les œuvres de l'un ou de l'autre de ces érudits.

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LES LETTRES ÉCRITES D'ITALIE

PAR FRANÇOIS RABELAIS.

Nous avons deux manuscrits et deux éditions anciennes des lettres écrites par Rabelais à l'évêque de Maillezais :

1° La Bibliothèque nationale en renferme une copie, faite au XVII^e^ siècle, intitulée : « Trois lettres de M. François Rabelais, transcriptes sur les originaux, escrites de Rome, 1536[1]. » Ce manuscrit a été publié par M. Jannet[2] et par M. Marty-Laveaux[3]. Je le désignerai par la lettre *A* dans le cours de cette étude.

2° On conserve dans la collection Morrison[4], à Londres, une lettre de quatre pages et demie in-folio datée du « XVIII^e^ de janvier 1536 » et signée « Franç. Rabelais. » Cette pièce faisait anciennement partie de la collection de M. Benjamin Fillon[5]. Elle est d'une écriture du XVI^e^ siècle et se présente comme l'original de la seconde des lettres de *A*. Une main, qui paraît être du XVIII^e^ siècle, a écrit en tête les mots suivants : « 1536. L. de Rabelais. Original a l'Evesque de Maillezais a Rome. Elle est imprimée. »

1. Ms. fonds Dupuy, n° 606, fol. 63-80.

2. *Œuvres de Rabelais* (Paris, Lemerre, 1867-1874, 7 vol. in-16), t. VI, p. 59 et suiv.

3. *Les Œuvres de maistre Franç. Rabelais* (Paris, Lemerre, 1877-1902, 5 vol. in-8°), t. III, p. 340 et suiv.

4. Voy. *Catalogue of the collection of autograph letters and historical documents formed between 1865 and 1882 by Alfred Morrison,* compiled and annotated under the direction of A. W. Thibaudeau (Londres 1883-92, 6 vol. in-fol.).

5. Ét. Charavay, *Inventaire des autographes... réunis par M. Benjamin Fillon* (Paris, Charavay, 1879, in-4°), t. II, p. 14, n° 867.

L'auteur de cette mention fait allusion aux éditions anciennes que je vais citer. J'appellerai ce texte : *B*.

3° La première édition des trois lettres a pour auteurs les frères de Sainte-Marthe. Elle s'intitule : *Epistres de Maistre François Rabelais, docteur en médecine, escrites pendant son voyage d'Italie, nouvellement mises en lumière, avec des observations historiques et l'abrégé de la vie de l'auteur* (Paris, Ch. de Sercy, 1651, in-8°). Les deux tiers environ du volume comprennent des notes sur les personnages et les événements mentionnés par Rabelais. Les frères de Sainte-Marthe ne nous ont donné aucun renseignement sur la nature et l'origine des textes dont ils se sont servis.

4° Enfin, la deuxième édition est une reproduction de la première, augmentée de quelques notes sur les personnages cités, mais aussi d'un certain nombre de fautes d'impression. Elle est intitulée : *Les lettres de François Rabelais, escrites pendant son voyage d'Italie, nouvellement mises en lumière, avec des observations historiques, par Mrs. de Sainte-Marthe, et un abrégé de la vie de l'autheur* (Brusselle, François Foppens, 1710, in-8°).

Avant d'aborder l'examen de l'authenticité des lettres, il nous faut rappeler différentes observations que l'on a faites sur la disposition de leur texte, sur leurs dates et sur la correspondance dont elles ont dû faire partie.

1° Dans le ms. *A*, chacune des lettres débute par le mot « Mons^{r}, » se divise en paragraphes commençant aussi par le mot « Mons^{r} » et se termine par des formules de politesse et une date. Les frères Sainte-Marthe ont considéré chaque paragraphe comme formant une « épître » distincte : leur édition se trouve ainsi comprendre seize « épîtres. » Mais c'est là une division arbitraire, et Rabelais a expédié en trois fois seulement ce qui nous reste de sa correspondance avec l'évêque de Maillezais. En effet, on ne trouve que trois fois des formules de politesse et une date. De plus, le texte *B*, qui correspond aux épîtres VII à IX de l'édition, ne forme qu'une seule

dépêche; or, c'est de lui (comme nous le verrons), que les Sainte-Marthe se sont servis; donc, c'est eux-mêmes qui l'ont morcelé. Ils ont fait de même pour les deux autres lettres, dont le ms. *A* nous donne l'état primitif. C'est là, au reste, un fait connu depuis longtemps. Aucun des éditeurs modernes n'a imité les frères Sainte-Marthe, et tous se sont trouvés d'accord pour respecter la division en trois longues dépêches, qui est celle que nous offrent les manuscrits.

2° La lettre n° 1 se termine par une date ainsi formulée dans *A* (fol. 68 v°) : « A Rome, ce xxx^e^ jour de décembre. » Dans l'édition, ces mots sont suivis, à tort, du millésime 1536; c'est 1535 qu'il aurait fallu mettre. En effet, Rabelais annonce, dans cette même lettre n° 1, l'envoi d'un « almanach pour l'an qui vient 1536. » — Le texte de la bulle, dont il dit qu'il n'a plus qu'à la « lever, » nous a été conservé et porte la date du 17 janvier 1536[1]. — Il rapporte comme des nouvelles récentes des événements que l'on sait avoir eu lieu en 1535, par exemple l'entrée de l'empereur Charles-Quint à Naples (25 novembre)[2] ou la mort du duc de Milan (2 novembre)[3]. — Enfin, il rappelle à l'évêque de Maillezais, au commencement de la lettre n° 2, qu'il lui a écrit pour la dernière fois le 30 décembre précédent. Or, comme la dépêche n° 2 est datée du 28 janvier 1536, il faut que le 30 décembre *précédent* soit le 30 décembre 1535. — Ces remarques prouvent clairement que la première lettre est de 1535.

Pourtant, M. Marty-Laveaux constate que tous les éditeurs avant lui ont adopté la date de 1536[4]. Deux d'entre eux, MM. Burgaud des Marets et Rathery proposent[5], pour justifier leur choix, qu'on lise : « Un almanach pour

1. Éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 348.
2. Lettre de Ch. Hémard au chancelier Du Bourg, 5 décembre 1535 (Bibl. nat., ms. fr. 19751, fol. 58).
3. Même lettre (Ibid., fol. 58 v°).
4. T. IV, p. 390.
5. *Œuvres de Rabelais*, 3e éd. (Paris, F. Didot, 1893, in-12), t. II, p. 585, note 3.

l'an qui vient *1537* » au lieu de « *1536.* » Cela aurait pour conséquence immédiate de rajeunir d'une année les lettres nos 2 et 3, qui sont pourtant datées expressément, dans *A* et dans *B*, de 1536. Ainsi, pour soutenir cette hypothèse gratuite, il faudrait corriger le texte en deux endroits. C'est inadmissible.

3° Les trois lettres qui nous sont restées paraissent n'être qu'un fragment d'une correspondance plus importante. A plusieurs reprises, en effet, Rabelais y fait allusion à d'autres dépêches qu'il aurait envoyées à l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac. Par exemple, au début de la lettre du 30 décembre 1535, qui est la première que nous ayons, il dit : « Monsr, je vous escrivy du xxixe de novembre bien amplement...[1]. » En relevant les mentions de ce genre, M. Heulhard est arrivé à se faire une idée de la correspondance échangée entre Rabelais et l'évêque[2]. Celui-ci dut recevoir : 1° un paquet de lettres de Ferrare; 2° un autre de Rome, « avec un chiffre conventionnel pour correspondre secrètement; » 3° des lettres de Rome, des 18 et 22 octobre 1535, « contenant quatre signatures relatives aux bénéfices du frère[3] dom Philippe, religieux de Maillezais; » 4° une lettre de Rome du 29 novembre 1535, « avec des graines de Naples pour les salades des jardins de L'Ermenaud et Ligugé, hormis la *pimprenelle* que Rabelais n'a pu trouver encore; » 5°, 6° et 7° les trois lettres que nous possédons.

I.

Il y a lieu de se demander si ces trois lettres sont authentiques. Elles sont publiées dans toutes les éditions de Rabelais. Le dernier biographe de Rabelais en Italie,

1. Éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 340.

2. *Rabelais; ses voyages en Italie, son exil à Metz* (Paris, librairie de l'Art, 1891, gr. in-8°), p. 52, 53.

3. On lit dans *A*, fol. 64, non pas « *frère* dom Philippe, » mais « *feu* dom Philippes. »

M. Heulhard, s'en est servi. Deux d'entre elles (nos 1 et 3), pourtant, ne nous sont connues que par une copie du XVIIe siècle (*A*) et par une édition de 1651. Pour la troisième (no 2) seulement, nous possédons un texte qui peut passer pour original : le ms. *B*.

Or, il n'apparaît pas avec évidence que ce ms. soit de la main de Rabelais. Quelques rares spécimens de l'écriture de Maître François nous sont restés, qui ont été publiés en photogravure[1]. Au premier abord, ils paraissent offrir une ressemblance avec *B*. Mais une comparaison plus attentive a permis à d'excellents paléographes d'affirmer que cette dernière pièce n'a pas été écrite par Rabelais[2]. Assurément, une expertise d'écriture ne peut point fournir, à mon avis, d'argument péremptoire contre l'authenticité d'un texte; cependant, on en peut tirer des présomptions morales à cet égard. Aussi, dans le cas présent, nous ne nous croirons pas autorisés par les différences graphiques de *B* avec les spécimens connus de l'écriture rabelaisienne à croire que *B* soit certainement inauthentique, mais nous en déduirons néanmoins qu'il est fort ***possible*** qu'il le soit.

Tout d'abord, nous remarquons que l'écriture de *B* a

1. Les meilleurs fac-similés des mentions autographes apposées sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier ont été publiés par le Dr R. Gordon : *F. Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier* (Montpellier et Paris, Coulet et Lemerre, 1876, in-4°). M. Étienne Charavay, dans son *Inventaire des autographes... réunis par M. Benjamin Fillon,* déjà cité, donne le fac-similé d'une lettre de Rabelais à Budé (t. II, p. 14, n° 866) et de la signature d'une quittance (douteuse) datée de Rome, le 18 juin 1548 (t. I, p. 4-5). La lettre dite « à Bernard de Salignac, » et dont le véritable destinataire n'est autre qu'Érasme, a été reproduite par M. Arthur Heulhard, *Une lettre fameuse...* (Paris, librairie de l'Art, 1902, gr. in-4°), p. 7. Enfin, des annotations manuscrites de Rabelais sur un volume de Platon et sur un volume de Plutarque ont été étudiées par M. Abel Lefranc dans le *Bull. du bibliophile* (1901) et dans l'*Amateur d'autographes* (1901). Ces annotations ont été reproduites, en outre, dans le fasc. 1 de la *Revue des Études rabelaisiennes,* p. 28 et 60.

2. Je puis invoquer le témoignage de M. Abel Lefranc (voy. l'article précédent) et de M. Léon Gauthier, des Archives nationales.

l'aspect archaïque, les angles aigus et l'allure raide de la gothique du XVI^e^ siècle. Prenons maintenant les lettres de Rabelais à Budé et à Érasme, publiées en fac-similé par MM. Charavay et Arthur Heulhard. Ces pièces sont d'une écriture arrondie, simple et d'apparence assez moderne, dont la mode, apportée d'Italie, se répandit en France parmi les humanistes de la Renaissance. Les trois inscriptions de Rabelais sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier, reproduites par M. Gordon[1], sont de cette même écriture italienne. On s'en aperçoit clairement en comparant leurs abréviations et leurs caractères avec ceux du texte *B*, qui, lui, est écrit en gothique cursive. La différence apparaît surtout dans les majuscules : celles de *B* sont toutes prises à l'alphabet gothique ; au contraire, celles des fac-similés Charavay, Heulhard et Gordon, sauf peut-être l'*e* et l'*s*, appartiennent à l'alphabet italien.

Or, deux des fac-similés Gordon datent de 1530 et le troisième de 1537. La lettre à Budé, publiée par M. Charavay, est probablement de 1522 et en tout cas bien antérieure à 1536, date de *B*, puisqu'elle nous montre Rabelais étudiant à Fontenay-le-Comte sous la direction de Pierre Lamy. La lettre à Érasme est datée de novembre 1532. Si l'on considérait le texte *B* comme écrit par Rabelais lui-même, il faudrait donc admettre que celui-ci, après avoir adopté l'écriture à la mode parmi ces humanistes dont il se flattait d'être, l'aurait abandonnée en 1536, époque où il écrivait *B*, pour la reprendre aussitôt après, dès le 22 mai 1537, date du troisième fac-similé Gordon.

C'est là une première difficulté. Il en est d'autres. Ainsi, les jambages de la pièce *B* sont renversés vers la gauche, tandis que les hastes inclinent à droite ; au contraire, dans les fac-similés Gordon, Heulhard et Charavay, les lettres sont plus ou moins, mais constamment, penchées vers la droite. Supposera-t-on que Rabelais a renversé son écriture exprès pour écrire la pièce *B*? Quel intérêt y aurait-il eu?

1. *Op. cit.*, p. 17, 19 et 26.

De même, la signature qui termine *B* n'est pas semblable à celles que nous connaissons. Parmi ces dernières, les unes ne comportent pas de prénom; l'*f* initial du prénom est figuré par le premier trait vertical de l'*r* du nom prolongé et barré; en outre, à la suite du mot *Rabelesus* se trouve un paraphe très contourné. Ce mode de signature est le plus fréquent; on le rencontre sur quatre pièces de 1530[1], sur une pièce de 1531[2], sur deux pièces de 1537[3] et sur une pièce (douteuse) de 1548[4]. Le fac-similé de la lettre à Budé, celui de la lettre à Érasme[5] et les deux ex-libris[6] nous en montrent un autre : ils portent le nom et le prénom en toutes lettres et n'ont pas de paraphe. Enfin, sur un acte de 1530[7], on trouve le prénom en toutes lettres et le nom de famille abrégé : *Rab.*[8]. Tels sont les trois genres de signatures employés par Rabelais à notre connaissance. Nulle part on ne voit, comme dans la pièce *B*, une abréviation par suspension du prénom, et, en lieu de paraphe, un simple trait oblique.

Cette constatation n'implique pas forcément que la signature de *B* soit un faux. Cette signature ne ressemble pas à celles que nous connaissons; il se peut pourtant qu'elle soit authentique. Mais il est au moins probable qu'elle ne l'est pas.

Nous avons donc une double raison de penser que la lettre n'est pas autographe. Rien, d'autre part, ne nous autorise à supposer que celui qui l'a écrite ait voulu faire croire qu'elle l'était. Pour nous, la ressemblance de l'écriture de *B* avec celle des autographes, d'ailleurs assez vague, est fortuite, et le scribe n'a pas cherché à imiter

1. Gordon, p. 17, 19, 38, 42.
2. Gordon, p. 44.
3. Gordon, p. 26, 48.
4. Quittance du 18 juin 1548 (Charavay, *Inventaire...*, t. I, p. 4-5).
5. Charavay, *op. cit.*, t. II, p. 14; Heulhard, *loc. cit.*
6. Lefranc, *loc. cit.*
7. Gordon, p. 47.
8. Parce que, à ce qu'il semble, Rabelais n'a pas eu la place d'écrire son nom en toutes lettres.

Rabelais. S'il en avait eu l'intention, en effet, sa graphie ne présenterait pas des différences *constantes* avec celle de son modèle; il aurait pu reproduire maladroitement certaines lettres, mais il ne les reproduirait pas invariablement mal et en leur donnant la même forme. Ainsi, par exemple, il ne remplacerait pas *toujours* les majuscules romaines par des majuscules gothiques. Je crois donc que l'auteur de *B* n'a pas cherché à faire passer son écriture pour celle de Rabelais et que c'est par hasard qu'il y a ressemblance. Dans ce cas, on s'expliquerait les analogies et les différences de la signature de *B* avec celle des autres textes; l'analogie est dans l'écriture; la différence dans les paraphes, c'est-à-dire précisément dans ce qui, en cas de faux, aurait été le plus facile à imiter par un faussaire[1].

En somme, si nous ne pouvons déclarer en toute certitude que *B* n'est pas autographe, nous pouvons dire au moins qu'il y a bien des probabilités pour cela. J'incline à penser que c'est une copie contemporaine plutôt qu'un faux fabriqué de toutes pièces. Mais il nous suffit d'avoir établi, pour le moment, que *B peut* n'avoir pas été écrit par Rabelais, parce que cela jette un doute sur l'authenticité des lettres d'Italie et justifie notre examen.

II.

Il nous reste à examiner le texte *A* et l'édition de 1651. Le premier se présente franchement comme une copie. Il est, en effet, intitulé : « Trois lettres de M. François Rabelais, *transcriptes sur les originaux*, escrites de Rome, 1536. » Son écriture paraît dater de la première moitié du

1. Si même on trouvait que la signature pût être de Rabelais, ce ne serait pas encore une raison pour que le texte fût de lui, ni même pour qu'une imitation de son écriture s'y manifestât; on trouve souvent au XVI^e^ siècle des copies où la signature originale est imitée, sans que l'auteur de la copie ait eu l'intention de faire un faux. De même aujourd'hui dans des éditions imprimées de lettres, par exemple, on reproduit quelquefois les signatures en fac-similé.

XVII^e siècle. Il renferme, comme nous l'avons dit, trois épîtres, du 30 décembre 1535, du 28 janvier et du 13 février 1536.

Si l'on compare le texte de la lettre n° 2 (28 janvier 1536) dans *A* et dans *B*, on relève des variantes nombreuses, mais sans grand intérêt, car elles ne portent guère que sur l'orthographe. *A* est d'une orthographe plus simple et moins archaïque que *B*. Ainsi, les *y* et les *ꝛ* finaux qui, selon la mode du XVI^e siècle, hérissent le texte *B*, sont presque partout, dans *A*, remplacés par des *i* et des *s*. De même la forme des mots est rajeunie : ***messaigiers*** devient ***messagiers; demourant, demeurant; guaigner, gaigner; sus, sur; nauf, nef;*** etc. Au premier abord, le texte *A* paraît donc être une copie, rajeunie quant à l'orthographe, de *B*.

Pourtant, l'examen minutieux des variantes soulève une objection à cette théorie. J'ai relevé dans *A*, en effet, un certain nombre de leçons qui semblent plus archaïques que celles de *B* ou qui en diffèrent complètement. En voici l'énumération :

	Texte *B*.	Texte *A*.
1.	Envoiray.	Envoyeray.
2.	Metz.	Mects.
3.	Estoyt allé.	Allé ***manque***.
4.	Envoiray.	Envoyeray.
5.	Rome.	Romme.
6.	Apparat.	Aparat.
7.	Equaler.	Equaller.
8.	Interpretent.	Interprettent.
9.	Recompense.	Rescompense.
10.	Qui.	Lesquels.
11.	Etc., et.	Et ***manque***.
12.	Mules.	Mulles.
13.	Pontifical.	Pontificat.
14.	Eut.	Eust.
15.	Rolle.	Roolle.

	Texte *B*.	Texte *A*.
16.	Exeques.	Exceques.
17.	Honorables.	Honnorables.
18.	En.	A.
19.	A dire.	Adieu.
20.	Defaicte.	Deffaicte.
21.	Extrême.	Grande.
22.	Galères.	Gallères.

Les variantes nos 3, 10, 11, 18 et 19 méritent qu'on les examine une à une; nous y viendrons tout à l'heure. — Mais les dix-sept autres présentent un caractère commun : c'est que les leçons de *A* y sont plus éloignées de notre orthographe actuelle que celles de *B*. Pouvons-nous, malgré cela, continuer à considérer *A* comme une copie rajeunie de *B*?

Remarquons, tout d'abord, que ces dix-sept variantes constituent l'exception. Dans toutes celles que j'ai relevées, en dehors d'elles, on constate que l'orthographe de *A* est plus simple et plus proche de la nôtre que celle de *B*. Ceci nous autoriserait presque à conclure, en négligeant l'exception, que *A* est bien un état rajeuni du texte *B*.

Mais l'exception elle-même n'est qu'apparente. Bien qu'elle nous semble plus archaïque que celle de *B*, l'orthographe de *A*, dans les dix-sept variantes que nous étudions, est très probablement celle du XVIIe siècle. S'il est vrai, en effet, qu'en général une tendance à la simplification se manifestait alors dans l'orthographe, cette tendance n'était pas absolue; l'usage n'était pas fixé et variait selon les personnes : un copiste pouvait écrire certains mots d'une manière plus compliquée qu'on ne l'aurait fait au siècle précédent, et cela, peut-être, sous prétexte de les écrire d'une façon plus logique. Il suit de là que, voulant donner un aspect plus moderne à un texte du XVIe siècle, ce copiste devait se trouver amené à en simplifier l'orthographe presque partout, mais aussi à la compliquer pour

certains mots[1]. C'est précisément ce qu'a fait l'auteur de *A*, en reproduisant *B*, il voulait mettre son modèle au goût de son temps; pour cela, il a fallu qu'il simplifiât en général l'orthographe, mais aussi qu'il la compliquât en quelques endroits.

Cependant, dira-t-on, dans les variantes nos 3, 10, 11, 18 et 19, non seulement l'orthographe, mais les mots eux-mêmes diffèrent; il est difficile de croire que, si l'auteur de *A* a copié *B*, il ait pu passer des mots et en changer d'autres. Examinons ces variantes, et nous verrons qu'elles s'expliquent aisément :

Var. n° 3. — Le texte *B* porte : « Où il estoyt allé avecques les cardinaulx... » Mais le mot « allé » est barré fortuitement par le prolongement de l'X du mot « Xaintes, » qui est placé, à la ligne précédente, juste au-dessus de lui. On s'explique très bien comment le copiste de *A* a cru que « allé » avait été volontairement raturé, et ne l'a pas reproduit.

Var. n° 10. — « Qui » est parfaitement lisible dans *B*. Je ne vois pas pourquoi le copiste de *A* a mis « lesquels. »

Var. n° 11. — Le signe de « et » a été confondu par le copiste de *A* avec le signe de « etc., » qui le précède immédiatement.

Var. n° 18. — *B* porte : « Son ambassadeur qu'il avoyt *en* Rome. » L'auteur de *A* a remplacé « en » par « à, » ce qui était plus conforme au style de son temps. C'est encore là un rajeunissement.

Var. n° 19. — « L'ambassadeur vint... dire *à dire* à Monsr le révérendissime cardinal du Bellay. » Pour corriger ce lapsus évident, le copiste de *A* a transcrit : « Vint dire *adieu*... »

Ainsi, ces variantes s'expliquent soit par des fautes de lec-

1. C'est dans la variante n° 17 qu'on voit le plus clairement comment le souci de la logique a conduit le copiste de *A* à compliquer l'orthographe de *B;* il est évident que c'est à cause des deux *n* du substantif *honneur* qu'il a écrit *honnorables* et non *honorables,* comme son modèle *B*.

ture, d'ailleurs excusables, du copiste, soit par une mise au point, un rajeunissement analogues à ceux que nous avons déjà reconnus. Seule la var. n° 10 est sans raison apparente. Pourquoi le copiste a-t-il adopté la forme « lesquels? » Je n'en sais rien. En revanche, la var. n° 3 me semble, à elle seule, de nature à établir que c'est bien la pièce *B* que *A* reproduit.

Je conclus donc que ce dernier ms. n'est qu'une copie, modifiée quant à l'orthographe, du texte *B*.

III.

Il nous faut maintenant déterminer les rapports des manuscrits *A* et *B* avec l'édition publiée en 1651 par les frères Sainte-Marthe et réimprimée en 1710.

Cette édition ne renferme aucune indication sur le manuscrit qu'elle reproduit. Est-ce, comme on l'a pensé, le texte *A*? C'est peu probable *à priori*. Les frères Sainte-Marthe, à qui l'on doit la *Gallia christiana*, étaient des savants de premier ordre : ils ont dû au moins *croire* qu'ils éditaient des originaux. Or, le texte *A* s'intitule : copie. Ce n'est donc point lui qu'ils ont reproduit. Mais nous avons de cela des preuves plus sûres que nous fournit la comparaison de *A* avec l'édition.

La plupart des variantes que l'on relève pourraient s'expliquer, comme précédemment, par le souci qu'auraient eu les éditeurs de rajeunir l'orthographe et la forme des mots. C'est pour rendre la lecture plus facile à des lecteurs de 1651 qu'ils auraient remplacé *souldars* par *soldats*, l'*advenüe* par *la venüe*, *soubs espoir* par *soubs l'espoir*, etc...

Si les leçons de l'édition présentaient partout ce caractère, c'est-à-dire si elles étaient toujours un rajeunissement du texte de *A*, on en pourrait conclure que les frères de Sainte-Marthe se sont servis de ce ms. Mais il est loin d'en être ainsi : les leçons de l'édition sont souvent plus archaïques que celles de *A* et souvent aussi

toutes différentes. Voici, par exemple, un certain nombre de variantes que je tire de la lettre n° 2 :

Texte *A*.	Édition.
1. *D'y* gaigner.	*De y* gaigner.
2. *Quiconque.*	*Quiconques.*
3. *Lesquels.*	*Qui.*
4. *A* Rome.	*En* Rome.
5. Je *ne* doubte.	Je *me* doubte.
6. *Grande.*	*Extrême.*

Ces variantes ne peuvent s'expliquer par la volonté qu'auraient eue les éditeurs de rajeunir *A*. S'ils avaient reproduit ce manuscrit, fût-ce avec l'intention de mettre son texte au goût de leur temps, ils n'auraient pas eu d'intérêt à changer, par exemple, le mot « grande » pour le mot « extrême » ou le mot « lesquels » pour le mot « qui », et surtout, ils n'emploieraient pas, de préférence à « quiconque, » la forme de l'ancien français « quiconques. » On ne peut, d'autre part, expliquer ces variantes par des fautes de lecture, car il est impossible que des éditeurs de 1651 aient eu assez de peine à déchiffrer un manuscrit du XVII^e^ siècle pour lire, notamment, « extrême » là où ce ms. porte : « grande. » Il est donc très probable que les frères Sainte-Marthe n'ont pas fait leur édition sur le texte *A*. Et cela devient une certitude après les deux remarques qui suivent :

1° Une des phrases de *A*[1] ainsi conçue : « Et ne restoit plus que *cent cinquante mil* escus, » se retrouve dans l'édition[2] sous la forme suivante : « Et ne restoit plus que *quinze mil* escus. » Or, si le nombre « cent cinquante mil » était écrit en chiffres dans le manuscrit, on comprendrait que les éditeurs eussent pu oublier un zéro et copier « quinze mil. » Mais ce nombre est au contraire écrit en

1. Fol. 76 v°.
2. Éd. 1651, p. 60; éd. 1710, p. 35.

toutes lettres et très lisiblement; on ne peut absolument pas lire « quinze mil. » Ce n'est donc pas *A* que les frères de Sainte-Marthe avaient sous les yeux[1] : c'est un autre texte où, probablement, le nombre 150,000 se trouvait en chiffres.

2° L'auteur de *A*, en transcrivant la phrase de *B* : « Où il estoyt allé avec les cardinaulx, » a passé le mot « allé. » C'est qu'il a cru ce mot raturé, alors qu'il n'est que fortuitement barré par le prolongement d'un X majuscule, placé juste au-dessus de lui à la ligne précédente[2]. Mais on peut s'y tromper, et c'est ce qu'a fait l'auteur de *A*. — Si l'édition avait été établie d'après *A*, on y retrouverait cette faute. Or, on ne l'y retrouve pas; la phrase s'y présente sous la même forme que dans *B*, c'est-à-dire avec le mot « allé. » Par conséquent, ce n'est pas le texte *A* que les frères de Sainte-Marthe reproduisent.

Mais est-ce *B*, comme cette coïncidence le ferait croire? C'est ce que l'examen des variantes va nous montrer.

Reprenons celles qui sont citées plus haut et que j'ai extraites à dessein de la lettre n° 2. Je constate que ces formes archaïques, ces leçons très différentes de celles de *A*, que nous nous étonnions de trouver dans l'édition, se rencontrent également dans *B*. C'est ainsi que, au lieu de : « d'y gaigner » — « quiconque » — « lesquels » — « à Rome » — « je ne doubte » — « grande, » l'édition nous donne, comme le texte *B* : « de y gaigner » — « quiconques » — « qui » — « en Rome » — « je me doubte » — « extrême. » Dès lors, tout s'explique : c'est *B*, et non pas *A*, que les éditeurs ont publié.

Nous pouvons donc conclure de tout cela : 1° que l'édition n'a pas été faite sur le texte *A*; 2° qu'elle est, en ce qui concerne la lettre n° 2, une copie rajeunie du texte *B*[3].

1. Car il serait absurde de supposer qu'ils ont volontairement mal transcrit.

2. Cf. *supra*, la var. n° 10 de *A* avec *B*.

3. Les mots « elle est imprimée, » placés en tête de *B* par une

IV.

En somme, il ressort de la comparaison des trois textes que nous possédons : 1° que *A* et l'édition dérivent tous deux de *B* en ce qui concerne la lettre n° 2; 2° qu'ils en dérivent séparément et que l'édition n'a pas été faite sur *A*. Donc, dans une édition critique des Épîtres d'Italie, on n'aura, pour la lettre n° 2, qu'à reproduire *B*. Pour les lettres n° 1 et n° 3, on prendra pour base le texte de *A*, en adoptant néanmoins les leçons de l'édition toutes les fois qu'elles sont plus archaïques. C'est ainsi qu'on reconstituera avec le maximum de vraisemblance le texte primitif, dont *A* et l'édition sont deux copies successives et rajeunies chacune à leur manière.

Nous avons maintenant déterminé les rapports de nos trois textes. Nous avons montré que le seul d'entre eux qui datât du XVI^e^ siècle n'est probablement pas de la main de Rabelais. Il est donc possible que les lettres soient inauthentiques. Examinons de près les faits qu'elles rapportent pour voir si le faussaire ne s'y serait point trahi.

V.

En lisant les lettres, on s'étonne tout d'abord de la médiocrité de leur style; on ne reconnaît guère, dans leurs phrases ternes, cette richesse, cette gaîté, cette souplesse et cette force que l'on goûte si fort dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*. C'est à peine si l'on y rencontre çà et là une phrase un peu colorée[1]. En revanche, la syntaxe en

main qui paraît être du XVIII^e^ siècle, font sûrement allusion à l'édition Sainte-Marthe.

1. Par exemple : « Je me doubte que il sera contrainct mettre au vent les escus que son feu père luy laissa et que le pape et l'empereur le plumeront à leur vouloir... » (*A*, fol. 67 v°). — « Si j'avois autant d'escus comme le pape vouldroit donner de jours de pardon *proprio motu de plenitudine potestatis* et aultres telles circonstances favorables à quiconque la remettroit [l'arrivée de l'empereur]

est souvent maladroite et, même, obscure. Or on ne peut nier qu'un des mérites de Rabelais soit d'écrire avec clarté : à part quelques exceptions, extrêmement rares[1], ses phrases sont bien construites, et c'est là une qualité trop peu répandue dans la première moitié du XVI^e siècle pour qu'on ne soit pas frappé de la trouver chez lui. Aussi peut-on hésiter à lui attribuer, par exemple, ce morceau d'un style confus et presque puéril qui forme l'épître XV de l'édition de Sainte-Marthe[2], ou cette phrase de la lettre n° 2 : « Et depuis [les Juifs] estoient molestez par le roy de Portugal moderne pour succéder à leurs biens quand ils mourroient, et quelques aultres exactions qu'il faisoit sur eulx, oultre l'édict et ordonnance dudict feu roy Emanuel[3]. »

De plus, il semble que l'auteur des lettres se montre bien détaché des formules, pour un homme assez peu sûr, en somme, que ses dépêches ne seront ouvertes que par l'ami auquel il les destine[4]. S'il veut désigner un cardinal, il ne lui donne pas l'épithète de « révérendissime, » il l'appelle simplement « Mons^r le cardinal X. » ou même « le cardinal X. » Quand il parle du Souverain Pontife, il dit tout uniment « le pape, » et ne paraît rien moins qu'aveuglé par le respect : voyez ce passage de la lettre n° 1 : « Mon affaire a esté concédé [il s'agit de son absolution] et expédié beaucoup mieux et plus seurement que je ne l'eusse souhaitté, et y ay eu ayde et conseils de gens de bien, mesmement du cardinal de Genutiis... et du cardinal Simoneta... Le pape estoit d'advis que je passasse mondict affaire *per cameram;* les susdicts ont esté d'advis que ce

jusques à cinq ou six ans d'icy, je serois plus riche que Jacques Cœur ne fust oncques » (*A*, fol. 70 v°).

1. Comme le paragraphe souvent cité du livre III, chap. XLIV.

2. *A*, fol. 77 r°-v°; éd. Marty-Laveaux, III, 364-6. Le passage est trop long pour qu'on puisse le citer ici.

3. *A*, fol. 71 v°; éd. Marty-Laveaux, III, 356.

4. Il avait jugé utile de convenir d'un chiffre avec son correspondant. Voy. *A*, fol. 64 v° et 67 r°; éd. Marty-Laveaux, III, 340 et 344.

fust par la cour des contredicts[1]... » Ne semblerait-il pas, en vérité, que Maître François a tenu conseil avec deux cardinaux et un pape et que les quatre compères ont cordialement cherché ensemble le moyen de lui fournir une absolution à bon marché ?

Ce qui rend ce style plus étonnant, c'est le soin que Rabelais apporte, dans sa *Sciomachie,* à traiter chaque grand personnage avec le respect qui lui est dû. Il n'y appelle les princes de l'Église que « les seigneurs révérendissimes cardinaux, » et le duc Horace Farnèse s'y trouve constamment désigné par son titre d' « Excellence. » La *Sciomachie,* il est vrai, était un récit officiel fait pour le public, et Rabelais s'y était vu obligé à plus d'égards envers les personnages qu'il cite. Mais, cependant, le style qu'il y emploie est si différent de celui des lettres qu'on doit s'en étonner.

Ce ne sont là que des impressions et des raisons de sentiment. Il faut pourtant en tenir compte : elles ne peuvent, à elles seules, nous permettre de croire à l'inauthenticité des épîtres, mais, dans le cas où nous trouverions par ailleurs un indice plus précis, ces impressions prendraient une certaine valeur.

Or, si les lettres sont un faux, leur auteur fait allusion à un tel nombre de personnages et de faits politiques qu'il est presque impossible qu'il n'ait pas commis des erreurs. Et il est évident que, si nous trouvons des inexactitudes dans le récit d'événements que Rabelais n'aurait pas pu ignorer, étant à l'ambassade, nous aurons la preuve de l'inauthenticité.

VI.

L'ambassadeur de France à Rome était alors Charles Hémard, évêque de Mâcon[2]. Ce prélat nous a laissé une

1. *A*, fol. 64 v°; éd. Marty-Laveaux, III, 341.
2. Charles Hémard, seigneur de Denonville, fils de noble Pierre,

correspondance contemporaine de celle de Rabelais et relative aux mêmes faits[1], qui est pour nous d'une importance capitale. En effet, Hémard et Rabelais vivent dans la même ville et, qui plus est, dans le même milieu ; ils se fréquentent ; ils ont à peu près les mêmes sources d'information (car les nouvelles de Rabelais sont celles qui circulent à l'ambassade), et ils envisagent les événements au même point de vue français. Ils doivent donc nous en donner un récit analogue.

Or, la comparaison attentive des deux correspondances nous montre qu'elles s'accordent très bien, avec cette différence que Rabelais est parfois plus prolixe de détails que l'ambassadeur. Je n'ai relevé que quelques légères divergences, souvent relatives à des événements qui ne se passent pas à Rome et sur lesquels, par conséquent, Rabelais a pu être inexactement renseigné. Ces différences sont les suivantes :

1° Dans sa lettre n° 1 (30 décembre 1535)[2], Rabelais écrit que, « depuis quinze jours en ça » (c'est-à-dire vers le 15 décembre)[3], André Doria, venant de la Goulette, est

fut conseiller au Grand Conseil, protonotaire, puis dataire à la légation de France à Rome. Élu à l'évêché de Mâcon le 20 novembre 1531, il fut autorisé à déléguer l'administration de son diocèse. François Ier le nomma ambassadeur le 25 novembre 1533, mais il ne prit possession de son poste que le 23 mai 1534. Il fut créé cardinal du titre de saint Mathieu le 22 septembre 1536 et résilia ses fonctions d'ambassadeur le 31 mai 1538. Nommé à l'évêché d'Amiens peu après, il y fut intronisé le 9 décembre 1538 et mourut le 23 août 1540, âgé de quarante-sept ans. (*Gallia christ.*, IV, 1094-1095, et X, 1205-1206. — Marquis de Brisay, *Un abbé de Saint-Aubin d'Angers, le cardinal de Denonville* (extrait de la *Rev. hist. de l'Ouest*). Vannes, 1891, in-8°. — *Annuaire de la Société d'histoire de France*, 1848, p. 199. — Cf., à la Bibl. nat., mss. fr. 19751 et Clairambault 1215, fol. 72 à 77).

1. Bibl. nat., ms. fr. 19751, fol. 48 et suiv. : « Lettres de messire Charles de Hémard, cardinal, evesque de Mascon, ambassadeur pour le Roy à Rome, escrites au chancelier du Bourg, ès années 1535, 1536 et 1537. »

2. *A*, fol. 68; éd. Marty-Laveaux, III, 346.

3. A moins que l'on ne suppose, comme on peut le faire avec vraisemblance, que Rabelais écrit ses lettres, comme une sorte de diaire,

arrivé à Naples, où il « n'a demouré que trois jours, » et dont il est parti avec vingt-neuf galères. — Hémard dit[1] que Doria, venant, en effet, de la Goulette, a abordé à Naples le *26 novembre*, avec *vingt-huit* galères, qui en sont reparties *sans lui*, trois jours après, pour Gênes, où elles vont hiverner.

2° La lettre n° 2 contient la phrase suivante : « Aujourd'huy sont icy arrivez les ambassadeurs de Venise, quatre bons vieillards tous grisons, lesquels vont par devers l'empereur à Naples[2]. » Cette note est placée après le récit d'un événement qui se passe le jour de la conversion de saint Paul, c'est-à-dire le 25 janvier. Rabelais semble donc assigner au passage des ambassadeurs une date postérieure au 25 janvier. — Or, Hémard écrit : « Il y a icy lettres dudit cinquiesme [de janvier] contenans que l'empereur a ouy en public les ambassadeurs de la seigneurie de Venise[3]. » Par conséquent, si lesdits ambassadeurs ont interrompu leur voyage pour visiter le pape, il faut que ce soit bien avant le 25 janvier.

3° Rabelais écrit que le cardinal de Trente arriva à Rome le 5 février 1536[4]. — Hémard nous apprend que ce fut le 4 du même mois[5].

4° Dans une phrase de la lettre n° 3 (15 février 1536), l'évêque de Mâcon est traité de « cardinal[6]. » Or, on sait que Charles Hémard n'obtint le chapeau qu'en décembre 1536[7]. Et l'on ne peut supposer que Rabelais, qui vivait

à mesure que les nouvelles lui parviennent; dans ce cas, la note relative à André Doria pourrait être antérieure au 15 décembre et les mots « depuis quinze jours en ça » désigner une date encore plus rapprochée de celle qui nous est donnée par Hémard.

1. Lettre du 5 décembre 1535 (Bibl. nat., ms. fr. 19751, fol. 58).
2. *A*, fol. 71; éd. Marty-Laveaux, III, 355.
3. Lettre du 10 janvier 1535 (*loc. cit.*, fol. 91 v°).
4. *A*, fol. 79; éd. Marty-Laveaux, III, 367.
5. Lettre du 15 février 1536 (*loc. cit.*, fol. 68 v°).
6. « Messieurs les cardinaulx du Bellay et de Mascon » (*A*, fol. 76 v°; éd. Marty-Laveaux, III, 363).
7. Voy. notamment : lettre d'Hémard à Anne de Montmorency, 22 décembre 1536 (Chantilly, Musée Condé, série L, t. II, fol. 287;)

dans son intimité, ait été assez mal informé pour le croire cardinal dix mois avant qu'il ne le fût réellement. Faut-il donc déduire de ce fait que ce n'est pas Maître François qui a écrit la lettre et que nous tenons la preuve du faux? Je ne le pense pas. Si nous reprenons la lecture des épîtres, nous constatons que pas une seule fois, en dehors du passage qui nous occupe, Charles Hémard n'est dit cardinal. Dans la lettre n° 3, avant comme après la mention qui nous intéresse, il est désigné sous le nom de « Monsieur de Mascon » ou de « Monsieur l'Ambassadeur[1]. » Même, l'auteur des lettres prend bien soin, quand il veut le citer dans la même phrase que Jean du Bellay, de distinguer : « Mons[r] le cardinal du Bellay et Mons[r] de Mascon[2]. » Il est donc évident que, s'il a écrit une fois : « Messieurs les cardinaulx du Bellay et de Mascon, » c'est un *lapsus*. S'il avait cru Charles Hémard cardinal, il lui aurait donné son titre en le citant, comme il fait *toujours* pour Jean du Bellay.

Telles sont les dissemblances que l'on peut relever entre le récit d'Hémard et celui de Rabelais. On voit qu'elles sont sans importance. Les deux versions ne diffèrent que par des points de détail. Seule, l'erreur de Rabelais, qui consistait à désigner l'évêque de Mâcon par un titre que celui-ci n'obtint qu'en décembre 1536, était grave. Mais c'est trop certainement un *lapsus calami* pour qu'on en puisse tenir compte. Donc, en l'absence d'erreurs de ce genre, c'est-à-dire relatives à des faits que Rabelais n'aurait pas pu ignorer, les légères divergences que j'ai relevées ne me paraissent point défavorables à l'authenticité; elles nous montrent, tout au moins, que l'auteur des lettres d'Italie ne s'est pas servi de la correspondance d'Hémard.

— lettre d'Hémard au chancelier du Bourg, 16 février 1537 (Bibl. nat., ms. fr. 19751, fol. 60 r°); — lettre de Marrecte au cardinal du Bellay, 24 décembre 1536 (Ibid., fol. 190 r°).

1. Voy. *A*, fol. 74, 75, 75 v°, 78 v°, 80; éd. Marty-Laveaux, III, 352-57.

2. *A*, fol. 75 et 80; éd. Marty-Laveaux, III, 361 et 368.

VII.

Tous les faits contenus dans les lettres ne se vérifient pas au moyen de cette correspondance. Il est dans les « épîtres escrites d'Italie » un certain nombre d'événements auxquels les dépêches de Charles Hémard ne font aucune allusion et dont il y a lieu, par conséquent, de contrôler l'exactitude.

Or, loin de relever des erreurs, je n'ai pu que constater la véracité du récit[1]. Pourtant, les lettres rapportent des détails très circonstanciés et sur lesquels un faussaire du XVI^e^ siècle (c'est-à-dire beaucoup moins bien renseigné que nous, qui connaissons des documents alors cachés) aurait eu de nombreuses chances de se tromper. Bien plus, il arrive même que les épîtres ont raison contre leurs commentateurs du XVII^e^ siècle, les frères Sainte-Marthe.

Ainsi, par exemple, nous lisons à la fin de la lettre n° 1 : « Le grand maistre de Rhodes, Piedmontois, est mort ces jours derniers; en son lieu a esté esleu le commandeur de Forton, entre Montauban et Thoulouse[2]. » Les frères Sainte-Marthe annotent ainsi ce passage : « *Le grand maistre de Rhodes, Piedmontois :* Didier de Tolon Saincte Jaille, Dauphinois, lequel, de grand prieur de Tholose, fut esleu grand-maistre après Pierre du Pont,

1. L'exactitude de certains détails donne une impression de vérité. Les lettres annoncent, par exemple, l'envoi d'un récit de « l'entrée de l'empereur en Messine et Naples » (*A*, fol. 68 v°; éd. Marty-Laveaux, III, 347). L'existence de ce libelle serait pour nous presque impossible à vérifier. Mais il se trouve précisément que Hémard annonce au chancelier l'envoi du même récit et ajoute qu'il a été imprimé à Rome (Bibl. nat., ms. fr. 19751, fol. 58). — De même, la lettre n° 3 raconte les démolitions et les préparatifs faits à Rome pour y préparer une entrée triomphale à Charles-Quint. Or le *Journal d'un habitant français de Rome,* récemment analysé par M. L. Madelin dans les *Mélanges de l'École de Rome* (1902), p. 297, nous montre que l'empereur suivit l'itinéraire indiqué dans la lettre n° 3.

2. *A*, fol. 68 v°; éd. Marty-Laveaux, III, 346.

1535, et décéda à Montpelier le 26 septembre 1536, ayant esté inhumé à Sainct Gilles. Jean d'Hommedez, Espagnol, luy succéda en la mesme année[1]... » D'après cette note, il semblerait que l'auteur des lettres eût commis une erreur en donnant le grand maître défunt Didier de Tolon, Dauphinois, comme originaire du Piémont. Or, ce sont, au contraire, les commentateurs qui se trompent. Comme ils datent la lettre n° 1 de 1536, ils ont cru qu'elle faisait allùsion à la mort de ce Didier de Tolon de Saint-Jaille et à l'élection de Jean d'Hommedez. Mais, en réalité, il s'agit de Pierre Dupont, qui mourut le 18 novembre 1535[2], et fut remplacé par Didier de Saint-Jaille[3]. Pierre Dupont était bien d'origine piémontaise[4]. C'est donc l'auteur des lettres qui a raison.

Un autre passage des épîtres pouvait étonner tout d'abord. Dans la lettre du 28 janvier 1536, on lit : « J'ay entendu que Monsieur de la Vaur, qui estoit ambassadeur pour le roy à Venise, a eu son congé et s'en retourne en France. En son lieu, s'en va Mons^r de Rodés, et jà tient à Lion son train prest, quand le roy luy aura baillé ses advertissemens[5]. » — Or, si l'on recherche à quelle époque l'évêque de Lavaur, Georges de Selve, quitta Venise, on trouve que ce ne fut que vers le mois de mars 1537[6].

1. Éd. 1710, p. 145.

2. Vicomte de Villeneuve-Bargemont, *Monumens des grands maitres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem* (Paris, 1829, 2 vol. in-8°), t. II, p. 42.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 39.

5. *A*, fol. 72 v°.

6. Le 15 février 1537, nous dit M. Tausserat-Radel, *Correspondance diplomatique de Guillaume Pellicier* (Paris, 1899, in-8°), p. XXVI, note 4, et p. 4, note 6. — Cependant, Charrière, *Négociations de la France dans le Levant* (*Documents inédits*), t. II, p. 325, publie une lettre signée par Selve et l'évêque de Rodez, et datée du 7 mars 1537. — M. Émile Picot, *Des Français qui ont écrit en italien au XVI^e siècle*, tir. à part (Paris, 1902, in-8°) p. 37, dit que Selve fut ambassadeur à Rome depuis mai 1537. — C'est par erreur que M. Germain Lefèvre-Pontalis, *Correspondance diploma-*

Mais, cependant, l'auteur des lettres ne s'est pas trompé. Si Georges de Selve ne quitta Venise qu'en 1537, l'évêque de Rodez, Georges d'Armagnac, y était arrivé depuis longtemps, puisqu'on a conservé une lettre qu'il y écrivit au roi le 19 septembre 1536[1]. En outre, on sait que sa nomination officielle d'ambassadeur eut lieu sans doute en juin 1536[2]. Il est donc très possible qu'on ait su dès le mois de janvier, dans un milieu très bien informé comme l'était l'ambassade de Rome, que Georges d'Armagnac allait être désigné. En outre, il est naturel qu'on ait cru à ce moment que celui qu'il allait remplacer était sur le point d'avoir son congé et de retourner en France.

Cette constante exactitude du récit me paraît une preuve décisive de l'authenticité des épîtres. Celui qui les a écrites devait habiter Rome entre les mois de décembre 1535 et de février 1536 et être parmi les familiers de l'ambassade de France; or, ces conditions sont exactement celles où se trouvait Rabelais. Le fait que certains des personnages cités dans les lettres et la plupart des mots remarquables qu'elles emploient se retrouvent dans *Gargantua* ou dans *Pantagruel*[3], devient alors un indice de plus en faveur de leur authenticité.

tique d'Odet de Selve (Paris, 1888, in-8°), p. XXI, écrit qu'il arriva à Rome dès les premiers mois de 1536.

1. Charrière, *op. cit.*, t. II, p. 513.

2. P. Maruéjouls, *Étude biographique sur le cardinal d'Armagnac*, dans *Positions de thèses des élèves de l'École des chartes* (1896), p. 25; sans référence. — Samaran, dans les *Mélanges de l'École de Rome* (1902), p. 99 et suiv., dit qu'Armagnac fut ambassadeur à Venise en 1536, sans indiquer le mois. De même M. Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac* (Paris et Bordeaux, 1874, in-8°), p. 14-15; le mémoire auquel il renvoie est du 26 juin 1537 (Bibl. nat., mss. fr. 3120, fol. 144 v°, et 2846, fol. 15). — Dans deux pièces de vers des *Epigrammatum lib. IV* de Voulté (Lugduni, apud Michaelem Parmanterium, M D XXXVII, in-8°), p. 125 et 146, il est dit que Georges d'Armagnac est en route pour Venise. Or, l'épître dédicatoire du l. II, où ces deux pièces sont comprises, est datée du 29 juillet 1536.

3. Un chevalier, Christian de Crissé, est mentionné au l. III, ch. XLII et XLIII. C'est probablement le même que celui des lettres,

CONCLUSION.

1° Nous avons vu qu'il était matériellement possible que les épîtres fussent un faux. Deux d'entre elles, en effet, ne nous sont connues que par une copie du XVII^e^ siècle (*A*) et par une édition de la même époque. Pour la troisième, nous avons un manuscrit du XVI^e^ siècle (*B*); mais cette pièce n'est très probablement pas de la main de Rabelais, comme on l'a cru; elle peut, par conséquent, être l'œuvre d'un faussaire.

2° D'autre part, on ne relève contre l'authenticité des lettres que des raisons de sentiment, d'impression (leur style). Autant qu'un examen approfondi permet d'en juger, elles racontent très exactement les événements, tels qu'un habitant de l'ambassade française à Rome, entre novembre 1535 et février 1536, pouvait les apprendre. Un faussaire du XVI^e^ siècle n'aurait pas pu connaître et rapporter exactement tant de menus faits précis, difficiles à vérifier aujour-

encore que les Sainte-Marthe (éd. 1710, p. 134) identifient ce dernier avec Jacques Turpin II, baron de Crissé, Vihers et Montreveau. Voy., dans Champollion-Figeac, *Documents historiques... (Documents inédits)*, t. II, p. 481, des lettres de François I^er^ au baron de Crissé datées du 8 mai 1523. Guillaume du Bellay avait un certain Crissé pour maréchal des logis (Arthur Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie...*, p. 103, 124, note 2, et 159, note 2). Jean Bouchet adresse « au seigneur de Crissé » une de ses *Épistres familières* (Poitiers, 1545, in-fol.), fol. 57 r°. — Philippe Strozzi est cité au l. IV, ch. XI. — Des allusions directes à l'inimitié du duc de Ferrare et du pape et à celle du Grand Turc avec le Sophi se trouvent au l. III, ch. XLII. — Les Fugger sont cités au l. I, ch. VIII, sous la même forme que dans les lettres, savoir : « Les Fourques d'Auxbourg. » — On rencontre les « moulins à vent de Mirebalais » au l. III, ch. XX. — Le mot « denare » est employé au l. I, ch. XXVI. — « Matrats, » pour « matelats, » au l. IV, ch. IX. — « Roupte, » dans le sens latin de « déroute, » au l. I, ch. XLIII. — Enfin, s'il est vrai que « Camp-Doly » (de l'italien « Campi Dolio ») ne se lise nulle part dans *Gargantua* ni dans *Pantagruel*, on trouve au l. I, ch. XXVI : « Capitoly, » qui est intermédiaire entre « Camp-Doly » et « Capitole. »

d'hui même que nous disposons de bien des sources alors inconnues.

3° Les lettres ne sont donc pas un faux. Mais il se peut que nous ne les ayons pas sous la forme que Rabelais leur donna. Nous avons montré que le texte dont dérivent le manuscrit *A* et l'édition était apparemment l'œuvre d'un copiste. Il est très possible que ce copiste ait fait des changements à l'original qu'il avait sous les yeux, soit par inadvertance, soit volontairement, pour abréger ou pour toute autre raison. Ainsi s'expliqueraient l'insuffisance du style par endroits, les appellations simplifiées et même le titre de cardinal donné par *lapsus* à Charles Hémard[1].

Jacques BOULENGER.

1. La présente étude a été entreprise à la conférence de M. Abel Lefranc, à l'École des Hautes Études.

PROBLÈMES RABELAISIENS.

UN PRÉTENDU Ve LIVRE DE RABELAIS[1].

(Deuxième article).

IV.

Jusqu'à présent, notre enquête sur le prétendu Ve livre a conservé un caractère en quelque sorte extrinsèque. Nous l'avons conduite en cherchant à déterminer dans quels rapports l'œuvre se trouvait vis-à-vis du roman rabelaisien et de la littérature contemporaine. Le moment est venu de serrer davantage le problème et d'examiner le volume en lui-même, c'est-à-dire dans sa contexture intime. C'est de ce côté que peuvent s'offrir les seules chances sérieuses de découvrir le mot de l'énigme. Aussi bien, les observations qui ont été faites précédemment nous ont-elles déjà donné un fil conducteur. Nous avons entrevu une donnée qui n'avait pas encore été produite dans le débat : à savoir que le prétendu Ve livre n'avait peut-être pas été composé au milieu du XVIe siècle, et qu'il n'était nullement impossible que son texte remontât à une époque sensiblement antérieure.

Armé de cet indice, que bien des réminiscences fortifient, je relis, en les critiquant de près, les titres et les incipit des chapitres, ainsi que les 6 ou 7 pages, — sur 128 que comprend le volume, — dont le possesseur a communiqué le texte à divers critiques et bibliographes et qui ont été reproduites plus haut. J'y note une expression caractéristique, qui revient constamment comme une sorte de *leitmotiv;* il s'agit du mot « folz », qui figure

1. La présente étude a fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 24 juillet 1903).

dans la presque totalité des titres ou des incipit et dans plusieurs des pages mises à notre disposition. Une série d'inductions se préparent. Cette allusion voulue et systématique aux « folies » de ce monde évoque des souvenirs précis. Sans parler d'Érasme, dont l'*Éloge de la folie,* si populaire, ne saurait être mis en cause ici, un écrivain célèbre de la fin du xvᵉ siècle, Sébastien Brant, de Strasbourg, a composé une *Nef des fous* (*Narrenschiff*), dont la première édition parut en 1494, et qui fut appelée, dès ce moment, à une fortune prodigieuse[1]. L'ouvrage, lu avidement par toutes les classes de la société allemande, fut traduit en latin par Locher (1494), puis en vers français, en 1497, par Pierre Rivière, poitevin (Paris, Geoffroy de Marnef). L'année suivante, il en parut, à Lyon, chez Guillaume Balsarin, une paraphrase en prose, œuvre de Jehan Droyn, faite sur la traduction en vers de Rivière. Cette paraphrase fut souvent réimprimée dans les années suivantes. En juin 1529 ou 1530, une nouvelle traduction en prose, due à un anonyme, vit le jour à Lyon, chez François Juste, le futur imprimeur de Rabelais. Philippe le Noir et Denys Janot, puis ce dernier seul, la publièrent également à Paris; mais ces deux éditions ne portant pas de date, il est impossible de savoir si elles ont précédé ou suivi celle de Juste. Notons, cependant, que la première d'entre elles doit être contemporaine du moment où une partie du fonds de Le Noir (*A l'enseigne de la Rose blanche couronnée*) passa entre les mains de

1. On peut consulter sur Sébastien Brant et sur la *Nef des fous* l'excellente *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVᵉ et au commencement du XVIᵉ siècle,* par Ch. Schmidt (Paris, 1879, in-8°), t. I, p. 294 et suiv., et l'édition de Zarncke : *Sebastian Brants Narrenschiff.* Leipzig, G. Wigand, 1854, in-8°. Je signale, en outre, un remarquable article de Gaston Paris sur la *Nef des fous* paru dans la *Revue critique* (1873). On y trouve des remarques curieuses de l'illustre romaniste sur l'*estrille faulveau,* dont il est question au ch. IX du l. IV. Ce problème philologique, récemment agité à notre conférence d'histoire littéraire de la Renaissance, fera, avec les mots *tauchie* et *azemine,* l'objet d'une étude approfondie due à l'un de nos auditeurs.

Denys Janot (*A l'enseigne de la Corne de Cerf*, puis à celle de *Saint Jean l'Évangéliste*).

L'examen de la traduction latine de Locher me convainquit vite que j'avais trouvé la bonne piste. Entre les fragments du volume de 1549 et la *Stultifera navis*, je discernai des rapports certains et étroits. Persuadé que les éditions françaises de l'ouvrage de Brant donneraient des éléments précieux de comparaison, j'entrepris de les étudier l'une après l'autre. A la seconde traduction en prose consultée, celle de l'anonyme qui parut chez Le Noir et D. Janot, j'eus la satisfaction profonde de tenir la clef du mystère : la plus grande partie du prétendu V^e^ livre de Rabelais de 1549 n'était que la reproduction littérale, faite sans aucun changement, d'un certain nombre de chapitres de cette *Nef des fous* française, dont voici le titre :

Sensuyt la grand nef des folz du Monde, en laquelle chascun homme saige, prenant plaisir de lire les passaiges des histoires d'icelle morallement et briefvement exposées, trouvera et congnoistra plusieurs manieres de folz et aussi pourra discerner entre bien et mal et separer vice et peché dauec vertu a eulx contraire, qui est ung œuure excellente pour mener lhomme en voye de salut.

On les vend a Paris, en la rue Sainct Jaques, a lenseigne de la Rose blanche couronnée.

(*In fine :*) Cy finist la Nef des folz du monde, premierement composée en aleman par maistre Sebastien Brant, docteur es droitz. Consecutivement daleman en latin, redigée par maistre Jacques Locher. Reveue et ornée de plusieurs belles concordances par ledict Brant. Et de nouuel translatée de latin en francoys et imprimée a Paris par Denis Janot. Demourant deuant lhostel dieu, a lenseigne de la Corne de Cerf.

Le résultat était plus complet encore et plus décisif que je n'avais osé l'entrevoir. Il n'y avait pas eu adaptation de la traduction de Brant, mais transcription pure et

simple. Toutefois, divers chapitres, — et non des moins caractéristiques, — du pseudo-Rabelais ne se retrouvaient pas dans l'édition anonyme de Janot. Guidé par une série de rapprochements, dans le détail desquels je n'entreprends pas d'entrer, je mis la main, presque en même temps, sur le second ouvrage, qui allait me fournir le texte de tous les autres chapitres du faux Rabelais de 1549, c'est-à-dire de ceux qui ne figuraient pas dans la *Nef des fous* des éditeurs Juste et Janot. Cet ouvrage était le suivant :

Les Regnars traversant les voyes perilleuses des folles fiances du monde, composées par Sebastien Brand : lequel composa la Nef des folz derrenierement imprimée à Paris. Et autres plusieurs choses composées par autres facteurs. (A la fin :) *Cy finist le livre des Regnars traversant les voyes perilleuses des folles fiance du monde. Imprimé à Paris par Michel Le Noir, libraire, demeurant sur le pont Saint Michel, à l'ymaige Saint Jehan levangeliste, et fut achevé l'an mil cinq cens et quatre, le xxje jour de may*[1].

Ce livre, qui avait eu une édition antérieure publiée chez Antoine Vérard, et qui fut ensuite réimprimé par Denis Janot, par Michel et par Philippe le Noir, n'était pas de Sébastien Brant, mais du poète et historien poitevin Jean Bouchet, l'un des plus anciens amis de Rabelais, qui s'était lié avec lui dès son séjour à Fontenay-le-Comte et à Maillezais, et qui échangea avec ce personnage plusieurs épîtres poétiques. Jean Bouchet, dans son ouvrage, où il emploie successivement la prose et les vers[2], prend à Brant l'idée de

1. Il existait dans la collection Benjamin Fillon (n° 119 du catalogue) un manuscrit des *Regnars traversant*, donné comme le manuscrit original de l'ouvrage, avec ce titre : *le Livre des renars traversans et loups ravissants au vray, ainsi que a esté composé par maistre Jehan Bouchet, bourgeois de Poitiers, en l'an mil cinq cens et ung*, in-fol. vél. Suivant le catalogue, ce précieux manuscrit présente de nombreuses variantes avec le texte imprimé.

2. *Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet* (1476-1557 ?), par Auguste Hamon. Paris, Oudin, 1901, in-8°, p. 24-25.

critique générale de la société, mais il développe le thème fort librement. « Le cadre des *Regnars traversant* est tout autre. Moitié triste, moitié joyeux, le *Traverseur des voyes périlleuses* s'en va vers une haute montagne pour dissiper sa mélancolie. A peine commence-t-il à la gravir qu'il rencontre plusieurs renards portant sur leurs épaules un grand nombre de queues qu'ils semaient partout; ces renards figurent « laboureurs, mecaniques, marchands et bourgeois des villes et citez. » L'auteur paraît très hostile aux gens d'église. Le voyageur poursuit sa route, et, gravissant la montagne, il retrouve « quatre regnars en habitz de pastoureaulx, lesquelz, avecques bergieres, faisoient un terrestre banquet. Et, cependant, venoit le loup devorer leurs ouailles, sur lesquelz estoit escript, etc.[1]. » C'est justement le symbole de ces *Regnars traversant,* que l'on rencontre dans le pseudo-Rabelais, qui m'a conduit à relire l'ouvrage de Jean Bouchet et me permit aussitôt d'achever la reconstitution du volume de 1549. Désormais, le texte de ce dernier était entièrement identifié et le problème absolument tranché. Depuis le début jusqu'à la conclusion, il n'y avait plus place pour la moindre incertitude. Solution non dépourvue de piquant, il devenait possible d'envoyer, de Paris à Munich, au possesseur du mystérieux V^e^ livre, le *texte intégral* de son joyau bibliographique, à l'heure même où la presse venait d'annoncer que le droit de reproduction du précieux volume était à vendre contre bonnes espèces.

En résumé, nous avons affaire à un ouvrage mis au jour en 1549, mais composé exclusivement au moyen de la juxtaposition pure et simple de deux séries d'extraits : les uns empruntés à la traduction anonyme de la *Nef des*

1. Nous ne croyons pas utile de pousser plus loin cette analyse de l'œuvre de Jean Bouchet, somme toute assez curieuse. Comme l'a dit son biographe, le jeune écrivain poitevin voit la société en noir : noblesse, peuple, clergé, tout se trouve au dernier degré de l'abaissement. Ce grand désabusé ne croit plus à rien; tous les espoirs de l'homme lui semblent ruineux.

fous, parue chez Janot, et les autres à l'ouvrage de Jean Bouchet, les *Regnars traversant*, publié dès 1502. Les chapitres n'ont pas été touchés. Il n'y a pas eu tentative de combinaison des deux œuvres dans un même chapitre, dans le but de détourner l'attention et de faire passer plus aisément le plagiat. Les deux ouvrages ont été copiés servilement avec leurs fautes d'impression et de style.

V.

Voici la concordance que j'ai pu établir entre le texte du prétendu *Rabelais* de 1549 et les deux ouvrages qui en constituent la substance :

Ve LIVRE DE 1549.	SOURCES LITTÉRALES.
Prologue.	*Les Regnars traversant*, édition Vérard, fol. a IV vo. *Le Motif de l'acteur.*
Chapitre I.	*Ibid.*, fol. b ii vo et b iii. Partie du chapitre v intitulé : *De vraye noblesse et des gens de guerre;* les dix premiers paragraphes.
Chapitre II.	*Ibid.*, fol. d IV ro et suiv. La plus grande partie du chapitre XI, intitulé : *De la dissolution des gens d'église;* les douze premiers paragraphes.
Chapitre III.	*Nef des folz.* 1er chapitre[1] : *Des livres inutilz*, et, 2e chapitre : *Des bons conseils.* (Ce chapitre comprend évidemment le chapitre IV, qui n'a point de numéro.)

1. La traduction française de la *Nef des folz* ne donne point de numérotation aux chapitres. Pour rendre les recherches plus faciles, nous avons emprunté la numérotation de la *Narrenschiff* de Zarncke. Il ne faut pas oublier que, pour établir cette concordance, nous n'avons eu à notre disposition que les titres des chapitres du Ve livre de 1549, quelques rares extraits du texte et les résumés fournis par M. H. Schneegans. Je ferai remarquer que les *Regnars traversant* comportent des passages en vers que le pseudo-Rabelais de 1549 laisse de côté.

Chapitre v. — *Les Regnars traversant*, fol. e iii. Chapitre XII : *De justice et des ministres d'icelle;* les neuf derniers paragraphes.

Chapitre VI. — *La Nef des folz*. Chapitre XI : *De contempner l'escripture*, fol. 14 v°.

Chapitre VII. — *Ibid.* Chapitre XVIII : *Du service de deux maistres*, fol. 21, et, chapitre XIX : *De trop parler*, fol. 22.

Chapitre VIII. — *Ibid.* Chapitre XXI : *De ceulx qui corrigent les aultres et eulx mesmes pechent*, fol. 24.

Chapitre IX. — *Ibid.* Chapitre XXV : *De prendre a credit*, fol. 27 v°.

Chapitre X. — *Ibid.* Chapitre XXVIII : *De ceulx qui parlent contre Dieu follement*, fol. 29 à 33.

Chapitre XI. — *Ibid.* Chapitre XXXII : *De ceulx qui veullent garder femmes*, fol. 34.

Chapitre XII. — *Ibid.* Chapitre LII : *De celluy qui espouse femme pour ses richesses avoir*, fol. 48 v°.

Chapitre XIII. — *Ibid.* Chapitre XLVI : *De la puissance des folz*, fol. 62.

Chapitre XII. — *Les Regnars traversant*, fol. c i. Chapitre VI : *Des folz esperans qui sont deceuz... par trop se confier... es biens de fortune et es cours des princes;* depuis le paragraphe intitulé : *Espoir de court et de la misere des courtisans*, jusqu'à la fin du chapitre.

Chapitre XIII. — *La Nef des folz*. Chapitre LX : *De soy mesme la plaisance*, fol. 56.

Chapitre XIV. — *Les Regnars traversant*, fol. c i v°. Chapitre VII : *De ypocrisie en general, des ypocrisies en particulier de ceulx qui font fondacions es eglises du bien d'autruy, des moynes, des mandians, des femmes, des gouuerneurs des princes, de dissimulacion et amour faincte*, depuis le commencement du chapitre jusqu'à : *Demandez à ung moyne de sainct Benoist.*

Chapitre xv.	*Ibid.*, fol. c ii vº. Même chapitre, depuis : *Demandeꝛ à ung moysne de sainct Benoist,* jusqu'au paragraphe intitulé : *De la reformacion encommencée.*
Conclusion.	*Ibid.*, fol. c iii. Même chapitre; tout le paragraphe intitulé : *De la reformation encommencée.*

Pour établir les concordances par des exemples, nous donnons ici quelques pages empruntées à ces deux ouvrages, dont l'un, la traduction anonyme de la *Nef des folꝛ*, est un livre extrêmement rare et qui manque à la presque totalité de nos grandes bibliothèques. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire coté Yh. 59. Comme les *Regnars traversant* sont plus aisés à rencontrer, nous n'en donnerons que de courts passages. Il suffira de se reporter : 1° au tableau comparatif qui précède pour retrouver tous les folios et, 2°, à la description du volume de 1549 donnée dans le premier article pour faire la comparaison des textes. La démonstration du plagiat ne laissant place à aucune objection, nous n'avons pas recouru à la comparaison sur deux colonnes. Ce système, tout à fait superflu dans la circonstance, eût pris trop de place en nécessitant la réimpression des titres et fragments qui ont tous figuré plus haut entre les pages 37 et 46. Il suffit qu'on ne perde pas de vue que le texte entier du pseudo-Rabelais de 1549 pourrait être reproduit ici. Nous avons considérablement réduit les extraits que nous avions préparés, dans le désir de ne pas donner de trop grandes proportions à cette étude. Avec les éléments variés qui ont été fournis, chacun pourra faire sans peine toutes les vérifications désirables. L'éditeur de 1549 a naturellement modifié çà et là quelques mots : il remplace le mot *prolude* (prélude) par le mot *chapitre;* ailleurs, la *court* par la *justice;* il ajoute le nom de Pantagruel dans chaque titre; mais ces modifications ne portent guère que sur les intitulés ou sur les premiers mots des chapitres.

1° LA NEF DES FOLZ.

Chapitre I (IIIe du Ve livre de 1549).

Des livres inutilz.

Pour l'introduction de la matiere de ce present livre, lequel est divisé en satyres, parle l'acteur de l'inutilité des libvres. Et apelle ceulx folz qui prennent leur felicité a avoir grant habondance de livres bien parez et bien couvers et ne regardent point dedens. Et dit ainsi que si aulcun desire courir et veoir toutes escriptures sans soy arrester a aulcune science, il sera opprimé ou par la multitude des livres ou par la varieté des escripvans, tellement que facile ne luy sera pas de pouvoir eslyre la verité. Car la multitude des livres distrait et varie l'entendement, et a faire plusieurs livres n'y a point de fin. Et pour ceste cause compare l'acteur iceulx folz a celluy grand fol qui est en son estude pleyne de livres bien parez, lequel tient une esmouchiere ou verge en sa main pour en abatre les pouldres et dit pour son prolude : Entre les principaulx folz de la nef, la premiere partie m'est rendue et en regis avecques main facille les voyles et les trefz. Je possede icy plusieurs livres, lesquelz a tard je lys, et encore, quant je les ay leuz, je les deprise et si ny entens rien, parquoy de droit je suys appellé fol.

Il ne vacque point sans raison et sans latent que en la haulte nef des folz je tiens premier les auirons et ensuy mes folz compaignons par les fleuves vastes. Pourtant que jay fol me confie en plusieurs livres que jay assemblez; et ne me donnent point mes volumes et livres recueilliz et assemblez en plusieurs lieux petitte esperance. Si ne entendz parolle et ne scay la pensée du livre. Toutesfoys, sont gardez par moy en grand honneur et avecques balais de plumes ters et essuye la pouldre et ordure qui chiet sur eulx. Mais là où il tourne aulcun debat ou disputation de doctrine : en nous (*sic*) maisons apparest et voit on la couverture des livres bien aornée. Et viz content des escriptures et lettres bien couvertes, ignorant quelles elz soyent. Mais la seulle habondance men plaist. Jadis Ptholomeus le riche ordonna quil eust livres quiz par tout le monde. Et cuydoit que ceulx fussent les grandz tresors

des choses. Toutesfoys, il ne tenoyt point les enseignementz de la loy divine escripte en ses livres. Sans lesquelz il ne pouvoit bien disposer le cours de sa vie. Pareillement je, fol, tiens grand nombre de volumes esquelz je suis tardif de lire; content de veoir la couverture verte de mon livre. Donc, je diz a par moy : Pourquoy vouldrois je par estude frequente et continuelle perturber mes sens ou confondre mon courage en choses tant sollicites? Celluy qui estudie par mouvement continuel et sans cesse devient fol et enraigé. Estudie ou non estudie, si seray je appellé seigneur. Et puys avoit en nostre estude ung compaignon qui, pour moy, sçaura et examinera les ars pour respondre por moy sil en est mestier. Et oultre, se je voys entre les saiges que il soit question d'aulcune chose, jayme mieulx conceder tout que debatre, affin que je ne soye contraint de parler latin, dont je ne sçay riens.

Combien que entre les sotz Balbuciens, Theuthoniques, Almans et Souysses je soye tenu un grant aucteur, car ceulx qui rien ne scayvent me reputent saige a l'occasion des livres que j'ay. Et pour ce, vous, docteurs, qui portez les grans noms, regardez les anciens peres, expers en droit, qui ne pensoyent ne queroyent poinct leurs enseignementz en livres paintz et bien parez. Mais en l'execution de bonnes meurs et par noble art nourrissoyent leur poictrine et voulenté sitibunde de vertu. Mais, maintenant, la caterve des folz est couverte de oroilles de asne. Car ceuzx qui deussent estre les plus saiges sont les plus folz; et leur suffist de avoir apparence par chappes ou par livres de sagesse et nen scavoir point.

Des bons conseils.

A cause de ce que l'acteur de ce present livre a parlé contre les folz, qui ont grande et belles bibliotheques et librayries, combien que ilz ny saichent rien. Et aussi que es liures sont trouuées les escriptures tant de loix diuines que ciuilles : là où les saiges se fondent. En la Satyre ensuyuante, il parle que cest que de l'office de iuge pour reprouuer les folz qui entremetent destre iuges et discerner des causes sans estre clerc ne iamais avoir veu loy ne canon. Et dit ainsi : Avec toute sollicitude et vivacité de verité...

CHAPITRE XI (VIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De contempner l'escripture.

Icy apres est vne satyre contre les folz qui contemnent les escriptures enseignantes, le bien et salut de l'ame et ayment mieulx croyre a loquacité, bauerie et contes de vieilles que aux livres de verité. Et dit ainsi : « Ung temps sera auquel les hommes folz ne soustiendront point la saine doctrine, mais reallement osteront et tourneront leur oreille en arriere de verité soy conuertissans aux fables, menteries et contes de vieilles. Et ne feront ia penitance sil ne ressuscite aulcun des mortz qui leur vienne dire ce qu'il a veu... »

Que prouffite aux folz demonstrance la leçon de la saincte escripture reciter et lire par ses pupitres les loix sacrées? Que prouffitent les beaux enseignemens escriptz de noz sainctz prophetes quant aulcuns sont tellement aueuglez et obstinez quilz ne veullent croire aux escriptures de la foy et aux commandemens prouuables?..... O fol[1] qui te abuses aux dictz des vieilles et vaines oppinions. Penses tu que les escriptures tant belles et raisonnables ayent esté faictes pour nyent? Tu regardes deuant tes piedz les monumens de la sacrée foy, c'est assauoir les livres dignes de memoire ou ainsi que vng corps en son monument furent iadiz mis et escriptz les sainctz commandemens de la loy. Tu regardes les anciennes loix, les triumphes de Ihesucrist. Et, toutesfoys, tu ne attens et ne consideres point quelle chose digne l'escripture die dont le salut de l'ame et le salut perpetuel procede. Congnois que ta simplicité et fainte excuse de dire : « Ie ne le scauois pas » ne pourra deffendre tes crasses erreurs, lesquelz finablement te plongeront soubz les enfers...

CHAPITRE XVIII (VIIe DU Ve LIVRE DE 1549).

Du service de deux maistres.

La satyre eusuyuante parle des folz qui veulent seruir a Dieu et au dyable : et deux maistres entretenir. Et les compare a vng chasseur qui veult courir et cerner et prendre en

1. Comparer avec l'extrait cité plus haut, p. 41.

diuerses places deux lieures a vne foys et na que vng seul chien, dont dit le prolude...

CHAPITRE XVIII (VIIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De trop parler.

En la satyre ensuyuante sont reprins les folz garrulateurs[1] qui ne scauent tenir leur langue et parlent sans consideration, dont souvent mal leur aduient. Parquoy ilz sont comparez à la pye qui a des petitz piars et quant elle voyt passer aulcun pres delle tant caquette que elle enseigne le nid de ses petitz, qui luy sont ostez; dont c'est vne grant erreur a l'homme qui a iugement que pour faulte de garder sa langue aye du mal et soyt comparé a vng oyseau des champs garrulateur qui rien ne entend. Et pour ce allegue cest acteur l'escripture qui dit: « Toutes natures de bestes, d'oyseaulx, de serpentz et des aultres choses irraisonnables sont données et seigneuriées par humaine nature, mais nul des hommes ne peult domer, refraindre et seigneurier sa mauluaise langue...

CHAPITRE XXI (VIIIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De ceulx qui corrigent les aultres et eulx mesmes pechent.

Ensuit vne aultre satyre en laquelle parle l'acteur de ce liure principalement contre les folz maistres, docteurs et predicateurs qui monstrent et preschent les choses qu'ilz ne font pas. Et les compare a vng fol qui monstre l'enseigne d'une croix ou aultre chose signifiante le droit chemin et luy mesme va par les palus, lieux buissonneux et mauuais...

CHAPITRE XXV (IXe DU Ve LIVRE DE 1549).

De prendre a credit.

Ensuyt vng aultre satyre en laquelle sont appellez pour venir a la nef des folz ceulx qui empruntent et ne veulent rien rendre et par ce sont si grandement blasmez les vsuriers qui prestent a vsure et les folz qui empruntent...

1. Voy. plus haut, p. 42.

Chapitre xxviii (xe du Ve livre de 1549).

De ceulx qui parlent contre Dieu follement.

La satyre ensuyuante est faicte signantement contre ceulx qui veulent corriger les faictz de Dieu et seroyent contens que il obeist a lers (*sic*) voulentez en leur donnant, fust droit ou tort, ce qu'ilz demanderoient. Pour ce les compare l'acteur a celluy qui allume les torches et flambeaulx pour esclarer au soleil...

Mais encores est celluy plus fol qui corrige les faictz de Dieu et la volunté du ciel et supere tous aultres folz plus vesanieus des Emenides et furies qui n'ont sens ne entendement. Car de nostre Dieu[1] si grande est la sappience, la vertu, la justice, l'engin, la renommée, l'honneur, le conseil; si grant la maiesté, la puissance si grande qu'il estant comme empereur pourtant sceptre n'a que faire de nostre ayde. Et tant est pourueu et saige celluy qui a créé toutes choses : la mer, la terre, le ciel portant estoilles, que la diuine volonté ne peult estre diminuée ne crue par la bouche des hommes...

Chapitre xxxii (xie du Ve livre de 1549).

De ceulx qui veullent garder femmes[2].

Aultre satyre des folz qui mettent leur estude et fantasie a garder les femmes mauuaises de mal faire. Et se adresse principallement aux hommes mariez qui sont ialoux de leurs femmes, et dit que c'est follie a eulx de l'estre. Car se la femme est bonne de soy et le mary est ialoux d'elle, il luy peult donner occasion d'estre mauluaise. Et se mauuaise est, il perd la peine de la cuyder garder. Et pourtant compare l'acteur iceulx folz ialoux a celuy qui veult garder les puces au soleil qu'elles ne volent. Et a celluy qui a force d'eau veult lauer vnes latrines et vieilz retraitz qu'ilz ne puent. A celluy aussi qui porte l'eau en vn puissant et redundant. Dont met le prolude. Celuy fol garde les puces soubz le soleil

1. Voy. plus haut, p. 42-43.
2. Comparer avec le morceau cité plus haut, p. 43-44.

chault et ardant. Et d'ung fleuue porte l'eau en un puys redundant, qui porte la cure, soucy et garde de sa femme, et crainct de la bonté de elle que si garde n'est de soy mesmes et ayme son honneur, la custode en est folle et vaine et pert le fol garder sa peyne, ainsi que approuue l'escripture prise a ce propos qui dit : « Se l'esperit de ialousie a concité l'homme contre la femme, etc... »

Chapitre lii (xiiᵉ du Vᵉ livre de 1549).

De celluy qui espouse femme pour ses richesses auoir.

Ensuit une satire assez prouuable par exemples diuerses[1]. Laquelle baille l'acteur contre les ieunes folz qui, par auarice et pour pecune, se maryent et espousent vieilles femmes, et non pas pour l'honneur et principalle intention de mariaige, mais pour auoir multitude de pecune. Et les compare a celuy qui va querir gresse au cul d'ung asne et il n'y treuue que trouilles, petz et estrons. Dont dit le prolude : « Le fol espousant femme pour les richesses seulles et non pour l'amour de lignée a venir demande mariage..... Plusieurs querent gresse soubz la queue et au cul d'ung asne cumulent troilles, petz, fiens, vains et ordures. Et espousent vne vieille quant laydement elle pete, route et est toute infaicte, pour tant qu'elle a des deniers et des richesses legieres. Mais paix aucune ne recrée celluy qui ce fait, ne repos aucun ne le nourrira...

Chapitre xlvi (xiiiᵉ du Vᵉ livre de 1549).

De la puissance des folz.

Par la satyre ensuiuante sont redarguez les folz qui, par la puissance de leur grant auoir et richesse, veulent estre reputez saiges et sur tous dominer. Et pourtant que en ce monde y a maintenant grande habondance...

Chapitre lx (xiiiᵉ du Vᵉ livre de 1549).

De soymesme la plaisance.

Par la satyre ensuyuante sont reprins les folz qui se con-

1. Voy. l'extrait cité p. 44. Nous bornerons là nos renvois. Le lecteur fera lui-même aisément ceux qui suivent.

fient en leur propre sapience et se complaisent en leurs faictz ainsi que le vieil fol qui se regarde en vng myrouer en faisant de la bouillye a ses petitz folz[1]...

2° LES REGNARS TRAVERSANT.

(ÉDITIONS LE NOIR ET VÉRARD.)

INTRODUCTION (MÊME MORCEAU DANS LE Ve LIVRE DE 1548. Voy. plus haut, p. 37).

Le motif de l'acteur.

Considerant oultre les grans abus qu'on fait communement en l'eglise et la desordonnée vie des ministres d'icelle, ay trouvé par investigation songneuse la dissolue vie des a present vivans et le discorde de l'eglise et povre entretenement de justice estre comprins es figures des regnars dessusdictz, entendu leur qualité et complecion malicieuse et cauteleuse. Par quoy, moy, qui pour ce petit œuvre ne me oseroye nommer fors le traverseur des voyes perilleuses, meu de pitié et compassion seullement après la revolution de plusieurs livres aprouvez, desquelz je me suis aydé, voulant plus au long ramener a memoire l'estat de notre infelicité, j'ay, soubz la correction des sages, entreprins declarer les figures dessus touchées par ordre ainsi que je les ay tant fantastiquement veues. Et, en ce faisant, reprimer en general les vices qui ont à present cours, non voulant y comprendre aulcun particulierement, mais ramentevoir a chascun ce qu'il luy touche et dont il se sent coulpable.

CHAPITRE XI (IIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De la dissolution des gens de leglise.

Assez près de la precedente figure je trouvay iiij renars en habitz de pastoureaulx, lesquelz, avecques bergieres, faisoient un champestre banquet. Et ce pendant venoit le loup devorer leurs ouailles sur lesquelz estoit escript : *Ve pastoribus qui se*

1. Les derniers chapitres empruntés par l'auteur de 1549 à la *Nef des folz* sont parmi les plus curieux du livre. Ils abondent en allusions et en citations relatives à l'antiquité. Je regrette de ne pouvoir y insister ici.

ipsos pascebant quasi sua propria commoda querentes. Lesquelles parolles avoient esté extraictes du livre du prophète Ezechiel au XXIIII chapitre, qui moult facilement donne a congnoistre le sens moral de la figure qui parle des pasteurs de la spirituaulté. Mais par ce que cy après parlerons de la temporalité en la figure du loup qui preside en chaire, nous arresterons pour le present aux pasteurs de leglise. (*Ici quelques lignes que le pseudo-Rabelais a omises et que nous donnons en note*[1].)

Comment sont les prestres comptables a Dieu du fait d'autruy.

¶ Sortez, prestres, sortez hors vos chambres parées et jardins de delices, mettez vos voluptez arriere et escoutez la parolle de Dieu, qui vous baille sa malediction par la bouche de Ezechiel son prophete. Tournez les fueilletz de la Bible et goustez ung pou ce que dit Malachias de liniquité des pervers hommes de leglise en vous disant que la bouche des prestres est une espargne de science et doctrine qui doit rendre compte de la bonne observance de la loy; et vous, ministres de leglise, qui journellement forvoyez et scandalisez le peuple par le maulvais exemple que vous leur donnez au moyen des grans abus et vices que sans crainte et honte commettez : que fera Dieu de vous, qui estes tenuz rendre compte non seulement de vos faultes, mais de celles de vos subjectz? Les parolles divines (dont a present les cas sont commys) vous menassent : en disant que pour la transgression de vostre saint estat serez abaissez et foulez au dessoubz des autres et serez le reprouche du peuple. ¶ Humilité qui est vostre fondement est de vous a present chassée : et ambition vous gouverne. Vous ne querez que la proye des revenuz et les fruitz des benefices, et les faictes deservir par gens autant ou plus reprouchables que vous. Voulentiers retenez ce qui deust estre employé au salut des ames. Vous pourchassez les grans fondacions envers les princes et aultres seigneurs et le prouf-

1. Protestation. — Et pour y entrer, selon ce que dit est dessus sans vouloir aucunement parler des bons prestres et prelatz, que bien je congnoys, qui vivent sainctement et selon leur ordre), Ezechiel, prophete de Dieu, anathematise les prelatz, qui, pour leur ambition ou volupté, laissent devorer aux loups leurs brebis, qui sont leurs dyocesains ou paroissiens.

fit en prenez. Et quant est du service ordonné estre fait par succession de temps, je delaisse et demeure en reste en defrauldant les fondateurs, et les ames desquelz qui sont en purgatoire par vostre faulte tormentées cryent a Dieu vengeance contre vous. ℂ Vous vous amusez aux vanitez des choses temporelles et des administracions publicques et laissez devorer voz brebis aux loups ennemys des chrestiens...

De la dissolution des cardinaulx, evesques.

Messeigneurs les cardinaulx, euesques et prelatz qui tenez vingt ou trente mille en leglise, allez vous nudz piedz comme les apostres? Vous faictes vous martirer pour soustenir la foy comme eulx? Certes non; mais qui pis est ne voulez distribuer de voz biens aux gens laiz pour se defendre contre les Turcz et autres ennemys de la chrestienté, qui tous les iours guerroyent et tendent a surprendre sur la terre chrestienne. Vous seriez contens que le poure peuple qui soustient les autres querelles du royaulme fournyst a tout, et que le prince et autres seigneurs eussent la paine de faire la guerre, pour dormir en seureté en voz maisons et vivre en delices en voz logis de plaisance.

. . . . . .

Est ce pas a vous vne grant ingratitude et mescongnoissance de ainsi folement vser des biens quon vous a liberallement distribuez, sans les vouloir departir comme il appartient? Vous faictes du sanctuaire de Dieu et de son eglise vne fosse a larrons, vne bancque de trecherie, ung atrait de peché, ung recellement de dyables, vng concubinage publicque et vne coustume de mal faire.....

Il s'agit donc, dans l'espèce, d'une réédition partielle, donnée en 1549, de deux publications antérieures d'un demi-siècle ou environ (car, si la traduction choisie pour la *Nef des fous* était moins ancienne, l'original avait paru, ne l'oublions pas, dès 1494). Ainsi s'expliquent les anomalies et les différences profondes qui nous avaient frappé tant au point de vue de la forme qu'à celui des idées, en nous mettant sur la voie des recherches qui viennent d'aboutir. Les deux publications dont il s'agit offraient, à la pre-

mière aurore du XVIe siècle, un intérêt et une portée qu'elles avaient perdus cinquante ans plus tard. Leur signification était alors tout autre. Les jugements, parfois sévères, qu'on serait en droit de formuler sur le livret de 1549, s'atténuent de la sorte singulièrement si l'on tient compte du niveau littéraire et intellectuel de l'époque où le contenu de l'opuscule parut pour la première fois. Un autre élément, dont il n'a pas encore été parlé, explique également bien des choses. La *Nef des fous* — de même que les *Regnars traversant* — fut publiée avec une illustration fort remarquable qui eut, notamment en France, une vogue extrême. Chacun des chapitres de ces deux livres est orné d'un bois qui aide efficacement à en comprendre la signification allégorique. Entre le texte et l'illustration, il y a concordance complète : l'un éclaire l'autre. Nous apprenons ainsi à connaître *de visu* les renards en habits de pastoureaux et toutes les scènes dont ces animaux symboliques sont les acteurs. De même, aux chapitres de la *Nef des fous* qui traitent de *Ceulx qui veullent garder femmes maulvaises de mal faire* et des *Folz qui espousent femmes pour ses richesses* (chapitres XI et XII du faux Rabelais de 1549), les comparaisons tirées des puces, du puits et du chercheur de graisse « au cul d'un asne » paraissent moins choquantes. La gravure, pittoresque et tout à fait réussie, rend la scène presque amusante et fait qu'on ne songe plus à s'étonner de la trivialité des termes de comparaison choisis. Il est clair que les auteurs comptaient sur une interprétation préparée et facilitée par les figures. S'adressant tous deux au grand public, ils cherchaient à saisir l'imagination par des symboles aisés à retenir et vraiment populaires.

Faut-il ajouter que notre démonstration apporte en même temps la preuve matérielle et irréfragable, — qui manquait jusqu'ici, — que Rabelais n'est pas l'auteur de ce volume, vérité qui ne s'appuyait précédemment que sur des preuves de sentiment, toujours insuffisantes pour

entraîner les convictions de ceux qui exigent des arguments sans réplique et presque palpables ?

Plusieurs autres constatations curieuses se groupent autour de ce fait, qui est maintenant acquis à l'histoire littéraire. D'abord celle-ci, que le nom de Rabelais n'avait probablement pas été choisi sans intention, puisqu'il s'agissait d'une œuvre personnelle due à l'un de ses amis intimes, Jean Bouchet, et, en outre, de la traduction d'un ouvrage qui avait précisément servi de prototype aux *Regnars traversant,* et dont Rabelais, railleur de l'universelle folie de ce monde, a pu songer à s'inspirer quelquefois. De plus, le même Jean Bouchet avait entrepris une traduction de la *Nef des fous;* nous le savons, par son propre témoignage, daté par une épitaphe qui est des environs de 1499 et que voici :

Epitaphe de feu maistre Pierre Riviere, natif de Poictiers, qui traduict en françois la Nef des folz et fut grand legislateur.

Icy dessoubz ces pierres et quartiers
Gist le corps mort d'un enfant de Poictiers,
Qu'on appelloit maistre Pierre Riviere,
Qui luy vivant feit chose singuliere,
C'est qu'il traduict de latin en françois,
La Nef des foulz, que commencé j'avois;
L'an qu'il mourut il feit meilleure chose,
Ce fust ung livre en vers, aussi en prose,
Intitulé : « Des vertuz le recueil, »
Qui entre gens scavans eut bon acueil,
Car il estoit en ung tres orné style,
Combien qu'il fut subtil et difficille,
Et s'il estoit bon vulgaire orateur
Encores fut meilleur interpreteur
Des droictz civilz, sa principalle estude
Estoit des loix par grand sollicitude.
En son jeune aage il fut fort studieux,
A Dieu devot, aux gens tres gratieulx,
Humble et courtois, et de bonne nature,

Prisé de tous pour sa litterature.
Et sur le point qu'il s'attendoit florir
Comme advocat, il va jeune mourir;
Lorsqu'il devoit espouse avoir et prendre,
La mort le vint supplanter et surprendre :
Ce fut au pere et mere grand ennuy
Veu qu'ilz n'avoient filz ne fille que luy,
Et qu'au droit poinct que de leur esperance
Attendoient fruict, en veirent defaillance.
Ce fut l'an mil quatre vingt quatre cens
Et dix neuf. Priez tous de bon sens,
Qui passerez par ceste saincte place,
Que Dieu pardon a sa pauvre ame face[1].

Cette traduction fut-elle terminée et vit-elle le jour? Nous l'ignorons; mais rien ne prouve que le travail commencé en 1499 n'ait pas été poursuivi. La traduction anonyme, parue chez Janot, serait-elle, par hasard, cette œuvre? Cela n'est certes pas impossible. N'oublions pas que Denys Janot a été au moins trois ou quatre fois l'éditeur de Jean Bouchet (*Regnars traversant,* etc.). Si cela était, notre solution entraînerait des conséquences nouvelles en restituant à l'auteur des *Annalles d'Acquitaine,* au fécond « traverseur des voyes perilleuses, » un ouvrage demeuré anonyme. Dans cette hypothèse, le volume de 1549 ne serait qu'un composé de publications de Jean Bouchet chez D. Janot, exécuté de son vivant, puisqu'il ne disparut qu'en 1557 ou environ. Mais cette supposition n'est pas nécessaire pour expliquer présentement la disposition du recueil. On comprend sans peine que les *Regnars traversant,* attribués à Brant et composés sur le modèle de la *Nef des fous,* de l'aveu de Bouchet, aient été fusionnés dans un même recueil, avec une traduction de ce dernier ouvrage. Il reste acquis que l'auteur des *Regnars* a entrepris une traduction de la *Nef,* que Rivière, traducteur en vers de ladite *Nef,* fut son ami et qu'il existe entre ces hommes et ces œuvres des liens et des rapports très évidents.

1. *Les Généalogies, effigies et épitaphes* (éd. de 1545), épitaphe 49.

Quoi qu'il en soit, la question posée par la réapparition de ce livre, après une éclipse de trois siècles et demi, est résolue. Il n'y a plus d'énigme. Nous savons, par une double constatation matérielle et irréfragable : 1° que Rabelais n'est pas l'auteur de ce prétendu Ve livre ; 2° que l'édition de 1549 reproduit des pages qui lui sont pour la plupart antérieures de cinquante ans ou environ et qui sont empruntées à Jean Bouchet et au traducteur anonyme de Sébastien Brant. L'ouvrage demeurera toutefois comme une curiosité singulière et unique de l'histoire littéraire du XVIe siècle[1].

Abel LEFRANC.

1. L'histoire du pseudo-Rabelais, dont la double identité n'est ainsi révélée qu'après deux ans et demi de controverses, montre bien à quel point la littérature de la fin du XVe siècle et celle du commencement du XVIe sont mal connues. Tout le monde, jusqu'à ce jour, a considéré ce texte comme inédit. Cela n'eût jamais été possible avec un texte de l'antiquité, du moyen âge ou des temps modernes. Il se serait toujours rencontré quelqu'un pour apercevoir tout de suite le plagiat. Seconde observation utile : un certain nombre de critiques ont discuté la question du protestantisme du pseudo-Rabelais. Il paraissait infiniment vraisemblable d'admettre que son langage fût celui de la Réforme. Or, les deux textes sont antérieurs de vingt années à Luther. Ils portent seulement la trace des aspirations communes aux partisans de la réforme ecclésiastique, précurseurs du protestantisme, dont beaucoup restèrent en dehors de la nouvelle religion, lorsqu'elle se fut affirmée. Cette constatation nous montre, une fois de plus, l'extrême complexité et la difficulté particulière des problèmes d'histoire religieuse. Dans ce domaine, la plus grande prudence est nécessaire. Qui ne croirait, en lisant certaines pages du prétendu Ve livre, qu'elles sont l'œuvre d'un esprit audacieux, à tendances révolutionnaires, et cependant elles émanent du plus bourgeois et du plus pacifique des procureurs poitevins. Critiquer de très près chaque phrase et chaque mot reste toujours la plus sûre et la plus efficace des méthodes.

MÉLANGES.

LA MORT DE RABELAIS ET RONSARD.

« Le quatriesme iour de Ianuier, L'an de grace 1553, » un privilège du roi était octroyé à Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, lui enjoignant « elire, choisir et commettre tel Imprimeur docte et diligent qu'il verra et cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer ou faire imprimer les œuvres par luy ià mises en lumiere, et autres qu'il composera et escrira cy après. »

Ronsard fit transport dudit privilège à la veuve Maurice de la Porte pour les quatre premiers livres des *Odes* et son *Bocage*, « jusques au terme de six ans finis et accomplis, à commencer du iour que ledict *Bocage* et *Odes* seront acheués d'imprimer, » et c'est en vertu de ce privilège et de cette cession que

« Le Bocage || de P. de Ronsard, || Vandomois, dedié à|| P. de Paschal, du bas païs || de Languedoc. || [Marque.] A Paris, || *Chez la Veuue Maurice de la Porte, au clos* || *Bruneau, à l'enseigne sainct Claude*, fut

« Achevé d'impri-||mer le vingtseptiéme || iour de Nouembre || mil cinq cens cin-||quante qua-||tre. »

En vertu du même privilège, qui se lit en entier aux fol. A ij-iiij dudit *Bocage*, Ronsard fit imprimer « à André Wechel, libraire iuré, un sien liure, intitulé *les Hymnes...* » 1555.

« A Vincent Sertenas et à Iean Dallier, marchants libraires, *la Continuation des Amours*. 1555. »

[illegible] sien liure, intitulé *les Mes-*
[illegible] imprimer le 22. iour de Nouembre.

[illegible] premiers livres des *Odes* mentionnés
[illegible] privilège, le volume qui les renfermait
[illegible] mer le || xxv. de Ianuier. || 1555. »
[illegible] Les Amours..., nouvellement augmen-
[illegible] imprimer le || xxiiij. de May. || 1553 »],
[illegible] édition des *Odes*, si gentiment imprimée
[illegible] cette même année 1553 ?

[illegible] peuvent paraître oiseux : ils sont pourtant
[illegible] permettre de préciser la date de la mort de
[illegible] que M. Abel Lefranc situait entre la fin de
[illegible] 1554[1].

[illegible] du *Bocage* renferment, en effet, cin-
[illegible] vers à rimes plates, qui, avec un quatrain de
[illegible][2], publié également en 1554, constituent les plus
[illegible] témoignages de la mort de Rabelais connus à
[illegible].

Il a paru intéressant d'en donner ici le fac-similé exact (d'après l'exemplaire de la Bibliothèque royale de Munich [illegible] O. gall. 1912[4]), que l'obligeance de M. le Dr G. von Laubmann a bien voulu mettre à ma disposition.

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, I (1903), 65.
2. *Revue des Études rabelaisiennes*, I (1903), 61.

Epitafe de François Rabelais.

SI d'vn mort qui pourri repoſe
Nature engendre quelque choſe,
Et ſi la generation
Ce fait de la corruption:
Vne vigne prendra naiſſance
De l'eſtomac & de la pance
Du bon Rabelais, qui boiuoit
Touſiours ce pendant qu'il viuoit.
La foſſe de ſa grande gueule
Euſt plus beu de vin toute ſeule
(L'epuiſant du nez en deus cous)
Qu'vn porc ne huime de lait dous,
Qu'Iris de fleuues, ne qu'encore
De vagues le riuage more.
Iamais le Soleil ne la veu,
Tant fut il matin, qu'il n'euſt beu,
Et iamais au ſoir la nuit noire
Tant fut tard, ne la veu ſans boire.
Car alteré, ſans nul ſeiour
Le gallant boiuoit nuit & iour.
Mais quand l'ardante Canicule
Ramenoit la ſaiſon qui brule,
Demi-nus ſe trouſſoit les bras,
Et ſe couchoit tout plat a bas
Sur la ionchée, entre les taçes:
Et parmi des eſcuelles graſſes

fient en leur propre sapience et se complaisent en leurs faictz ainsi que le vieil fol qui se regarde en vng myrouer en faisant de la bouillye a ses petitz folz[1]...

2° LES REGNARS TRAVERSANT.

(ÉDITIONS LE NOIR ET VÉRARD.)

INTRODUCTION (MÊME MORCEAU DANS LE V^e LIVRE DE 1548. Voy. plus haut, p. 37).

Le motif de l'acteur.

Considerant oultre les grans abus qu'on fait communement en l'eglise et la desordonnée vie des ministres d'icelle, ay trouvé par investigation songneuse la dissolue vie des a present vivans et le discorde de l'eglise et povre entretenement de justice estre comprins es figures des regnars dessusdictz, entendu leur qualité et complecion malicieuse et cauteleuse. Par quoy, moy, qui pour ce petit œuvre ne me oseroye nommer fors le traverseur des voyes perilleuses, meu de pitié et compassion seullement après la revolution de plusieurs livres aprouvez, desquelz je me suis aydé, voulant plus au long ramener a memoire l'estat de notre infelicité, j'ay, soubz la correction des sages, entreprins declarer les figures dessus touchées par ordre ainsi que je les ay tant fantastiquement veues. Et, en ce faisant, reprimer en general les vices qui ont à present cours, non voulant y comprendre aulcun particulierement, mais ramentevoir a chascun ce qu'il luy touche et dont il se sent coulpable.

CHAPITRE XI (II^e DU V^e LIVRE DE 1549).

De la dissolution des gens de leglise.

Assez près de la precedente figure je trouvay iiij renars en habitz de pastoureaulx, lesquelz, avecques bergieres, faisoient un champestre banquet. Et ce pendant venoit le loup devorer leurs ouailles sur lesquelz estoit escript : *Ve pastoribus qui se*

1. Les derniers chapitres empruntés par l'auteur de 1549 à la *Nef des folz* sont parmi les plus curieux du livre. Ils abondent en allusions et en citations relatives à l'antiquité. Je regrette de ne pouvoir y insister ici.

ipsos pascebant quasi sua propria commoda querentes. Lesquelles parolles avoient esté extraictes du livre du prophète Ezechiel au xxiiii chapitre, qui moult facilement donne a congnoistre le sens moral de la figure qui parle des pasteurs de la spirituaulté. Mais par ce que cy après parlerons de la temporalité en la figure du loup qui preside en chaire, nous arresterons pour le present aux pasteurs de leglise. (*Ici quelques lignes que le pseudo-Rabelais a omises et que nous donnons en note*[1].)

Comment sont les prestres comptables a Dieu du fait d'autruy.

C Sortez, prestres, sortez hors vos chambres parées et jardins de delices, mettez vos voluptez arriere et escoutez la parolle de Dieu, qui vous baille sa malediction par la bouche de Ezechiel son prophete. Tournez les fueilletz de la Bible et goustez ung pou ce que dit Malachias de liniquité des pervers hommes de leglise en vous disant que la bouche des prestres est une espargne de science et doctrine qui doit rendre compte de la bonne observance de la loy; et vous, ministres de leglise, qui journellement forvoyez et scandalisez le peuple par le maulvais exemple que vous leur donnez au moyen des grans abus et vices que sans crainte et honte commettez : que fera Dieu de vous, qui estes tenuz rendre compte non seulement de vos faultes, mais de celles de vos subjectz? Les parolles divines (dont a present les cas sont commys) vous menassent : en disant que pour la transgression de vostre saint estat serez abaissez et foulez au dessoubz des autres et serez le reprouche du peuple. C Humilité qui est vostre fondement est de vous a present chassée : et ambition vous gouverne. Vous ne querez que la proye des revenuz et les fruitz des benefices, et les faictes deservir par gens autant ou plus reprouchables que vous. Voulentiers retenez ce qui deust estre employé au salut des ames. Vous pourchassez les grans fondacions envers les princes et aultres seigneurs et le prouf-

1. Protestation. — Et pour y entrer, selon ce que dit est dessus sans vouloir aucunement parler des bons prestres et prelatz, que bien je congnoys, qui vivent sainctement et selon leur ordre), Ezechiel, prophete de Dieu, anathematise les prelatz, qui, pour leur ambition ou volupté, laissent devorer aux loups leurs brebis, qui sont leurs dyocesains ou paroissiens.

1° LA NEF DES FOLZ.

Chapitre I (IIIe du Ve livre de 1549).

Des livres inutilz.

Pour l'introduction de la matiere de ce present livre, lequel est divisé en satyres, parle l'acteur de l'inutilité des libvres. Et apelle ceulx folz qui prennent leur felicité a avoir grant habondance de livres bien parez et bien couvers et ne regardent point dedens. Et dit ainsi que si aulcun desire courir et veoir toutes escriptures sans soy arrester a aulcune science, il sera opprimé ou par la multitude des livres ou par la varieté des escripvans, tellement que facile ne luy sera pas de pouvoir eslyre la verité. Car la multitude des livres distrait et varie l'entendement, et a faire plusieurs livres n'y a point de fin. Et pour ceste cause compare l'acteur iceulx folz a celluy grand fol qui est en son estude pleyne de livres bien parez, lequel tient une esmouchiere ou verge en sa main pour en abatre les pouldres et dit pour son prolude : Entre les principaulx folz de la nef, la premiere partie m'est rendue et en regis avecques main facille les voyles et les trefz. Je possede icy plusieurs livres, lesquelz a tard je lys, et encore, quant je les ay leuz, je les deprise et si ny entens rien, parquoy de droit je suys appellé fol.

Il ne vacque point sans raison et sans latent que en la haulte nef des folz je tiens premier les auirons et ensuy mes folz compaignons par les fleuves vastes. Pourtant que jay fol me confie en plusieurs livres que jay assemblez; et ne me donnent point mes volumes et livres recueilliz et assemblez en plusieurs lieux petitte esperance. Si ne entendz parolle et ne scay la pensée du livre. Toutesfoys, sont gardez par moy en grand honneur et avecques balais de plumes ters et essuye la pouldre et ordure qui chiet sur eulx. Mais là où il tourne aulcun debat ou disputation de doctrine : en nous (*sic*) maisons apparest et voit on la couverture des livres bien aornée. Et viz content des escriptures et lettres bien couvertes, ignorant quelles elz soyent. Mais la seulle habondance men plaist. Jadis Ptholomeus le riche ordonna quil eust livres quiz par tout le monde. Et cuydoit que ceulx fussent les grandz tresors

des choses. Toutesfoys, il ne tenoyt point les enseignementz de la loy divine escripte en ses livres. Sans lesquelz il ne pouvoit bien disposer le cours de sa vie. Pareillement je, fol, tiens grand nombre de volumes esquelz je suis tardif de lire; content de veoir la couverture verte de mon livre. Donc, je diz a par moy : Pourquoy vouldrois je par estude frequente et continuelle perturber mes sens ou confondre mon courage en choses tant sollicites? Celluy qui estudie par mouvement continuel et sans cesse devient fol et enraigé. Estudie ou non estudie, si seray je appellé seigneur. Et puys avoit en nostre estude ung compaignon qui, pour moy, sçaura et examinera les ars pour respondre por moy sil en est mestier. Et oultre, se je voys entre les saiges que il soit question d'aulcune chose, jayme mieulx conceder tout que debatre, affin que je ne soye contraint de parler latin, dont je ne sçay riens.

Combien que entre les sotz Balbuciens, Theuthoniques, Almans et Souysses je soye tenu un grant aucteur, car ceulx qui rien ne scayvent me reputent saige a l'occasion des livres que j'ay. Et pour ce, vous, docteurs, qui portez les grans noms, regardez les anciens peres, expers en droit, qui ne pensoyent ne queroyent poinct leurs enseignementz en livres paintz et bien parez. Mais en l'execution de bonnes meurs et par noble art nourrissoyent leur poictrine et voulenté sitibunde de vertu. Mais, maintenant, la caterve des folz est couverte de oroilles de asne. Car ceuzx qui deussent estre les plus saiges sont les plus folz; et leur suffist de avoir apparence par chappes ou par livres de sagesse et nen scavoir point.

Des bons conseils.

A cause de ce que l'acteur de ce present livre a parlé contre les folz, qui ont grande et belles bibliotheques et librayries, combien que ilz ny saichent rien. Et aussi que es liures sont trouuées les escriptures tant de loix diuines que ciuilles : là où les saiges se fondent. En la Satyre ensuyuante, il parle que cest que de l'office de iuge pour reprouuer les folz qui entremetent destre iuges et discerner des causes sans estre clerc ne iamais avoir veu loy ne canon. Et dit ainsi : Avec toute sollicitude et vivacité de verité...

CHAPITRE XI (VIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De contempner l'escripture.

Icy apres est vne satyre contre les folz qui contemnent les escriptures enseignantes, le bien et salut de l'ame et ayment mieulx croyre a loquacité, bauerie et contes de vieilles que aux livres de verité. Et dit ainsi : « Ung temps sera auquel les hommes folz ne soustiendront point la saine doctrine, mais reallement osteront et tourneront leur oreille en arriere de verité soy conuertissans aux fables, menteries et contes de vieilles. Et ne feront ia penitance sil ne ressuscite aulcun des mortz qui leur vienne dire ce qu'il a veu... »

Que prouffite aux folz demonstrance la leçon de la saincte escripture reciter et lire par ses pupitres les loix sacrées? Que prouffitent les beaux enseignemens escriptz de noz sainctz prophetes quant aulcuns sont tellement aueuglez et obstinez quilz ne veullent croire aux escriptures de la foy et aux commandemens prouuables?..... O fol[1] qui te abuses aux dictz des vieilles et vaines oppinions. Penses tu que les escriptures tant belles et raisonnables ayent esté faictes pour nyent? Tu regardes deuant tes piedz les monumens de la sacrée foy, c'est assauoir les livres dignes de memoire ou ainsi que vng corps en son monument furent iadiz mis et escriptz les sainctz commandemens de la loy. Tu regardes les anciennes loix, les triumphes de Ihesucrist. Et, toutesfoys, tu ne attens et ne consideres point quelle chose digne l'escripture die dont le salut de l'ame et le salut perpetuel procede. Congnois que ta simplicité et fainte excuse de dire : « Ie ne le scauois pas » ne pourra deffendre tes crasses erreurs, lesquelz finablement te plongeront soubz les enfers...

CHAPITRE XVIII (VIIe DU Ve LIVRE DE 1549).

Du service de deux maistres.

La satyre eusuyuante parle des folz qui veulent seruir a Dieu et au dyable : et deux maistres entretenir. Et les compare a vng chasseur qui veult courir et cerner et prendre en

1. Comparer avec l'extrait cité plus haut, p. 41.

diuerses places deux lieures a vne foys et na que vng seul chien, dont dit le prolude...

CHAPITRE XVIII (VIIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De trop parler.

En la satyre ensuyuante sont reprins les folz garrulateurs[1] qui ne scauent tenir leur langue et parlent sans consideration, dont souvent mal leur aduient. Parquoy ilz sont comparez à la pye qui a des petitz piars et quant elle voyt passer aulcun pres delle tant caquette que elle enseigne le nid de ses petitz, qui luy sont ostez; dont c'est vne grant erreur a l'homme qui a iugement que pour faulte de garder sa langue aye du mal et soyt comparé a vng oyseau des champs garrulateur qui rien ne entend. Et pour ce allegue cest acteur l'escripture qui dit: « Toutes natures de bestes, d'oyseaulx, de serpentz et des aultres choses irraisonnables sont données et seigneuriées par humaine nature, mais nul des hommes ne peult domer, refraindre et seigneurier sa mauluaise langue...

CHAPITRE XXI (VIIIe DU Ve LIVRE DE 1549).

De ceulx qui corrigent les aultres et eulx mesmes pechent.

Ensuit vne aultre satyre en laquelle parle l'acteur de ce liure principalement contre les folz maistres, docteurs et predicateurs qui monstrent et preschent les choses qu'ilz ne font pas. Et les compare a vng fol qui monstre l'enseigne d'une croix ou aultre chose signifiante le droit chemin et luy mesme va par les palus, lieux buissonneux et mauuais...

CHAPITRE XXV (IXe DU Ve LIVRE DE 1549).

De prendre a credit.

Ensuyt vng aultre satyre en laquelle sont appellez pour venir a la nef des folz ceulx qui empruntent et ne veulent rien rendre et par ce sont si grandement blasmez les vsuriers qui prestent a vsure et les folz qui empruntent...

1. Voy. plus haut, p. 42.

Chapitre xxviii (xe du Ve livre de 1549).

De ceulx qui parlent contre Dieu follement.

La satyre ensuyuante est faicte signantement contre ceulx qui veulent corriger les faictz de Dieu et seroyent contens que il obeist a lers (*sic*) voulentez en leur donnant, fust droit ou tort, ce qu'ilz demanderoient. Pour ce les compare l'acteur a celluy qui allume les torches et flambeaulx pour esclarer au soleil...

Mais encores est celluy plus fol qui corrige les faictz de Dieu et la volunté du ciel et supere tous aultres folz plus vesanieus des Emenides et furies qui n'ont sens ne entendement. Car de nostre Dieu[1] si grande est la sappience, la vertu, la justice, l'engin, la renommée, l'honneur, le conseil; si grant la maiesté, la puissance si grande qu'il estant comme empereur pourtant sceptre n'a que faire de nostre ayde. Et tant est pourueu et saige celluy qui a créé toutes choses : la mer, la terre, le ciel portant estoilles, que la diuine volonté ne peult estre diminuée ne crue par la bouche des hommes...

Chapitre xxxii (xie du Ve livre de 1549).

De ceulx qui veullent garder femmes[2].

Aultre satyre des folz qui mettent leur estude et fantasie a garder les femmes mauuaises de mal faire. Et se adresse principallement aux hommes mariez qui sont ialoux de leurs femmes, et dit que c'est follie a eulx de l'estre. Car se la femme est bonne de soy et le mary est ialoux d'elle, il luy peult donner occasion d'estre mauluaise. Et se mauuaise est, il perd la peine de la cuyder garder. Et pourtant compare l'acteur iceulx folz ialoux a celuy qui veult garder les puces au soleil qu'elles ne volent. Et a celluy qui a force d'eau veult lauer vnes latrines et vieilz retraitz qu'ilz ne puent. A celluy aussi qui porte l'eau en vn puissant et redundant. Dont met le prolude. Celuy fol garde les puces soubz le soleil

1. Voy. plus haut, p. 42-43.
2. Comparer avec le morceau cité plus haut, p. 43-44.

chault et ardant. Et d'ung fleuue porte l'eau en un puys redundant, qui porte la cure, soucy et garde de sa femme, et crainct de la bonté de elle que si garde n'est de soy mesmes et ayme son honneur, la custode en est folle et vaine et pert le fol garder sa peyne, ainsi que approuue l'escripture prise a ce propos qui dit : « Se l'esperit de ialousie a concité l'homme contre la femme, etc... »

Chapitre lii (xiiᵉ du Vᵉ livre de 1549).

De celluy qui espouse femme pour ses richesses auoir.

Ensuit une satire assez prouuable par exemples diuerses[1]. Laquelle baille l'acteur contre les ieunes folz qui, par auarice et pour pecune, se maryent et espousent vieilles femmes, et non pas pour l'honneur et principalle intention de mariaige, mais pour auoir multitude de pecune. Et les compare a celuy qui va querir gresse au cul d'ung asne et il n'y treuue que trouilles, petz et estrons. Dont dit le prolude : « Le fol espousant femme pour les richesses seulles et non pour l'amour de lignée a venir demande mariage..... Plusieurs querent gresse soubz la queue et au cul d'ung asne cumulent troilles, petz, fiens, vains et ordures. Et espousent vne vieille quant laydement elle pete, route et est toute infaicte, pour tant qu'elle a des deniers et des richesses legieres. Mais paix aucune ne recrée celluy qui ce fait, ne repos aucun ne le nourrira...

Chapitre xlvi (xiiiᵉ du Vᵉ livre de 1549).

De la puissance des folz.

Par la satyre ensuiuante sont redarguez les folz qui, par la puissance de leur grant auoir et richesse, veulent estre reputez saiges et sur tous dominer. Et pourtant que en ce monde y a maintenant grande habondance...

Chapitre lx (xiiiiᵉ du Vᵉ livre de 1549).

De soymesme la plaisance.

Par la satyre ensuyuante sont reprins les folz qui se con-

1. Voy. l'extrait cité p. 44. Nous bornerons là nos renvois. Le lecteur fera lui-même aisément ceux qui suivent.

fient en leur propre sapience et se complaisent en leurs faictz ainsi que le vieil fol qui se regarde en vng myrouer en faisant de la bouillye a ses petitz folz[1]...

2° LES REGNARS TRAVERSANT.

(ÉDITIONS LE NOIR ET VÉRARD.)

INTRODUCTION (MÊME MORCEAU DANS LE V^e LIVRE DE 1548. Voy. plus haut, p. 37).

Le motif de l'acteur.

Considerant oultre les grans abus qu'on fait communement en l'eglise et la desordonnée vie des ministres d'icelle, ay trouvé par investigation songneuse la dissolue vie des a present vivans et le discorde de l'eglise et povre entretenement de justice estre comprins es figures des regnars dessusdictz, entendu leur qualité et complecion malicieuse et cauteleuse. Par quoy, moy, qui pour ce petit œuvre ne me oseroye nommer fors le traverseur des voyes perilleuses, meu de pitié et compassion seullement après la revolution de plusieurs livres aprouvez, desquelz je me suis aydé, voulant plus au long ramener a memoire l'estat de notre infelicité, j'ay, soubz la correction des sages, entreprins declarer les figures dessus touchées par ordre ainsi que je les ay tant fantastiquement veues. Et, en ce faisant, reprimer en general les vices qui ont à present cours, non voulant y comprendre aulcun particulierement, mais ramentevoir a chascun ce qu'il luy touche et dont il se sent coulpable.

CHAPITRE XI (II^e DU V^e LIVRE DE 1549).

De la dissolution des gens de leglise.

Assez près de la precedente figure je trouvay iiij renars en habitz de pastoureaulx, lesquelz, avecques bergieres, faisoient un champestre banquet. Et ce pendant venoit le loup devorer leurs ouailles sur lesquelz estoit escript : *Ve pastoribus qui se*

1. Les derniers chapitres empruntés par l'auteur de 1549 à la *Nef des folz* sont parmi les plus curieux du livre. Ils abondent en allusions et en citations relatives à l'antiquité. Je regrette de ne pouvoir y insister ici.

ipsos pascebant quasi sua propria commoda querentes. Lesquelles parolles avoient esté extraictes du livre du prophète Ezechiel au xxiiii chapitre, qui moult facilement donne a congnoistre le sens moral de la figure qui parle des pasteurs de la spirituaulté. Mais par ce que cy après parlerons de la temporalité en la figure du loup qui preside en chaire, nous arresterons pour le present aux pasteurs de leglise. (*Ici quelques lignes que le pseudo-Rabelais a omises et que nous donnons en note*[1].)

Comment sont les prestres comptables a Dieu du fait d'autruy.

C Sortez, prestres, sortez hors vos chambres parées et jardins de delices, mettez vos voluptez arriere et escoutez la parolle de Dieu, qui vous baille sa malediction par la bouche de Ezechiel son prophete. Tournez les fueilletz de la Bible et goustez ung pou ce que dit Malachias de liniquité des pervers hommes de leglise en vous disant que la bouche des prestres est une esparge de science et doctrine qui doit rendre compte de la bonne observance de la loy; et vous, ministres de leglise, qui journellement forvoyez et scandalisez le peuple par le maulvais exemple que vous leur donnez au moyen des grans abus et vices que sans crainte et honte commettez : que fera Dieu de vous, qui estes tenuz rendre compte non seulement de vos faultes, mais de celles de vos subjectz? Les parolles divines (dont a present les cas sont commys) vous menassent : en disant que pour la transgression de vostre saint estat serez abaissez et foulez au dessoubz des autres et serez le reprouche du peuple. C Humilité qui est vostre fondement est de vous a present chassée : et ambition vous gouverne. Vous ne querez que la proye des revenuz et les fruitz des benefices, et les faictes deservir par gens autant ou plus reprouchables que vous. Voulentiers retenez ce qui deust estre employé au salut des ames. Vous pourchassez les grans fondacions envers les princes et aultres seigneurs et le prouf-

1. Protestation. — Et pour y entrer, selon ce que dit est dessus sans vouloir aucunement parler des bons prestres et prelatz, que bien je congnoys, qui vivent sainctement et selon leur ordre), Ezechiel, prophete de Dieu, anathematise les prelatz, qui, pour leur ambition ou volupté, laissent devorer aux loups leurs brebis, qui sont leurs dyocesains ou paroissiens.

fit en prenez. Et quant est du service ordonné estre fait par succession de temps, je delaisse et demeure en reste en defrauldant les fondateurs, et les ames desquelz qui sont en purgatoire par vostre faulte tormentées cryent a Dieu vengeance contre vous. ℂ Vous vous amusez aux vanitez des choses temporelles et des administracions publicques et laissez devorer voz brebis aux loups ennemys des chrestiens...

De la dissolution des cardinaulx, evesques.

Messeigneurs les cardinaulx, euesques et prelatz qui tenez vingt ou trente mille en leglise, allez vous nudz piedz comme les apostres? Vous faictes vous martirer pour soustenir la foy comme eulx? Certes non; mais qui pis est ne voulez distribuer de voz biens aux gens laiz pour se defendre contre les Turcz et autres ennemys de la chrestienté, qui tous les iours guerroyent et tendent a surprendre sur la terre chrestienne. Vous seriez contens que le poure peuple qui soustient les autres querelles du royaulme fournyst a tout, et que le prince et autres seigneurs eussent la paine de faire la guerre, pour dormir en seureté en voz maisons et vivre en delices en voz logis de plaisance.

. . . . . .

Est ce pas a vous vne grant ingratitude et mescongnoissance de ainsi folement vser des biens quon vous a liberallement distribuez, sans les vouloir departir comme il appartient? Vous faictes du sanctuaire de Dieu et de son eglise vne fosse a larrons, vne bancque de trecherie, ung atrait de peché, ung recellement de dyables, vng concubinage publicque et vne coustume de mal faire.....

Il s'agit donc, dans l'espèce, d'une réédition partielle, donnée en 1549, de deux publications antérieures d'un demi-siècle ou environ (car, si la traduction choisie pour la *Nef des fous* était moins ancienne, l'original avait paru, ne l'oublions pas, dès 1494). Ainsi s'expliquent les anomalies et les différences profondes qui nous avaient frappé tant au point de vue de la forme qu'à celui des idées, en nous mettant sur la voie des recherches qui viennent d'aboutir. Les deux publications dont il s'agit offraient, à la pre-

mière aurore du XVIe siècle, un intérêt et une portée qu'elles avaient perdus cinquante ans plus tard. Leur signification était alors tout autre. Les jugements, parfois sévères, qu'on serait en droit de formuler sur le livret de 1549, s'atténuent de la sorte singulièrement si l'on tient compte du niveau littéraire et intellectuel de l'époque où le contenu de l'opuscule parut pour la première fois. Un autre élément, dont il n'a pas encore été parlé, explique également bien des choses. La *Nef des fous* — de même que les *Regnars traversant* — fut publiée avec une illustration fort remarquable qui eut, notamment en France, une vogue extrême. Chacun des chapitres de ces deux livres est orné d'un bois qui aide efficacement à en comprendre la signification allégorique. Entre le texte et l'illustration, il y a concordance complète : l'un éclaire l'autre. Nous apprenons ainsi à connaître *de visu* les renards en habits de pastoureaux et toutes les scènes dont ces animaux symboliques sont les acteurs. De même, aux chapitres de la *Nef des fous* qui traitent de *Ceulx qui veullent garder femmes maulvaises de mal faire* et des *Folz qui espousent femmes pour ses richesses* (chapitres XI et XII du faux Rabelais de 1549), les comparaisons tirées des puces, du puits et du chercheur de graisse « au cul d'un asne » paraissent moins choquantes. La gravure, pittoresque et tout à fait réussie, rend la scène presque amusante et fait qu'on ne songe plus à s'étonner de la trivialité des termes de comparaison choisis. Il est clair que les auteurs comptaient sur une interprétation préparée et facilitée par les figures. S'adressant tous deux au grand public, ils cherchaient à saisir l'imagination par des symboles aisés à retenir et vraiment populaires.

Faut-il ajouter que notre démonstration apporte en même temps la preuve matérielle et irréfragable, — qui manquait jusqu'ici, — que Rabelais n'est pas l'auteur de ce volume, vérité qui ne s'appuyait précédemment que sur des preuves de sentiment, toujours insuffisantes pour

entraîner les convictions de ceux qui exigent des arguments sans réplique et presque palpables?

Plusieurs autres constatations curieuses se groupent autour de ce fait, qui est maintenant acquis à l'histoire littéraire. D'abord celle-ci, que le nom de Rabelais n'avait probablement pas été choisi sans intention, puisqu'il s'agissait d'une œuvre personnelle due à l'un de ses amis intimes, Jean Bouchet, et, en outre, de la traduction d'un ouvrage qui avait précisément servi de prototype aux *Regnars traversant,* et dont Rabelais, railleur de l'universelle folie de ce monde, a pu songer à s'inspirer quelquefois. De plus, le même Jean Bouchet avait entrepris une traduction de la *Nef des fous;* nous le savons, par son propre témoignage, daté par une épitaphe qui est des environs de 1499 et que voici :

Epitaphe de feu maistre Pierre Riviere, natif de Poictiers, qui traduict en françois la Nef des folz et fut grand legislateur.

Icy dessoubz ces pierres et quartiers
Gist le corps mort d'un enfant de Poictiers,
Qu'on appelloit maistre Pierre Riviere,
Qui luy vivant feit chose singuliere,
C'est qu'il traduict de latin en françois,
La Nef des foulz, que commencé j'avois;
L'an qu'il mourut il feit meilleure chose,
Ce fust ung livre en vers, aussi en prose,
Intitulé : « Des vertuz le recueil, »
Qui entre gens scavans eut bon acueil,
Car il estoit en ung tres orné style,
Combien qu'il fut subtil et difficille,
Et s'il estoit bon vulgaire orateur
Encores fut meilleur interpreteur
Des droictz civilz, sa principalle estude
Estoit des loix par grand sollicitude.
En son jeune aage il fut fort studieux,
A Dieu devot, aux gens tres gratieulx,
Humble et courtois, et de bonne nature,

Prisé de tous pour sa litterature.
Et sur le point qu'il s'attendoit florir
Comme advocat, il va jeune mourir;
Lorsqu'il devoit espouse avoir et prendre,
La mort le vint supplanter et surprendre :
Ce fut au pere et mere grand ennuy
Veu qu'ilz n'avoient filz ne fille que luy,
Et qu'au droit poinct que de leur esperance
Attendoient fruict, en veirent defaillance.
Ce fut l'an mil quatre vingt quatre cens
Et dix neuf. Priez tous de bon sens,
Qui passerez par ceste saincte place,
Que Dieu pardon a sa pauvre ame face[1].

Cette traduction fut-elle terminée et vit-elle le jour? Nous l'ignorons; mais rien ne prouve que le travail commencé en 1499 n'ait pas été poursuivi. La traduction anonyme, parue chez Janot, serait-elle, par hasard, cette œuvre? Cela n'est certes pas impossible. N'oublions pas que Denys Janot a été au moins trois ou quatre fois l'éditeur de Jean Bouchet (*Regnars traversant*, etc.). Si cela était, notre solution entraînerait des conséquences nouvelles en restituant à l'auteur des *Annalles d'Acquitaine*, au fécond « traverseur des voyes perilleuses, » un ouvrage demeuré anonyme. Dans cette hypothèse, le volume de 1549 ne serait qu'un composé de publications de Jean Bouchet chez D. Janot, exécuté de son vivant, puisqu'il ne disparut qu'en 1557 ou environ. Mais cette supposition n'est pas nécessaire pour expliquer présentement la disposition du recueil. On comprend sans peine que les *Regnars traversant*, attribués à Brant et composés sur le modèle de la *Nef des fous*, de l'aveu de Bouchet, aient été fusionnés dans un même recueil, avec une traduction de ce dernier ouvrage. Il reste acquis que l'auteur des *Regnars* a entrepris une traduction de la *Nef*, que Rivière, traducteur en vers de ladite *Nef*, fut son ami et qu'il existe entre ces hommes et ces œuvres des liens et des rapports très évidents.

1. *Les Généalogies, effigies et épitaphes* (éd. de 1545), épitaphe 49.

Adel Lefranc.

MÉLANGES.

LA MORT DE RABELAIS ET RONSARD.

« Le quatriesme iour de Ianuier, L'an de grace 1553, » un privilège du roi était octroyé à Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, lui enjoignant « elire, choisir et commettre tel Imprimeur docte et diligent qu'il verra et cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer ou faire imprimer les œuvres par luy ià mises en lumiere, et autres qu'il composera et escrira cy après. »

Ronsard fit transport dudit privilège à la veuve Maurice de la Porte pour les quatre premiers livres des *Odes* et son *Bocage*, « jusques au terme de six ans finis et accomplis, à commencer du iour que ledict *Bocage* et *Odes* seront acheués d'imprimer, » et c'est en vertu de ce privilège et de cette cession que

« Le Bocage || de P. de Ronsard, || Vandomois, dedié à|| P. de Paschal, du bas païs || de Languedoc. || [Marque.] A Paris, || *Chez la Veuue Maurice de la Porte, au clos* || *Bruneau, à l'enseigne sainct Claude*, fut

« Achevé d'impri-||mer le vingtseptiéme || iour de Nouembre || mil cinq cens cin-||quante qua-||tre. »

En vertu du même privilège, qui se lit en entier aux fol. A ij-iiij dudit *Bocage*, Ronsard fit imprimer « à André Wechel, libraire iuré, un sien liure, intitulé *les Hymnes...* » 1555.

« A Vincent Sertenas et à Iean Dallier, marchants libraires, *la Continuation des Amours*. 1555. »

« A Gilles Corrozet, un sien liure, intitulé *les Meslanges*... Fut acheué d'imprimer le 22. iour de Nouembre. 1554. »

Quant aux quatre premiers livres des *Odes* mentionnés dans la cession du privilège, le volume qui les renfermait fut « acheué d'imprimer le ¦¦ xxv. de Ianuier. ¦' 1555. »

Faut-il y joindre Les Amours..., nouvellement augmentées... [« Acheué d'imprimer le || xxiiij. de May. ¦¦ 1553 »], et la mignonne édition des *Odes*, si gentiment imprimée par Cavellat en cette même année 1553?

Ces détails peuvent paraître oiseux : ils sont pourtant de nature à permettre de préciser la date de la mort de Rabelais, date que M. Abel Lefranc situait entre la fin de 1552 et mai 1554[1].

Les fol. 10[b]-11[a] du *Bocage* renferment, en effet, cinquante-six vers à rimes plates, qui, avec un quatrain de Tahureau[2], publié également en 1554, constituent les plus anciens témoignages de la mort de Rabelais connus à ce jour.

Il a paru intéressant d'en donner ici le fac-similé exact d'après l'exemplaire de la Bibliothèque royale de Munich (P. O. gall. 1912[d]), que l'obligeance de M. le D[r] G. von Laubmann a bien voulu mettre à ma disposition.

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, I (1903), 65.
2. *Revue des Études rabelaisiennes*, I (1903), 61.

Epitafe de François Rabelais.

SI d'vn mort qui pourri repoſe
Nature engendre quelque choſe,
Et ſi la generation
Ce fait de la corruption:
Vne vigne prendra naiſſance
De l'eſtomac & de la pance
Du bon Rabelais, qui boiuoit
Touſiours ce pendant qu'il viuoit.
La foſſe de ſa grande gueule
Euſt plus beu de vin toute ſeule
(L'epuiſant du nez en dens cous)
Qu'vn porc ne hume de lait dous,
Qu'Ixis de fleuues, ne qu'encore
De vagues le riuage more.
Iamais le Soleil ne la veu,
Tant fût il matin, qu'il n'euſt beu,
Et iamais au ſoir la nuit noire
Tant fut tard, ne la veu ſans boire.
Car alteré, ſans nul ſeiour
Le gallant boiuoit nuit & iour.
Mais quand l'ardante Canicule
Ramenoit la ſaiſon qui brule,
Demi-nus ſe trouſſoit les bras,
Et ſe couchoit tout plat a bas
Sur la ionchée, entre les taçes:
Et parmi des eſcuelles graſſes

Sans nulle honte ſe touillant,
Alloit dans le vin barbouillant
Comme vne grenouille en la fange:
Puis iure chantoit la louenge
De ſon ami le bon Bacus,
Comme ſous lui furent vaincus
Les Thebains, & comme ſa mere
Trop chaudement receut ſon pere,
Qui, en lieu de faire cela
Las! toute viue la brula.
Il chantoit la grande maßüe,
Et la Iument de Gargantüe,
Son fils Panurge, & les païs
Des Papimanes ébaïs:
Et chantoit les Iles Hieres,
Et frere Ian des autonnieres,
Et d'Epiſteme les combas:
Mais la mort qui ne boiuoit pas
Tira le beuueur de ce monde,
Et ores le fait boire en l'onde
Qui fut trouble dans le giron
Du large fleuue d'Acheron.
Or toi quiconques ſois qui paſſes
Sur ſa foſſe repen des taces,
Repen du bril, & des flaconi,
Des cruelas, & des iambons,
Car ſi encor deſſous la lame
Quelque ſentiment a ſon ame,
Il les aime mieus que des Lis
Tant ſoient ils fraichement cueillis.

C'est la douzième des soixante-sept pièces qui constituent le *Bocage*, en y comprenant « le Papillon de Remy Belleau » (fol. 33) et l' « Ode d'Oliuier de Magny à P. de Ronsard et Pierre de Paschal (fol. 55^{b}). »

C'est la première des huit épitaphes qui occupent les fol. 10^{b}-17^{b} et qui sont :

« Epitafe de François Rabelais (fol. 10^{b}). — Epitafe d'Albert, ioüeur de Luc du Roi (fol. 11^{b}). — Epitafe de Michel Marulle Tarchaniot, de Constantinnople (fol. 12^{b}). — Epitafe de Hugues Salel (fol. 13). — Epitafe de Philipes de Commines (fol. 15). — Epitafe de Iaques Mernable, ioüeur de Farces (fol. 16). — Prosopopée de Louis de Ronsard, son pere (fol. 16). — Epitafe de Iean de Ronsard, son oncle » (fol. 17).

Une double question se pose maintenant : ces huit pièces sont-elles disposées suivant l'ordre chronologique de leur composition ? Le manuscrit du poète était-il complet au jour de l'octroi du privilège ?

Pour les *Odes*, il ne s'agit que d'une réimpression avec modifications, mais les *Meslanges*, le *Bocage*, les *Hymnes*, la *Continuation des Amours* sont des œuvres nouvelles, minces plaquettes il est vrai, mais dont la variété semble exclure une composition hâtive. De plus, l'emploi simultané de quatre imprimeurs différents semble établir que le poète était à même de leur fournir la *copie* au fur et à mesure de l'avancement de l'impression.

Le *Bocage* comprend sept feuilles et demie d'impression ; quel temps a été nécessaire pour les imprimer avant le 27 novembre 1554 ? La place de l' « Epitafe » de Rabelais au verso du fol. B ij et au recto du fol. B iij exclut la supposition que la pièce ait été intercalée au cours de l'impression. Le quatrain de Tahureau semble antérieur au 1er mai 1554, date de la dédicace du volume [1].

L'impression du *Bocage* était-elle commencée à cette

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, I (1903), 62.

date? Il se peut, car Ronsard était obligé de surveiller à la fois au moins trois impressions : le *Bocage*, les *Meslanges* et la troisième édition des *Odes*.

Dans sa *Responce... aux iniures et calomnies de ie ne sçay quels predicans* (1563), il nous fait un tableau détaillé de ses occupations quotidiennes :

> Après ie sors du lict, et quand ie suis vestu
> Ie me renge à l'estude, et aprens la vertu,
> Composant et lisant.....
> Quatre ou cinq heures seul ie m'arreste enfermé (f. 13).

Ne serait-il pas intéressant de connaître quelle fut la matinée — d'automne? — dont Ronsard consacra le début à enterrer Rabelais, sous le bril et les flacons, avec une verve plus malicieuse que méchante, car dans les *Mélanges*, achevés d'imprimer cinq jours avant le *Bocage*, je relève ces vers :

> L'homme sot qui laue sa pance
> D'autre breuuage que du vin
> Mourra d'vne mauuaise fin.

(Odelette : « Boy vilain, c'est trop mangé, » supprimée dans les éditions de 1560, 1567, 1571, 1573, 1578, 1587, 1592.) L'Odelette à Corydon, qui suit dans les *Meslanges* de 1555 (et qui fut reproduite de 1567 à 1592), contient aussi ces trois vers :

> Il me plaist pour me defacher
> A la renuerse me coucher
> Entre les potz et les ionchées,

qui semblent, — sauf la différence de position du buveur, — exclure toute idée satirique dans les vers 24-25 de l'Épitaphe, dont il convient maintenant d'étudier la destinée dans les éditions subséquentes des œuvres du poète.

Elle figure au premier livre des *Poemes*, fol. 57 de l'édi-

tion de 1560 (Bibl. royale de Munich, P. O. gall. 1915. — Ma collection), avec des variantes qu'il est bon de noter :

Car d'vn seul traict sa grande gueule	9
Le grand Panurge, et le pays	39
Leurs loix, leurs facons et demeures	41
Et frere Iean des antoumeures	42
Qui fuit trouble dans le giron.	47

L'épithète *grand* appliquée à Panurge au vers 39 ne marque-t-elle pas le succès croissant de l'œuvre de Rabelais? La suppression des *Iles Hieres* et la modification du nom de « frere Iean » semblent indiquer de la part de Ronsard une lecture attentive des œuvres de son confrère. Il est vrai que Ronsard a usé deux autres fois de l'épithète *autonnier*, mais c'est bien Rabelais qui qualifie le vin de *purée septembrale*, et septembre est essentiellement un mois d'automne.

L'« Epitafe » a disparu de l'édition de 1567 (Bibl. royale de Munich, P. O. gall. 136), mais nous la retrouvons dans les « Elegies » de 1571, à la page 428, avec le texte de 1560, sauf le quatrième vers, qui est ici :

Est faicte de corruption.

Elle est assez singulièrement placée à la fin du V^e^ livre et semble plutôt destinée à remplir la feuille, car le feuillet qui suit est blanc et la table n'indique aucune pièce après l'Élégie :

Belot, afin que mort tu puisses viure.

Elle se trouve mieux à sa place dans l'édition de 1573, à la fin des Épitaphes, page 456 du tome III : *les Poèmes*. Le texte est celui de 1571.

Les éditions de 1578, 1584? et 1587 ignorent l'« Epitafe. » Mais l'infatigable fureteur que fut l'éditeur lyonnais Thomas Soubron la publia en 1592, à la fin des Épitaphes, à la page 251 du *Discours des miseres de ce temps*, qui se trouve au tome V : *Les Poemes*.

Ne se souvenant probablement pas d'avoir donné, à la page 168 de son second volume, l'ode à Belleau :

Tu es vn trop sec biberon,

il intitule la pièce :

EPITAPHE D'VN BON
BIBERON

et modifie ainsi le vers 7 :

Du bon Biberon qui boiuoit.

Pour le reste, le texte est identique à celui de 1571.

Le texte de 1573 se retrouve à la page 380 du « Recueil des || sonnets, odes, || hymnes, elegies et || autres pieces retranchées||... » *A Paris,* || *Chez Barthelemy Macé,...* M. DC. XVII.

Amputé des vers 32-36, 41-48, le même texte se lit dans les *Œuvres de F. Rabelais,* t. III (Paris, Louis Janet, 1823), à la page 643.

Par contre, c'est le texte de 1560, avec une graphie toute fantaisiste, que Blanchemain a reproduit à la page 273 du tome VII de son édition de Ronsard. Je n'ai pas pu voir le sixième livre de l'édition Marty-Laveaux, qui contient l'Épitaphe à la page 255, d'après l'Appendice, mais on a oublié de relever au Vocabulaire le substantif *beuueur* et l'adverbe *fraichement,* ce dernier employé dans Marot et dans *Amadis* avec un tout autre sens. Le Vocabulaire de Ronsard qui se prépare notera également les formes verbales *boire* et *boiuoit, barbouillant* employé absolument.

Je ne saurais mieux terminer cette note qu'en adressant mes remerciements à M. le Dr Georg von Laubmann, directeur de la Bibliothèque royale de Munich, et à M. A. Claudin, l'érudit libraire, pour leur obligeance à me communiquer les éditions de Ronsard qui sont signalées au cours de ces quelques pages.

Hugues VAGANAY.

COMPTE-RENDU[1].

W.-P. KER. *Panurge's english* (extr. de *An English miscellany presented to Dr. Furniwall in honour of his seventy-fifth birthday*). Oxford, at the Clarendon press, 1901, in-8°.

Sous le titre de *Panurge's english*, M. W.-P. Ker étudie le passage du livre II, chapitre IX, où Panurge s'adresse en anglais à Pantagruel. Ce morceau apparaît (pour la première fois?) dans une édition de 1535, conservée au British Museum[2]. Il se retrouve sous la même forme, à peu de chose près, dans toutes les éditions, jusqu'à celle des Elzévier en 1663, où il apparaît remanié (ainsi que les autres citations du même chapitre), de manière à présenter un sens plus clair.

Mais l'anglais de Panurge, tel qu'on le trouve dans les éditions du XVI^e^ siècle, appartient au dialecte du nord de l'Angleterre : sans doute, Rabelais apprit ces mots de quelque étudiant écossais. L'orthographe en est très bizarre, parce que l'imprimeur, qui n'avait pas de *w* à sa disposition, a représenté cette lettre par les groupes *lb* et *lv*[3], imitant ainsi, tant bien que mal, la graphie du *w* tel qu'on l'écrivait alors. De plus, il y a quelques fautes d'impression.

La première partie de la phrase jusqu'à *non ye* [*the*] *less* est assez claire. Mais le membre de phrase suivant est embarrassant; peut-être le mot *hess* a-t-il été absorbé dans le mot *less,*

1. La *Revue* signalera tous les ouvrages relatifs à l'histoire littéraire du XVI^e^ siècle qui lui seront adressés.

2. *Les horribles faictz et prouesses espouentables de Pantagruel, Roy des Dipsodes, cõposez par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. MDXXXV. On les vend à Lyõ, en la maison qui fut du feu Prince, par Pierre de saincte Lucie, près nostre dame de Confort.* In-8°.

3. M. W.-P. Ker dit seulement *lb;* mais la photogravure du passage de l'édition de 1535, qu'il a jointe à son étude, permet de s'assurer que la seconde lettre du groupe est plusieurs fois *v* et non *b*.

qui le précède, et sans doute *vioiss* est-il pour *viciuss?* Voici comme M. W.-P. Ker rétablit le texte :

Lard, gef thow be sua virtiuss be intelligence as thi body schawiss, be naturall rewtht thow suld of me pety have for natur hass wss equaly [*equalis?*] maide : bot fortune sum exaltit hess and otheris depreuit : nontheless [hess] viciuss men virtiuss depreuit : [c'est-à-dire : *nevertheless have the vicious despoiled the virtuous*] and virtiuss men discriuiss foranen the last [*lat' = latter?*] end iss non gud [c'est-à-dire : *and virtuous men expound that with regard to the latter end none is good*].

Dans les éditions modernes, quelques lignes après le discours anglais de Panurge, on rencontre une phrase ainsi conçue : « A quoy dist Carpalim : Sainct Treignan, foutys vous d'Escoss ou j'ay failly à entendre. » Carpalim montre ainsi qu'il a reconnu l'idiome dont vient de se servir Panurge; le saint qu'il invoque est saint Ringan, révéré par les Écossais de toutes classes, et la singulière inflexion qu'il donne à son verbe *foutys* est destinée à tourner en ridicule les terminaisons en *is* des Écossais (*schawis, descrivis,* etc.). Dans l'édition de 1535, dont se sert M. W.-P. Ker, la phrase de Carpalim fait suite à l'anglais de Panurge. Mais dans l'édition de 1542, où l'on intercale, pour la première fois, à la suite de l'anglais une phrase en langue basque, la réponse de Carpalim se trouve rejetée après le basque. Cela lui enlève toute espèce de sel et même de sens; dans une édition critique, il faudrait remettre la réponse de Carpalim à la place qu'elle occupait primitivement.

J. B.

CHRONIQUE.

GARGANTUA ET DU SAIX. — Il existe dans les *Petitz fatras* de du Saix (1545) (Bibl. nat., Inv. Rés. Ye 1744) une mention de Gargantua qu'il est intéressant de relever :

> Dieu sçait comment vous verrez lors galler
> Gargantua, Mouschillon, Barberousse!
>
> (Communication de M. H. G.)

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE RABELAIS. — Le savant commentateur de la coutume de Touraine, M. d'Espinay, a eu l'obligeance de répondre aux questions que nous posions dans cette *Revue* (fasc. 1, p. 66 et suiv.) et de nous écrire la lettre suivante, pour laquelle nous lui adressons nos vifs remercîments.

« Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de citer un passage de la *Coutume de Touraine* au sujet de la mort civile des religieux profès sous l'ancien droit, et vous posez la question suivante : par suite de la mort civile, le tabellion pouvait-il dresser un acte notarié sans mentionner cette particularité? — Pour répondre avec précision à cette question, il faudrait connaître le texte même de l'acte du 26 janvier 1534; mais à priori et sauf plus ample informé, il me paraît absolument logique d'omettre dans un acte de famille le nom d'un mort civil, qui a cessé d'appartenir à cette famille. Vous connaissez l'acte, et il vous est facile de faire l'application du principe à l'espèce; mais je crois que vous avez parfaitement raison de voir, dans la mort civile du religieux, la cause de l'omission de son nom dans l'acte en question. — Reste à savoir à quelle date Rabelais avait prononcé ses vœux, car la mort civile n'atteignait que le religieux profès ayant fait des vœux solennels et perpétuels et non les novices ou même les moines n'ayant fait que des vœux temporaires. »

La lettre de M. d'Espinay apporte une utile contribution et

éclaire en partie la question. Mais il reste à savoir exactement quel genre de vœux Rabelais avait prononcés avant 1534.

Henri GRIMAUD.

L'INFLUENCE DE RABELAIS. — Sous ce titre : *Mœurs des Diurnales; traité de journalisme*, par Loyson-Bridet (Paris, *Mercure de France*, 1903, in-12), vient de paraître une sorte d'histoire naturelle de nos modernes gazetiers, qui présente pour les rabelaisants un intérêt particulier, pour ce qu'elle témoigne de l'influence que Rabelais peut exercer encore aujourd'hui sur la forme même des ouvrages littéraires. En lisant celui-ci, on rencontre, en effet, un chapitre intitulé *L'île des Diurnales*, que l'on croirait, sauf la langue, entièrement extrait du l. IV ou du l. V de *Pantagruel;* plus loin, au chapitre *Des plumes*, on trouve une curieuse liste de plus de quatre pages d'adjectifs, tous fort propres à qualifier la « plume » d'un journaliste, et disposés sur deux colonnes, énumération de tous points semblable, et comme conception et comme disposition typographique, à celles dont Rabelais a parsemé son roman. Ceci nous montre que, de nos jours encore, un auteur du plus grand talent peut prendre son plaisir à imiter Maître François, et c'est là une constatation qui ne saurait déplaire aux lecteurs de cette *Revue*.

RABELAIS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ. — Notre confrère, M. de Chantepie du Dézert, vient d'acquérir pour cette bibliothèque, qu'il administre, une copie ancienne et très soignée du célèbre manuscrit des *Rabelæsiana Elogia*, d'Antoine Leroy, conservé à la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 8704.

QUESTIONS.

5. — La résignation par Rabelais de sa cure de Meudon est-elle bien datée par la plupart des biographes de Rabelais? Ne faudrait-il pas convertir la date de l'année au nouveau style et lire : 9 janvier 1553 (n. st.) au lieu de : 9 janvier 1552, date qui a été jusqu'à présent presque universellement admise? D'autre part, pour la date de la collation de la même cure, ne faudrait-il pas proposer une interprétation analogue et lire : 10 janvier 1551 (n. st.) au lieu de : 10 janvier 1550, date acceptée jusqu'à ce jour? Rabelais, en effet, était à Rome avec le cardinal du Bellay en janvier 1550 (n. st.). C'est du reste l'avis de M. Henri Chardon dans sa brochure *Rabelais curé de Saint-Christophe de Jambet*. Existe-t-il un moyen de trancher définitivement la question? A. T.

Ce moyen existe. Nous l'exposerons dans le prochain numéro, en donnant la solution certaine que souhaite notre confrère, qui a suggéré très utilement l'étude de cette question d'ordre chronologique. A. L.

6. — La note parue dans le *Figaro* du 2 janvier 1883, sous la signature de Paul Hémery, et faisant allusion à un ouvrage de Gambetta complètement terminé et intitulé : *Jurisprudence de Rabelais*, repose-t-elle sur un fondement sérieux?

7. — Quelle explication peut-on donner de l'allusion aux « *louschetz des balles de Limestre* » dont il est question vers la fin du chapitre VI du livre IV?

8. — Le patois lorrain actuel permet-il d'apporter quelque éclaircissement aux expressions : *Deu Colas, faillon*, au début du même chapitre, que la *Briefve declaration* donne comme des mots lorrains?

9. — Que sait-on de la renommée, au XVI^e^ siècle, des cordes de *Munican ou Aquileie* citées à la fin du même chapitre?

RÉPONSES.

1. — Plusieurs de nos confrères ayant exprimé le vœu de voir traiter cette question avec tout le détail qu'elle comporte, celle-ci sera mise à l'ordre du jour de l'une de nos réunions, dès que la solution en paraîtra suffisamment préparée.

2. — Le *Rabelais* usuel de Sainte-Beuve est entre les mains de notre confrère M. T. Stickney, de l'Université de Harvard (États-Unis). M. Stickney se propose de donner à notre *Revue* une note sur cet exemplaire et sur les annotations, dues au grand critique, qu'il renferme.

4. — Nayral a traité de Rabelais médecin à Castres dans ses *Biographies et chroniques castraises* (1832), t. III. Il serait à souhaiter que les érudits de la région nous fissent parvenir de nouveaux renseignements sur cet épisode de la vie du Tourangeau.

Le gérant : Abel LEFRANC.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

IL RABELAIS

GIUDICATO DA UN ITALIANO DEL SECOLO XVI.

Del fiorentino Jacopo Corbinelli e del suo soggiorno venticinquenne, e forse più che venticinquenne, nella Francia, discorrerà tra breve Émile Picot nei sostanziosissimi studi che intorno agli *Italiens en France au XVI^e^ siècle* viene pubblicando nel *Bulletin italien* di Bordeaux[1]. Ciò mi trattiene dal ragionarne qui io[2], e mi sottrae al guaio di fare ad un testo brevissimo, oltre ad un ampio commento, anche un lungo preambolo. Basterà dire che nel Corbinelli una larga coltura classica era

1. La pubblicazione, principiata nel primo volume, che è del 1901, s'è continuata nel secondo e nel terzo. Del Corbinelli accade che si dica incidentalmente qualche cosa in quest' ultimo, alle p. 121, discorrendo di Caterina de' Medici, 129 e 135-36, a proposito di Enrico III. E a p. 129 si pone in nota, « Nous parlerons de Corbinelli dans notre livre V. »

2. Già mi è accaduto di doverne trattare due volte : nell' Introduzione all' edizione critica maggiore del *De vulgari Eloquentia* di Dante, p. LXIX sgg., e in uno scritto intitolato *Jacopo Corbinelli e la Notte di S. Bartolommeo*, inserito nel t. XXI della Serie V (anno 1898) dell' *Archivio Storico Italiano*, p. 54 sgg. Una notizia non devo tuttavia tacere. Sapevo che il Corbinelli era nato di dicembre; ma, quanto all' anno, mi trovavo di fronte a due indicazioni contradittorie sue proprie, una delle quali portava al 1534, l'altra al 1535. Fra le due aveva finito per parermi oramai sicura la seconda; ed ecco che i *Libri di età* dell' Archivio fiorentino, che non avevo pensato a consultare, e precisamente il l. III, a c^to^ 42b, me ne danno una terza, a cui per l'indole del documento bisogna inchinarsi : « Jacopo di Raffaello di Pandolfo Corbinegli adì XI di Dicembre 1536. » Avevo dunque avuto ragione di preferire la data piu recente; ma essa non era ancora recente abbastanza. Peccato che a Jacopo non possa ora far più nessun piacere il sapersi più giovane che non credesse anche quando si attribuiva meno anni!

venuta ad arredare una mente quanto mai sveglia, e che alla dottrina e all' acume era pari in lui la dirittura del giudizio.

Qual tesoro di notizie svariate si contenga nella copiosa corrispondenza ch' egli tenne con Giovan Vincenzo Pinelli, vedrà ognuno, quando il dott. Achille Ratti avrà mandato ad effetto, come farà in modo esemplare, l'impresa non punto agevole di trarla alla luce da due codici della sua Ambrosiana, *B.* 9. *inf.* e *F. 167. sup.* A me, esplorando la miniera in servizio del trattato dantesco *De vulgari Eloquentia*, accadde, sono già anni parecchi, di rilevarvi alcune parole intorno al Rabelais, che mi par bene di far conoscere fin d'ora. Stanno nel primo dei due manoscritti, a carte 12ª.

« M'ero scordato dirvi che di quelle *Guides des chemins* il maestro che mi viene a legger *les œuvres de Messir francois Rabelais Docteur en medicine,* che scuote bene la corte del re Francesco et quei principi [a guisa di Morgante], che non c'è altro Aristophane dopo Aristofane, eruditissimo di tutte le cose et burlatore [per impresa] di tutti [egregio], ma male stampato et scorretto, mi dice che il suo stampator Vascosano n' ha uno nel suo studio : et io vedrò segl' è possibile lo rubi, o allá fine gliene domandi. È un libretto che è bene stampato, » ecc.[1].

Ciò che ho chiuso tra parentesi quadre, son giunte : le due prime marginali[2], la terza interlineare. — Per la

1. Traduzione : J'avais oublié de vous dire, au sujet de ces *Guides des chemins*, que le maître qui vient me lire *les œuvres de Messir françois Rabelais, Docteur en medicine,* lequel secoue bien la cour du roi François et les princes de ce temps là [à la manière de Morgante], rien moins qu'un autre Aristophane, très savant en toutes choses, et [beau] railleur de tous [par parti pris], mais mal imprimé et corrigé, me dit que son imprimeur Vascosan en a un dans son cabinet : et je verrai s'il est possible de le dérober, ou enfin de le lui demander.

2. Esse in apparenza costituiscono una sola postilla; e neppure è

Guide des chemins de France desiderata dal Pinelli e di cui il Corbinelli seguita a parlare (non si prenda troppo sul serio il furto disegnato), rimanderò al Brunet. Si vede che il libercolo, uscito primamente nel 1552 dalla tipografia del suo stesso compilatore Charles Estienne, era stato riprodotto, come da altri, anche da Michel Vascosan; chè « il suo stampator Vascosano » va riferito ad esso, e non già ad un' edizione ignota del Rabelais, che nessuno vorrà fantasticare, e per l'improbabilità intrinseca, e per il contesto, meno che mai se si considera che tra il Vascosan e gli Estienne c'erano legami di parentela[1]. — Colla frase « a guisa di Morgante » s'allude alle stanze 17-18 del canto VII del poema del Pulci, là dove il gigante, acciuffato per disopra il padiglione di re Manfredonio,

> Dette una scossa sì forte e villana,
> Ch' arebbe fatto cadere un castello;
> O s'egli avessi scossa Pietrapana[2],
> Arebbe fatto come e' fece a quello,

riducendo poi in un fardello e il padiglione, e Manfredonio, e Dodone, che costui vi tiene prigioniero, e ogni cosa portando via sulle spalle. — « Togliere per impresa » significa assumersi il carico di una cosa; quindi « burlatore per impresa » viene a dire « burlatore per istituto, *ex professo*, tutto intento a schernire ».

La lettera non ha data; e si trova fra altre non datate

facile veder subito come vadano inserite. Ma ogni incertezza svanisce quando s'è capito bene.

1. Il Vascosan era cognato di Roberto Estienne, l'illustre fratello di Carlo, in quanto erano sorelle le mogli. Da rilevare che quando la lettera fu scritta (si veda più oltre) Carlo era morto. Finì i suoi giorni nel 1564, prigioniero per debiti.

2. Le Panie, credo, colle loro appendici, nelle Alpi Apuane, cospicue da Firenze, quando il cielo a ponente è limpido, e in particolar modo verso il tramonto. Al Pulci fu certo suggeritore Dante, *Inf.*, XXXII, 29.

neppur esse, e per ciò appunto riunite in fronte al volume[1]. Il Vascosan ce la mostra non posteriore al 1576, anno della sua morte, e scritta da Parigi : il che è insieme un attestarcela non anteriore alla fine del 1567, giacchè fu allora che il Corbinelli andò a stare colà. Ingegniamoci di precisar meglio. Verosimile che il tempo sia suppergiù quello stesso in cui Jacopo diceva[2] di non studiare « se non franzese; da che io imparo quello che non sapevo intorno alla nostra lingua; et vi fo i medesimi studii con grande contento; talmente che presto vedrete grandi informationi[3], che que' goffi non sanno[4]. » Sennonchè volgersi a questa parte sarebbe come voler accendere una candela ad una candela spenta al pari di essa. La data manca qui pure. Manca altresì dove il Corbinelli narra che « Madama del Bene[5] » lo « chiama spesso a cena; et madamaonselle Caterina et io disputian della lingua franzese a veglia; et mi dichiara Tragedie et altre cose. Ma io non posso imparar nulla, per haver il capo distrattissimo et da pensar a troppe cose, alle quali non son più bastante[6]. » Qui nondimeno abbiam solido fondamento per ritenere d'essere ai primi mesi del 1568[7]. Raffrontato il

1. Anche l'altro codice principia con una serie di lettere non datate.

2. Si tratta di una lettera che nel codice ambrosiano *B.* 9. *inf.* si trova collocata immediatamente davanti alla nostra : circostanza esteriore da segnalarsi ancor essa, pur non essendo lecito farci sopra molto fondamento.

3. Riparo a una sbadataggine del Corbinelli, che, convertendo in plurale il sostantivo (aveva prima scritto *informatione*), lasciò stare *grande*.

4. Il Corbinelli allude ai filologi concittadini suoi, pei quali, eccezion fatta, fino a un certo segno, per il Borghini, aveva stima scarsissima.

5. Lucrezia Cavalcanti, vedova di Albizzo del Bene. Si veda il lavoro citato del Picot, *Bull. it.*, II, 38-39.

6. Già m' è accaduto di stampare questo passo nell' « Introduzione » al *De vulgari Eloquentia*, p. LXXI.

7. È certo in modo assoluto (V. ib., n. 4) che siamo nell' inverno

passo nostro con questo, è da affermar posteriore; dacchè sarebbe stata cosa balorda venire alle prese con Gargantua e Pantagruel fino a che si doveva riconoscersi deboli di fronte a gente d'assai più fiacca. Con tutto ciò di molto non ci siamo ancora avvantaggiati.

Ci avvantaggia bensì un poscritto, pur riuscendomi in parte fino ad ora inintelligibile. Si chiede al Pinelli, cosa gli paia di non so che relativo « a quell' Arciduca. » E si soggiunge : « Parlo del Duca nostro arciduca. « Queste parole vengono a trasportarci in mezzo alla questione tanto accanita della « precedenza » fra i Duchi di Toscana e di Ferrara[1]. Ricevon lume dal fatto, che Cosimo aveva prima sperato di conseguire, mercè l'opera di Papa Pio IV e grazie anche alle nozze del figliuolo Francesco coll'arciduchessa Giovanna, il titolo d'Arciduca[2]. E ben poco si capirebbero dopo la pubblicazione della bolla colla quale Pio V, dando effetto al proposito in cui era poi venuto il suo predecessore, aveva fatto Cosimo « Gran Duca », ossia dopo il dicembre del 1569. Così il nostro errare si riduce entro limiti assai ristretti; tanto più che una metà del 1568, dal maggio al novembre, vuol esser sottratta per via d'un viaggio a Venezia e d'una fermata di quattro mesi a Lione[3]. Però il giudizio sul Rabelais dovett' essere profferito, o nel marzo-aprile del 1568, o dal novembre 1568 al dicembre dell' anno successivo.

Quel giudizio è, credo, il più antico che di un italiano sia a noi pervenuto; e un posto ragguardevole lo merita anche indipendentemente dall' essere italiano. Notevole

1567-1568. Ma chi scrive « Tutto Aprile starò in Corte et su la paglia, dipoi incominciarò a venir passo passo inverso Susa », non deve da quell'aprile essere lontanissimo.

1. Chi voglia conoscere particolareggiatamente le cose può ricorrere al Galluzzi, *Istoria del Granducato di Toscana sotto il governo della casa Medici*, l. III, cap. III-VIII, l. IV, cap. I.

2. Si legga nell' *Istoria* citata il cap. III del l. III, verso la fine (t. II, p. 64-66, nell' ed. principe, ossia in quella in-4°, fra le due del 1781).

3. « Introd. » al *De vulg. El.*, p. LXX, in nota.

che il Rabelais sia messo così in alto. Assai calzante il paragone con Aristofane, riconosciuto affine attraverso alla disparità dei generi letterari. E il Corbinelli vede bene, quando, ricco di dottrina egli stesso, dichiara l'autore del Gargantua « eruditissimo di tutte le cose ».

Ma qui non abbiam già solo un giudizio. Il Rabelais « scuote bene la corte del re Francesco et quei principi ». Cosa viene mai a dire con ciò? — Dalla satira esercitata a viso aperto, quest' affermazione non è giustificata per nulla. Bisogna che il Corbinelli creda di ravvisare, come sotto di una maschera, in molti personaggi rabelaisiani, uomini reali e cospicui, a quel modo che laconicamente pretese la « Clef » apparsa la prima volta in non so bene quale edizione della prima metà del seicento, e che, a tacere degli altri, disparatamente, quanto alle determinazioni, e nondimeno con sostanziale concordia, diffusamente sostennero e credettero di provare, alla fine dello stesso secolo XVII il Le Motteux, autore di una nota traduzione inglese, nel XIX l'Esmangart. L'ipotesi del valore allegorico, molto screditata oggidì[1], riceve dalle parole del Corbinelli un inopinato rincalzo. L'importanza loro per questo rispetto non è costituita già solo dalla data, così vicina ai fatti; viene anche da ciò, che chi le profferisce è un familiare della corte : se non di « re Francesco », di quella della nuora sua, vedova di chi, quando il

1. Si veda, per esempio, il Marty-Laveaux, nell' *Hist. de la langue et de la litt. fr.* del Petit de Julleville. Più temperato assai, pur censurando acerbamente l'Esmangart, era stato il de L'Aulnoye nell' edizione Janet del 1823, « Avertissement » premesso al terzo volume, p. v : « Sans doute, cet écrivain, satirique et railleur, a signalé les travers et les vices de son siècle... Peut-être aussi s'est-il permis des allusions malignes aux événements les plus remarquables des règnes de François I^er^ et de Henri II; mais prétendre asservir ses folles conceptions, son imagination fertile et vagabonde à la marche chronologique, à l'austère véracité de l'histoire; vouloir expliquer jusqu'aux plus légers incidents, refuser à Rabelais tout détail d'invention, et placer à côté du plus insignifiant de ses personnages le nom d'un homme existant de son temps, c'est, il faut en convenir, passer toutes les *metes* de l'art *interprétatoire*. »

Rabelais scriveva, aveva tenuto fra i « principi » il luogo sommo. Ed esse dispongono fortemente a dar ragione al Le Motteux contro il suo traduttore francese, quando (cito la versione) affermava che il de Thou aveva fatto menzione del *Gargantua* e del *Pantagruel*, « comme d'une Satire très-ingénieuse où il s'agissait de quelques personnes des plus considérables, soit par leur naissance, soit par leurs emplois[1] ». Il traduttore non avrà più così facile assenso al suo modo d'intendere quel passo dello storico insigne, nel libro sesto delle *Memorie* : « ... Democritica libertate et scurrili interdum dicacitate scriptum ingeniosissimum fecit, quo vitæ regnique cunctos ordines quasi in scenam sub fictis nominibus produxit, et populo deridendos propinavit. » Secondo lui il de Thou non avrebbe qui per la mente nulla di personale. Ma qualcosa di ben personale il traduttore, nella sua piena buona fede, riporta lui stesso dal termine del libro trentottesimo delle *Storie* : « Idem hic annus et nobis Gulielmum Rondeletium... abstulit, a Francisco Rabelæso nostrate... contemptim appellatum in iis libris, quos ingeniosa magis, quam omnino irreprehensibili jocandi libertate scripsit. » Che il medico Rondelet non fosse un individuo di gran conto e « Rondibilis » sia nel Rabelais una figura men che secondaria, non distrugge, come il traduttore vorrebbe, il valore del fatto. Consideriamo l'improbabilità somma che esso sia riguardato come unico del suo genere; e quindi, facendo convergere sul passo delle *Memorie*, da un lato questi raggi, dall' altro la luce che emana dal Corbinelli, saremo realmente indotti a giudicare assai verosimile che il de Thou attribuisse al *Gargantua* e al *Pantagruel* una significazione allegorica relativa alle cose presenti.

Ciò è ben diverso dal dire col Le Motteux, « je ne doute pas que cet excellent Historien n'eût pu donner au Public les véritables noms des burlesques Personnages

1. P. 20-21, nella seconda parte (con paginazione sua propria) del t. III dell' ed. di Amsterdam, 1741.

de notre Auteur ». Dei nomi in molti e molti casi egli li avrebbe, secondo me, saputi mettere; ma che alla sua credenza rispondesse poi proprio la verità, è un altro affare. E così ci sarebbe pur sempre amplissimo luogo a disputare, quand' anche noi ci trovassimo davanti le spiegazioni che il Corbinelli aveva nella mente, nonostante che esse ci riportino addietro di varie decine d'anni. Non già solo al 1568-1569; chè quelle interpretazioni l'esule italiano le riceveva da altri, e soprattutto, senza dubbio alcuno, dal « maestro » che gli veniva « a leggere ». Le conosceremo noi mai? Data l'abitudine che il Corbinelli aveva di postillare i suoi libri, considerato che di questi libri non pochi ci son pervenuti[1], non mi meraviglierei di sicuro, se un esemplare delle *Œuvres*, a lui appartenuto, ce le rivelasse. Gioverebbe mettersi alla ricerca. Frattanto qualche cosa ne possiam forse spiare. « Scuote bene la corte di re Francesco ». Ci sarà mai la corte senza il re, tanto più ch' egli è espressamente nominato e son designati i « principi »? Ma se il re s'ha in qualche modo da scorger raffigurato lì dentro, si è naturalmente portati ad attribuire cotale ufficio a Gargantua. Cogl' informatori del Corbinelli si troverebbe pertanto a concordare rispetto a questo punto fondamentale, come tra i moderni l'Esmangart, la vecchia *Clef*. E posto siffatto accordo, verrà ovvio il supporne altri, e si fa strada il sospetto, che la *Clef* risalga al secolo XVI. Ma di qui, anzichè dedurre che alla sua voce sia da riconoscere autorità, i più trarranno, credo, la conseguenza, che dunque già l'interpretazione allegorica dei successori immediati, e fors' anche dei contemporanei, fosse cosa inammissibile: di dove al ritenere che ogni spiegazione di cotal genere voglia dichiararsi irragionevole, non c'è che un passo. Io

1. A mia conoscenza ne possiedono, stampati o manoscritti, la Biblioteca Trivulziana (« Introd. » al *De vulg. El.*, p. XXVI), la Palatina di Firenze, la Chigiana, la Biblioteca di Grenoble, quella di Santa Genoveffa di Parigi. E Dio sa quant' altre biblioteche sono da aggiungere.

non so tuttavia se invece non si possa pensare che l'allegoria nel Rabelais abbia da intendersi in un senso quanto mai libero e capriccioso, sicchè la corrispondenza fra i simboli e la realtà possa aversi in certi casi e mancare affatto in molti, essere piena per taluni personaggi, pallidissima per altri[1]. E allora anche il riscontro di re Francesco con Gargantua, o con qualcuno che lo equivalga, non sarebbe più inconciliabile con una somiglianza ben scarsa e pressochè nulla.

(Firenze.)

Pio Rajna.

1. Non troppo lontano da questo è il modo di vedere manifestato dal de l'Aulnoye nell' atto stesso in cui è intento ad respingere vigorosamente le esagerazioni dell' Esmangart. (Si veda qui dietro la nota alla p. 162.)

MÉLANGES.

DE RABELAIS A MONTAIGNE.

LES ADVERBES TERMINÉS EN *-MENT*.

Au seuil de cette liste, prélude d'un vocabulaire du XVI^e^ siècle, il sied de placer cette phrase de Montaigne, qui en précise et justifie la disposition : « I'escris mon liure à peu d'hommes..... Selon la variation continuelle, qui a suiuy le nostre [langage] iusques à cette heure, qui peut esperer que sa forme presente soit en vsage, d'icy à cinquante ans? Il escoule tous les iours de nos mains : et depuis que ie vis, s'est alteré de moitié [1]. » L'auteur des *Essais* semble avoir mis quelque coquetterie à réagir contre ces variations de langage, et il eût volontiers signé ces vers de Du Bartas traduisant Horace :

> Il en est tout ainsi que des fueilles d'un bois :
> L'une chet, l'autre naist. Les mots qui d'autre fois
> Brilloyent par ci par là dans l'oraison diserte,
> Comme des fleurs de Lis dans la campaigne verte,
> Ne sont plus ore en vogue : ains, bannis de la Cour,
> Honteux font sous les toicts d'un bas hameau sejour :
> Et ceux que du vieux temps la chagrine censure
> Avoit mis au billon, sont de mise à ceste heure [2].

Rabelais, que Montaigne range parmi « les livres simplement plaisans », lui a fourni plusieurs mots bien frappés, et nous retrouvons dans les *Essais* près de la moitié des expressions adverbiales en *-ment* qu'avait

1. *Essais,* III, 9 [t. IV, p. 94, éd. Courbet-Royer].
2. Babilone, II jour de la II Sepmaine, 471-8.

employées Rabelais. Ce dernier, il est vrai, avait largement usé de cette partie du vocabulaire que venait d'enrichir Le Maire de Belges, et, non content de l'appoint de ses prédécesseurs, il y joignit près de quatre-vingts nouveaux adverbes, dont quelques-uns sont restés en usage. Mais Montaigne n'eut cure de ces nouveautés, et, si lui-même contribua sur ce point spécial à enrichir la langue, il sut écarter de son vocabulaire et les adverbes créés par Rabelais et ceux créés par Du Bartas : il faut reconnaître cependant que la langue des *Essais* se ressent de la lecture que fit Montaigne des trois *Notaires* de Jean Papon, publiés à Lyon en 1568, 1575 et 1578.

Le but du présent travail est donc de montrer quel usage Rabelais fit des adverbes en *-ment,* de comparer son œuvre à celle de ses contemporains et de poursuivre jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle, soit jusqu'à Montaigne, l'étude de ces expressions. Il est malaisé de rendre de pareilles recherches impersonnelles, aussi les résultats ne sont-ils pas d'une absolue précision et ne valent-ils qu'en tenant compte des éditions citées : des textes différents et un plus grand nombre d'écrivains consultés les modifieraient sensiblement, encore que les dépouillements aient été effectués d'une façon complète. On se rendra ainsi compte que Rabelais, ou ses éditeurs, n'a pas employé moins de trois cent cinquante adverbes en *-ment* et que les trois premiers livres de l'*Amadis de Gaule,* publiés de 1540 à 1542, en contiennent trois cent cinquante-neuf. Marot se contenta de cent quatre-vingt-dix, mais Le Caron en accumula deux cent vingt dans le petit volume intitulé : *La Claire.*

Des deux mille formes adverbiales consignées dans ces pages, près de huit cents sont postérieures à 1550 et n'ont pu être employées par Rabelais : elles sont indiquées en caractères *italiques.* Près de neuf cents sont encore en usage, et, pour une centaine d'entre elles, la présente liste fournit un exemple plus ancien que ceux cités dans le *Dictionnaire général de la langue française,* ou par

M. Delboulle, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France :* elles sont distinguées par de PETITES CAPITALES. Les adverbes qui se trouvent dans l'édition de Rabelais consultée sont en **égyptienne**, et en romain ceux qui existaient à son époque, mais qu'il n'a point employés. Il eût été présomptueux de vouloir faire mieux que les excellents travaux lexicographiques antérieurs aux présentes recherches : ils ont été soigneusement consultés et les dates d'emploi qu'ils ont fournies sont placées entre [ ]. Le dictionnaire de Cotgrave a été soigneusement dépouillé, parce que la plupart des vocables qu'il renferme sont antérieurs à 1600. Mais on n'a point cité les exemples donnés par Littré, parce qu'il a paru plus intéressant de donner les fruits de recherches personnelles. Quelques adverbes — dus principalement à Du Bartas et à Montaigne — n'ont pu être retrouvés dans les éditions consultées, et, pour l'usage de Ronsard, je me permets de renvoyer au Vocabulaire de cet auteur, qui est en préparation.

D'intéressantes remarques pourront être faites sur les modes de formation de ces adverbes; pour les faciliter, on n'a pas craint de citer les multiples formes graphiques sous lesquelles on les peut rencontrer, et il convient de mentionner que la terminaison en *-ant,* favorite chez Peletier, est d'un usage courant dans les manuscrits de Montaigne [1].

Les adverbes en *-ment* sont si conformes au génie de notre langue qu'il s'en crée toujours, et plusieurs semblent avoir été inspirés par ceux qui remontent au XVI[e] siècle, à preuve *céruléennement,* employé par M. José Hennebicq [2], et *vipéreusement,* créé (?) par M. Maurice Rollinat [3]; on y peut joindre *dimanchement,* dû à M. Francis Jammes, et *séminalement,* emprunté par M. Terrien à la terminologie théologique. Le classique XVII[e] siècle n'avait point non plus dédaigné ces vocables et, sur le titre d'un ouvrage

1. *Essais,* éd. Courbet-Royer; t. IV : Lettres.
2. *Le Verbe auroral.* Malines, Godennes, 1893.
3. *Le Mois littéraire,* VI (1901), 692.

cité par Brunet[1], nous relevons *anomalement* et *rechineusement*.

Abandonneement. — 1538. R. Estienne, 421.
Abandonnément [XII^e s.]. — 1549. J. de Tournes, dans Le Maire, IV, 8.
Abbandonneement. — 1538. R. Estienne, 364.
Abbregément. — 1611. Cotgrave.
Abiectement [1600]. — 1588. Vigenere. Le Psaultier, 267^b.
Abondamment [XII^e s.]. — Le Maire, I, 172. — Marot, II, 44. — 1540. Amadis, I, 116^b. — Montaigne, II, 151.
Abruptement [1531]. — 1549. J. Du Bellay, Deffence, 142. — Ronsard.
Absoluement. — 1527. Sénèque, o iiii. — Amyot, II, 383. — Montaigne, II, 4.
Absolument [XIII^e s.]. — Rabelais, II, 9, 111. — Amyot, II. — I. Papon, Troisieme Notaire, 56, éd. 1583.
Abstractement [1579].
Abstractivement [1597]. — Le Maire, IV, 67.
Absurdement [1549]. — 1577. Bolsec, 107.
Abusivement [1524]. — I. Papon, Second Notaire, 100, éd. 1580.
Accessoirement [1326]. — I. Papon, Premier Notaire, 76. — Montaigne, IV, 197.
Accidemment. — I, Papon, Premier Notaire, 47.
Accidentalement. — I. Papon, Premier Notaire, 61. — Montaigne, IV, 127.
Accidentallement. — (?) 1510. Dans Montaiglon-Rothschild, X, 186. — 1611. Cotgrave.
Accidentelement [XV^e s.]. — 1585. Thévenin, dans du Bartas, 44.
Accommodeement. — Amyot, II, 665^b.
Accordement [XII^e s.]. — 1554. Le Caron, 68^b.
Accortement [XVI^e s.]. — I. Papon, Troisieme Notaire, 10, éd. 1583. — 1585. Du Bartas, 148. — 1586. Lambert, 287.
Acortement. — 1589. Du Bartas, 277.
Activemant. — 1554. Peletier, Aritmetique, 66.
Activement [XIV^e s.]. — Le Maire, IV, 79.
Actuellement [1372]. — 1527. Sénèque, m v^b. — Amyot, II. — Somme des pechez, 551, éd. 1595. — I. Papon, Second Notaire, 48.

1. *Manuel du Libraire*, I, 568.

Adjectivement [xv^e s.].
Admirablement [xv^e s.]. — Rabelais, II, 414 (éd. Janet). — 1554. Le Caron, 2.
Adoptivement. — 1554. Le Caron, 9^b.
Adroitement [xii^e s.].
Advantagement. — Rabelais, II, 504 (éd. Janet).
Advantaigeusement [xv^e s.]. — 1541. Amadis, II, 87^b.
Aduenamment. — 1611. Cotgrave.
Adventureusement = Aventureusement.
Adverbialement [xv^e s.].
Adviseement. — 1538. R. Estienne, 534.
Affablement [xvi^e s. G. Haudent].
Affaireusement. — Montaigne, IV, 48.
Affectement. — 1545. Pelletier, dans Du Verdier, IV, 297.
Affectionnement [xvi^e s. Heptaméron]. — 20 mars 1541. Pelissier, dans Rabelais, III, 386. — Heptaméron, I, 338. — Pontus de Tyard, 3. — 1574. Belle-Forest.
Affectueusement [1290]. — Le Maire, III, 279. — 1541. Amadis, II, 28. — Amyot, I. — Montaigne, IV, 114.
Affettement. — Brantôme, IX, 321.
Affirmativement [xiv^e s.].
Affreusement [1539]. — 1538. R. Estienne, 713.
Afluemment. — 1554. Le Caron, 148^b.
Agilement. Agillement. — Rabelais, II, 153; I, 598 (éd. Janet).
Agreablement [1346]. — 1549. Aneau, Emblemes d'Alciat, 4. — Pontus de Tyard, 179.
Agrestement. — (?) 1510. Dans Montaiglon-Rothschild, X, 185.
Aguement. — 1538. R. Estienne, 539.
Aigrement [xii^e s.]. — Rabelais, I, 65. — Le Maire, I, 158; IV, 113. — 1541. Amadis, II, 67^b. — Amyot, II. — Montaigne, II, 103.
Aigument. — 1611. Cotgraye.
Aiséement. — 1538. R. Estienne, 415. — Amyot, II. — Montaigne, III, 102. — 1588. Vigenere. Le Psaultier, x x vb.
Aisément. — Rabelais, I, 352. — Montaigne, I, 111.
Aisement. — Rabelais, II, 440.
Alaigrement. — Rabelais, II, 501. — Amyot, II. — Montaigne, III, 279.
Aliqualement. — 1611. Cotgrave.
Allegoricquement. — Rabelais, II, 92, 490.

Allegrement [XIIIe s.]. — 1544. B. des Périers, 122. — Montaigne, I, 328.

Almement. — Du Bartas, dans Pellissier, 152.

Alterément. — Pontus de Tyard, 118.

Alternatifvement. — Rabelais, I, 604 (éd. Janet).

Alternativement [XIVe s.]. — Rabelais, II, 243. — Le Maire, III, 110. — 1562. Du Pinet, Pline, I, 40. — Amyot, II. — Montaigne, II, 338.

Ambicieusement = Ambitieusement. — 1586. Lambert, Nn vijb.

Ambiguement [1557]. — 1538. R. Estienne, 537.

Ambitieusement [XIVe s.]. — Rabelais, I, 117. — I. Papon, Second Notaire, 305, éd. 1580. — Montaigne, IV, 55.

Amerement [Xe s.]. — Rabelais, II, 158. — Le Maire, I, 324. — Marot, II, 78.

Amiablement [XIIe s.]. — Rabelais, I, 113. — Le Maire, II, 142. — Amyot, II, 482.

Amoureusement [XIIIe s.]. — Rabelais, II, 459. — Le Maire, I, 195. — Marot, II, 18. — 1553. Ronsard. — Montaigne, I, 282.

Amplement [XIIe s.]. — Rabelais, I, 31. — Le Maire, I, 38. — Marot, II, 76. — Amyot, II.

Amyablement = Amiablement. — Marot, I, 236. — 1527. Sénèque, e v. — 1552. Amadis, X, 3.

Anciennement [XIIe s.]. — Rabelais, II, 55. — Le Maire, I, 281. — Amyot, I. — Montaigne, I, 171.

Angelicquement [XVe s.]. — Rabelais, II, 442.

Anglicquement. — Rabelais, I, 272.

Angoisseusement. — Iodelle.

Animeusement. — 1611. Cotgrave.

Annuellement [XIIIe s.]. — Rabelais, I, 200. — I. Papon, Premier Notaire, 80.

Antantivemant = Ententivement. — 1554. Peletier, Aritmetique, 37.

Anterieurement [1611. Cotgrave].

Anticquement = Antiquement. — Rabelais, II, 58 (éd. Janet).

Antieremant = Entierement. — 1554. Peletier, Algebre, 172.

Antiquement. — Rabelais, II, 293. — Ronsard.

Aotrement = Autrement. — I. Papon, Troisieme Notaire, 23, éd. 1583.

Apertement [XIIIe s.]. — Rabelais, I, 209. — Le Maire, I, 305.

— Montaigne, I, 38. — I. Papon, Second Notaire, 377, éd. 1580.

Apostoliquement [XVI^e s. Pasquier].

Apparemment [XIII^e s.]. — 1572, Belleforest, dans Du Verdier, IV, 196. — I. Papon, Second Notaire, 179. — Montaigne, III, 127.

Apparentement. — Le Maire, IV, 32. — M. de Saint-Gelays, III, 76.

Appertement = Apertement. — Rabelais, I, 290 (éd. Janet). — Marot, III, 113. — 1541. Amadis, II, 69.

Aprement = Asprement. — 1554. Tahureau, I, 14.

Aptement. — Rabelais, II, 44, 483.

Arbitrairement [1397]. — I. Papon, Second Notaire, 144, éd. 1580.

Ardamment = Ardemment. — Marot, IV, 91. — 1554. Magny, Gayetez. — Montaigne, IV, 144.

Ardantement. — Marot, I, 183.

Ardemment [XII^e s.]. — Marot, IV, 58. — 1527. Sénèque, c. — 1540. Amadis, I, 105. — Amyot, I.

Ardentement. — 1549. Ronsard. — Baïf, I, 24.

Argenteusement. — 1585. Thévenin, dans Du Bartas, 50.

Aristocratiquement [XVI^e s. Amyot]. — Amyot, II.

Arithmetiquement [XVI^e s. Pontus de Tyard].

Armonieusement = Harmonieusement [1510. J. Le Maire]. — Le Maire, I, 167. — 1541. Amadis, II, 2^b.

Arrogamment [XIV^e s.]. — Le Maire, III, 237. — 1538. 380. — Amyot, II.

Arroguamment. — Rabelais, II, 250.

Articulement. — I. Papon, Premier Notaire, 448, éd. 1585.

Artificiellement [XVI^e s. Rabelais]. — Rabelais, I, 300; III, 153. — Amyot, II. — Montaigne, IV, 267.

Artificieusement [XIV^e s.]. — 1551. L. Le Roy, Isocrates, 27. — 1570. C. Despence, dans Du Verdier, III, 331.

Artistement [XVI^e s. Castelnau]. — 1588. Beauregard, A iiij^b. — 1589. Du Bartas, 277. — 1590. Descriptio horrendæ tempestatis, C iiij.

Asprement [XII^e s.]. — Le Maire, III, 374. — 1527. Sénèque, f i^b. — 1540. Amadis, I, 31. — Amyot, II. — Montaigne, III, 83.

Assertivement [1409]. — Rabelais, II, 144.

Asseureement. — 1538. R. Estienne, 422. — Le Maire, I, 125. — 1540. Amadis, I, 1b.

Asszurement [1539. R. Estienne]. — Rabelais, I, 363. — Le Maire, I, 189. — 1541. Amadis, II, 14. — Montaigne, II, 339.

Assiduellement. — 1561. G. Gueroult, dans Du Verdier, IV, 94. — 1579. P. de L'Ostal, dans Du Verdier, V, 314. — Brantôme, I, 305.

Assiduement [XVIe s. Calvin].

Assimilativement. — 1611. Cotgrave.

Assurémant. — 1554. Peletier, Aritmetique, 122.

Assurément = Asseurement. — Marot, III, 112. — P. de Brach.

Astrologiquement [XVIe s. Cholières].

Astronomiquement [XVIe s. P. de Mesmes].

Astucieusement [XVIe s. Étienne de Médicis].

Atrocement [1533]. — I. Papon, Second Notaire, 389. — Somme des pechez, 98, éd. 1595.

Attentement. — Rabelais, II, 110. — I. Papon, Troisieme Notaire, 29, éd. 1583.

Attentifvement. — Rabelais, I, 474 (éd. Janet). — Amyot, II. — Montaigne, II, 7.

Attentivement [1539. R. Estienne]. — 1538. R. Estienne, 528. — 1550. Ch. de Sainte-Marthe, dans Heptaméron, I, 70. — Montaigne, IV, 119.

Attiquement [1559. J. Doublet].

Attrayamment. — 1611. Cotgrave.

Attrempeement. — 1527. Sénèque, g vib. — 1538. R. Estienne, 701.

Attrempément. — 1544. B. des Périers, 146.

Aucunement [XIVe s.]. — Le Maire, III, 208. — Marot, I, 186. — 1540. Amadis, I, 62. — Amyot, II. — Montaigne, I, 37.

Audacieusement [XVe s.]. — Vers 1520. Dans Montaiglon-Rothschild, X, 68. — Amyot, I. — Montaigne, I, 178.

Aulcunement = Aucunement. — Rabelais, I, 91.

Aultrement = Autrement. — Rabelais, I, 40.

Auspicatement. — 1554. Le Caron, 100.

Austerement [XIVe s.]. — 1544. Amadis, V, 18. — Amyot, II.

Authentiquement [XIVe s.]. — Amyot, I.

Autrement [XIe s.]. — Rabelais, II, 15. — Le Maire, III, 28. — Marot, I, 29. — 1540. Amadis, I, 8b. — Montaigne, III, 135.

Avantageusement [XVe s.]. — 1561. G. Gueroult, dans Du Verdier, IV, 99. — 1583. Thévenin, dans 1585, Du Bartas, 523. — Montaigne, IV, 129.

Avarement [XVI^e s. J. Du Bellay]. — 1554. Ronsard. — P. de Brach.
Avaricieusement [XIV^e s.].
Aventureusement [XIV^e s.]. — Le Maire, II, 328.
Aveuglement [XV^e s.]. — 1585. Thévenin, dans Du Bartas, 309.
Avidement [1555. De la Bouthière]. — Montaigne, I, 103.
Avisément = Adviseement. — 1611. Cotgrave.
Aygrement = Aigrement.
Aysement = Aisement. — Rabelais, I, 70 (éd. Janet). — Montaigne, I, 31. — I. Papon, Second Notaire, 352, éd. 1580.
Ayséement. — Montaigne, III, 142.
Badinement. — Brantôme, IX, 235.
Banalement [1280].
Barbarement [1540. G. Michel]. — 1546. R. Estienne. — 1554. Tahureau, II, 29. — Iodelle. — 1589. Du Bartas, 556.
Barbaresquement. — 1611. Cotgrave.
Bassement [XII^e s.]. — Le Maire, I, 308. — Marot, I, 102. — Ronsard. — Amyot, II.
Bassettement. — Le Maire, II, 19.
Batamment [1489]. — 1525. Dans Montaiglon-Rothschild, XII, 371.
Baudement. — Rabelais, I, 20, 480. — (?) Habert, (?) Bounyn, dans Théret, 415.
Bavardement. — 1585. Du Bartas, 332.
Baveusement. — 1585. Du Bartas, 243.
Begayment. — Baïf, I, 136.
Belistréement. — 1611. Cotgrave.
Bellement [XI^e s.]. — Rabelais, II, 263. — Le Maire, IV, 28. — Marot, II, 78. — 1540. Amadis, I, 54^b. — Montaigne, I, 390.
Bellettement. — 1611. Cotgrave.
Belliqueusement. — 1611. Cotgrave.
Benevolment. — 1557. Bugnyon, Erotasmes, 48.
Benevolement [néologisme].
Benignement [XII^e s.]. — Le Maire, I, 263. — Marot, I, 76. — 1542. Amadis, III, 1^b. — I. Papon, Second Notaire, 437.
Beninement. — Pontus de Tyard, 84.
Beotiquement. — 1568. Breslay, dans Du Verdier, V, 252.
Bestement [XIV^e s.]. — 1611. Cotgrave.
Bestialement [XIII^e s.]. — Le Maire, III, 327. — 1547. Marguerites de la Marguerite, I, 74.

Biaisement. — 1585. Du Bartas, 363.
Bienseamment. — 1611. Cotgrave.
Bigarrément. — Brantôme, X, 401.
Bigearrement. — 1611. Cotgrave.
Biglement. — 1611. Cotgrave.
Bizarrement [XVI^e s. Satire Ménippée].
Blanchement [XVI^e s. Du Bartas]. — 1554. Magny, Gayetez. — 1555. Ronsard. — 1589. Du Bartas, 266.
Blondement. — 1553. Ronsard. — 1554. Tahureau, I, 10. — Pontus de Tyard, 34.
Boistément. — 1611. Cotgrave.
Bonnairement. — 1611. Cotgrave.
Bonnement [XII^e s.]. — 1527. Sénèque, d vii. — 1552. Amadis, X, 9^b. — 1589. Du Bartas, 411. — Montaigne, I, 391.
Boufément ou *-ffément.* — 1611. Cotgrave.
Bougrement [XVI^e s.].
Bouillamment. — 1611. Cotgrave.
Bourellement. — 1554. Tahureau, I, 58.
Bourrellement. — J. de la Péruse, 16, 73. — P. de Brach.
Boursalement. — 1611. Cotgrave.
Brachialement. — 1611. Cotgrave.
Bragardement. — Ronsard.
Bragardinement. — Henri Estienne, dans L. Clément, 367.
Bravement [1539. R. Estienne]. — Rabelais, II, 47. — 1545. Amadis, VI, 5. — 1549. Ronsard. — Montaigne, III, 84.
Brefvement. — 1527. Sénèque, o^b. — 1549. J. Du Bellay, Deffence, 51. — Somme des pechez, 680, éd. 1595.
Brevement. — 1549. J. Du Bellay, Deffence, 101. — 1553. Ronsard.
Briefvement [XII^e s.]. — Rabelais, I, 93. — Marot, II, 1. — 1540. Amadis, I, 77^b. — Montaigne, III, 141.
Brievement [1539. R. Estienne]. — Le Maire, III, 248. — Marot, I, 268. — I. Papon, Second Notaire, 307, éd. 1580.
Brillantement. — Du Bartas, dans Pellissier, 154.
Brunement. — Ronsard.
Brusquement [XVI^e s. Rabelais]. — Rabelais, I, 105. — 1535. Chanson citée par M. E. Picot dans la « Revue d'histoire littéraire de la France, » II (1895), 555. — Montaigne, I, 280.
Brutalement [XVI^e s. Calvin]. — 1550. Ch. de S. Marthe, dans Heptaméron, I, 90. — 1589. Du Bartas, 430.
Brutivement. — 1611. Cotgrave.

Bruyamment [XIIIe-XIVe s.].
Bruyantement. — 1554. Tahureau, I, 54. — Du Bartas.
Bucoliquement. — 1611. Cotgrave.
Cachement. — 1561. Bounyn, la Soltane, dédicace.
Calamiteusement. — 1611. Cotgrave.
Calmement. — 1553. Ronsard.
Calomnieusement [1377]. — 1574. Belle-Forest. — I. Papon, Second Notaire, 745.
CAN*didement* [1564. J. Thierry, Dictionnaire français-latin]. — 1554. Le Caron, 32.
Canoniequement [XIIIe-XIVe s.]. — Rabelais, I, 85.
Çansiquemant. — 1554. Peletier, Algebre, 14.
Çansiçansiquemant. — 1554. Peletier, Algebre, 15.
Capietrement. — 1611. Cotgrave.
Capitalement [XIVe s.]. — I. Papon, Premier Notaire, 454. — Montaigne, III, 40.
Capitulerement [XIIIe s.].
Cappiettement. — Rabelais, II, 509.
Captieusement [XIVe s.]. — Montaigne, I, 173. — I. Papon.
Carrement.
Casuelement. — 1541. Amadis, II, 33. — Montaigne, II, 299.
Casuellement [XVe s.]. — 1542. Amadis, III, 67b. — Montaigne, II, 109. — I. Papon, Second Notaire, 371, éd. 1580.
Categoriequement [XVIe s. Rabelais]. — Rabelais, II, 208.
Categoriquement. — I. Papon, Second Notaire, 701.
Catholiquement [XIVe s.]. — Le Maire, III, 238. — 1541. Amadis, II, 77b.
Caultement = Cautement. — 1542. Corrozet, Fables d'Ésope, 152.
Causativement. — 1611. Cotgrave.
(?) Causuellement = (?) Casuellement. — 1542. Amadis, III, 41b.
Cauteleusement [XVe s.]. — Le Maire, I, 222; II, 107. — 1554. Amadis, XI, 1b. — 1574. Belle-Forest. — P. de Brach.
Cautement. — Rabelais, I, 284. — Le Maire, IV, 487. — P. de Brach.
Celeement. — Le Maire, I, 130.
Celement. — 1552. Amadis, X, 36b. — Cité par I. Papon, Troisieme Notaire, 26, éd. 1583.
Celestement. — 1554. Le Caron, 71. — 1554. Tahureau, I, 60. — 1557. Bugnyon, Erotasmes, 113. — Pontus de Tyard, 87. — Montaigne, II, 279.

Censivement. — 1611. Cotgrave.
Centenerement. — 1554. Le Caron, 99.
Cerimonialement. — 1611. Cotgrave.
Cerimonieusement. — 1611. Cotgrave.
Certainement [XII^e s.]. — Rabelais, I, 9. — Le Maire, I, 251. — Marot, I, 44. — 1540. Amadis, I, 1^b. — Amyot, II. — Montaigne, II, 345.
Certeinemant. — 1554. Peletier, Aritmetique, 37.
Certenement. — 1553. Ronsard.
Chagrinement. — P. de Brach. — 1589. Du Bartas, 93.
Chagrineusement. — 1576. P. de Brach.
Chairement = Cherement. — 1545. Amadis, VI, 22^b.
Chaleureusement [1360].
Charitablement [XIII^e s.]. — 1574. Belle-Forest. — I. Papon, Troisieme Notaire, 19, éd. 1583.
Charmeusement. — 1589. Du Bartas, 560.
Charnellement [XII^e s.]. — Rabelais, II, 142. — 1547. Marguerites de la Marguerite, I, 73. — Amyot, II. — I. Papon, Second Notaire, 455. — Somme des pechez, 471, éd. 1595.
Chastement [XII^e s.]. — Rabelais, II, 149. — Le Maire, IV, 114. — Marot, III, 46. — 1553. Ronsard. — 1554. Le Caron, 16.
Chatemitiquement. — 1611. Cotgrave.
Chaudement [XII^e s.]. — 1542. Amadis, III, 20^b. — Amyot, II. — Montaigne, II, 56. — Brantôme, VI, 260.
Chauldement = Chaudement. — Rabelais, I, 363. — Marot, II, 77. — 1540. Amadis, I, 68. — 1542. Amadis, III, 33. — Montaigne, III, 81.
Cherement [XI^e s.]. — Rabelais, II, 72. — Marot, II, 184. — 1540. Amadis, I, 59. — Amyot, II. — Montaigne, I, 214.
Chestivement. — 1611. Cotgrave.
Chetivement [XII^e s.]. — 1611. Cotgrave.
Chevaleureusement. — Le Maire, III, 391. — 1541. Amadis, II, 47.
Chichemant. — 1554. Peletier, Algebre, 4.
Chichement. — Rabelais, III, 361. — 1538. R. Estienne, 78. — 1570. Montaigne, IV, 305.
Chierement = Cherement. — Rabelais, I, 436 (éd. Janet).
Choleriquement. — 1577. Bolsec, 54.
CHRESTIENNEMENT [XVI^e s. H. Estienne]. — 1550. Ch. de S. Marthe, dans Heptaméron, I, 100. — 1574. Belle-Forest. — Montaigne, II, 311.

Ciniquement = Cyniquement.
Cinquiemement [1550. Meigret]. — I. Papon, Premier Notaire, 96. — Somme des pechez, 10, éd. 1595.
Circulairement [XIVe s.]. — Rabelais, II, 242, 384.
Civilement [XIVe s.]. — Rabelais, II, 180. — 1554. Le Caron, 87. — Amyot, II. — I. Papon. — Montaigne, IV, 42.
Claire-brunement. — 1553. Des Autelz, B 4b.
Clairement [XIIe s.]. — Rabelais, II, 219. — Marot, I, 78. — 1540. Amadis, I, 13b. — Amyot, II. — Montaigne, II, 128.
Clandestinement [XVIe s. Rabelais]. — Rabelais, I, 37, 190. — I. Papon, Second Notaire, 360, éd. 1580.
Clerement = Clairement. — Rabelais, I, 65. — Le Maire, III, 100. — Marot, I, 229. — 1540. Amadis, I, 50b.
Clericalement. — I. Papon, Second Notaire, 47, éd. 1580.
Coïement. — Montaigne, IV, 267.
Coiment. — 1553. Ronsard.
Cointement. — 1552. Dans Montaiglon, VIII, 220. — 1555. Ronsard. — Henri Estienne, dans L. Clément, 367.
Colerement. — 1554. Tahureau, I, 25.
Collectivement [1568. L. Le Roy].
Collerement. — Pontus de Tyard, 118.
Colombellement. — 1553. Des Autelz, D 3. — 1554. Tahureau, I, 72. — 1555. Vauquelin, 124. — 1559. Magny, Odes.
Comiquement [1552. Ch. Estienne].
Commodemant. — 1554. Peletier, Algebre, 161.
Commodement [1549. R. Estienne]. — Rabelais, II, 46. — Marot, II, 225. — 1554. Le Caron, 91b. — I. Papon, Premier Notaire, 108.
Communeement. — 1542. Amadis, III, 72b.
Communement [1539. R. Estienne]. — Rabelais, I, 4. — Le Maire, II, 23. — Marot, I, 95. — 1527. Sénèque, e viii. — 1540. Amadis, I, 1. — Amyot, I. — Montaigne, I, 189.
Compandieusemant = Compendieusement. — 1554. Peletier, Algebre, 141.
Compassément. — Brantôme, IX, 325.
Compassionnément. — 1574. Belle-Forest, 254.
Compendieusement [XIIIe-XIVe s.]. — I. Papon, Second Notaire, 329, éd. 1580.
Competemment [XIIIe-XIVe s.]. — Rabelais, I, 279 (éd. Janet). — 1549. Du Bellay, Deffence, 181. — Montaigne, IV, 277.
Competentement. — Rabelais, I, 145, 289. — Le Maire, II, 150.

Completement [1310]. — Le Maire, IV, 267.
Comuneement = Communement. — 1542. Amadis, III, 43.
Concentriquement [1511. Bovelles].
Concordablement. — Le Maire, IV, 57.
Concordammens. — (?) 1530. Dans Montaiglon-Rothschild, XI, 217.
Concretivement. — Le Maire, IV, 67.
Condignement. — 1555. Vauquelin de la Fresnaye, 5. — 1561. Bounyn, la Soltane, dédicace. — 1585. Thévenin, dans Du Bartas, 664. — Brantôme, III, 390.
Conditionellement [XIVe s.]. — I. Papon, Premier Notaire, 95. — Somme des pechez, 146, éd. 1595.
Conestablement = Contestablement. — Rabelais, I, 280.
Confidemment [XIVe s.].
Conformeement. — Amyot, II.
CONFORMEMENT [1564. J. Thierry, Dictionnaire français-latin]. — Vers 1530. Dans Montaiglon, VI, 17. — 1567. Ph. de l'Orme, 9. — 1574. Belle-Forest. — Montaigne, I, 140.
Confortablement.
Confusement [XVe s.]. — Marot, III, 159. — 1544. C. de Saint-Julien, dans Le Maire, IV, 11. — 1554. Tahureau, II, 67. — I. Papon, Second Notaire, 4b. — Montaigne, IV, 112.
Congruement [XIVe s.].
Conjecturalement [XVIe s. Montaigne]. — Montaigne, II, 66.
CONJECTURALLEMENT. — Rabelais, II, 208.
Conjoinctement [1332]. — 1550. Amadis, Privilege, II, éd. in-8o.
Conjointemant. — 1554. Peletier, Aritmetique, 184.
Conjointement. — I. Papon, Premier Notaire, 70. — Montaigne, IV, 97.
Conjonctivement. — I. Papon, Premier Notaire, 608, éd. 1585.
Conjugalement [XVIe s. Montaigne]. — Montaigne, IV, 275.
Conscientieusement [XVIe s. Carloix]. — Montaigne, III, 381.
Consecutifvement. — Rabelais, I, 378 (éd. Janet).
Consecutivemant. — 1554. Peletier, Algebre, 19.
Consecutivement. — Rabelais, II, 11. — Montaigne, I, 294.
Consequemment [1379]. — Rabelais, II, 296. — Le Maire, III, 199. — Marot, I, 83. — 1552. Amadis, X, 58b. — Amyot, II. — Montaigne, II, 380.
Consequutivement = Consecutivement. — Le Maire, I, 196.
Considereement [1392]. — 1546. M. de S. Gelays, III, 275.
Considerement. — 1550. D. Sauvage, dans Du Verdier, III, 451.

Consistorialement. — I. Papon, Second Notaire, 22, éd. 1580.
Constamment [XIV^e-XV^e s.]. — Le Maire, III, 269. — Marot, II, 54. — 1542. Amadis, III, 41. — Amyot, II. — Montaigne, I, 199.
Constantement.
Consultement. — I. Papon, Second Notaire, 81, éd. 1580.
Contentieusement [XV^e s.]. — Rabelais, I, 311.
Contestablement. — Rabelais, I, 270 (éd. Janet).
Continemment. — Montaigne, III, 162.
Continuelement. — 1540. Amadis, I, 83.
Continuellement [XII^e s.]. — Rabelais, I, 113. — Le Maire, I, 206. — Marot, I, 24. — Amyot, I. — Montaigne, I, 107.
Continuement [1555. De la Bouthière]. — Rabelais, I, 79; II, 333.
Contrairement [XVI^e s. Des Portes, Cleonice]. — Montaigne, II, 358.
Controuvement. — 1554. Le Caron, 157^b.
Contumelieusement. — I. Papon, Second Notaire, 385, éd. 1580.
Convenablement [XII^e s.]. — Le Maire, I, 6. — 1527. Sénèque, e v. — Amyot, II. — Montaigne, II, 26.
Conventuellement [1462].
Convoiteusement. — Le Maire, II, 220. — 1574. Belle-Forest.
Copieusement [XIV^e s.]. — Rabelais, I, 184. — 1549. J. Du Bellay, Deffence, 62. — 1550. Ch. de S. Marthe, dans Heptaméron, I, 81. — Montaigne, II, 248.
Coquinement. — 1576. P. de Brach.
Cordialement. — Rabelais, II, 84. — Amyot, II.
Cordiallement [XIV^e s.]. — Le Maire, I, 189. — Marot, I, 171.
Cornuement. — Henri Estienne, dans L. Clément, 367.
Corporellement [XII^e s.]. — 1527. Sénèque, 9 ii^b. — I. Papon, Second Notaire, 310, éd. 1580. — Somme des pechez, 697, éd. 1595.
Correctement [1402]. — 4 janvier 1553. Privilege, dans Ronsard. — Amyot, II.
Corruptement. — Le Maire, III, 281. — I. Papon, Second Notaire, 249, éd. 1580.
Cottierement [XVI^e s. Guenoys]. — 1611. Cotgrave.
Couardement [XIII^e s.]. — Montaigne, I, 63.
Couillonnioquement. — Rabelais, II, 24 (éd. Janet).
Couillonniquement. — Rabelais, II, 260.

Courageusement [XIII^e s.]. — Rabelais, I, 348. — Le Maire, II, 166. — 1540. Amadis, I, 56. — Montaigne, I, 292.

Couraigeusement. — Rabelais, I, 334 (éd. Janet). — 1540. Amadis, I, 89^b. — 1549. J. Du Bellay, Deffence, 161.

Couramment [XII^e s.]. — 1538. R. Estienne, 445.

Courbement. — Pontus de Tyard, 111.

Courroucéement. — 1611. Cotgrave.

Courrouceusement. — 1611. Cotgrave.

Courtement [XII^e s.]. — 1538. R. Estienne, 561.

Courtoisement [XI^e s.]. — Rabelais, I, 97. — Le Maire, I, 186. — 1540. Amadis, I, 123^b. — Amyot, II. — Montaigne, IV, 110.

Courtoysement. — Rabelais, I, 306. — 1540. Amadis, I, 46^b. — Amyot, II.

Coustumierement [XIV^e-XV^e s.]. — 1561. Bounyn, la Soltane, dédicace. — Iodelle. — Amyot, II. — Montaigne, I, 170.

Couvertement [XII^e s.]. — Le Maire, II, 275. — Marot, III, 113. — 1540. Amadis, I, 14^b. — I. Papon, Troisieme Notaire, 36, éd. 1583.

Coyement = Coiment. — Le Maire, I, 135. — 1527. Sénèque, c v.

Craintivement [XIV^e-XV^e s.]. — Pontus de Tyard, 109. — 1589. Du Bartas, 118.

Crasseusement. — Du Bartas, dans Pellissier, 155.

Crespement. — 1589. Du Bartas, 276.

Criminellement [XIII^e s.]. — 1538. R. Estienne, 55. — I. Papon.

Croyablement. — 1611. Cotgrave.

Cruellement [XII^e s.]. — Rabelais, I, 175. — Le Maire, I, 286. — Marot, I, 131. — 1540. Amadis, I, 7. — Montaigne, I, 25.

Cru*ement* [XVI^e s. Montaigne]. — 1^er juillet 1574. A. de Harsy, dans M. de S. Gelays, I, 141. — Montaigne, IV, 200.

Cubiquemant. — 1554. Peletier, Algebre, 7.

Cumulativement [1562]. — I. Papon, Second Notaire, 17.

Cupi*dement* [1583. F. Bretin]. — 1554. Le Caron, 147.

Curieusement [XII^e s.]. — Rabelais, I, 79. — Le Maire, II, 59. — 1540. Amadis, I, 8^b. — Amyot, II. — Montaigne, I, 238.

Cyniquement = Ciniquement.

Damnablement [1406].

Dangereusement [1539. R. Estienne]. — 1538. R. Estienne, 533. — 1574. Belle-Forest. — Montaigne, I, 58.

Debilement [XV^e-XVI^e s.]. — 1546. R. Estienne. — 1571. G. Le Fèvre, Encyclie, 119.

Debonnairement [XII^e-XIII^e s.]. — Rabelais, II, 170. — Le Maire, I, 147.
Débordement. — 1590. Descriptio horrendæ tempestatis, C ij.
Decemment [XVI^e s. Montaigne]. — Montaigne, I, 204.
Decentement [XVI^e s. R. Estienne]. — 1544. Philandre et Passerose, 122. — I. Papon, Second Notaire, 46, éd. 1580.
Decisivement [XVI^e-XVII^e s. Du Perron].
Dedaignemment. — Baïf.
Defectueusement [XIV^e s.]. — Amyot, II.
Deffiamment. — 1611. Cotgrave.
Definimant. — 1554. Peletier, Algebre, 127.
Definitivement [XVI^e s. Amyot]. — Amyot, II. — Montaigne, I, 112.
Defunctoirement. — 1611. Cotgrave.
Dehontément. — 1550. Ch. de S. Marthe, dans Heptaméron, I, 57.
Delectablement. — 1527. Sénèque, c.
Deliberément [XIV^e s.]. — 1554. Le Caron, 22. — 1577. Bolsec, 30.
Delicatement [XV^e s.]. — Le Maire, I, 231. — 1552. Amadis, X, 6^b. — Amyot, II. — Montaigne, II, 387.
Delicieusement [XIII^e s.]. — 1527. Sénèque, p viii^b. — 1540. Amadis, I, 123. — Amyot, I.
Delieement. — 1538. R. Estienne, 706.
Demesurement. — 1575. Saliat, Herodote (éd. Talbot, 196).
Democratiquement [1568. L. Le Roy]. — Amyot, II.
Demonstrativement [XIII^e s.].
Derisoirement [XV^e s.].
Dernierement [1294]. — Rabelais, II, 483 (éd. Janet). — 1527. Sénèque, d iii. — 1544. Amadis, V, 73^b. — Montaigne, I, 9.
Desadventageusement [1611. Cotgrave].
Desagreablement [1642]. — Montaigne, IV, 239.
Desastreusement [XVI^e s. Vigenère].
Desdaigneusement [XIII^e s.]. — Montaigne, I, 230.
Desespereement [XIV^e s.]. — Le Maire, IV, 136. — Amyot, II.
Desesperemant. — 1554. Peletier, Algebre, 129.
Desesperement. — Heptaméron, I, 265. — 1554. Tahureau, II, 85. — 1586. Lambert, Vv vj^b.
Desgoutement. — M. Sceve, Delie, 221.
Desguisément. — Le Maire, II, 342.

Deshonnestement [XIIIe s.]. — 1527. Sénèque, l ii. — 1538. R. Estienne, 339. — Amyot, II.
Desloyaument [XIIe-XIIIe s.]. — 1538. R. Estienne, 531.
Desmesureement. — 1538. R. Estienne, 343.
Desmesurement [XIe s.]. — Le Maire, I, 320. — I. Papon, Second Notaire, 5b.
Desolement. — 1554. Le Caron, 15.
Desordonneement [XIIe s.]. — 1546. R. Estienne.
Desordonnement. — Montaigne, IV, 63.
Desperement. — J. de la Peruse, 123.
Despiteusement. — Bouchet, Serées, I, 147. — Montaigne, IV, 47.
Despotiquement [XIVe s.].
Desraisonnablement [XIIIe-XIVe s.]. — Montaigne, I, 133.
Desreigleement. — 1538. R. Estienne, 343.
Desrieglement [XVe-XVIe s.].
Desroutéement. — 1611. Cotgrave.
Destrousséement. — Montaigne, II, 252.
Destroussement. — Montaigne, II, 273.
Determinement [XIVe s.]. — Brantôme, VI, 260.
Detestablement [1393]. — Rabelais, II, 165.
Deuement [XIVe s.]. — Rabelais, II, 163. — Le Maire, I, 147. — 1527. Sénèque, n vib. — 1540. Amadis, I, 46b. — Amyot, I. — I. Papon, Premier Notaire, 85. — Montaigne, III, 163.
Devotement [XIIe s.]. — Rabelais, I, 313; II, 289. — Le Maire, I, 230. — Marot, III, 176. — 1541. Amadis, II, 32.
Devotieusement [XIVe-XVe s.]. — 1572. Belleforest, dans Du Verdier, IV, 191. — 1586. Lambert, Mm vj. — Montaigne, II, 136.
Dextrement [1549. R. Estienne]. — Rabelais, I, 56. — 1540. Amadis, I, 100. — 1541. Amadis, II, 44. — Amyot, I. — Montaigne, I, 217. — I. Papon, Second Notaire, 377, éd. 1580.
Diaboliquement [XVe s.]. — 1611. Cotgrave.
Di*agonalement* [1611. Cotgrave]. — 1567. Ph. de l'Orme, 107.
Diagonellement [1561].
Dialectiquement [1549. R. Estienne]. — 1611. Cotgrave.
Diallement. — 1611. Cotgrave.
Diametralement [XIVe s.]. — Rabelais, I, 259 (éd. Janet). — 1562. Du Pinet, Pline, I, 45. — 1567. Ph. de l'Orme, Architecture, 107.

Differemment [XIVe s.]. — Marot, II, 183. — 1567. Ph. de l'Orme, 174b. — I. Papon, Second Notaire, 312, éd. 1580.
Differentement. — 1527. Sénèque, r vii. — Amyot, II, 378.
Difficillement [1539. R. Estienne]. — Rabelais, II, 254. — Le Maire, IV, 138. — 1538. R. Estienne, 408. — 1540. Amadis, I, 109. — Montaigne, I, 139.
Difficillement. — Rabelais, II, 68.
Diffinitivement. — I. Papon, Second Notaire, 699, éd. 1580.
Diffusement [XVe s.]. — Le Maire, II, 152. — 1585. Thévenin, dans Du Bartas, 2b.
Digestement. — 1554. Le Caron, 16b.
Dignement [XIIe s.]. — Rabelais, II, 294. — Le Maire, IV, 119. — 1554. Le Caron, 130. — Amyot, II. — Montaigne, IV, 232.
Dilatoirement [1313].
Dilig'ammant. — 1554. Peletier, Algebre, a 7.
Diligemment [XIIe s.]. — Rabelais, I, 101. — Le Maire, III, 288. — Marot, I, 248. — 1540. Amadis, I, 7. — Amyot, I.
Diligentement. — Rabelais, I, 338. — 1553. I. M[artin] P., dans Ronsard.
Dinnement = Dignement. — 1553. Magny. — 1553. Muret, dans Ronsard.
Directement [XIVe s.]. — Rabelais, I, 314. — Le Maire, II, 45. — Marot, I, 92. — 1527. Sénèque, m v. — Amyot, II. — Montaigne, I, 6.
Discontinuément. — 1611. Cotgrave.
Discordamment. — Montaigne, IV, 113.
Discourtoisement [XVIe s. Brantôme].
Discretement [XIIe s.]. — 1541. Amadis, II, 67b. — Montaigne, II, 158.
Discrettement. — I. Papon, Second Notaire, 20. — Montaigne, II, 318.
Disertement [XIIIe-XIVe s.]. — Rabelais, II, 80. — 1554. Le Caron, 9. — Amyot, I. — I. Papon. — Montaigne, III, 151.
Disjonctivement. — I. Papon, Premier Notaire, 608, éd. 1585.
Disposément. — Brantôme, IV, 100.
Dispostement. — Ronsard. — Brantôme, IX, 356.
Dissetiememant [1554. Peletier]. — 1554. Peletier, Aritmetique, 207.
Dissimulément. — 1611. Cotgrave.
Dissoluement [XIIe-XIIIe s.]. — 1538. R. Estienne, 528. — Amyot, II, 500. — I. Papon, Second Notaire, 46, éd. 1580.

Dissolument. — 1538. R. Estienne, 86.
Distincteement. — 1527. Sénèque, b iii[b].
Distinctement [XIII[e] s.]. — Rabelais, II, 71. — Le Maire, IV, 55. — Amyot, II, 369[b]. — I. Papon. — Montaigne, IV, 224.
Distributivement [1568. L. Le Roy]. — I. Papon, Premier Notaire, 546.
Diversement [XII[e] s.]. — Rabelais, II, 90. — Le Maire, I, 210. — Marot, III, 147. — 1544. Amadis, V, 18. — Amyot, I. — I. Papon, Premier Notaire, 86. — Montaigne, I, 115.
Divinement [1418]. — Rabelais, II, 84, 441. — Marot, I, 286. — 1540. Amadis, I, 34. — 1553. Ronsard. — Amyot, II. — I. Papon, Second Notaire, 10. — Montaigne, I, 111.
Divisément [XII[e] s.]. — I. Papon, Second Notaire, 111, éd. 1580.
Divulguement. — Brantôme, IV, 9.
Dizïememant. — 1554. Peletier, Aritmetique, 204.
Doctement [1549. R. Estienne]. — Rabelais, II, 350. — 1550. Ch. de S. Marthe, dans Heptaméron, I, 78. — 1554. Tahureau, I, 95. — I. Du Bellay. — Amyot, I.
Doctrinalement [XIV[e] s.].
Dolentement [XII[e] s.]. — Le Maire, I, 158. — 1540. Amadis, I, 59[b]. — 1554. Tahureau, I, 109.
Doloureusement. — 1611. Cotgrave.
Domestiquement [XVI[e] s. M. Du Bellay]. — 1542. Amadis, III, 36[b]. — 1577. Bolsec, 67.
Dommageablement [XVI[e] s. Montaigne]. — 1585. Thévenin, dans Du Bartas, 165. — Montaigne, I, 204.
Doublement [XII[e] s.]. — Marot, II, 38. — 1540. Amadis, I, 43[b]. — Marguerite de Navarre, Dernieres poesies, 134. — Montaigne, I, 130. — Somme des pechez, 505, éd. 1595.
Doubteusement = Douteusement. — 1540. Amadis, I, 35. — Montaigne, I, 18.
Doucement [XI[e] s.]. — Le Maire, III, 13. — 1540. Amadis, I, 22. — 1553. Ronsard. — Amyot, II. — Montaigne, III, 76.
Doucereusement [XIII[e]-XIV[e] s.].
Doucettement [XIII[e] s.]. — Le Maire, II, 72. — 1554. Magny, Gayetez. — 1554. Tahureau, I, 78.
Dougément. — Ronsard.
Douillettement. — 1554. Tahureau, I, 76. — 1555. Vauquelin de la Fresnaye, 103.
Doulcement = Doucement. — Rabelais, I, 60. — Marot, I, 8. — 1540. Amadis, I, 122. — Marguerite de Navarre, Dernieres poesies, 157. — Amyot, II.

Doulcettement = Doucettement. — Rabelais, II, 21. — Marot, II, 69. — 1544. Philandre et Passerose, 173.

Doulcimement. — J. Du Bellay.

Douloureusement [XII^e s.]. — 1552. Amadis, X, 28.

Douteusement [XII^e s.]. — Le Maire, I, 256. — 1554. Le Caron, 94^b. — Amyot, II.

Douziememant. — 1554. Peletier, Aritmetique, 205.

Droictement = Droitement. — Rabelais, III, 154. — Marot, IV, 90. — 1527. Sénèque, a v^b. — 1544. Amadis, V, 24^b. — Montaigne, II, 286.

Droicturierement = Droiturierement. — Le Maire, IV, 264.

Droitement [XII^e s.]. — 1552. Amadis, X, 37. — Ph. Des Portes. — I. Papon, Troisieme Notaire, 52, éd. 1583.

Droittement. — Montaigne, I, 185.

Droiturierement. — Le Maire, I, 251. — 1527. Sénèque, n^b.

Drüement. — 1611. Cotgrave.

Duement. — Montaigne, IV, 191.

Dumant = Devement. — 1554. Peletier, Algebre, a 8.

Durablement [XII^e s.].

Durement [XI^e s.]. — Rabelais, I, 183. — Le Maire, III, 48. — Marot, I, 133. — Amadis, III, 20. — 1560. Ronsard. — Amyot, I.

Eccentriquement [XVI^e s. Bovelles].

Ecclesiastiquement [XVI^e s. B. de Verville].

Effectivement [XIV^e s.].

Effectuellement. — I. Papon, Premier Notaire, 359, éd. 1585. — Montaigne, III, 97.

Efféminement. — 1550. Ch. de S. Marthe, dans Heptaméron, I, 43.

Efficacement [1309]. — Amyot, II.

Efficacieusement. — 1611. Cotgrave.

Effondément. — 1611. Cotgrave.

Efforceement. — Le Maire, I, 327.

Efforcement. — Le Maire, II, 55. — 1574. Belle-Forest.

Effrayablement. — 1611. Cotgrave.

Effrayéement. — 1540. Amadis, I, 77^b.

Effrenement. — Marot, I, 250. — Ronsard. — Somme des pechez, 577, éd. 1595.

Effronteement [XII^e s.]. — 1538. R. Estienne, 544.

Effrontement. — 1559. Louveau, dans Du Verdier, IV, 224. — Iodelle. — I. Papon, Second Notaire, 389, éd. 1580.

Effroyablement [xvie s. Amyot]. — J. de la Peruse, 33. — Amyot, II, 24.
Effroyeement. — Amyot, II, 17.
Effroyement. — J. de la Peruse, 43, 55.
Effroyeusement. — Le Maire, I, 95.
Effusement. — 1544. Philandre et Passerose, 14.
Egalement [xiie s.]. — Le Maire, III, 86. — 1552. Amadis, X, 23b. — I. Papon, Second Notaire, 314, éd. 1580. — Montaigne, I, 117.
Egallement. — Marot, I, 118. — 1553. Ronsard.
Egualement. — Rabelais, I, 281.
Elegamment [xive s.]. — Le Maire, I, 214. — 1538. R. Estienne, 427. — 4 janvier 1553. Privilege du Roy, dans Ronsard.
Elegantement. — Rabelais, III, 126. — 1553. I[an] M[artin] P[arisien], dans Ronsard.
Eleguantement. — Rabelais, II, 416 (éd. Janet).
Eloquemment [1642]. — 1567. Ph. de l'Orme, 10b. — I. Papon, Second Notaire, 94, éd. 1580. — 1589. Du Bartas, 380.
Eloquentement [xve s.]. — Rabelais, I, 87; II, 297.
Emerveillablement. — 1561. Bounyn, la Soltane, dédicace.
Eminemment [1611. Cotgrave].
Emphatiquement [1611. Cotgrave].
Empiriquement [xvie s. Vigenère].
Empoulément. — Ronsard. — 1611. Cotgrave.
Enchanteusement. — 1589. Du Bartas, 560.
Encontrement. — 1554. Le Caron, 100.
Enfantilement. — 1611. Cotgrave.
Enfantinement. — Baïf, II, 140.
Enflément. — 1611. Cotgrave.
Enigmatiquement [xve-xvie s.]. — 1588. Vigenere Le Psaultier, 78b.
Ennuyeusement [xiie-xiiie s.]. — 1586. Lambert, Nn viij.
Enormement [1549. R. Estienne]. — Rabelais, I, 100. — Le Maire, II, 84.
Enragement. — J. de la Peruse, 16. — Iodelle. — 1574. Belle-Forest.
Enrouément. — Ronsard. — 1555. Vauquelin de la Fresnaye, 21. — 1576. P. de Brach.

Hugues Vaganay.

(La suite au prochain numéro.)

LES ÉTUDES SUR RABELAIS

PARUES EN ALLEMAGNE.

Dans la liste suivante, je n'ai cité que les ouvrages qui ont paru sur Rabelais en Allemagne, depuis 1870 environ, et qui ne se rapportent qu'à Rabelais même.

Une bibliographie ultérieure, qui contiendra une liste des ouvrages sur Rabelais écrits en d'autres langues que le français, comprendra aussi, jusqu'à un certain point, la bibliographie de Fischart. Je me crois obligé de citer spécialement Regis et sa traduction de Rabelais en tête d'une liste d'ouvrages allemands sur Rabelais. La traduction de Regis a déjà paru, en 1832, en trois volumes. Regis donne une traduction modèle, sa bibliographie des éditions de Rabelais est aussi intéressante que complète, ses notes et explications qui se rapportent à l'histoire, à la civilisation et à l'étymologie des mots offrent une quantité d'intéressants détails et peuvent être mises à profit aussi par ceux qui font des recherches sur les dialectes allemands. — Je crains de n'avoir pas cité tous les articles des revues : c'est qu'il est fort difficile d'en dresser une liste complète.

1. F. A. Arnstaedt, Fr. Rabelais und sein Traité d'éducation. Plauen i. V., 1865, 38 p.

2. A. Birch-Hirschfeld, Das 5. Buch des Pantagruel und sein Verhältnis zu den authentischen Büchern des Romans. Progr. Leipzig, 1902, 35 p.

3. Buchner, Ein bisher unbekannter Druck des 5. Buches von Rabelais aus dem Jahre 1549 (Dans Archiv für das Studium der neueren Sprachen 107. Bd., p. 124-129). Comparez : Schneegans, dans Zeitschr. für franz. Spr. und Litt., t. 24, 1902.

4. Eckerdt, Sur le style de Rabelais et sur les particularités de sa syntaxe. Marienburg, 1861, 21 p.

5. L. EHRICHS, Les grandes et inestimables chroniques de Gargantua und Rabelais' Gargantua et Pantagruel. Strassburg, 1889, Diss.

6. W. ELLMER, Vergleichung von Rabelais' Gargantua und Fischarts Geschichtsklitterung. Weimar, 1895. (Voir Herrigs Archiv, t. 96, p. 365.)

7. K. ERNST, Syntaktische Studien zu Rabelais (Die Congruenz des Part. passé und der Gebrauch der Hilfsverba). Diss. Greifswald, 1890. (Voir Herrigs Archiv, t. 86, p. 454.)

8. L. FRAENKEL, Zu Rabelais' Syntax (Recension der Arbeiten von Hörnig, Platen, Sänger, Shönermark und Töpel). Dans Romanische Forschungen, t. IV, p. 539-548.

9. J. J. A. A. FRANTZEN, Kritische Bemerkungen zu Fischarts Ubersetzung von Rabelais' Gargantua. Strassburg, 1892.

10. L. GANGHOFER, Joh. Fischart und seine Verdeutschung des Gargantua. München, 1881.

11. L. GANGHOFER, Die Beurteilung, die Fischarts Gargantua sowie sein Verhältnis zu Rabelais in der Litteraturgeschichte gefunden hat. Leipziger Dissertation. Augsburg, 1880.

12. J. GELBKE, Joh. Fischart und Rabelais' Gargantua. Petersburg, 1874.

13. GELBKE, Rabelais' Gargantua und Pantagruel übersetzt ins Deutsche 1880.

14. GÜNTHER, Rabelais als Annagrammatist. Herrigs Archiv für das Studium der neueren Sprachen, t. III, p. 240.

15. O. HAUPT, Luther und Rabelais in ihren pädagogischen Beziehungen. Diss. Leipzig, 47 p.

16. K. HILLEBRAND, Rabelais dans Hildebrands « Zeiten, Völker und Menschen, » t. IV. Berlin, 1878.

17. J. L. HOFFMANN, Fischarts Gargantua (Album des litterar. Vereins). Nürnberg, 1851, p. 1-60.

18. R. A. J. HOFFMANN, Italienische Humanisten und Rabelais und Montaigne als Pädagogen. Stettin, 1876.

19. Hörnig, Syntaktische Untersuchungen zu Rabelais (Syntax des Verbums). Diss. Leipzig, 1888. (Voir Rom. Forsch., IV, p. 539 et suiv.)

20. M. Kesselring, Die Beziehungen der Chronique gargantuine zu Rabelais' Gargantua. Progr. Oschersleben, 1901.

21. Adolf Klett, Lexikographische Beiträge zu Rabelais' Gargantua. Heidelberger Diss. Bühl, 1890.

22. R. Köhler, Zu Rabelais (Rab., IV, chap. 45-47). Dans Eberts Jahrbuch für roman. und engl. Philologie, t. III, 1861.

23. M. Lisch, Bemerkungen über Rabelais. Insbruck, 1855.

24. A. Mager, Syntakt. Untersuch. zu Rabelais. Marburg (Autriche), 1891.

25. Joh. Mättig, Ueber den Einfluss der heimischen volkstüml. und litterarischen Litteratur auf Rabelais. Diss. Leipzig, 1900.

26. May. Ueber Rabelais und seine Werke. Dans Herrigs Archiv, t. 48, p. 42 ff.

27. K. H. G. von Meusebach, Fischartstudien. Halle, 1879.

28. H. Morf, François Rabelais. Nation, Januar, 1894.

29. H. Neuhoff, Position de Rabelais vis-à-vis de son temps. Eisleben, 1880. (Voir Herrigs Arch., t. 66, p. 465.)

30. H. Orlopp, Uber die wortstellung bei Rabelais. Diss. Iena, 1888.

31. G. Pfeffer, Beiträge zum Wortschatz des 3. Buches Rabelais' (die Rabelais eigentümlichen Wörter). Würzburger. Diss. Marburg, 1901.

32. E. Platen, Syntakt. Untersuchungen zu Rabelais. Diss. Leipzig, 1890. (Voir Rom. Forsch., IV, p. 539 ff.)

33. G. Radisch, Die Pronomina bei Rabelais. Diss. Leipzig, 1878.

34. Richter, Rabelais und seine turnerische Bedeutung. Dans « Monatsschrift für das Turnwesen, » t. XI, 1892.

35. Saenger, Syntakt. Unters. zu Rabelais (Verbum und

Präpositionen). Diss. Halle, 1888. (Voir Rom. Forsch., IV, p. 539).

36. J. Sarrazin, Rabelais und die groteske Satire. Dans « Beilage zur Allgemeinen Zeitung. » Nr. 138, 1895.

37. J. Scherr, Rabelais. Dans « Gegenwart. » Nr. 45, 1880.

38. F. Ed. Schneegans, Die Abtei Thélème in Rabelais' Gargantua. Dans Neue Heidelberger Jahrbücher, VIII, p. 143-159.

39. Heinr. Schneegans, Geschichte der grotesken Satire (Die Zeit vor Rabelais- Rabelais [die Satiren der Ritterromane- die Satiren der einzelnen Gesellschaftsklassen- der Stil Rabelais]- die Zeit nach Rabelais). Strassburg, 1894..

40. Heinr. Schneegans, Rabelais' Stellung zur Reformation. Dans « Beilage zur Allgem. Zeitung. » Nr. 128, 1898.

41. Heinr. Schneegans, Der Münchener Rabelais aus dem Jahre 1549. Dans Zeitschr. für franz. Sprache und Litt., t. XXIV, 1902.

42. Heinr. Schneegans, Rabelais. Dans « Zeit, » 9 April 1903.

43. Heinr. Schneegans, Die neugegründete Rabelaisgesellschaft in Paris. Dans « Beilage zur Allgem. Zeitung, » Heft 20, 1903.

44. Heinr. Schneegans, Rabelais. Dans « Umschau, » 1897.

45. H. Schönfeld, Die Behiehungen der Satire Rabelais zu Erasmus' Encomium Moriae und Colloquia. Dans « Public. of the modern language association of America. » VIII, 1893.

46. Schönermark, Beiträge zur Geschichte der franz. Sprache aus Rabelais' Werken. 3 Progr. Breslau 1861, 1866, 1874. (Voir Rom. Forsch., IV, p. 539.)

47. Schæffer, Grammatische Abhandl über Rabelais. Herrigs Archiv, t. 35, p. 221-288.

48. G. Schwarz, Rabelais und Fischart. Diss. Zürich, 1885.

49. Strehlke, Rabelais und Fischart. Herrigs Archiv, XIV, p. 199 ff.

50. Thierkopf, Swifts Gulliver und seine franz. Vorgänger. Magdeburg, 1899.

51. Töpel, Syntakt. Untersuchungen zu Rabelais. Diss. Leipzig, 1887. (Voir Rom. Forsch., IV, p. 539.)

52. J. Vasen, Le roi Modèle d'après Rabelais, avec quelques réflexions accessoires. Bedburg, 1879.

Dr Georg Pfeffer.

Frankfurt a. Main.

UN

ENTRETIEN PHILOSOPHIQUE DE RABELAIS

RAPPORTÉ PAR CHARONDAS (1556)[1].

Le jurisconsulte Louis Le Caron, qui prit le surnom de Charondas, a laissé des œuvres littéraires très peu connues, et notamment des *Dialogues* en prose[2], qui contiennent des renseignements intéressants pour l'histoire littéraire du temps. Le dialogue III, intitulé *Valton, de la tranquillité d'esprit ou du souverain bien,* fournit une contribution inattendue à l'étude des idées philosophiques de Rabelais.

Valton était un oncle maternel de Louis Le Caron. Il demeurait à Saint-Denis près Paris, et chez lui se tenaient de doctes réunions. Dans un article sur Charondas publié par la *Revue de la Renaissance* (numéro de janvier 1902), je signalais aux biographes de Rabelais une conversation philosophique du grand homme qu'on avait rapportée à l'oncle Valton et que celui-ci rapportait à son neveu : « Me pourmenant quelquefois avec mon oncle en un parc spatieux et plaisant pour la diversité des couleurs de la fleurissante prérie, après plusieurs propos nous entrâmes en la dispute de la tranquilité d'esprit et du souverain bien. Il lui resouvint de ce que peu auparavant il avoit ouï réciter à Monsieur L'Escorché d'une mesme question, discouruë entre lui, Cotereau et Rabelais, et humainement me la declaira toute. »

1. [M. Lucien Pinvert, dont on connaît les deux excellents ouvrages sur *Lazare de Baïf* et sur *Jacques Grévin,* nous communique l'intéressant document qui suit, sur lequel nous reviendrons prochainement.]

2. Paris, 1556, in-8°.

Il s'agit donc d'un entretien moral entre Rabelais, Cotereau (c'est évidemment Claude Cottereau, l'ami de Jean Bouchet et le traducteur de Columelle) et « Monsieur L'Escorché » (j'ignore qui est ce personnage). Cette conversation a été « récitée, » c'est-à-dire rapportée mot à mot à Valton par L'Escorché, un des interlocuteurs, et Valton, à son tour, la rapporte à son neveu, et nous devons croire qu'il la reproduit avec la fidélité scrupuleuse qui était de règle en un temps où la tradition orale avait bien plus d'importance que de nos jours et constituait souvent, à défaut des multiples facilités de la vie moderne, le seul mode de propagation de la pensée. A remarquer d'ailleurs qu'il s'agit d'une conversation tenue récemment : *peu auparavant*. Je transcris ici, pour les lecteurs de la *Revue des Études rabelaisiennes*, le propos de Rabelais, qui parle après Cottereau, et L'Escorché. Ce sont, en somme, des pages inconnues de Rabelais, nous donnant l'exposé d'une sorte d'hédonisme intellectuel inspiré de Platon :

« ... Ainsi que Cotereau vouloit entrer en plus amples repliques, Rabelais, prest à dire en son ordre, a usé de tel commencement.

« Rabelais. Si aucun de vous me pense avoir apporté de l'eschole et disputations d'Epicure le discours que j'ai entrepris, qu'il change de première face son opinion. Car je l'asseure que je ne me suis jamais obligé ne dédié à cette secte n'à autre quelconque. Mais la verité ne permet que je vous flatte en voz beaux, gentilz et subtilz arguments. Ne vous desplaise, je ne di par moquerie : Escoutez un petit, par ce qu'avez esté trop gouluz de me laisser si peu de tems; toutesfois ma diligence en radoubera ce qui lui sera possible. Vous sçavez tous deux (et jamais n'en ai douté) si noz pensées et actions n'ont quelque but, auquel comme à la fin elles se puissent arrester et reposer, que rien ne peut estre de certain, d'heureux ne d'as-

seuré en cète vie. Et ne se faut beaucoup emerveiller si ces bons philosophes du temps passé ont tant travaillé, contemplé, disputé et estudié à trouver ce poinct; mais plus est admirable qu'ilz ont si peu proufité, car vulgairement on dit :

Le tems n'est point perdu,
Qui est bien despendu.

« Toutesfois il estoit facile d'i parvenir, si le trop grand desir de gaigner la faveur populaire et attirer une infinie multitude de disciples et auditeurs (le tout pour le gain, qui est le mot du guet) ne les eust transportez à deguiser et obscurcir la claire verité, laquelle à cète cause je veux maintenant decouvrir, et tirer ou plutost arracher du noir puis Cimmérien où Héraclite la disoit estre cachée; et j'appelle Dieu, nature, l'Esprit et tout homme sage à tesmoins. Pour ne vous detenir en longues harangues et avant-propos des Orateurs, je commencerai à un principe plus certain que touts ceux des Mathématiciens. Châcune chose aspire à son dernier et souverain contentement, lequel aiant obtenu lors elle ne desire daventage, ains trouve en soi-mesme le comble de touts biens. Qu'est-ce qui peut rendre l'homme content? Par ce que la question a semblé douteuse, nous en devons rapporter au jugement de nature, qui est commun à tous les hommes. Nature la tres-bonne parente a eu l'homme si cher, qu'elle ne lui a reffusé aucun moien pour vivre heureux et content. Mais qu'est-il plus naturel à l'homme que de veoir la fin prospère de ses dessins et actions? L'Entendement, qui se propose de congnoistre la verité de quelque chose, ne repose jamais jusques à ce qu'il l'ait trouvée, et parvenu à la parfaite science d'elle, lors se contente. Quel proufit apporte ce contentement? Nul autre le peut mieux sçavoir et juger que l'Entendement mesme. Car il se remplit d'un aise et plaisir merveilleux, auquel il se

chérit aucunement, et recrée de telle sorte que nulle douleur, combien qu'aspre et véhémente, le peut pertroubler. Le semblable nous voions en la santé et bonne disposition du corps, auquel le plus grand bien qui puisse advenir est de jouïr d'une délectation tempérée, par ce que sans icelle toutes ses parties sont aucunement discordées, et rien n'est en lui qui se contente. Les sens nous peuvent estre assez suffisants exemples. Car si la chose apperceuë se présente agréable à l'imagination et la chatouille de quelque contentement de son desir et afection, incontinent s'excite une douce emotion réjouïssante cète partie de l'âme en laquelle est toute la force du corps. Je n'enten toutesfois comparer les plaisirs du corps avec ceux de l'Esprit, par ce que la délectation d'iceux n'approche aucunement à la joïe que se donne l'Entendement content de son intelligence, c'est à dire de soi mesme. Regardons aux actions humaines, si le plaisir ne les conduit, si la bienséante volupté ne se propose à elles pour dernière fin, jamais n'atteindront à ce poinct auquel elles sembloient aspirer. Quant aux notions naturelles desquelles avez tant disputé, elles sont les commencements et premiers instincts de la volupté. Je ne veux comme vous autres, Messieurs, éplucher chàcun secret de nature et faire un grand discours de l'appétit ou désir né non seulement en l'homme, ains aussi ès autres animaux, de convoiter la volupté et se réjouir d'elle comme d'un souverain bien; au contraire de rejetter et fuïr la douleur comme un souverain mal, car telles raisons sont trop vulgaires. Je vous prie seulement de me dire en quelle sorte faut entendre les choses. Je croi que ne respondrez autrement, qu'on les doit prendre selon la verité. Or considerez ce que vraiement on peut dire de la volupté. Si la voulez particulierement declairer ou de l'Esprit ou du corps, je pense que ne la pouvez dire autre chose que la jouïssance et le contentement de ce qui est desiré. Naturellement rien n'est qui dresse et entre-

tienne noz entreprises que la délectation, et, lors que la chose nous plaist, travaillons grandement à l'obtenir. Mais rien ne nous peut apporter quelque plaisir, si non que de nature il soit bon ou tienne quelque apparence de bien. Entre vous deux convient (et ne le veux nier) que les vertus de l'Esprit ou Entendement sont les principaux biens, qui nous mènent et conduisent à la béatitude. Cète volupté donc, de laquelle il jouït, est le plaisir, aise et contentement des biens qui viennent de lui. Toutes les vertus, les arts et les sciences mettent leur fin entière en la volupté. Car tout ce qui est de l'homme, ou soit en lui, ou appartienne à sa vie, ne tend qu'à le conserver et rendre heureux, et à cète mesme fin la prudence, la justice, la force, la tenpérance et toutes les espèces de l'honnesteté se rapportent. La prudence gist en la recherche du vrai; mais pourquoi est ce qu'on emploie tant d'estudes à cète congnoissance, si non qu'une délectation l'accompagne et excite tousjours à ce merveilleux plaisir de sçavoir et entendre la cause et verité des choses cachées en nature? La Justice pour la volupté de la compagnie humaine s'exerce à rendre à châcun son droit, garder la foi des choses promises, bienfaire à ceux qui le méritent et recevoir le bienfait dignement présenté. Qui pousseroit la force à soûtenir et porter constamment les travaux et dangers, si non la volupté, laquelle fait que l'appétit obéïsse entièrement à la raison, et ainsi accorde en l'homme une paix, convenance et tranquilité pleine de si grand plaisir, que rien ne lui defaut pour vivre selon nature? De la délectation du corps j'ai des ja parlé; aussi doit elle estre inseparablement conjointe avec celle de l'Esprit pour constituer la vraie volupté de tout l'homme. Par ce qu'on ne peut vivre joieusement, si non aussi sagement, honnestement et justement, ne par mesme raison sagement, honnestement et justement, si non joieusement. Et le fruit et guerdon de la vertu est icelle mesme volupté. Si aucun me veut objetter que l'utilité attire plusieurs à elle, et est

plus chérie que la volupté, il faut pareillement qu'il m'accorde que rien ne peut estre desiré, tant soit il utile, si non que le plaisir l'accompagne et quelque espérance de volupté l'incite. Qu'on change en tant de sortes qu'on voudra les noms, tousjours demeure ce que nous entendons sous l'appellation de volupté. Comme ès maladies du corps, celui qui est tourmenté aucunefois se présente aux incisions, bruleures, dictes et autres peines et afflictions ennuiables à nature, par lesquelles il rachepte quelque attente de santé. Ainsi ès choses humaines les labeurs qui s'ofrent châcun jour sont portez et soufferts patiemment pour l'espoir d'un honneste repos, lequel aucuns appellent vertu, les autres (mieux à mon avis) volupté. Car si le labeur est entrepris par la raison et prudence pour la société des hommes, ou autre juste cause, icelui est la mesme vertu ; mais (comme vous avez disputé) ce qui est desiré n'est celà mesme, à cause duquel il est desiré. Je puis bien dire que la raison est aucunement donnée à l'homme pour lui faire congnoistre qu'elles sont les vraies voluptez, comme ès bestes apparoist quelque ame, icelle toutesfois privée de la raison ; aussi en elle est née quelque volupté. Mais l'homme décoré de l'Entendement (suivant lequel il ne veut rien faire qui ne soit bienseant à sa dignité et excellence) ne desire naturellement autre volupté que celle laquelle ne corrompt, ains plutost accorde et entretient l'ordre de sa nature, et icelle est appelée raisonnable, laquelle ne lui est de telle plaisir qu'il ne sçait que c'est de vivre s'il ne jouït tousjours d'elle. Partant je ne puis que je n'embrasse la sentence du divin Platon[1], lequel constitue trois voluptez, châcune propre à châcune partie de l'âme, à sçavoir l'une conjointe avec celle partie par laquelle l'homme recherche et congnoit le vrai, l'autre

1. Allusion à un passage du livre IX de la *République,* dont la phrase de Rabelais donne la traduction.

compaigne de celle par laquelle il s'émeut et courrouce, la troisième destinée à cette dernière, laquelle facilement on ne peut expliquer en un mot, toutesfois nous l'appellerons convoiteuse. La souveraine volupté est celle, laquelle a esté descrite la première, plus propre et convenable à l'homme, de laquelle qui jouit peut aussi jouir des autres. En cète manière faut entendre la convenance des parties de l'homme, non que les voluptez, forces ou biens de châcune d'elles se doivent assembler, conjoindre et accoupler pour constituer la souveraine volupté, force ou souverain bien, mais toutes les autres parties se doivent renger, dresser et arrester à la raison, laquelle les conduira, moderera et aucunement fera siennes; ainsi constituera en tout l'homme une perfaite et bienséante harmonie. Vous pouvez donc entendre de quelle volupté je parle. Car je ne répute autre vraie, pure et entière volupté que celle de l'homme sage et prudent, à laquelle rien n'est plus doux, plaisant et joieux que la tempérance. Non tout ce qui est appellé volupté doit estre tel estimé, par ce que de son nom quelquefois on abuse, et non moins que de celui de la vertu, lequel souvent le vulgaire attribue à une masquée et faulse vantance ou afèterie. A ce propos Demosthene élégamment disoit qu'il n'est convenable d'embrasser châcune volupté, ains seulement celle laquelle est née pour les choses honnestes. Les hommes noblement instituez et fréquentants les compagnies de leurs semblables ont de nature un instinct et éguillon qui tousjours les pousse et incite à faits vertueux et retire de vice, lequel plusieurs appellent honneur. La fin d'icelui n'est autre que cette louable volupté, de laquelle l'Entendement répondit très-bien à Socrate[1] qu'elle nous estoit presque domestique et propre à la sagesse; mais je n'accorde à Timée[2] qu'elle soit la chambrière de la vertu

1. Allusion à un passage du *Philèbe* de Platon.
2. Allusion à un passage du dialogue de ce nom.

comme de quelque Déesse ; ains plustost me semble estre l'heureuse esperance de la vertu. Quant aux autres voluptez, elles ne sont qu'ombres vaines esmeuës d'un désordre et sédition des sens detournez de la raison, lesquelles Platon appelle les appasts de touts maux. Le commencement, la cause et l'origine de cète pure volupté est la congnoissance des choses divines et plus excellentes, et son propre devoir de rendre l'homme content selon la perfaite nature (laquelle souvent avons dit estre la raison ou vertu) et moderer les afections selon l'ordre et jugement d'icelle, afin qu'elles jouissent d'un ferme et durable plaisir, lequel autrement si n'estoit ainsi temperé, engendreroit plus de douleur que de joïe. Car de constituer comme les Stoïciens une apathie, c'est à dire (s'il m'est permis d'user de ce mot) impassionneté, c'est faire l'esprit si lâche et couard que mesmement il ne se puisse émouvoir à la vertu. Au contraire ceux me semblent estre trop impudents et téméraires, lesquelz abusants de la faveur des sciences travaillent sans repos à mettre en escrit et publier à touts leurs inventions languissantes d'amoureuses angoisses ; comme s'ilz se proposoient de rompre en nous l'aise de nostre tranquillité naturelle et nous contraindre à suivre mesmes passions. De telz labeurs la noble volupté ne s'accompagne jamais, et puis dire franchement que le travail d'escrire et éventer au public ses pensées ne mérite grande louange, ains plustost doit estre reprimé comme vain et entièrement inutile. Car ceux qui ont anciennement suivi et suivent encores aujourd'hui tel train ne se peuvent excuser qu'ils n'aient diminué de la grandeur et excellente gloire de la science, par ce que de leurs privées conceptions ilz ont voulu brider les estudes et pensées des autres ; ce que font encores ceux de nostre eage au grand tort et mespris de la postérité. Partant je vous veoi des-ja (Messieurs) accourir pour embrasser ces vaillants défenseurs de la volupté. Mais vous craignez la honte d'honnorer ceux en vos disputations, lesquelz en

avez tousjours chassez. Au nom de Dieu, il me semble que je suis demeuré vainqueur, grand honneur à moi et infamie à vous, par ce que l'heure nous appelle à la retraite, et le chemin d'ici à Paris mérite quelque bon petit tems de clairté.

« L'Escorché. Tel feust nostre devis, lequel dura plus d'une heure, et le seigneur Cotereau désiroit grandement en avoir une certaine résolution ; mais la brièveté du loisir, ne permettant de continuer le remit à quelque autrefois. Et si la mort cruelle ne nous eust privez de la compagnie d'un tel personnage, j'en espérois la conclusion, et de t'i appeler comme l'un des plus familiers amis de ce docte Cotereau, digne d'estre aimé de touts les bons esprits... »

UNE POÉSIE INCONNUE

SUR RABELAIS PHILOSOPHE (1538).

Voici une poésie qu'aucun biographe de Rabelais n'a connue, et qui mérite de prendre place au premier rang parmi les documents qui nous renseignent sur le prestige littéraire et intellectuel du père du pantagruélisme auprès de ses contemporains. La pièce — dont plusieurs vers offrent des réminiscences virgiliennes — est d'autant plus curieuse qu'elle s'applique à une période de la vie de Rabelais, très voisine de sa jeunesse. Elle figure dans les *Epigrammata* de Gilbert Ducher, dit *Vulton*, né à Aigueperse en Auvergne, vers la fin du XV^e^ siècle, éditeur des *Commentaires* de César et du poète Martial. On va pouvoir apprécier, grâce à ce texte, la réputation d'esprit supérieur et hautement philosophique que Rabelais s'était acquise parmi les lettrés du temps. C'est, en effet, en qualité de philosophe qu'il est célébré dans cette poésie, assurément l'une des plus élogieuses qui aient été composées en son honneur. L'hommage rendu ici au penseur paraîtra tout à fait caractéristique, surtout si l'on songe qu'il n'est sûrement pas postérieur à 1538 et qu'il a pu être écrit plusieurs années avant cette date, qui est celle de l'impression du recueil de Ducher.

Ad Philosophiam, de Francisco Rabelaeso.

Plusquam Dædaleæ tibi toto in corpore plumæ
Nec frustra dantur, nec ratione carent.
Illis aerium scandens sublimior orbem
Sub pedibus nubes deseris humidulas :
Donec eo ventum est, ubi cœlum pingitur astris.
Luce calet Phœbus, Cynthia nocte riget :
Unde videt mare velivolum, terrasque jacentes,

Et stygios manes arbiter æthereus.
Nec satis est, illis te dotibus esse beatam :
Evehis illo etiam, diva, rapisque tuos :
In primis sane Rabelæsum, principem eundem
Supremum in studiis diva tuis Sophia.

(Gilberti Ducherii Vultonis Aquapersani Epigrammaton libri duo. Apud Seb. Gryphium. Lugduni, 1538, in-12, p. 54.)

A la philosophie, à propos de François Rabelais.

Des plumes plus que Dédaliennes garnissent tout son corps, et ce n'est pas inutilement ni sans motif. Grâce à elles, tu t'élèves à travers les airs, laissant sous tes pieds les nuages humides jusqu'à ce que tu sois arrivée dans les régions où le ciel est émaillé d'étoiles. Dans ces espaces, pendant le jour, Phœbus brûle de mille feux; la nuit, Diane répand sa pâleur glacée. De là, le maître des airs contemple la mer que sillonnent les voiles, et les terres immobiles et les enfers. Un tel privilège ne suffit pas encore à te rendre pleinement heureuse; tu entraînes et ravis jusque dans les espaces éthérés tes fidèles, ô divine. Parmi eux, au premier rang, apparaît Rabelais, maître suprême dans les études qui te révèlent, ô sagesse sacrée.

Abel LEFRANC.

LA MORT DE RABELAIS ET RONSARD.

NOTE COMPLÉMENTAIRE[1].

Il va sans dire que la date du privilège octroyé à Ronsard est en *vieux style;* il convient donc de remarquer que onze mois s'écoulèrent entre ce privilège et l'impression des *Meslanges* et du *Bocage*.

Pour déterminer plus précisément la date des diverses pièces de ce dernier recueil, il serait utile de rechercher si certains morceaux adressés à divers auteurs ne se retrouvent pas en d'autres recueils antérieurs. C'est le cas pour les vingt-six alexandrins adressés à Olivier de Magny.

Qu'on me dresse un autel, que nonper on m'ameine.

Ils figurent au fol. 41 du *Bocage* et aussi à la fin des *Gayetez* d'Olivier de Magny, qui furent achevées d'imprimer « le XXIIII[e] iour de iuing 1554. »

Pouvons-nous déduire de ce fait que les deux premières feuilles du *Bocage* étaient imprimées à cette date?

Ces vingt-six vers figurent ensuite dans les *Odes* de Ronsard, f. 99 de 1567, p. 202 de 1571-73, et sont mieux placés parmi les *Poemes*, p. 233 des éditions de 1587 et 1592.

Hugues VAGANAY.

1. Voy. *Revue des Études rabelaisiennes*, I (1903), 143.

L'ÉPITAPHE DE RABELAIS PAR RONSARD.

Rabelais vivait encore à la fin de décembre 1552; il mourut avant le 1er mai 1554. MM. H. Potez et A. Lefranc nous en ont fait connaître la preuve indubitable[1]. Mais ce sont les deux seules données positives que nous ayons jusqu'ici sur la mort de Rabelais. Les documents que M. H. Vaganay a rappelés à ce sujet, à propos du texte original de l'épitaphe consacrée à Rabelais par Ronsard[2], ne nous permettent malheureusement que des conjectures.

Le privilège, en vertu duquel fut imprimée cette épitaphe dans le 2e *Bocage* de Ronsard, est bien du 4 janvier 1553; on doit d'ailleurs lire ici 1554 d'après le nouveau style. — Il parut même *in extenso* en tête de ce recueil; il a servi également pour l'impression des autres recueils de 1554-1555, mais non pas, cela va de soi, pour ceux de 1553. — L'achevé d'imprimer du 2e *Bocage* est bien du 27 novembre 1554; Blanchemain l'avait noté dès 1867, au tome VIII de son édition, p. 79. — L'épitaphe de Rabelais est bien la douzième des 67 pièces qui constituent ce recueil; au reste, seize de ces pièces n'étaient que des réimpressions, et j'ai moi-même publié la liste des 49 pièces *nouvelles* que Ronsard a fait paraître là[3], accompagnées du *Papillon* de Belleau et de l'*Ode* de Magny : « Quand je voy Ronsard et Paschal. »

Mais aucun de ces détails ne me paraît de nature à préciser la date de la mort de Rabelais.

En effet : 1° le manuscrit du poète n'était certainement pas complet le jour de l'octroi du privilège, attendu que

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1er fasc., p. 58 à 62.
2. *Ibid.*, 2e fasc., p. 143 et suiv.
3. Voir mon *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard*. Le contenu des recueils de 1553, 1554 et 1555 a paru dans la *Revue des Annales fléchoises*, 1er juillet 1903.

le 2e *Bocage* contient des pièces qui n'ont pu être écrites que dans le courant de 1554[1].

2° Les huit épitaphes, très probablement, ne furent pas imprimées suivant l'ordre chronologique de leur composition; Ronsard ne tenait aucun compte de cet ordre quand il classait et disposait les pièces d'un recueil qu'il envoyait à l'impression; l'examen que j'ai fait de tous les recueils originaux de Ronsard et les listes que j'ai dressées de toutes les pièces qu'ils contiennent m'en ont fourni cent preuves.

3° Le 2e *Bocage* peut avoir été imprimé tout entier en novembre 1554; c'est même plus que probable, les imprimeurs n'ayant jamais aimé à immobiliser leurs caractères, dont ils ont besoin; il n'y a souvent qu'un intervalle de quelques jours entre le permis d'imprimer et l'achevé d'imprimer; et l'on ne voit pas bien quelle raison, quel intérêt Ronsard aurait eu à ce que la veuve Maurice de la Porte fît exception en sa faveur; il retardait au contraire le plus qu'il le pouvait l'impression de ses œuvres, apportant des corrections à son manuscrit jusqu'au dernier moment.

4° Le texte de l'épitaphe en question ne contient pas le plus petit indice qui nous permette de dire que Ronsard l'a écrite immédiatement après la mort de Rabelais, ou trois mois, ou six mois, ou un an, ou dix-huit mois après cette mort. Il est possible qu'il l'ait écrite d'inspiration sous le coup de la nouvelle funèbre, au souvenir de plantureux repas sur l'herbe, auxquels l'été se plaisait le libre curé de Meudon, ou de banquets fortement arrosés, auxquels le cardinal Charles de Lorraine convia sans doute

1. Par exemple les odelettes à Corydon : *Corydon verse sans fin; Pour boire dessus l'herbe tendre; J'ay l'esprit tout ennuyé;* l'odelette à Jean Nicot de Nîmes : *La Nature a donné des cornes aux Toreaux;* l'ode ou songe à François de Revergat : *Du malheur de recevoir;* elles sont paraphrasées de cinq pièces de l'Anacréon d'Henri Estienne, publié seulement vers le milieu de 1554. Le n° XXVIII, un sonnet : *Escumiere Venus, royne en Cypre puissante,* n'a pas été écrit avant le mois d'avril 1554, comme en témoigne le tercet final.

quelquefois en son château de Meudon le vieux prosateur et le jeune poète. Mais il est également possible qu'il l'ait écrite quand le deuil du monde littéraire fut passé et qu'elle soit plutôt le résultat de sa réflexion et comme un écho sonore de la légende qui se forma autour de la mémoire du joyeux buveur et de l'étonnant mangeur qu'avait été notre robuste Tourangeau.

Au reste, des sept autres épitaphes du *Bocage* de novembre 1554, cinq au moins ont été écrites assez longtemps et même très longtemps après le décès des personnages qu'elles concernent : Marulle mourut en 1500, Commines en 1511, Jehan de Ronsard en 1535[1], Louis de Ronsard le 6 juin 1544[2], Albert de Rippe, le joueur de luth, en 1551[3]. Seul Hugues Salel mourut, comme Rabelais, soit en 1553, soit en 1554; il vivait encore le 27 mars 1553, comme en témoigne la dédicace des *Amours* de Magny, qui est de cette date-là, ainsi que l'Avertissement au lecteur que Magny a placé en tête d' « aucunes œuvres de Monsieur Salel », publiées à la fin du dit recueil d'*Amours;* mais il mourut avant le 1er mai 1554, comme en témoigne un sonnet « A Salel trespassé sus ses onzième et douzième de l'Iliade d'Homère, mis en lumière après sa mort », qui se trouve, tout comme le quatrain funèbre relatif à Rabelais, dans les *Premières poésies* de Tahureau, dédicacées du 1er mai[4].

On ne peut donc rien conclure de précis sur la date de la mort de Rabelais si l'on considère seulement ce fait que

1. Cf. *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XV, 1er semestre de 1884, p. 99 et note 4, article de l'abbé Froger sur la famille de Ronsard.

2. *Vie de Ronsard*, par Claude Binet.

3. Albert de Rippe était mort avant le 13 février 1552, car le privilège de la première édition posthume de ses œuvres est daté du 13 février 1551 (n. st. 1552). Cf. *Notes sur l'histoire du luth en France*, par Michel Brenet, p. 11 et 17 (note 1).

4. Quant à Jacques Mernable, joueur de farces, l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait nous apprend qu'il est connu uniquement par l'épitaphe que lui a consacrée Ronsard (cf. édition de 1746, t. II, p. 281).

l'épitaphe composée par Ronsard parut pour la première fois dans le 2e *Bocage*.

A mon avis, ce qui importe à la solution du problème, ce n'est pas tant la présence de cette épitaphe dans un recueil de la fin de 1554 que son absence des quatre recueils de 1553. En effet, Ronsard ne souffle pas mot de la mort de Rabelais ni dans *la Deuxième édition des Odes*, qui parut dans les premiers mois de 1553, ni dans le *Livret de Folastries*, qui parut en avril, ni dans la *Deuxième édition des Amours*, qui parut en mai, ni dans la *Deuxième édition du Ve livre des Odes*, qui parut en août. — On pensera que cela ne prouve encore rien, et l'on aura raison, car Rabelais, comme je le remarquais plus haut, a pu mourir dans la première partie de l'année sans que Ronsard lui ait consacré une épitaphe immédiatement. Mais le contraire est également vraisemblable. Au reste, une preuve peut être plus ou moins négative, et il y a des preuves négatives qui, plus que d'autres, permettent de fonder une opinion probable. Voici comment on peut raisonner ici, pour arriver à une probabilité.

Ronsard, en l'année 1553, semble bien vider ses tiroirs à chacune de ses publications; on dirait qu'il profite de l'impression ou de la réimpression d'un recueil, quel qu'il soit, pour y publier tout ce qu'il a composé depuis le recueil précédemment paru. Ainsi, ayant décidé la réimpression des *Odes*, il ajoute à la fin de son volume deux pièces qui ne ressemblent en rien à des odes, la *Fantasie à sa Dame :* « Il estoit nuict, et le présent des cieulx; » le *Sonnet à elle mesme :* « Où print Amour ceste grandeur de gloire. » L'épitaphe de Rabelais aurait donc pu être publiée là si elle avait été composée; elle y eût trouvé sa place aussi bien que ces deux dernières pièces, qui disparurent de là dès 1555, et aussi bien que l'Épitaphe de François de Bourbon, qui a figuré parmi les *Odes* de 1550 à 1573 pour passer ensuite dans la section des *Épitaphes*.

L'impression du *Livret de Folastries*, permise le 19 avril, est achevée dès le 20 avril; ce recueil ne contient, lui, que

des pièces nouvelles de Ronsard, au nombre de 28[1]. Si l'épitaphe de Rabelais avait été composée alors, certes c'est là surtout qu'elle aurait été bien à sa place ; par exemple, à côté de la Folastrie VII : *Assez vraiment on ne révère,* où Ronsard exalte l' « heureux boiveur » que fut Homère, et se vante de suivre son « oracle » en faisant « bonne chère, » et en buvant d'autant, le dos au feu, le ventre à table. N'est-ce pas ainsi que Ronsard a peint Rabelais, et Rabelais, de son côté, ne s'est-il pas rangé, en tant que « buveur très illustre, » parmi les disciples d'Homère aussi bien que de Socrate ? La fameuse épitaphe n'aurait pas été déplacée non plus parmi les dix-sept *Épigrammes* traduites de l'Anthologie grecque, qui suivent les Folastries dans ce même recueil[2], d'autant plus que Ronsard me semble, pour l'épitaphe de Rabelais, s'être fortement inspiré des Épigrammes funéraires XXIII à XXXIII de la même Anthologie, consacrées à la mémoire d'Anacréon[3].

Ayant décidé la réimpression des *Amours* (permise le 18 mai, achevée le 24 mai), Ronsard y ajoute non seulement 39 sonnets et une chanson qu'il mêle à ceux de sa précédente édition, mais encore, à la fin de son volume, quatre pièces qui n'ont rien d'érotique (sauf : Mignonne allons voir), dont trois passeront peu après dans le volume des *Odes* et l'autre passera dans le volume des *Poèmes*. L'épitaphe de Rabelais aurait donc pu être publiée là si elle avait été composée. — Comment ! dira-t-on, une épitaphe à la fin d'un livre d'Amours ! — Je ferai remarquer : 1° que l'épitaphe de Rabelais n'a rien de funèbre et qu'étant bachique elle est bien près d'être érotique, comme le sont franchement certaines épitaphes de l'Anthologie grecque,

1. Je ne compte pas le *Dithyrambe, à la pompe du bouc de Jodelle, par Bertrand Bergier,* dont la composition remonte d'ailleurs au Carnaval de 1552.

2. Par exemple auprès de celle qui est traduite des n^os^ XLVII et XLVIII des *Épigrammes comiques* (éd. Fr. Jacobs). J'en ai publié le texte intégral, ainsi que le contenu sommaire du Livret entier, dans la *Revue de la Renaissance*, juillet 1902.

3. Cf. *infra*, p. 213.

par exemple celles qui furent consacrées à Anacréon; 2° qu'elle parut dans le 2e *Bocage*, ainsi que sept autres épitaphes plus graves, entre deux pièces ultra-érotiques, le *Vœu d'une courtisane à Vénus* d'une part, et, d'autre part, 12 sonnets amoureux, que Ronsard, en 1560, rangera parmi les *Amours*.

Ayant décidé la réimpression du *Ve Livre des Odes* (achevée le 8 août), Ronsard y insère non seulement deux odes nouvelles, mais encore deux sonnets, deux élégies-épîtres, et... deux épitaphes : 1° l'*Élégie sur le trespas d'Antoine Chateigner*, « poète élégiaque, fils de M. de la Roche-Posé, maître d'hôtel du Roy; » 2° l'*Épitaphe de Jean Martin*, l'architecte parisien, traducteur de Vitruve, de Bembo, de Sannazar. Le titre complet de la première de ces deux pièces nous apprend encore que A. Chateigner « mourut à l'assaut de Térouane l'an 1553, au mois de juin. » Que n'avons-nous, sur la fin de Rabelais, un document aussi précis que celui-là, dans le titre même de son épitaphe! Nous en sommes réduits, hélas! à penser que très probablement elle aurait paru dans cette réimpression du *Ve Livre d'Odes*, si Ronsard avait eu, avant cette réimpression, l'occasion de la composer. Autrement dit, si elle n'a pas paru là, ne serait-ce pas tout simplement que Rabelais vivait encore le 8 août 1553?

C'est, à mes yeux, tout ce que l'œuvre de Ronsard peut nous permettre de conjecturer de plus précis et de plus vraisemblable sur la date de la mort de Rabelais. C'est peu, mais cela vaut mieux que rien.

***

Quant au ton de l'épitaphe, il n'est point satirique, et l'on ne peut pas en conclure que Rabelais avait témoigné son antipathie à Ronsard et que Ronsard s'en est souvenu; à quoi bon cette prétendue vengeance posthume? Ronsard ne terminait-il pas lui-même en ces termes un sonnet du même recueil :

La rancueur nuit tousjours à ceus qui sont en vie;

Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie[1].

A ce sujet, M. Vaganay partage tout à fait l'opinion que nous avons exprimée dans la *Revue de la Renaissance* il y a un an et demi[2]. Voici ce que nous écrivions à propos du ton et des sujets auxquels Ronsard se complaisait en l'an 1553 : « Quelques mois après que fut réimprimé le *Cinquième livres des Odes*, la mort de Rabelais lui inspirait une épitaphe des plus réjouissantes, où certains biographes ont voulu voir une preuve d'animosité et de rancune, quand il n'y a là qu'un badinage dénué de toute acrimonie et une expression de la sympathie que dut ressentir pour l'auteur de *Gargantua* notre poète épicurien et gaulois :

Si d'un mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose... »

Puis ce furent, en 1554 et les années suivantes, les pièces gaies, les chants en l'honneur du vin et de l'amour, que Ronsard ne sépara jamais, les invitations à la jouissance, aux joyeuses beuveries, au farniente

Entre les potz et les jonchées.

J'ajoute que l'odelette à Corydon, dont je citais ce dernier vers, après avoir paru dans les *Mélanges* de novembre 1554, fut reproduite dès 1560. Quant à l'ode si caractéristique aussi, à laquelle je faisais une directe allusion : « Boy, vilain, c'est trop mangé, » elle n'a jamais été supprimée, mais elle débutait ainsi en 1560 : « Boy, vilain, à moy tour à tour, » et fut reproduite avec de légères modifications dans toutes les éditions suivantes[3].

1. Cf. édition Blanchemain, t. II, p. 231. — C'est le n° XXXI du 2e *Bocage*.

2. N° de juillet-septembre 1902, p. 15. Ces lignes ne sont du reste que le résumé d'une causerie littéraire « Sur une épitaphe de Rabelais », que nous avons fait paraître dans le journal poitevin l'*Avenir de la Vienne* du 21 mars 1901.

3. Cf. éd. Blanchemain, II, 351, et mon *Tableau chronologique*.

D'après une tradition, recueillie 140 ans après la mort de Rabelais par le médecin blésois Jean Bernier, « Ronsard, qui n'eût osé attaquer Rabelais vivant, quoiqu'ils se picotassent souvent à Meudon, chez les princes de la maison de Lorraine, ne l'a attaqué que dans une épitaphe, où il le traite fort mal, parce que Rabelais ne le regardoit que comme un poète impécunieux et misérable, au point qu'il se tenoit fort heureux de loger dans une échauguette, appelée encore à présent la tour de Ronsard, à Meudon, d'où il alloit faire sa cour au château et où il trouvoit souvent en son chemin Me F. Rabelais, qui ne l'épargnoit guères[1]. » — Voilà l'on-dit qui a conduit Michelet à écrire, sur le jeune poète pindarique, en quête de prébende, et le vieux médecin-curé, ami du naturel, deux pages stupéfiantes qui dénotent, outre une folle imagination, un réel défaut d'esprit critique[2].

Je crois, pour ma part, que cette tradition est une pure légende et que ces deux hommes, tous les deux représentants de l'esprit gaulois, chantres tous les deux des forces naturelles comprimées par l'Église et les moines durant le moyen âge, tous les deux hellénisants, tous les deux grands mangeurs et grands buveurs, se sont contentés, à Meudon, de se « piquer le nez, » en causant et en riant. Il faut donc prendre l'épitaphe en question pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire comme l'une des formes multiples de la légende qui, presque aussitôt après la mort de Rabelais, grandit et courut avec un énorme succès, prêtant au Conteur en personne les traits de caractères de ses héros, acceptant comme sérieux et véridiques tous ses joyeux récits. Ronsard se contenta d'appliquer à cette physionomie, désormais légendaire, une adaptation des épigrammes de l'Anthologie grecque, consacrées à Anacréon, le « poète biberon » par excellence, dont le caractère et les « propos

1. Cité par Blanchemain, dans son édition de Ronsard, en note du t. VII, p. 273.

2. *Histoire de France*, éd. Lemerre, 1885, t. XI, chap. VIII, p. 131 et 132.

vineux » lui semblaient offrir quelque analogie avec ceux de Rabelais; citons-en les passages les plus probants : « Anacréon, qu'autour de ta tombe le lierre enlace ses grappes et ses pampres, ... que des sources de lait jaillissent de terre et que le vin épanche son doux parfum, afin que ta cendre et tes restes se réjouissent, s'il est pour les morts quelque joie, ô cher poète, qui as traversé l'océan de la vie avec le chant et l'amour. — O vigne, qui adoucis toutes les peines, qui nous prépares l'ivresse..., épanouis-toi sur le tertre léger de la tombe d'Anacréon, afin que cet ami du vin et de la joie... porte sur sa tête, dans son sépulcre même, de belles grappes dont le jus sans cesse s'épanche en rosée sur la bouche du vieux poète... — Étranger, qui passes devant la modeste tombe d'Anacréon, si de mes livres tu as retiré quelque profit, verse sur ma cendre du vin, afin que mes os, ainsi arrosés, se réjouissent; car, initié aux mystères et aux orgies de Bacchus, bon compagnon de poésie et de table, je ne saurais habiter le séjour des morts sans le dieu des vendanges. — Anacréon, ne sois dans le séjour des bienheureux ni sans banquet ni sans lyre... Puisses-tu, exhalant une douce ivresse, les vêtements humides d'une rosée bachique, écraser dans ta coupe le pur nectar des grappes de raisin. Car c'est aux Muses, à Bacchus, à l'Amour, à eux trois que tu as, ô vieillard, consacré ta vie entière. — Étranger, qui passes devant ce tombeau d'Anacréon, fais-moi une libation de vin, car je suis un grand buveur[1]. » Le rapprochement était plutôt flatteur pour un humaniste, et Rabelais aurait eu mauvaise grâce à s'en froisser, d'autant plus que Ronsard laissait soigneusement de côté les vers grecs relatifs aux mœurs pédérastiques d'Anacréon; il en eût seulement souri, tout comme le font ses lecteurs, se voyant apostrophés, dès la première ligne de son Prologue, de la façon gaillarde que l'on sait.

1. Cf. Traduction de l'Anthologie grecque, d'après l'éd. Fr. Jacobs (Hachette, 1863), t. I, *Épigrammes funéraires*, p. 23 à 33.

Je vais plus loin, et je pense que Ronsard, en supprimant le passage relatif au livre de Rabelais et en modifiant très peu le reste, aurait pu écrire cette épitaphe pour sa propre tombe. En effet :

1° On trouve dans ses œuvres, même en dehors de l'Hymne de Bacchus et de l'Élégie du Verre, imprimés également en novembre 1554 (dans les *Meslanges*), maint témoignage de son tempérament rabelaisien, en particulier de son goût pour le vin, les confitures et le porc salé; je n'ai que l'embarras du choix entre cent passages :

Qu'on boute du vin en la tasse,
Soumelier! Qu'on en verse tant
Qu'il se répande dans la place!
Qu'on mange, qu'on boive d'autant!
. . . . . .
Sus, sus, mignons, aus confitures!
Le cotignac vous semble bon;
Vous n'avés les dens assés dures
Pour faire peur à ce jambon (1550).

Vingt ans plus tard, il écrivait encore :

Boivon, le jour n'est si long que le doy,
Je perds, ami, mes soucis quand je boy,
Donne-moy viste un jambon souz ta treille,
Et la bouteille
Grosse à merveille
Glougloute auprès de moy.
Avecq la tasse et la rose merveille
Il faut chasser esmoy (1569).

et plus tard encore :

Nicolas, faison bonne chere
Tandis qu'en avons le loisir.
. . . . . .
A toutes les fois que l'envie
Te prend de boire, reboy;
Boy souvent, aussi bien la vie
N'est pas plus longue que le doy.
. . . . . .

Quand la mort vient, la vieille escarce,
Alors un chacun se repent
Que mieux il n'a joué sa farce (1578).

C'est lui qui reprochait à son ami Belleau d'être « un trop sec biberon, » préférant « Bacchus à tous les autres dieux, » la vendange « pourprée » à tous les plaisirs, et trouvant dans le vin comme dans l'amour un remède toujours efficace à sa mélancolie; enfin, il répéta, sa vie durant, sous toutes les formes, ce quatrain caractéristique :

L'homme trop sobre ne vit pas;
Luy-mesme en vivant il s'ennuie.
La dance[1], le vin, les repas
Sont les instruments de la vie.

2° C'est Ronsard qui, en choisissant le lieu de sa propre sépulture, a fait ce souhait avant 1550 :

De moy puisse la terre
Engendrer un lierre
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour.
Et la vigne tortisse
Mon sepulcre embellisse,
Faisant de toutes pars
Un ombre espars.

et cet autre, encore plus digne de Rabelais, en 1560 :

Quand la mort me voudra tuer,
A tout le moins, si je suis digne
Que les dieux me daignent muer,
Je le veux être en fleur de vigne.

En résumé, si l'on compare ces citations de Ronsard à son *Épitafe de Rabelais*, surtout au début et à la fin; si l'on songe à l'affinité certaine qui existait entre Rabelais et

1. On peut lire tout aussi bien *la dame*.

Ronsard pour la complexion et les habitudes; si l'on tient compte de ce fait qu'en 1553, sous l'influence de Marc-Antoine Muret, Ronsard imita l'Anthologie grecque et s'est souvenu, à la mort de Rabelais, des épigrammes que Simonide et Antipater de Sidon y ont consacrées à Anacréon, — on verra dans les vers jusqu'ici incriminés bien moins une preuve de malveillance ou de grossièreté, que l'expression d'une admiration personnelle, essayant de se traduire dans le style même de Gargantua. Et la conviction viendra que Ronsard fut loin de critiquer Rabelais, si l'on observe encore : 1° que certains mots de cette *Épitafe* n'avaient pas, au milieu du XVI^e^ siècle, l'acception péjorative ou le sens désobligeant que nous leur attribuons aujourd'hui; 2° que du Bellay, son *alter ego*, son porte-parole (surtout dans la *Deffence*, qui me semble une œuvre faite en collaboration), a salué en Rabelais un Aristophane, un Lucien, un Démocrite français, et qu'il le range parmi les « divins esprits » qui, avant les disciples de Dorat, ont entrepris la guerre contre le monstre Ignorance[1]; 3° que Ronsard et du Bellay ont, l'un et l'autre, dit « le bon Rabelais[2] », tout comme La Fontaine a écrit « le bon Socrate », « le bon Platon », sans la moindre intention dédaigneuse, mais avec cette sorte de sympathie reconnaissante qu'inspirent les aimables philosophes, dont la raison saine et riante fut un bienfait pour l'humanité.

Paul LAUMONIER.

1. *Œuvres* de du Bellay, éd. Marty-Laveaux, I, 145, et II, 35, 230, 410. Cf. *Œuvres* de Baïf, éd. Marty-Laveaux, IV, 280.

2. Voir le vers 7 de l'*Épitafe de Rabelais* et le sonnet 135 des *Regrets*.

RABELAIS ET SHAKESPEARE.

L'intéressant communiqué de M. Charles Wibley au premier fascicule de la *Revue des Études rabelaisiennes* m'a suggéré l'idée d'offrir au lecteur de la *Revue* des notes que j'ai prises il y a quelque temps pour mon édition annotée de Rabelais sur les emprunts faits à Rabelais par les anciens écrivains anglais.

Premièrement, je voudrais parler de François Bacon, qui, sans aucun doute, a très bien *su* son Rabelais. Son apophtegme sur « Rabelais the great Jester of France, etc., » est trop bien connu pour qu'on doive faire plus que le mentionner; l'apophtegme n° 104 n'est qu'un sommaire très condensé du chapitre du juge Bridoye, l. III, ch. XLI. Au commencement de son *Advancement of Learning* (t. III, § 8), Bacon emploie la description si connue de Socrate travesti en Silène. Cette description apparaît dans Platon (*Symposium,* 215 A et suiv.); elle est adaptée par Érasme (*Adagia,* III, I, « Sileni Alcibiadis »), et placée ensuite par Rabelais au *Prologe de l'Auteur* (l. I), ornée des amplifications qu'il aimait. Mais il est curieux de remarquer que le docte Bacon ne s'est pas inspiré directement de Platon ni d'Érasme, mais *de Rabelais,* qui lui-même imitait Érasme. Un très court examen suffirait à montrer les sources respectives de tous ces écrivains. M. Spedding, l'éditeur de Bacon, indique Rabelais parmi les modèles de son auteur. Dans le *De augmentis scientiarum* (VI, I, *in princ.*), qui est l'édition latine de l'*Advancement of Learning,* Bacon cite le *Formicarium Artium* du *Repertoyre de la librairie de Sainct-Victor* (l. II, ch. VII), et dans le troisième de ses *Essais* se trouve le passage suivant sur *La Morisque des hereticques :* « There is a Master of Scoffing that in his Catalogue of Books of a faigned Library sets downe this Title of a Booke, *The Morris Launce of Heretikes.* »

Quant à Shakespeare, je ne suis pas convaincu qu'il avait lu Rabelais. Sans doute, il y a entre ces deux auteurs des ressemblances frappantes, mais elles prouvent seulement que tous deux s'étaient inspirés de la littérature populaire, alors si répandue; au temps de Shakespeare, Gargantua était un héros du folk-lore. De plus, Shakespeare avait pu apprendre beaucoup par son ami Ben Jonson, qui était un vrai érudit et qu'il rencontrait souvent à la « Mermaid tavern » et ailleurs. L'emploi qu'il fait de l'expression : « Faire la beste à deux dos » ne prouve pas nécessairement qu'il avait lu Rabelais. Cette phrase, en effet, n'apparaît pas dans *Pantagruel* pour la première fois, on la trouve dans *Les Cent nouvelles nouvelles* (n° 20), dans Coquillart, *Monologue des Perruques* (vol. II, p. 277, éd. elzévirienne), dans *Les anciennes poésies françaises*, publ. par Montaiglon (vol. I, p. 77; vol. II, p. 138, éd. elzévirienne) et dans le *Sermon joyeux des foux* et l'*Ancien Théâtre français* (vol. II, p. 221, éd. elzévirienne). L'éditeur allemand de Shakespeare, Nicolaus Delius, dans ses notes sur *Othello* (I, 1, 117), déclare, en se basant sur cette phrase, que Shakespeare avait lu Rabelais. Mais la phrase, — qui doit avoir été créée par Platon (cf. *Symposium*, 190 A, cité dans *Garg.*, ch. VIII), — était évidemment proverbiale et appartenait à tout le monde, en sorte qu'il est impossible d'affirmer qu'elle a été empruntée à tel ou tel auteur. Voici une liste des passages de Shakespeare qui m'ont paru avoir une saveur rabelaisienne; je les mets en parallèle avec les morceaux correspondants de l'auteur français :

1. Though others have the arm, shew us the sleeve.
(*Comedy of errors*, III, 2, 23.)

Plus ayment la manche que le braz, et le denare que la vie.
(L. III, ch. III.)

Cf. aussi :

Selon les bras on doibt faire la manche.
(*Anc. Poés. fr.*, VIII, p. 251.)

2. Like angels of light. (*Com. Err.*, IV, 3, 56.)

Souvent se transforme en messagier de lumière.
(III, XLIV.)

Cf. III, XIV, fin. Mais ceci est tiré de S. Paul, 2 Cor., XI, IX.

3. La mappemonde du visage de Panurge (III, XXXVIII) peut être comparée à la description de la cuisinière de *Com. Err.*, III, 2, 116-142. Cf. Aristophane, *Nuées*, 206-216.

4. Un rapprochement très intéressant est celui-ci :
I Henry IV, III, 1, 59 :

Tell truth and shame the Devil.

III, XXXVI : « Faisons honte au diable d'enfer : confessons vérité. »

Et V, *Prol.* : « N'ayez honte, faictes confusion à Her der Tyflet, ennemy de Paradis, ennemy de vérité. »

5. I Henry IV, III, 1, 54 :

I can call spirits from the vasty deep.

Hotspur :

Why so can I, and so can any one;
But will they come when you do call for them?

Au l. V, ch. X, nous trouvons : « Ils invoquent les diables... Vray est que ces diables ne viennent tousjours à souhait sus l'instant. »

6. Dans Macbeth, I, 1, 12, on lit le mot *hurlyburly*. Cf. « Je vous jure, mon grand *Hurluburlu* » (V, *Prol.*), et : « Sainct *Hurluburlu !* dist Frère Jean, estes-vous encore icy? » (t. XV).

7. Macbeth, II, 1, 53 :

and wither'd Murder
Alarum'd by his sentinel the wolf.

« Je diz couraige de loup, asseurance de meurtrie... »
(IV, XXIII, fin.)

8. Macbeth, I, 7, 8 :

we but teach
Bloody instructions which, being taught, return
To plague the inventor.

« E y veids des parolles bien picquantes, des parolles sanglantes, les quelles le pilot nous disoit quelque foys retourner ou lieu duquel estoient proferées, mais c'estoit la guorge coupée » (IV, LVI).

Comparez à ces citations ce passage de Pline (*Hist. nat.*, XIV, 22, § 26) : « Post vina... alii mortifera eloquuntur, *redituraque per jugulum voces* non continent, quam multis ita interemptis. »

9. Macbeth, II, 3, 5 : « Here's a farmer that hanged himself on the expectation of plenty. »

« Tesmoings les usuriers de Landerouse[1], qui n'a gueres se pendirent, voyans les bleds et vins ravaller en pris, et bon temps retourner » (III, III).

10. Hamlet, I, 3, 115 :

Springes to catch wood-cocks.

« Ils les guettoient au passage comme on fait les loups à la trainée et *les becasses au fillet* » (V, XXVI).

« La begace en estoit bridée comme l'on dit. » Brantôme, *Sur les duels* (t. VI, p. 265, éd. Lalanne).

Winter's Tale, IV, 3, 26 :

If *the springe hold* the cock's mine.

« Il y aura bien beau jeu, *si la chorde ne rompt* » (IV, VI).

Je crois que la métaphore est là même dans ces deux passages, c'est-à-dire : « S'il n'échappe pas de mes filets. »

11. Dans Henri VIII, V, 4, 34. L'Indien de grande puissance est mentionné, et nous trouvons en Rabelais (III, 27) « l'Indian tant celebré par Theophraste, etc. »

Mais ce rapprochement n'a pas grande valeur : premièrement, parce qu'il peut arriver que deux écrivains parlent tous deux d'un fait notoire, et, secondement, parce qu'il est probable que cette partie d'Henri VIII n'a pas été écrite par Shakespeare, qui, selon les critiques modernes, n'est responsable que d'une petite partie de ce drame.

12. Enfin, le passage très connu de *Pant.*, ch. II : « Mais à propos passoit entre les deux tropicques six blans vers le Zenith et maille par autant que les monts Riphées avoyent eu celle année grande stérilité de happelourdes, etc., » a été comparé avec celui de Shakespeare, *Twelfth Night*, II, 3, 22 : « *Sir Andrew*... when thon spokest of Pigrogromitus of the Vapians passing the equinoctial of Queubus. »

1. Où est Landerousse ? Est-ce en Poitou (lat. *Pictavi*, cf. IV et suiv.), Terra Rubea ?

Clown. « I did impeticos thy gratillity; for Malvolio's nose is no whipstock, my lady has a white hand, and the Myrmidons are no bottle-ale house. »

Telles sont les ressemblances de Shakespeare avec Rabelais que j'ai pu relever moi-même ou que j'ai tirées du commentaire de Gottlob Regis, le savant traducteur et commentateur de Rabelais. Mais il me paraît que l'on n'en peut conclure que Shakespeare avait lu Maître François en français ou dans une traduction anglaise, encore moins qu'il le connaissait à fond. Si cela avait été, il s'en serait, à ce qu'il me semble, bien davantage inspiré.

W. F. Smith.

LE FUMET DU ROTI

PAYÉ AU SON DE L'ARGENT.

Dans un des précédents fascicules de cette Revue (I, 13), M. Pietro Toldo a donné des renseignements fort intéressants pour l'histoire d'un conte populaire que Rabelais a introduit, en le modifiant à sa façon, dans le tiers livre de *Pantagruel* (ch. XXXVII). Je veux parler du conte qu'on pourrait appeler, pour lui assigner un titre à la fois court et compréhensif : *Du fumet du rôti payé au son de l'argent.* Parmi quelques versions de la légende qui ont échappé aux recherches du savant italien, il en est une qu'on me saura peut-être gré de publier ici, d'abord parce qu'elle est encore inédite, aussi parce qu'elle est celle qui, par sa date, par sa patrie, par ses éléments, par son esprit, se rapproche le plus de celle de Rabelais[1]. Elle n'est ni tamoule ni khmère, mais bien française; elle est du XV^e^ siècle; comme le *Pantagruel*, c'est à Paris qu'elle situe l'action; c'est un pauvre hère et un rôtisseur parisiens qu'elle met en scène; le juge qui tranche leur procès est le prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville.

Un artifice habituel à l'auteur du récit qu'on va lire consiste à donner des noms connus à ceux de ses personnages qui occupent un rang élevé dans la hiérarchie sociale. Ainsi s'explique la présence en cette histoire du magistrat que ses démêlés avec l'Université de Paris avaient rendu célèbre[2].

1. Il faut faire abstraction, dans le texte de *Pantagruel*, du fou « seigni Joan » et de ses bouffonneries, addition de maître Alcofribas. Le juge doit être un homme de bon sens.

2. Prévôt de Paris de 1401 à 1408, mort en 1414. Sa traduction des *Dicta Philosophorum*, qui eut du succès, le désignait peut-être aussi pour le rôle du sage qui doit rendre un jugement de Salomon.

Ce récit fait partie d'un recueil de nouvelles anonymes, conservé dans un manuscrit du Vatican, que j'ai signalé en 1889[1] et qui sera très prochainement publié.

Ernest LANGLOIS.

De Guillaume de Tygnonville, prevost de Paris, du jugement joyeux et raisonnable qu'il feist pour rire.

Guillaume de Tignonville estoit prevost de Paris; Facin, varlet cordoannier, demourant en la rue Saint Martin, a l'opposite de Jehan du Solier, rotisseur. En yver, quant Facin se desjunoit, au feu de Jehan du Solier se chaufoit, et a la fumée du rost son pain mengoit[2]; pour quoy Jehan luy dist : « Il convient que je soye contenté par raison de vostre chauffer et de la fumée de mon rost, que humez et fleurez. » En riant et comme en moquant, Facin luy dist : « Jehan, contenté serez selon ce que raison donra. » Quant Facin ot ce respondu par plusieurs foiz, Jehan luy dist : « Or sa! seray je sattisfait sans plait? » De celle demande Facin s'en ala riant et la teste hochant, par maniere de moquerie; pour quoy Jehan le fist adjourner devant le prevost Tygnonville, pour estre salarié de ce que dit est. De celle demande et deffense de Facin, le prevost et aultres assistens prinrent a rire et dire : « Vecy bon procès. » Si dist le prevost : « Respondez en conscience a la demande de Jehan. Il n'y convient point de plait; sa demande est peremptoire. » Dist Facin : « Je la confesse estre vraye, mais autant en[3] emporte le vent et plus encore. » Lors le prevost dit a Facin : « Combien as tu d'argent? Va le querir et le apporte en ung sachet assez longuet. » Facin y ala tout pensif, disant : « Je me merveille de cest appointement! En paieroye je bien argent pour fumée et chaleur? L'air en emporte le demourant. » Et Jehan du Solier, qui la estoit, esperoit,

1. Dans mes *Notices des manuscrits français et provençaux de Rome antérieurs au XVI^e siècle*, p. 226 (*Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques*, tome XXXIII, 2^e partie).

2. Rabelais : « Mangeoit son pain a la fumée du roust. »

3. C'est-à-dire de fumée et de chaleur.

puis qu'il aloit querir son argent, que aucune chose en aroit. Facin venu, au juge son argent bailla, comme appointé avoit. Le juge le sac deslia, l'argent compta, puis ou sac le remist et au plus hault le relya. Et fist venir Jehan du Solier prez de luy, puis ce sac fort locha, tellement que l'argent qui estoit ou sac fist grant son ; puis le prevost demanda a yceluy Jehan s'il a bien entendu ce son, lequel respondy qu'il l'avoit bien oy. Si dist le prevost par sentence et droit que, a cause de ce son, il estoit paié et sattisfait de la fumée de son rost et de la chaleur de son feu, que Facin receue et humée avoit. Et fut ce jugement moult approuvé, et au roy de France qui pour lors estoit et aux seigneurs, qui en firent grande risée.

COMPTES-RENDUS[1].

A. De Cock en Is. Teirlinck. *Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland,* etc. T. I : 380 p. gr. in-8°. Gand, Siffer, 1902.

Ceci est le premier volume d'une sorte de *Corpus* des « jeux et amusements des enfants dans la Néerlande méridionale » (c'est-à-dire dans les provinces flamandes de la Belgique) recueillis et publiés par MM. A. De Cock et Teirlinck, sous le patronage de l'Académie royale flamande de langue et de littérature. Dans une longue introduction, après avoir discuté le plan d'un recueil de cet ordre, les auteurs dressent la liste des jeux mentionnés par les anciens écrivains hollandais et flamands (c'est tout un, puisque c'est la même langue). Ils arrivent ainsi (sous leur n° 8, p. 48-56) à la traduction de Rabelais, publiée en 1682 à Amsterdam sous le nom de Claudio Gallitalo. Ce nom, qu'ils n'expliquent pas, est peut-être un pseudonyme formé du génitif de *Gallus,* « Français, » et du mot néerlandais *taal,* « langue », ou une facétie voulant faire croire à un Gallo-Italien.

Dans le chapitre des jeux de Gargantua avec ses camarades (*Gargantua,* I, 22), le traducteur hollandais a énuméré cent cinquante-quatre jeux. MM. A. De Cock et Teirlinck reproduisent cette liste avec des identifications, certaines ou problématiques, aux noms français de jeux dans Rabelais; pour ces identifications, ils se sont servis des éditions d'Esmangart et Johanneau, de Burgaud des Marets et Rathery. Hoffmann de Fallersleben, dans ses *Horæ Belgicæ,* avait déjà remarqué que Gallitalo avait emprunté ses jeux à la vie de son propre pays et que, là où il traduit directement Rabelais, c'est qu'il emploie des expressions correspondantes et connues dans les Pays-Bas. Un écrivain de la revue hollandaise le *Navorscher*

1. La *Revue* signalera tous les ouvrages relatifs à l'histoire littéraire du XVI[e] siècle qui lui seront adressés.

de 1861 pense que Gallitalo a fait autre chose qu'une traduction servile : Gallitalo a laissé de côté un assez grand nombre des jeux de Rabelais, probablement parce qu'il ne les connaissait pas, et il a mis en place quelques autres qu'il connaissait bien ; Rabelais nomme deux cent quinze jeux et le traducteur seulement cent cinquante-quatre.

MM. A. De Cock et Teirlinck, prenant la parole pour leur propre compte, disent ensuite : « Dans la liste néerlandaise, nous avons trouvé soixante-trois jeux qui ne figurent pas dans la liste française. Les autres quatre-vingt-onze jeux se rencontrent, — pour quelques-uns sûrement, pour quelques autres vraisemblablement, — à la fois dans le hollandais et dans le français ; nous avons marqué (dans notre liste) les premières d'un astérisque. »

Celui qui voudra reconstituer, expliquer et commenter les jeux de Gargantua entreprendra une œuvre délicate et difficile ; sans doute, c'est par nos traditions nationales que ces jeux devront s'expliquer. Mais les jeux similaires des nations voisines pourront apporter quelques éclaircissements. A ce titre, nous signalons l'ouvrage des deux savants flamands de Belgique, d'autant plus que les jeux de Gargantua, retrouvés par eux en pays flamand, figureront au cours de leur recueil. Cet ouvrage n'est pas près d'être achevé, car il formera six ou sept volumes ; le second a paru en 1903. Ce sera un des recueils les plus complets de folklore qui aient encore été publiés, et, dans leur sobre commentaire, les auteurs réfèrent aux recueils allemands et anglais contenant les jeux similaires. Nous nous permettons de demander à MM. A. De Cock et Teirlinck, quand leur ouvrage s'achèvera, d'avoir dans leur table générale un index spécial qui nous permette, à nous Français et rabelaisants, de retrouver aisément les jeux de Gargantua dans cette forêt folklorique.

H. Gaidoz.

Roger Peyre. *Une princesse de la Renaissance : Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie.* Paris, Émile Paul, 1902. In-8°.

Il paraît assez peu probable que Marguerite de France, duchesse de Berry, puis duchesse de Savoie, ait jamais eu des relations avec Rabelais. Pourtant, j'ai pensé qu'il serait inté-

ressant de signaler aux lecteurs de la *Revue des Études rabelaisiennes* le travail récent de M. Roger Peyre sur cette protectrice des littérateurs du XVIe siècle. Sans doute, la personnalité de cette princesse fut assez médiocre; mais, si Marguerite ne joua au milieu des événements de son époque qu'un rôle bien effacé, la situation politique qu'elle occupait l'amena à exercer sur le mouvement littéraire de son temps une influence qui paraît avoir été assez considérable; c'est à ce titre surtout qu'il était légitime de tirer son nom de l'oubli. M. Peyre s'y est appliqué, et si d'autres, suivant son exemple, étudient à leur tour cette princesse, il faudra reconnaître à son travail au moins le mérite d'avoir déterminé de nouvelles études qui pourront être, sans peine, plus poussées et mieux documentées que la sienne.

Fille de François Ier et de la « bonne reine » Claude, Marguerite naît en 1523. Comme elle est d'une santé un peu délicate, on l'envoie avec sa tante Marguerite d'Angoulême à Fontainebleau, pour y « prendre l'air » de la forêt. « D'aller tous les matins à l'esbat, » ses « pasles couleurs disparaissent; » elle « reprend couleur et graisse de bonne sorte, » et, sous la direction de sa tante, reçoit une éducation digne d'une fille de France.

A vingt-deux ans, c'est une jeune fille accomplie. Sans doute, elle n'est pas très jolie : elle a des traits délicats, mais gâtés par un nez trop fort et des lèvres trop grosses; elle est un peu grêle de corps. Cependant, elle possède, nous dit un contemporain, des « cheveux blonds couleur d'épis dorés; » sa voix est « doulce, » sa peau d'un « beau blanc de lait, teinté de rose, » et à tout cela elle joint « moult grâce et miséricorde. » Surtout elle a de grandes qualités d'esprit et de cœur. Elle est douée d'une intelligence vive, et elle a pu aisément apprendre le grec, le latin, l'italien. C'est une « savante, » mais c'est aussi une femme simple et modeste, surtout bonne et charitable. « Ses vertus la rendent digne du plus grand prince qu'il y ait au monde, » déclare l'ambassadeur vénitien qui l'a connue à cet âge.

Et pourtant, à vingt-cinq ans, après qu'on a pensé pour elle aux plus puissants souverains de l'Europe, à un Henri VIII ou à un Charles-Quint, la voilà presque vieille fille; elle a des passereaux qu'elle élève et qu'elle chérit; assise au milieu de ses demoiselles de compagnie, elle brode ou plus souvent

elle se fait lire les « Offices » de Cicéron, les « Éthicques » d'Aristote, Horace, « en évitant les passages indignes d'une vierge. » Comme sa tante, Marguerite d'Angoulême, elle écrit des Nouvelles[1]. Devenue duchesse de Berry en 1549, elle s'entoure de toute une petite cour de littérateurs qu'elle pensionne, qu'elle recommande au roi son frère et qui, en retour, lui dédient leurs ouvrages, lui adressent des sonnets et célèbrent pour la postérité

> La vertu, la grâce et le mérite
> De la sainte, divine et chaste Marguerite.

Il circule bien à la cour quelques anecdotes tant soit peu scabreuses sur la vertu de « la royale pucelle, » mais ce ne sont là que des bruits bien vagues : le chroniqueur le plus médisant de l'époque ne les accueille qu'avec défiance; il n'ose point les mettre expressément sur le compte de Marguerite[2], tandis qu'au contraire il fait retentir bien haut les louanges de la « Minerve ou Palas de la France. » « Nous avons heu, écrit Brantôme, Madame Marguerite de France, depuis duchesse de Savoye, laquelle a été si sage, si vertueuse, si parfaite en sçavoir et sapience qu'on lui donna le nom de la Minerve ou Palas de la France. Aussi, pour divise, elle portoit un rameau d'olive entortillé de deux serpens entrelassez l'un en l'autre avecq les mots : rerum Sapientia custos, signifiant que toutes choses sont régies ou doyvent estre par Sapience, dont elle avoit beaucoup[3]. »

Enfin, à trente-six ans, la politique, qui jusqu'alors avait fait échouer les combinaisons matrimoniales auxquelles on avait pensé pour elle, lui fit trouver un mari. A la suite des négociations de Cateau-Cambrésis (1559), elle épouse Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, à qui elle apporte comme dot le Piémont, reconquis par les armées françaises.

Mariée, Marguerite fut, au dire des Vénitiens, une épouse modèle et une mère admirable. Sans rien perdre de sa dignité, elle sait être pleine d'indulgence pour les faiblesses d'un mari quelque peu léger; elle le conseille dans les cas difficiles de la

1. Elle les détruisit elle-même, les trouvant trop au-dessous de celles de sa tante (cf. *Brantôme*, VIII, p. 125-126).
2. *Brantôme*, t. IX, p. 85, 86.
3. *Ibid.*, t. VIII, p. 128.

politique sans avoir l'air d'imposer son influence, et, tout en faisant profession « de se mêler peu des affaires, » « là ou elle met la main, elle réussit suivant sa volonté : aussi le duc l'aime-t-il et l'honore-t-il autant qu'une femme peut être aimée et honorée de n'importe quel mari[1]. »

Mais sa bonté s'étend au delà du cercle de la famille, et elle est pleine de libéralité pour les Français qui passent par les domaines de Savoie. « (Quand des Français) étans en nécessité, dit l'Estoile, la faisoient prier de leur vouloir prester de l'argent, non seulement (elle) leur en donnoit libéralement, voire plus qu'ils ne lui en demandoient, mais aussi leur donnant courage, elle les consoloit..., après leur avoir fait faire bonne chère et les avoir raccomodés de tout ce qui leur faloit[2]. »

Comme en France, elle se plait à s'entourer d'une cour de littérateurs et de savants; surtout elle n'oublie pas ses amis de France : elle appelle les uns auprès d'elle : Michel de l'Hospital demeure quelques mois chancelier du duc; Jacques Grévin, inquiété à Anvers, vient se réfugier dans ses états et devient son médecin ordinaire. De loin, elle continue à protéger ceux qui sont restés à la cour de son frère : elle écrit plusieurs épîtres en faveur de Ronsard; elle demande à Amyot de composer les vies de Scipion et d'Épaminondas, que Plutarque avait écrites et qui s'étaient perdues; elle soutient Michel de l'Hospital dans sa disgrâce.

« Le samedi 18e septembre [1574], madame Marguerite de France, duchesse de Savoie, meurt à Turin, au grand regret du duc son mari, et de tous les gens de bien, à cause de grandes grâces et rares vertus dont la dite dame étoit douée, » nous dit Pierre de l'Estoile, « adorée de tout son état, » ajoute un ambassadeur vénitien[3].

Telle est, très rapidement résumée, d'après l'ouvrage de M. Peyre, la vie de Marguerite de France. On peut dire que l'auteur n'a fait qu'indiquer le sujet. Après lui, il reste encore à développer ou à préciser, mieux qu'il ne l'a fait, certaines questions qui pourraient, d'une façon plus générale, servir à mieux faire connaître l'histoire du XVIe siècle. Tout d'abord, en préci-

1. Alberi, *Relazione degli Amb. venet.*, 2e série, vol. II (année 1564).
2. Pierre de l'Estoile, *Registre-journal*, t. I, p. 23.
3. « Adorata di tutto suo Stato. »

sant, surtout à l'aide des sources piémontaises que M. Peyre a laissées de côté, l'influence politique de Marguerite, on pourrait apporter une intéressante contribution à l'étude des relations de la France et de la Savoie au XVIe siècle. L'étude des petits cercles littéraires qui entourent Marguerite à la cour de France ou en Piémont donnerait un utile exemple de la vie de salon à cette époque, permettrait de préciser l'influence des femmes sur le mouvement littéraire d'alors et d'étudier la pénétration réciproque des deux cultures, française et italienne. Il ne serait pas non plus difficile de trouver de nombreux documents qui permettraient de définir, mieux que ne l'a fait M. Peyre, la religion de Marguerite, de prouver que cette princesse fut sans doute plus huguenote qu'il ne le dit et de ces femmes du XVIe siècle, devenues protestantes au fond, mais qui n'osèrent se déclarer à cause de leur situation officielle.

Et, indépendamment de toutes ces questions, on aimerait sans doute à s'occuper de Marguerite de France pour elle-même. Car il n'y a pas, croyons-nous, de déplaisir à s'intéresser à une femme qui eut à un si haut degré deux qualités très féminines : la grâce et la bonté.

H. PATRY.

PÉRIODIQUES.

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX..... BULLETIN ITALIEN[1], t. I (1901); p. 80-81 : *Chronique* [la *Pantagrueline prognostication,* les *Vaticinia* de Ringelbergius d'Anvers et les *Detti e fatti piacevoli e gravi* de Guicciardini, qui ont de grandes ressemblances, ne dériveraient-ils pas tous les trois d'un modèle italien antérieur?]; — p. 168-169 : *Chronique* [signale un article d'Amédée Pigeon dans la *Rev. d'hist. diplomatique,* XIV (1900), p. 219-247, sur les allusions historiques faites par Rabelais dans son livre III]; — p. 352 : *Chronique* [signale une étude médiocre de M. Andrea Loforte-Randi, dans son livre intitulé : *Nelle letterature straniere, terza serie,* « *Umoristi* » (Palerme, Reber, 1901), sur les rapports de Rabelais avec Merlin Coccaie].

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX[2], I (1864), p. 13 et 28 : *Une citation de Rabelais* [ce passage du prologue du l. III : « Le roi sage et pacifique Salomon n'a su mieux nous représenter la perfection indicible de la sapience divine que la comparant à l'ordonnance d'une armée en camp bien équipée et ordonnée, » a comme source le 9e verset du ch. VI du *Cantique des cantiques*]; — p. 368 : *Bibliothèque de Rabelais* [cite un passage d'Ét. Jordan (*Histoire d'un voyage littéraire.* La Haye, 1736, in-12, p. 17) qui dit avoir vu un Nouveau Testament en grec « dans lequel le savant médecin a écrit de sa main ces paroles : Francisci Rabelaesi, χινώνος, μὲν τὸ γένος τὴν αἱρήσιν δὲ φραγκισκανοῦ Ἰατροῦ »].

II (1865), p. 454, 536, 599 et 657 : *Le pont de Monstrible* [cité au l. II, ch. XXXII. Il faut lire *Mantrible,* leçon de l'éd. de 1533. Le pont de Mantrible est un pont fantastique sur lequel Ferragus soutient son fameux combat dans le roman de *Fierabras* (cf. Fauriel dans l'*Hist. litt. de la France,* XXII). Correc-

1. Dépouillé jusqu'au numéro de juillet-septembre 1903 inclusivement.

2. Dépouillé jusqu'au numéro du 30 octobre 1903 inclusivement.

tion à faire au texte du titre du chap. XXXIV, l. II]; — p. 611 et 698 : *Épitaphe de Rabelais* [par Baïf, et tirée de Julien, poète grec du temps de Justinien]; — p. 711 : *Le bossu de Suabe dans Rabelais* [« les éditions originales de Paris et de Poitiers » citent, parmi les personnages qu'Epistemon a vus en enfer (l. II, ch. XXX), le Bossu de Suabe. Dans les autres éditions, ce personnage est remplacé par le pape Alexandre VI].

III (1866), p. 22 et 120 : *Le bossu de Suabe* [ce personnage est mentionné dans une facétie « imprimée à Lyon en 1594 » et intitulée : *Le formulaire des actes passez par devant notaires, faict par Bredin, notaire rural*]; — p. 99 et 184 : *Quart d'heure de Rabelais* [rien de nouveau]; — p. 548 : *Rabelais est-il l'auteur du V^e^ livre?...* [pose la question]; — p. 713 : *Livres « meschamment » attribués à Rabelais* [quels sont-ils?].

IV (1867-68), p. 7 : *Un imitateur de Rabelais* [demande des renseignements sur Nicolas de Horry, « qui publia, en 1611, sous le pseudonyme de Thibaut le Nattier » : *Rabelais ressuscité récitant les faits et compartiments admirables du très valeureux Grandgosier, roi de Place vuide*].

V (1869), p. 35 : *Un imitateur de Rabelais* [on ne sait rien sur Nicolas de Horry; son ouvrage a été réimprimé chez J. Gay, à 100 exemplaires, en 1867 ou 1868]; — p. 25 : *Productions inédites de Rabelais à retrouver* [mentionnées par Colletet dans sa notice sur Rabelais réimprimée chez J. Gay]; — p. 306 et 388 : *Une lettre autographe de Rabelais à retrouver* [il s'agit de la lettre à Budé[1]]; — p. 89, 195 et 315 : *Le « Rabelais » de Gustave Doré* [sans intérêt].

VI (1870), p. 159 : *Rabelais à une audience du pape* [anecdote rapportée par Melissus dans : *Melissi Schediasmatum..... reliquiae.....* (Francfort, 1575, in-8°), p. 42]; — p. 418 : *L'Isle sonnante* [sa rareté]; — p. 35, 143, 182 et 269 : *Où se trouve ce vers : « Montaigne eût dit : Que sais-je? et Rabelais : Peut-être! »* [dans *Marion de l'Orme* et dans la parodie de Victor Hugo, intitulée *Les torchons radieux* (*Vie parisienne*, 25 nov. 1865), par Édouard Delprat].

VII (1874), p. 80, 162 et 246 : *Gentilshommes, genpilhommes* [l. IV, nouveau prologue]; — p. 364 et 419 : *Un précurseur de Rabelais* [Juan Ruiz, auteur de la *Guerra de don Carnal y de dona Quaresma;* renseignements bibliographiques sur cet ouvrage].

1. Cf. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1903, p. 93.

VIII (1875), p. 681 : *Une lettre de Rabelais* [la lettre à Budé].

X (1877), p. 676, 731 et 757 : *Sur une édition de Rabelais peu connue* [signale l'édition publ. à la Haye et Paris, 1789, petit in-12].

XI (1878), p. 552 : *Planches de l'édition de Rabelais, éditée par Bastien* [en 1798, 3 vol. in-8°; que sont devenus les cuivres de ces planches?]; — *Portrait de Rabelais* [en existe-t-il d'authentique?].

XII (1879), p. 23, 45, 114 et 271 : *Portrait de Rabelais* [mentionne : 1° portrait à la Faculté de médecine de Montpellier; 2° lithographie par Chrétien (1825), d'après les dessins du XVI^e^ siècle; 3° gravure sur acier par Hopwood, d'après une miniature de la Bibl. nat.; 4° crayon « attribué à Janet Clouet, » lithographié par A. Prieur; 5° et 6° deux gravures par Michel Lasne et Moncornet (XVII^e^ siècle) se ressemblant beaucoup; 7° gravure par Jean Sarrabat (commencement du XVIII^e^ siècle), copiée par P. Savart (1777), N. de Launay, A. Ribault et J. Beaune; 8° M. Hubert (1699); 9° E. Desrochers; 10° Scriven; 11° Landon; 12° W. de Broen; 13° Taugé (1739); 14° Franç. Chauveau; 15° Demouchy; 16° Giroux; 17° H. Brevière; 18° Normand fils; 19° Folkema; 20° tableau de Delacroix (bibliothèque de Chinon); 21° F. A. Corpo (salon de 1845); 22° Édouard Hamman (salon de 1848); 23° H. J. Vetter (salon de 1850), deux tableaux; 24° Ch. Aubert (salon lyonnais de 1870); 25° statuette de Machault (salon de 1868); 26° statue par Elias Robert (Louvre); 27° trois médaillons (dans : *Rabelais analysé, ou explication de 76 figures gravées pour ses œuvres....*, chez Barba, 1830; avec le concours de Francisque Michel) gravés « d'après les originaux (perdus) de Montpellier, de M. Lasne et du président Perrot; » 28° peinture du XVI^e^ siècle (collection privée); 29° peinture du Musée d'Alençon (XVII^e^ s.?)]; — p. 547 : *Une statue de Rabelais à Beauvais* [projet du Conseil général des Bouches-du-Rhône].

XIII (1880), p. 1, 59 et 362 : *Rabelais est-il l'auteur du V^e^ livre?* [certains morceaux d'un style remarquable n'ont pu être écrits que par lui. Robert Southey (*Common-place book*, III, 277), tout en considérant le V^e^ livre comme imparfait, croit qu'il est authentique]; — p. 68 et 147 : *Étymologie du nom de Rabelais* [renvoie à la notice du bibliophile Jacob, en tête de son édition]; — p. 160 et 213 : « *Une traduction de Rabelais, s. v. p.* » [on a imprimé à Bordeaux ses œuvres « à l'usage des demoiselles; » l'abbé Pérau a publié les *Œuvres*

choisies de Rabelais (Genève, Barillot, 1752, 3 vol. pet. in-12); l'abbé de Marsy a donné une traduction sous le titre de *Rabelais moderne* (Amsterdam, 1752, 8 vol. pet. in-12)]; — p. 161 et 214 : *Couteau de Jeannot. Anguilles de Melun* [origine de la seconde de ces deux légendes : 1° un sieur L'Anguille, bourgeois de Melun, chargé du rôle de saint Barthélemy dans un mystère, aurait perdu la tête en voyant s'avancer vers lui le bourreau, qui s'était fait une tête effroyable, et il se serait enfui à travers le public en poussant des cris; 2° les anguilles « demandent » à être écorchées vives, et elles ne crient jamais, pas plus celles de Melun que les autres; 3° Ed. Fournier (*Variétés hist. et litt.*, VI, 58) croit que le dicton fait allusion au cri des marchandes de poisson annonçant qu'elles avaient à vendre toutes fraîches, non encore écorchées, les célèbres anguilles de Melun (texte de 1590)]; — p. 385 : *Librairie de Saint-Victor, Rabelais et Bouhier* [Jean Bouhier, père du président, dit, dans ses *Remarques*, qu'il possède « un petit manuel de feu M. de la Scala, touchant les remarques qu'il avoit faict des bibliothèques qu'il avoit veu en France, où il dit qu'il n'y ha rien qui vaille dans la bibliothèque de Saint-Victor à Paris. Ce n'est pas sans cause, dit-il, que Rabelais s'en mocque »]; — p. 450 : *François Rabelais à Tours* [récit d'un banquet fait en août 1880; cite le sonnet de Montaiglon]; — p. 451 : *Le Disciple de Pantagruel* [quel en est l'auteur?].

XIV (1881), p. 1 et 83 : *Rabie laesus* [appréciation curieuse sur le *Pantagruel* de M. de Muralt (*Lettres sur les Anglois et les François*). D'après Tallemant des Réaux, c'est Calvin qui aurait inventé cette étymologie injurieuse du nom de Rabelais]; — p. 33 et 89 : *Rabelais, Amyot, Montaigne, Bossuet, J.-J. Rousseau* [ouvrages les concernant]; — p. 390 et 476 : *Le Rabelais-Club à Londres* [vagues renseignements].

XV (1882), p. 225, 307, 372, 428, 478 et 559 : *Le quart d'heure de Rabelais* [cite les *Lettres* de M^me^ du Noyer, II, 226, et *Le petit P. André, de retour de l'autre monde*, p. 12, col. 1986 du Supplément au *Dictionnaire de Trévoux*. Le quart d'heure de Rabelais ne serait-il pas une corruption de : le quart d'heure du rabais? A Nancy, on disait : « Le quart d'heure de Roubalet » (nom d'un huissier)]; — p. 387 et 442 : *Un manuscrit relatif à Rabelais* [le *Catalogue* de la bibliothèque du bibliophile Jacob (Techener, 1839, in-8°, p. 319) mentionnait un commentaire ms. sur Rabelais; ce commentaire aurait eu pour auteur Lenglet du Fresnoy. La Bibl. nat. renferme un commentaire

ms. de Jean Bouhier, père du président]; — p. 387, 437 et 499 : *La Bruyère cité sur Rabelais* [extr. des *Ouvrages de l'esprit*].

XVI (1883), p. 98, 180 et 209 : *Rabelais dans l'école primaire* [certaines parties de son œuvre mises au programme du certificat d'aptitude à l'instruction primaire (1882)]; — p. 126 et 186 : *Bibliographie rabelaisienne. Une édition inconnue* [imprimée à « Tholose, par Jacques Fournier, » 1546, in-16]; — p. 194 et 248 : *Gambetta et Rabelais* [Gambetta goûtait vivement le *Pantagruel* et avait écrit dans sa jeunesse une étude sur « Rabelais jurisconsulte » qu'on n'a pas retrouvée]; — p. 459, 510 et 539 : *Les Pantagruéliques, par Liber* [Recueil de contes, paru en 1854]; — p. 514 et 564 : *Les anguilles de Melun ou Languille* [n'ajoute rien à ce qui a été dit ci-dessus]; — p. 685 et 734 : *Le club Rabelais* [renseignements sur le Rabelais-Club et sur le volume qu'il a publié en 1881].

XVII (1884), p. 11 et 52 : *Documents inédits sur Rabelais* [Benjamin Fillon avait refondu sa brochure sur l'*Église réformée de Fontenay-le-Comte* (Robuchon, 1872, in-4°); son manuscrit est entre les mains de Ch. Dugast-Matifeux; il contient des documents inédits].

XVIII (1885), p. 423 et 506 : *Rabelais traducteur et éditeur* [titres de ses ouvrages scientifiques].

XIX (1886), p. 262 : *Vie de Rabelais* [en vers héroïques latins; quel en est l'auteur?]; — p. 485 et 573 : *Société française des amis de Rabelais* [renseignements].

XX (1887), p. 37 et 118 : *Rabelais à Charlieu* [peu probable qu'il ait séjourné chez les bénédictins de Charlieu]; — p. 328 : *Un portrait de Rabelais* [appartenait à Guy Patin; qu'est-il devenu?].

XXII (1889), p. 326 : *Le premier recueil français de caricatures* [est-ce les *Songes drôlatiques de Pantagruel?*]; — p. 359 : *Un exemplaire du Rabelais de 1626* [ne contient pas le titre général qui se trouve en tête des autres exemplaires de cette édition et le remplace par un portrait de l'auteur gravé par Lasne; est-ce un exemplaire de dédicace?].

XXIII (1890), p. 326 : *Rabelais, caloyer des îles d'Hyères* [que signifie ce titre?].

XXIV (1891), p. 68 et 230 : *Quelle est la maison habitée par Rabelais dans l'île Saint-Louis?* [c'est le conseiller Menin qui, dans son « journal inédit, » déclare que Rabelais a habité dans la maison où il loge; mais Menin logeait sur le quai Poulletier]; — p. 198 et 370 : *Rabelais et les Suisses* [Rabelais a-t-il été en rapport avec les savants de ce pays? Lettre de M. Zie-

sing annonçant que « son livre sur Maître François est loin d'être terminé, » mais qu'il compte l'achever].

XXVII (1893), p. 369 et 559 : *Rabelais repentant* [dans les *Voyages en France* de Du Buisson-Aubenay, p. 189-191 (bibl. Mazarine, ms. n° 70), on lit le titre suivant : *Libellus supplex Francesci Rabelaesi ad Paulum IV, pro obtinenda absolutione ab apostasi cum absolutionis brevi.* Mais le texte manque].

XXVIII (1893), p. 58 : *Rabelais repentant* [références exactes de la *Supplicatio pro apostasia,* citée].

XXX (1894), p. 557 : *Rabelais a-t-il été curé de Meudon?* [on n'a trouvé aucune trace, dans les registres paroissiaux de Meudon, du séjour que Rabelais y fit comme curé].

XXXI (1895), p. 19 : *Rabelais a-t-il été curé de Meudon?* [trois pièces du secrétariat de l'archevêché de Paris, publiées par Moland, prouvent qu'il fut curé de 1550 à 1552].

XXXIV (1896), p. 577 : *Rabelaisiana* [inédits de Fr. Noël; où sont-ils?].

XXXVII (1898), p. 380, 852 et 892 : *Les anguilles de Melun crient avant qu'on ne les écorche* [serait-ce une allusion à ceux à qui on baille l'anguillade (le fouet)?]; — p. 12 et 452 : *Rabelais* [l'édition publiée à Amsterdam, Henri Bordesius, 1711, 6 vol. in-12, vaut cher]; — p. 742 : [interprétation fantaisie d'une « prédiction » des *Fanfreluches antidotées*].

XXXIX (1899), p. 529 et 769 : *Citation de Rabelais* [identification]; — p. 529 : *Shakespeare et Rabelais* [Shakespeare connaissait le nom et les attributs de Gargantua. Rapprochements[1]].

XLII (1900), p. 489 : *Une préface de l'architecte Fontaine sur Rabelais* [cite une lettre de Fontaine, du 14 juillet 1797, où celui-ci parle d'une préface qu'il aurait écrite à une édition de Rabelais].

XLIII (1901), p. 378 et 646 : *Le V^e^ livre de Rabelais* [on y trouve une allusion à un ouvrage de Scaliger publié en 1553, après la mort de Rabelais. Hypothèses sur le contenu de la soi-disant édition de 1549, trouvée par le libraire Rosenthal[2]].

XLIV (1901), p. 553 : *Le dernier domicile de Rabelais* [à Paris était-il rue Charles V ou dans une vieille maison sise 5, rue du Figuier, en face l'hôtel de Sens?].

1. Cf. *Revue des Études rabelaisiennes,* 1903, p. 2.
2. Cf. *Ibid.,* p. 29 et 122.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE[1], III (1896), p. 440-443 : A. Delboulle, *Marnix de Sainte-Aldegonde plagiaire de Rabelais* [publie, vis-à-vis des passages de Rabelais, ceux de Marnix de Sainte-Aldegonde qui en paraissent empruntés]; — p. 608-612 : H.-K. Sōltoft-Jensen, *Le cinquième livre de Rabelais et le Songe de Poliphile* [certains morceaux, assez longs, des chapitres XXIV, XXV, XXXVII, XLI et XLIV du l. V sont quasi traduits de l'œuvre italienne du dominicain François Colonna].

IV (1897), p. 637 : *Chronique* [signale une plaquette *per nozze* de M. Alexandre Luzio intitulée *Spigolature Folenghiane* (Bergamo, Istituto italiano d'artigrafiche, 1897, 38 p. gr. in-8°) consacrée à l'étude des rapports de Rabelais avec Folengo et avec l'Aretin].

VII (1900), p. 122-125 : P. Toldo, *Un imitateur ou un inspirateur de Rabelais* [un passage de la *Pantagruéline Prognostication* paraît traduit des *Ridicula sed jucunda quaedam vaticinia* de Ringelbergius d'Anvers; d'autre part, Guicciardini, dans ses *Detti e fatti piacevoli e gravi* (1548), répète à la lettre quelques-unes des mêmes prédictions, mais déclare s'être inspiré de « Pasquino di Roma; » les trois auteurs auraient-ils comme source commune un almanach romain antérieur?].

VIII (1901), p. 169 et 527 : *Chronique* [signale l'achat par le libraire Rosenthal de Munich d'un exemplaire d'une édition de 1549 du V^e^ livre et deux articles de Henri Stein et Abel Lefranc à ce sujet].

IX (1902), p. 633-636 : L. Bodin, *Sur deux phrases de Rabelais* [on trouve au chap. VIII du livre II deux phrases dont la seconde devait, dans la pensée de Rabelais, remplacer la première, qu'elle répète sous une forme améliorée; mais la correction n'a pas été bien comprise par l'éditeur du XVI^e^ siècle qui a imprimé à la suite les deux variantes; ceci montre qu'il serait bien nécessaire d'établir un texte critique].

1. Dépouillée jusqu'au numéro d'octobre-décembre 1903 inclusivement.

CHRONIQUE.

—:—

Une édition de Rabelais a Oxford. — Il y a une édition de Rabelais dans le « Bodleian library » à Oxford qui mérite d'être signalée. C'est l'édition de Juste, de 1542, republiée par Pierre de Tours, avec un nouveau titre et le célèbre avis au lecteur dirigé contre Dolet. Le titre est ainsi conçu : « Grandes Annales Tresue||ritables des Gestes merueilleux du grand Gargantua || & Pantagruel son filz, Roy || des Dipsodes : enchroniquez par feu M. || Alcofribas, abstra||cteur de quinte || essence. » C'est enfin le même titre, avec la seule omission des mots « ou croniques, » que celui d'une édition de la même date, sans nom de ville, faite sur celle de Juste (Brunet, *Recherches*, p. 86).

Le verso du premier feuillet est blanc ; puis s'ensuivent deux feuillets, qui contiennent l'avis au lecteur, et un quatrième, dont le recto contient seulement « A dieu, lecteur, ly et juge, » et le verso est blanc. Ces quatre feuillets, formant un cahier à part, ont été ajoutés par Pierre de Tours à l'édition de Juste. Puisqu'ils sont imprimés avec les mêmes caractères que le reste du livre, la conjecture de Brunet que Pierre de Tours était le successeur de Juste est pleinement confirmée.

Un exemplaire de la même édition, mais avec la date de 1543 sur le premier titre, fut vendu dans la vente Sunderland à Morgand pour 7,000 francs. (*Bibl. Sund.*, n° 10472.)

A. Tilley.

Chronologie de l'œuvre de Ronsard. — Il n'y a que deux éditions des œuvres complètes de Ronsard, celle de Prosper Blanchemain et celle de Ch. Marty-Laveaux. Ces éditions ne sont pas critiques : elles ne nous indiquent point la date à laquelle chaque pièce fut publiée pour la première fois ni les nombreuses variantes apportées au texte par l'auteur lui-même après l'édition originale. En sorte qu'il est impossible actuellement d'étudier l'évolution du talent de Pierre de Ronsard et d'apprécier exactement son travail et ses progrès.

M. Paul Laumonier, le premier, a entrepris de remédier à cet état de choses. Il a publié, dans la *Revue de la Renaissance* (juillet 1902 et septembre 1903), dans la *Revue universitaire* (15 février 1903) et surtout dans la *Revue d'histoire littéraire* (janvier et juillet 1902, janvier et avril 1903), une quantité de variantes inconnues de corrections et de remarques sur la chronologie « qui serviront de fondements à une édition critique de l'œuvre entière de Ronsard. » En outre, il vient de faire paraître un *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard, suivi d'une ode inédite (1573)*, dans les *Annales fléchoises* (juillet et août 1903). Le numéro du 1er novembre des mêmes *Annales* contient une table d'*errata* et quelques additions qui portent à 1,366 le nombre des poésies de Ronsard parues de son vivant et dans la première édition posthume (1587). M. Laumonier relève, en outre, dans leur ordre chronologique, les 60 poésies qui furent publiées pour la première fois dans les éditions de Ronsard parues depuis 1587 jusqu'à nos jours. Il serait superflu de signaler l'importance de ce travail, qui rend utilisables au point de vue historique les éditions Blanchemain et Marty-Laveaux. C'est proprement un *guide*, indispensable à tous ceux qui étudient Ronsard. J. B.

Société des Études rabelaisiennes. — Le Conseil de la Société s'est réuni le 14 novembre 1903. Après avoir approuvé les nouvelles candidatures, il a décidé que les auteurs pourraient faire éditer à leurs frais un nombre de tirages à part supérieur à celui que la Société leur offre.

— La Société a tenu sa troisième séance le 28 novembre 1903, à l'École des hautes études, à cinq heures, sous la présidence de M. Abel Lefranc. Étaient présents : MM. Aug. Angellier, J. Barat, H. Bernès, Mlle Bilibine, MM. Jacques Boulenger, Roger Boutet de Monvel, le Dr Brémond, le Dr Cabanès, L. Clément, H. Clouzot, le général Colonna, André Dureau, Marc Furcy-Raynaud, M. Lazard, Mme G. Louis, MM. A. Maugeret, H. Patry, A. Pigeon, Jean Plattard, l'abbé Rousselot, Maurice Tourneux, le Dr Vizerie.

On procède à l'admission des nouveaux membres, qui sont reçus à l'unanimité. Le nombre des sociétaires s'élève aujourd'hui à 267. — Le président donne la parole à M. H. Patry pour une communication sur *Rabelais et Flaubert* : M. Patry

détermine, au moyen de citations extraites de la *Correspondance* et de *Par les champs et par les grèves*, ce que Flaubert pensait de Rabelais, ainsi que les dates probables des lectures qu'il en avait faites. — M. Jean Plattard étudie ensuite *les Publications savantes de Rabelais;* il conclut que ces publications n'ont pas grande valeur et que Rabelais ne s'y montre pas un philologue remarquable. — M. le Dr Brémond, qui diffère entièrement d'avis avec M. Plattard sur la valeur scientifique de Rabelais, annonce une communication à ce sujet pour une des prochaines séances. — M. Maurice Tourneux promet une communication sur *Rabelais et Diderot.*

J. B.

La légende de Gargantua. — Aux confins du Nivernais et du Bourbonnais, sur les bords de l'Allier, se trouve situé le hameau de Riousse (commune de Livry, canton de Saint-Pierre-le-Moutier). Ce hameau est habité par les descendants d'une colonie d'Auvergnats qui y fut appelée par Pierre II, duc de Bourbon. On reconnaît encore dans les Rioussots les mœurs, le caractère et le langage de l'Auvergne.

Une légende dit que le géant Gargantua se reposa en ce lieu; on y montre encore son assiette et le palet dont il se servait pour jouer; l'assiette est le bassin d'une fontaine et le palet un rocher.

E. L. B.

L'Isle sonnante. — La *Société des Études rabelaisiennes* publiera en 1904 l'Isle sonnante de François Rabelais. Cet opuscule rarissime, inconnu à tous les éditeurs de *Pantagruel*, n'a jamais été imprimé depuis le xvie siècle.

Notre réimpression du Pantagruel de 1533. — On trouvera dans ce fascicule les premières feuilles d'une réimpression du texte du Ier livre du *Pantagruel*, édition publiée à Lyon, par François Juste, en 1533. Dès la première heure de son existence, la *Société des Études rabelaisiennes* avait formé le projet de réimprimer ce texte, dont on ne connaît aujourd'hui qu'un exemplaire unique, conservé à la bibliothèque royale de Dresde. — Nous donnons à notre réimpression une foliotation spéciale, de manière à ce qu'elle forme un volume distinct de la *Revue*, et qu'on puisse la relier à part. La couverture paraîtra avec la dernière feuille.

QUESTIONS.

10. — Quel sens peut-on donner au mot *debitoribus*, dans cette phrase du l. II, ch. I : « Le soleil bruncha quelque peu comme debitoribus à gauche? » Burgaud des Marets et Rathery donnent une explication qu'eux-mêmes jugent sans grande valeur.

11. — Le *chiabrena des pucelles* (l. II, ch. VI, et l. IV, ch. X). Le mot *chiabrena* se trouve dans la farce du Chaudronnier (*Ancien théâtre franç.*, II, 107); dans Noël du Fail, *Contes d'Eutrapel* (éd. elzévirienne, II, 278). Il n'est ni italien, ni breton, ni provençal. Quelle est son étymologie? Appartient-il à quelque dialecte? J. DE LA P.

12. — Rabelais mourut, suivant l'opinion généralement admise, le 9 avril 1553.

Beaucoup d'écrivains s'accordent à dire que c'est rue des Jardins-Saint-Paul qu'il habitait. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que l'on ne sait rien d'authentique sur le dernier domicile et les derniers moments du grand écrivain de la Renaissance et dont le tombeau semble perdu pour toujours. — Charles Nodier affirmait, d'après une antique tradition, que Rabelais avait habité et était mort dans une petite maison qui existe encore, et qui porte le nº 8 de la rue du Figuier, en face l'aile droite de l'hôtel de Sens. Chaque fois qu'il passait devant ce vieux logis en allant à l'Arsenal, il ôtait son chapeau. Il est certain que la maison, qui date du XVIe siècle, est connue dans le quartier sous le nom de Maison de Rabelais.

Nous appelons sur ce point, comme nous l'avons fait dans l'*Intermédiaire*, les documents de tous ceux qui se sont occupés de la vie de l'auteur de *Pantagruel*. Nous avons relevé déjà un renseignement intéressant, c'est que, de temps immémorial, dans tous les actes de cession du fonds de l'hôtel meublé qui y est exploité, le bail porte location de « la totalité d'une maison sise à Paris, rue du Figuier-Saint-Paul, nº 8, portant le nom d'Hôtel Rabelais. »

V. CALLET.

REPONSE.

8. — Un Lorrain, habitant de Vacon (Meurthe-et-Moselle), me dit ignorer entièrement les mots : *Deu Colas faillon,* que la *Briefve Declaration* donne comme lorrains. — Mais un autre Lorrain, instituteur à Schäferhof, m'écrit le 28 mai 1902 : « Dans la région de Dieuze et de Château-Salins, *Deu* équivaut à *Don* ou à *Mais par Dieu.* — *Colas, Coliche, Colon* sont des diminutifs de *Nicolas,* mais ne s'emploient que par moquerie; on dit d'un homme qui se laisse conduire par sa femme, « c'est un *Colas,* un imbécile, un faible. » — *Faillon* ne s'emploie pas au masculin; on dit d'une fille ou d'une femme : « C'est une Marguerite *faillon* ou une Marguerite joujou, » une personne qui est mal tenue, mal peignée, dont les robes sont en mauvais état, qui vagabonde et néglige son ménage.

Pierre PERDRIEUX.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Avant-Propos [A. L.]	I
Statuts	VIII
Liste des membres	XI
Rabelais en Angleterre, par Charles WHIBLEY, traduit par Marcel SCHWOB	1
La fumée du rôti et la divination des signes, par Pietro TOLDO	13
Problèmes rabelaisiens : Un prétendu Ve livre de Rabelais, par Abel LEFRANC	29, 122
L'huile de maguelet, par Antoine THOMAS	55
Trois mentions de Rabelais à la fin de l'année 1552, par Henri POTEZ	57
Remarques sur la date et sur quelques circonstances de la mort de Rabelais, par Abel LEFRANC	59
Projet de généalogie de la famille Rabelais, par Henri GRIMAUD	66
Artus Coultant, par W. F. SMITH	69
Ne reminiscaris, par Marcel SCHWOB	71
Les lettres de Rabelais dans les collections Fillon et Morrison et notre fac-similé, par A. L.	93
Étude critique sur les lettres écrites d'Italie par François Rabelais, par Jacques BOULENGER	97
La mort de Rabelais et Ronsard, par Hugues VAGANAY	143
Il Rabelais giudicato da un Italiano del secolo XVI, par Pio RAJNA	157
De Rabelais à Montaigne : les adverbes terminés en *-ment*, par Hugues VAGANAY	166
Les Études sur Rabelais parues en Allemagne, par Georg PFEFFER	188
Un entretien philosophique de Rabelais, rapporté par Charondas, par Lucien PINVERT	193
Une poésie inconnue, par Abel LEFRANC	202

La mort de Rabelais et Ronsard, par Hugues Vaganay . . . . . Pages 204
L'épitaphe de Rabelais par Ronsard, par Paul Laumonier 205
Rabelais et Shakespeare, par W. F. Smith 217
Le fumet du rôti payé au son de l'argent, par Ernest Langlois 223

Comptes-rendus.

H. Clouzot. L'ancien théâtre en Poitou (Jacques Boulenger) 74
A. De Cock en Is. Teirlinck. Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland (H. Gaidoz) 225
A. Hamon. Jean Bouchet (Jacques Boulenger) . . . 76
W. P. Ker. Panurge's english (Id.) 151
Roger Peyre. Marguerite de France, duchesse de Berry (H. Patry) 226
Th. Suran. Les esprits directeurs de la pensée française (A. Pigron) 77

Périodiques.

Bulletin italien 231
Intermédiaire des chercheurs et des curieux 231
Revue d'histoire littéraire. 237
Société des amis et admirateurs de Rabelais 79

Chronique 84, 153, 238

Questions et Réponses 92, 153, 241

Fac-similés.

Ex-libris du Platon de Rabelais (*hors texte*) 29
Ex-libris du Plutarque de Rabelais (*hors texte*) . . . 61
Lettre de Rabelais du 28 janvier 1536 (*hors texte*, 5 feuilles) 95
Épitaphe de François Rabelais par Ronsard (édition de 1554) 145

Le gérant : Abel Lefranc.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

1re Année

3e et 4e Fascicules

REVUE

DES

ÉTUDES RABELAISIENNES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

CONSACRÉE

A RABELAIS ET A SON TEMPS



PARIS

HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

9, QUAI VOLTAIRE

1903

SOMMAIRE.

Il Rabelais giudicato da un Italiano del secolo XVI, par Pio Rajna.

MÉLANGES : *De Rabelais à Montaigne : les adverbes terminés en* -ment, par Hugues Vaganay; 1re partie. — *Les Études sur Rabelais parues en Allemagne*, par le Dr Georg Pfeffer. — *Un entretien philosophique de Rabelais rapporté par Charondas*, par Lucien Pinvert. — *Une poésie inconnue sur Rabelais philosophe* (1538), par Abel Lefranc. — *La mort de Rabelais et Ronsard*, par Hugues Vaganay. — *L'épitaphe de Rabelais par Ronsard*, par Paul Laumonier. — *Rabelais et Shakespeare*, par W. F. Smith. — *Le fumet du rôti payé au son de l'argent*, par Ernest Langlois.

COMPTES-RENDUS : A. De Cock en Is. Teirlinck. *Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland*, etc. (H. Gaidoz). — Roger Peyre. *Une princesse de la Renaissance : Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie* (H. Patry).

PÉRIODIQUES.

CHRONIQUE.

QUESTIONS ET RÉPONSE.

TABLE DES MATIÈRES.

REVUE DES ÉTUDES RABELAISIENNES.

Abonnements : Papier vergé. . . . . 10 fr.
— Papier de Hollande . . . . . 20 fr.
Prix du fascicule. . . . . 5 fr.

EN VENTE :

Portrait de Rabelais, gravé par Jacques Beltrand, d'après la *Chronologie Collée* (15 exemplaires d'artiste sur Chine ou Japon) . . . . . 5 fr.

Une lettre fameuse de Rabelais, par Arthur Heulhard (Librairie de l'Art, 1902, gr. in-4° de 18 p.; photogravures et fac-simile). 50 exemplaires, à . . . . . 2 fr. 50

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. Jacques Boulenger, secretaire de la Société, 26, *rue Cambaceres, Paris.*

HONORÉ CHAMPION, Libraire-Éditeur.

RÉCENTES PUBLICATIONS.

LA MAPPEMONDE D'ANGELINO DULCERT, de Majorque, 1339. Brochure in-8°, par le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut, et *reproduction fac-simile in-fol. maxima.* 30 fr.

Cette représentation du monde connu des Européens en 1339 est reproduite en fac-similé à l'héliogravure et mesure 1m14 de large sur 0m75 de haut, embrassant toutes les côtes atlantiques depuis le nord des pays scandinaves et les îles Orcades jusqu'à Tafouelli et jusqu'aux Canaries. De l'ouest à l'est, elle s'étend des îles de Saint-Brandan à la mer Caspienne et à l'empire des Ouzbegs. Cette mappemonde est datée du mois d'août 1339 et signée du nom d'Angelino Dulcert, de Majorque. C'est la plus ancienne *mapamundi* catalane. M. Hamy en a fait ressortir tout l'intérêt dans une notice jointe à la carte, où l'on trouve détaillées, d'une part, toute la nomenclature relative à la France, et de l'autre, toute celle du continent africain. L'auteur de la notice met notamment en évidence les analogies et les différences que présente ce précieux monument géographique avec le fameux atlas de Charles V de la Bibliothèque nationale. Ce dernier est sensiblement modifié dans ses feuilles orientales par les relations de Marco Polo qui commencent à se répandre. — Vingt-cinq exemplaires seulement sont mis dans le commerce.

DICTIONNAIRE DE L'ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS AU XVIe SIÈCLE, par Fleury Vindry. 1re partie : *Gendarmerie.* In-4° de 269 p. (*Tableaux*) et in-8° de 557 p. (*Notices*). Les deux volumes. 12 fr.

ESSAI HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIQUE SUR LA BATAILLE DE FORMIGNY (15 avril 1450), par J. Lair, membre de l'Institut. In-8°, *planches.* Nouv. édit. 5 fr.

HISTOIRE DU PRÉSIDENT FAVRE (1557-1624), par François Mugnier. In-8° de 539 p., *portrait.* 6 fr.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE, publié par Gillérion, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes-études, et Edmont. Viennent de paraître les livraisons VIII et IX. Prix de souscription pour chaque livraison parue de 50 cartes. 25 fr.

L'ouvrage formera 35 livraisons. Il comprendra tous les patois et idiomes de la France. — Envoi franco sur demande d'un prospectus détaillé accompagné d'articles de MM. Gaston Paris, Adolf Tobler, Meyer-Lübke, Antoine Thomas, Mario Roques.

HONORÉ CHAMPION, Libraire-Éditeur.

LA MAISON DE SEYSSEL, SES ORIGINES, SA GÉNÉALOGIE, SON HISTOIRE, d'après des documents originaux, par le comte de Seyssel-Cressien. 2 forts vol. in-fol., *nombreuses planches*. 200 fr.

LETTRES DE M. DE MARVILLE, lieutenant général de police, au ministre Maurepas (1742-1747), publiées d'après les originaux par A. de Boislisle, membre de l'Institut. T. II (1745-1746), in-8°, *papier vergé*, de 284 p. 10 fr.

Tome Ier (1742-1745). In-8°, *papier vergé* de 238 p. (épuisé). 12 fr.

Publications de la Société de l'Histoire de Paris.

BULLETIN MENSUEL DES RÉCENTES PUBLICATIONS FRANÇAISES (Bibliothèque nationale). Abonnement annuel. 10 fr.

MADAME DES URSINS ET LA SUCCESSION D'ESPAGNE. Fragments de correspondance publiés par le duc de La Trémoille, membre de l'Institut. 3 vol. in-4° (t. I-III), *papier vergé, planches*. 60 fr.

LIBRAIRIE FISCHBACHER :

LES PROTESTANTS A NIMES AU TEMPS DE L'ÉDIT DE NANTES, par Jacques Boulenger, archiviste-paléographe, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. 5 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

A LA LIBRAIRIE HENRI LECLERC :

LES NAVIGATIONS DE PANTAGRUEL. Étude sur la géographie rabelaisienne, avec cartes et fac-similés, par Abel Lefranc, secrétaire du collège de France, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.